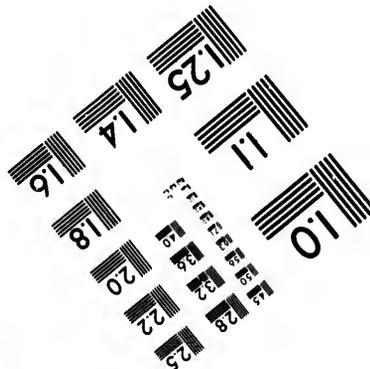
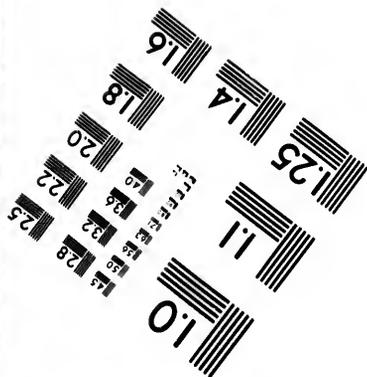
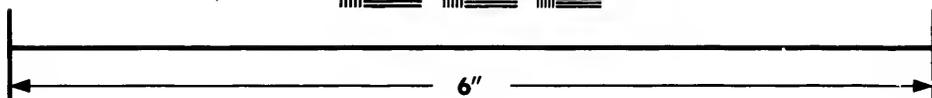
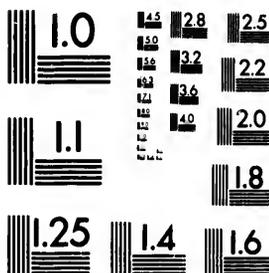


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.43
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1.1
1.0
0.7
0.5

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

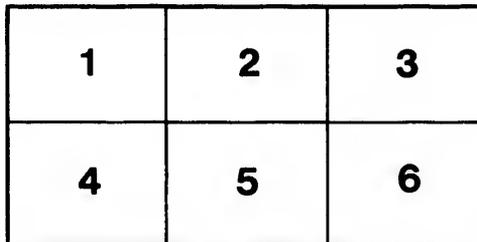
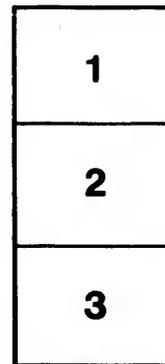
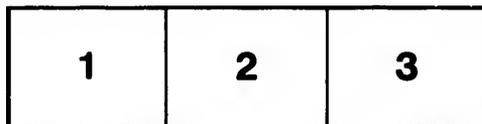
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

tails
du
odifier
une
mage

rrata
o

pelure,
n à

32X



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME TREIZIÈME.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 310

H C

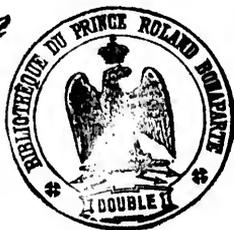
ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

TOME TREIZIÈME.



A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

1780

67534

P o
Koy



ABRÉGÉ
DE
HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.
LIVRE V.

*Suite des Voyages dans l'Amérique
Mériidionale.*

CHAPITRE II.

RIO DE LA PLATA.

POUR ACHÉVER tout ce qui concerne les
Voyages & les Possessions des Espagnols dans
Tome XIII.

A

Rio de
la Plata.

Rio de la Plata. l'Amérique Méridionale , avant que d'entrer au Brésil avec les Portugais , nous jetterons un coup-d'œil sur la fameuse riviere de la Plata , ou riviere d'Argent , qui se jette dans la mer du Nord par les trente-cinq degrés de latitude du Sud. Elle ne descend pas de sa source, sous ce nom ; elle part du lac de Xarayès , vers les seize degrés , trente minutes , sous celui de Paraguay , qu'elle donne à une immense étendue de Pays , qui n'a point d'autres bornes , au Nord , que le lac de Xarayès , la Province de Santa-Cruz de la Sierra , & celle des Charças ; au Midi , que le Détroit de Magellan ; à l'Orient , que le Brésil ; à l'Occident , que le Pérou & le Chili. Après la sortie du lac , le Paraguay grossit ses eaux de celles de plusieurs rivières , quelques-unes assez grandes , jusqu'au vingt-septieme degré , où il se joint avec un autre fleuve qui coule presque parallèlement avec lui , après avoir tourné de l'Est à l'Ouest , & coulé long-temps au Nord-Est , & que sa largeur a fait nommer Parana , c'est-à-dire , mer. Après cette jonction , plus profond , mais moins large , il tourne droit au Sud jusqu'aux trente-quatre degrés , où il reçoit une autre grande riviere , qui vient du Nord-Est & qui se nomme l'Uruguay : il coule ensuite , sous le nom de la Plata , à l'Est-Nord-Est jusqu'à la mer ,

que d'entrer au
 us jetterons un
 re de la Plata,
 te dans la mer
 grés de latitude
 e la source, sous
 Karayès, vers les
 ous celui de Pa-
 mmenfe étendue
 ornes, au Nord,
 ovince de Santa-
 Charças; au Midi,
 à l'Orient, que
 Pérou & le Chili.
 raguay grossit ses
 vieres, quelques-
 t-septieme degré,
 fleuve qui coule
 après avoir tourné
 g-temps au Nord.
 nommer Parana,
 onction, plus pro-
 ourne droit au Sud
 s, où il reçoit une
 nt du Nord-Est.
 il coule ensuite,
 st-Nord-Est jus-

On a vu que les Espagnols furent redevables de la premiere découverte de ce Fleuve; en 1515, à Jean Diaz de Solis, grand Pilote de Castille, qui lui donna son nom; mais qui eut le malheur d'y périr par les fleches des Sauvages, avec une partie de ses gens. Le sort de quelques Portugais, qui entrerent, quelques années après, dans le fleuve du Paraguay, par le Brésil, ne fut gueres plus heureux.

Sébastien Cabot, qui avait fait, en 1496; avec son pere & ses freres, la découverte de Terre-Neuve & d'une partie du Continent voisin, pour Henri VII, Roi d'Angleterre, se voyant négligé par les Anglais, alors trop occupés dans leur Isle pour songer à faire des Etablissmens dans le Nouveau-Monde, se rendit en Espagne, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille.

Cabot mit à la voile le premier d'Avril 1526; il arriva à l'embouchure du fleuve qu'on nommeit alors Rio de Solis; & quoique cette embouchure soit une des plus difficiles, comme une des plus grandes qu'on connoisse, ce qui lui a fait donner, par les gens de mer, le nom d'*Enfer des Navigateurs*, il franchit heureusement tous les écueils, jusqu'aux Isles de Saint-Gabriel, auxquelles il donna ce nom & qui commencent un peu au-dessus de Buénos-Aires. La premiere,

Rio de
 la Plata

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

Rio de
la Plata.

qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laissa ses vaisseaux, pour entrer, avec les chaloupes, dans le canal que ces Isles forment avec le Continent qu'il avait à sa droite, & de-là dans l'Urugai, qu'il prit pour le véritable fleuve. Cette méprise eut deux causes : l'une que les Isles de Saint-Gabriel, qu'il laissait à sa gauche, lui cachaient la vue du fleuve ; l'autre que l'Urugay est très-large lorsqu'il se joint à Rio de la Plata. Il le remonta, dans la même erreur ; &, trouvant à droite une petite riviere qu'il nomma Rio de San-Salvador, il y construisit un Fort., où il laissa Alvarez Ramon, & quelques Soldats, avec ordre de pousser les observations sur le fleuve. Mais, trois jours après, cet Officier ayant échoué sur un banc de sable, y fut tué par quelques Américains avec une partie de ses gens. Les autres se sauverent à la nage, & rejoignirent Cabot, qu'une si triste aventure fit retourner aux Isles de Saint-Gabriel.

Il reconnut l'erreur qui lui avait fait prendre un canal pour l'autre ; &, remontant l'espace d'environ trente lieues, dans le véritable fleuve, y bâtit une Forteresse à l'entrée d'une riviere qui sort des montagnes du Tucuman, & dont les Espagnols ont changé le nom de Zacariona en celui de Rio Tercero. Il donna au Fort celui de Saint-Esprit ; mais il est plus connu dans le

circuit, lui offrit
vaisseaux, pour
ns le canal que
ment qu'il avait à
i, qu'il prit pour
eut deux causes :
riel, qu'il laissait
vue du fleuve ;
arge lorsqu'il se
ta, dans la même
ne petite riviere
ador, il y conf-
warez Ramon, &
le pousser les ob-
trois jours après,
n banc de sable,
ns avec une partie
verent à la nage,
si triste aventure
- Gabriel.

avait fait prendre
nant l'espace d'en
éritable fleuve, &
d'une riviere que
man, & dont le
de Zacariona e
a au Fort celui d
us connu dans le

Relations, sous celui de Tour de Cabot. Il y
laissa une garnison, & continua de remonter
jusqu'au confluent du Paraguay & du Parana.
Alors, se trouvant entre deux grandes rivieres,
il entra dans celle qui lui parut la plus large. On
a déjà remarqué que c'est le Parana ; mais, voyant
qu'il tournait trop à l'Est, il retourna au con-
fluent, & remonta le Paraguay dans la crainte
de s'engager trop loin vers le Brésil. Il y fut
attaqué par des Américains, qui lui tuèrent vingte-
cinq hommes, & firent trois prisonniers. Il s'en
vengea par un grand carnage qu'il fit de ces
Peuples Sauvages. Il fit alliance avec d'autres,
qui non-seulement lui fournirent abondamment
de vivres, mais lui donnerent des lingots
pour de viles marchandises d'Espagne. Alors,
ne doutant plus que le Pays n'eût des mines
d'argent, il donna au Paraguay le nom de Rio
de la Plata. Quelque-temps après il retourna en
Espagne.

Cependant les Espagnols, qui étaient restés
sous la conduite d'un Officier nommé Moschera,
avaient fait quelques réparations à la Tour de
Cabot ; mais ils désespérèrent bientôt de pou-
voir s'y soutenir contre les Américains, toujours
irréconciliables avec leur Nation. Moschera prit
le parti de s'embarquer avec sa troupe, sur un
petit bâtiment qui était demeuré à l'ancre. Il

6 HISTOIRE GÉNÉRALE

Rio de
la Plata.

descendit le fleuve jusqu'à la mer , & , rangeant la Côte , il s'avança vers les trente-deux degrés de latitude , où il trouva un Port comode , qui lui fit naître l'idée d'y bâtir un petit Fort. Les Naturels du Pays étaient fort humains. Il ensemença un terrain qu'il jugea fertile , & sa petite Colonie s'établissait fort heureusement ; mais il en fut chassé par les Portugais qui avaient déjà des Etablissements dans le Brésil. Il alla chercher , avec tout son monde , une retraite plus paisible dans l'Isle de Sainte Catherine.

Les récits & les sollicitations de Cabot avaient disposé la Cour à suivre l'entreprise du Paraguay ; mais lorsqu'on eut appris qu'il n'y restait pas un Espagnol , & qu'il fallait recommencer sur de nouveaux frais , les résolutions devinrent si lentes , que la Cour de Lisbonne eut le temps d'armer une nombreuse flotte , qui paraissait destinée à la même expédition. On fut néanmoins qu'elle avait pris une autre route , & les Espagnols , que la nouvelle de cet armement avait paru réveiller , retomberent dans leur première léthargie. Sébastien Cabot , dont le nom ne paraît plus entre les Voyageurs du même-temps , était mort , ou rebuté d'une si longue indolence. Sept ou huit ans , qui s'étaient passés depuis son retour , semblaient avoir fait oublier toutes ses propositions ; lorsque de nouveaux motifs , quoiqu'ignorés des

er, &, rangeant
trente-deux de-
a un Port com-
d'y bâtir un petit
ient fort humains.
ugea fertile, & fa
t heureusement ;
rugais qui avaient
Brésil. Il alla cher-
une retraite plus
Catherine.

de Cabot avaient
rise du Paraguay ;
n'y restait pas un
ommencer sur de
levinrent si lentes,
le temps d'armer
raissait destinée à
éanmoins qu'elle
es Espagnols, que
ait paru réveiller,
léthargie. Sébas-
parait plus entre
s, était mort, ou
ce. Sept ou huit
on retour, sem-
les propositions ;
quoiqu'ignorés des

historiens, firent penser plus sérieusement que
jamais à former un Etablissement sur Rio de la
Plata.

Jamais entreprise pour le Nouveau-Monde
ne s'était faite avec plus d'éclat. Don Pedro de
Mendoza, grand Echançon de l'Empereur, en
fut déclaré le Chef, sous le titre d'Adelantade
& Gouverneur-général de tous les Pays qui
seraient découverts jusqu'à la mer du Sud. A la
vérité, il devait y transporter à ses frais, en
deux Voyages, mille hommes & cent chevaux,
des armes, des munitions & des vivres pour
un an ; mais, outre une pension viagere de deux
mille ducats, qui lui était accordée par la Cour,
on lui donnait à prendre de grosses sommes sur
les fruits de sa Conquête. Il était nommé grand
Alcade & Alguasil Major de trois Forteresses,
qu'il avait ordre de faire construire, & ces
deux Charges devaient être héréditaires dans sa
famille.

Les ordres étaient déjà donnés, pour armer
à Cadix une flotte de quatorze voiles. De si
grands préparatifs & le bruit des richesses
de Rio de la Plata, bien établi par la re-
nommée, attiterent tant d'Aventuriers, que le
premier armement, qui ne devait être que de
cinq cens hommes, fut de douze cens, parmi
lesquels on comptait plus de trente Seigneurs,

Rio de
la Plata.

V HISTOIRE GÉNÉRALE

Rio de
la Plata.

la plupart aînés de leurs Maisons, plusieurs Officiers, & quantité de Flamands. On assure que nulle Colonie Espagnole du Nouveau-Monde n'eut autant de noms illustres, parmi ses Fondateurs, & que la postérité de quelques-uns subsiste encore au Paraguay, sur-tout dans la Capitale de cette Province. La flotte mit à la voile, dans le cours du mois d'Août 1585, saison la plus propre pour le Voyage, parce que si on n'arrive pas avant la fin de Mars à l'entrée de Rio de la Plata, on court risque de manquer les brises du Nord & du Nord-Est, & d'être surpris par les vents de Sud & de Sud-Ouest, qui obligeraient d'hiverner au Brésil.

Mendoze eut cette précaution, & n'en fut pas plus heureux. La flotte, après avoir passé la Ligne, fut prise d'une violente tempête. Plusieurs vaisseaux ne se rejoignirent qu'au terme. Celui de Don Diégo de Mendoze, Frere de Don Pedre & un petit nombre d'autres, arriverent heureusement aux Isles de Saint-Gabriel; mais l'Admirant, avec tous les autres, fut obligé de relâcher dans le Port de Rio-Janéiro. Il remit à la voile, & la flotte se trouvant réunie entre les Isles de Saint-Gabriel & la rive Occidentale du fleuve, Don Pédre choisit ce lieu pour son Etablissement, & chargea Don Sanche del Campo de choisir un emplacement sûr & commode

ons, plusieurs Offi-
ds. On assure que
Nouveau-Monde
, parmi ses Fon-
de quelques-uns
, sur-tout dans
e. La flotte mit à
ois d'Août 1585,
e Voyage, parce
fin de Mars à l'en-
a court risque de
z du Nord-Est, &
e Sud & de Sud-
ner au Brésil.
on, & n'en fut pa-
près avoir passé le
e tempête. Plusieurs
au terme. Celui de
te de Don Pedro
arriverent heureu-
riel; mais l'Adel-
fut obligé de re-
Janéiro. Il remit
nt réunie entre le
ve Occidentale de
lieu pour son Eta-
anche del Camp
ûr & commode

Cet Officier se déterminâ pour un endroit où la
rive n'a point encore tourné à l'Ouest, sur une
pointe qui avance dans le fleuve vers le Nord.
L'Adelantade y fit aussi-tôt tracer le plan d'une Ville,
qui fut nommée *Nueſſa Señora de Buénos-Ayros*,
parce que l'air y est très-sain. Tout le monde
s'employa au travail, & bientôt les édifices
furent assez nombreux pour servir de camp.

Rio de
la Platz.

Mais les Peuples du canton ne virent pas
de bon œil, un Etablissement étranger si près
d'eux. Ils refuserent des vivres. La nécessité d'em-
ployer les armes pour en obtenir, donna occa-
sion à plusieurs combats, où les Espagnols furent
maltraités. De trois cens hommes qui furent dé-
tachés sous Diégue de Mendoze, à peine en
revint-il quatre-vingt. Il périt lui-même, avec
plusieurs Officiers de distinction, entre lesquels
un Capitaine, nommé Luzan, fut tué au pas-
sage d'un ruisseau qui conserve encore son nom.
La disette devint extrême à Buénos-Aires; &
l'Adelantade, n'y pouvait remédier, sans risquer
de perdre tout ce qui lui restait d'Espagnols.
Comme il était dangereux d'accoutumer les Amé-
ricains à verser le sang des Chrétiens, il défendit,
sous peine de mort, de passer l'enceinte de la
nouvelle Ville; &, craignant que la faim ne fit
violier ses ordres, il mit des gardes de routes

Rio de
la Plata,

parts , avec ordre de tirer sur ceux qui cherchaient à fortir.

Cette précaution contint les plus affamés , à l'exception d'une seule femme , nommée *Maldonata* , qui trompa la vigilance des gardes. L'Historien du Paraguay , se fiant ici au témoignage des Espagnols raconte , sans aucune marque de doute ; l'aventure de cette fugitive & la regarde comme un trait de la Providence , vérifié par la notoriété publique. Elle mérite d'être rapportée. Après avoir erré dans des champs déserts , Maldonata découvrit une caverne qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers , mais elle y trouva une lionne ; dont la vue la saisit de frayeur. Cependant les caresses de cet animal la rassurèrent un peu. Elle reconnut même que ces caresses étaient intéressées : la lionne était pleine , & ne pouvait mettre bas ; elle semblait demander un service , que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée ; sa reconnaissance ne se borna point à des témoignages passagers ; elle sortit pour chercher sa nourriture ; & , depuis ce jour , elle ne manqua point d'apporter aux pieds de sa libératrice , une provision qu'elle partageait avec elle. Ce soin dura aussi long-temps que ses petits la retinrent dans la caverne. Lorsqu'elle les

ceux qui cherche-
 plus affamés, à
 nommée *Mal-*
 des gardes.
 ici au témoi-
 aucune marque
 fugitive & la
 la Providence,
 Elle mérite d'être
 des champs dé-
 caverne qui lui
 tous les dangers,
 dont la vue la
 ses caresses de cet
 reconnut même
 : la lionne était
 as; elle semblait
 onata ne craignit
 le fut heureuse-
 ce ne se borna
 ; elle sortit pour
 is ce jour, elle
 ux pieds de sa
 partageait avec
 ps que ses petits
 Lorsqu'elle les

en eut tirés, Maldonata cessa de la voir, & fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent, sans rencontrer des Américains, qui la firent esclave. Le Ciel permit qu'elle fût reprise par des Espagnols, qui la ramenerent à Buénos-Aires. L'Adelantade en était parti. Don François Ruiz de Galan, qui commandait dans son absence, homme dur jusqu'à la cruauté, savait que cette femme avait violé une Loi capitale, & ne la crut pas assez unie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'est-à-dire, du mal dont elle avait voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévorée par quelque bête féroce. Deux jours après, il voulut savoir ce qu'elle était devenue. Quelques Soldats, qu'il chargea de cet ordre, furent surpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de tigres & de lions, qui n'osaient s'approcher d'elle, parce qu'une lionne, qui était à ses pieds avec plusieurs lionceaux, semblait la défendre. A la vue des Soldats, la lionne se retira un peu, comme pour leur laisser la liberté de louer sa Bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet animal, qu'elle avait reconnu au premier moment, & lorsque, après lui avoir ôté ses liens, ils se disposaient à la reconduire à Buénos-Aires, il la caressa beaucoup, en

Rio de
 la Plata.

Rio de
la Plata.

paroisant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au Commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvait, sans paraître plus féroce que les lions mêmes, se dispenser de faire grâce à une femme que le Ciel avait prise si sensiblement sous sa protection.

L'Adelantade, parti dans l'intervalle pour chercher du remède à la famine, qui lui avait déjà fait perdre deux cens hommes, avait remonté Rio de la Plata jusqu'aux ruines de la Tour de Cabor. Là, Jean d'Ayolas, son Lieutenant, par lequel il s'était fait précéder, l'ayant assuré que les *Timbuez* ne desireraient que de bien vivre avec les Espagnols, & qu'il trouverait toujours des vivres chez eux ou chez les *Curacoas*, il fit rebâtir l'ancien Fort, sous le nom de Bonne-Espérance; ensuite il donna ordre à son Lieutenant de pousser les découvertes sur le fleuve, avec trois barques & cinquante hommes, entre lesquels on nomme Don Martinez d'Irala, Don Jean Ponce de Léon, Don Charles Dubrin, & Don Louis Perez, Frere de Sainte-Térèse. Il leur recommanda de lui donner de leurs nouvelles dans l'espace de quatre mois, s'ils ne pouvaient lui en apporter eux-mêmes, &, retournant à Buénos-Aires, pour y faire cesser les horreurs de la famine, il eut bientôt la satisfaction d'y voir arriver des secours, qui n'en

partir. Le rapport
 dant lui fit com-
 sans paraitre plus
 se dispenser de
 le Ciel avait prise
 tion.

ervalle pour cher-
 qui lui avait déjà
 s, avait remonté
 es de la Tour de
 n Lieutenant, par
 l'ayant assuré que
 ue de bien vivre
 rouverait toujours
 es *Curacoas*, il fit
 om de Bonne-Es-
 dre à son Lieute-
 res sur le fleuve,
 e hommes, entre
 nez d'Irala, Don
 Charles Dubrin,
 le Sainte-Térèse,
 donner de leurs
 tre mois, s'ils ne
 -mêmes, &, re-
 ur y faire cesser
 eut bientôt la sa-
 secours, qui n'en

laissent plus que le souvenir. Non-seulement
 Gonzales de Mendoza, qui était allé chercher
 des vivres au Brésil, revint sur un navire qui
 en était chargé, mais il fut suivi, presque aussitôt,
 de deux autres bâtimens qui amenaient
 Moschera & toute la Colonie de l'Isle de Sainte-
 Catherine, avec une grande abondance de pro-
 visions. La situation des Espagnols devint plus
 douce à Buénos-Aires, cependant elle était trou-
 blée par la crainte de retomber dans le même
 état, sur-tout avec les obstacles que la haine de
 quelques Peuples voisins apportait à la culture
 des terres.

Ayolas, ayant remonté long-temps le fleuve,
 fut bien reçu des Guaranis qui occupaient une
 assez grande étendue de Pays, sur la rive Ori-
 entale, & plus encore dans l'intérieur des terres,
 jusqu'aux frontieres du Brésil. Il continua de s'a-
 vancer jusqu'à la hauteur de vingt degrés, qua-
 rante minutes, où il trouva, sur la droite, un
 petit Port qu'il nomma la Chandeleur. Les Gua-
 ranis l'avaient assuré qu'à cette hauteur, en mar-
 chant vers l'Ouest, il trouverait des Américains
 qui avaient beaucoup d'or & d'argent. Il se fit
 débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur,
 où il renvoya ses bâtimens, & les y laissant, sous
 la conduite d'Irala, avec un petit détachement
 d'Espagnols, sous celle du Capitaine Vergara, il

Rio de
 la Plata.

Rio de
la Plata.

se livra aux grandes espérances qu'il avait conçues sur le témoignage des Guaranis.

On ne peut douter qu'avant son départ, il n'eût écrit à l'Adelantade pour lui communiquer ses projets, mais ses lettres ne parvinrent point à Buénos-Aires. Les quatre mois s'étaient écoulés. Le silence de l'Officier de la Colonie, auquel l'Adelantade avait le plus de confiance, & qui la méritait le mieux, lui causa tant d'inquiétude, qu'il fit partir plusieurs personnes, pour découvrir ce qu'il était devenu. Il avait déjà formé le dessein de retourner en Espagne. Une maladie considérable, qui augmenta son chagrin, lui fit hâter cette résolution. A peine fut-il en état de souffrir la mer, qu'il mit à la voile, avec Jean de Caceres son Trésorier, après avoir nommé, en vertu de ses Pouvoirs, Ayolas Gouverneur & Capitaine-général de la Province. Il partit le désespoir dans le cœur. Lorsqu'il fut en mer, tous les élémens semblerent conspirer contre lui. Ses provisions se trouvant épuisées ou corrompues, il fut réduit à manger d'une chienne qui était prête à faire ses petits, & cette chair infectée, jointe à ses noires agitations, lui causa une aliénation de tous les sens qui se changea bientôt en phrénésie. Il mourut dans un accès de fureur.

La Ville de Buénos-Aires, née sous de si mal-

Il avait conçues

son départ, il
lui communi-
es ne parvinrent
tre mois s'étaient
de la Colonie,
us de confiance,
causa tant d'im-
personnes, pour
u. Il avait déjà
n Espagne. Une
menta son cha-
n. A peine fut-il
mit à la voile,
ier, après avoir
voirs, Ayolas
al de la Pro-
le cœur. Lors-
mens semblerent
ons se trouvant
éduir à manger
faire ses perits,
ses noires agi-
on de tous les
néfie. Il mourut
sous de si mal-

neuteux auspices, eut encore à lutter long-temps contre l'infortune. Alfonso de Cabrera, qui fut envoyé d'Espagne en qualité d'Inspecteur, ne put empêcher que la famine n'y redevint excessive. Dans l'intervalle, Salazar & Gonzale Mendoze, qui cherchaient Ayolas, arriverent au port de la Chandeleur, sans avoir pu se procurer la moindre information sur son sort. On leur dit qu'Irala était chez les Payaguas, Nation voisine du fleuve; ils s'y rendirent, &, l'ayant rencontré, ils firent avec lui plusieurs courses, qui ne furent pas plus utiles au succès de leur commission. Enfin ils prirent le parti de retourner à la Chandeleur, & y attacher au tronc d'un arbre un écrit, par lequel ils espéraient d'apprendre à Don Jean d'Ayolas, s'il revenait dans le Port, tout ce qu'il lui importait de savoir. Ils l'avertissaient sur-tout de se défier de la Nation des Payaguas, dont ils avaient éprouvé la perfidie. On prétend qu'en effet, il n'y en a pas de plus dangereuse au monde, parce qu'elle fait allier des manieres fort cruces, avec un naturel extrêmement féroce, & que jamais elle n'est plus caressante, que lorsqu'elle médite une trahison.

En quittant le Port de la Chandeleur, Mendoze & Salazar descendirent le fleuve, jusqu'au-dessous de la branche septentrionale du Picomayo, qui s'y jette vers les vingt-cinq degrés de lati-

Rio de
la Plata;

Rio de
la Plata.

tude. Quelques minutes au-delà, ils trouverent une espèce de Port, formé par un cap, qui s'avance au Sud, à l'occident du fleuve. Cette situation leur ayant paru commode, ils y bâtirent un Fort, qui devint bientôt une Ville, aujourd'hui la Capitale de la Province du Paraguay, à distance presque égale du Pérou & du Brésil, & loin d'environ trois cens lieues du cap de Sainte-Marie, en suivant le fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de l'Assomption, qu'elle porte encore.

Mendoze y resta seul, & Salazar en partit pour aller rendre compte de leur voyage à l'Adelantade, qu'il croyait encore à Buénos-Aires. Il y trouva Cabrera; mais la Ville était déjà dans une extrême disette. Une guerre avec les Américains, où la perfidie fut employée des deux parts, augmenta la désolation. Les Espagnols y perdirent d'abord une partie de leurs forces; &, ranimés ensuite par l'arrivée de deux brigantins de leur Nation, ils remporterent une victoire éclatante. Leurs ennemis publièrent, pour excuser leur défaite, qu'ils avaient vu, pendant le combat, un homme vêtu de blanc, l'épée nue à la main, & jettant une lumière qui les avait éblouis. On ne douta point, parmi les vainqueurs, que ce ne fût Saint Blaise, dont la fête se célébrait le même jour; & le penchant de leur Nation

pour

, ils trouverent
un cap, qui s'a-
euve. Cette situa-
ils y bâtirent un
ille, aujourd'hui
aguay, à distance
ésil, & loin d'en-
de Sainte-Marie,
teurs lui donne-
, qu'elle porte

zar en partit pour
ge à l'Adelantade,
aires. Il y trouva
jà dans une ex-
e les Américains,
des deux parts,
pagnols y perdi-
ts forces; &, ra-
eux brigantins de
une victoire éclat-
nt, pour excuser
pendant le com-
, l'épée nue à la
t les avait éblouis.
vainqueurs, que
fête se célébrait
t de leur Nation
pour

pour le merveilleux, leur fit choisir Saint Blaise
pour le principal Patron de la Province. Cepen-
tant cet avantage ne les empêcha point de raser
le Fort de Bonne-Espérance, qu'ils désespérèrent
de pouvoir conserver.

La difficulté de subsister au milieu des peu-
pades ennemies, fit languir long-temps l'éta-
blissement de Buénos-Aires. Cette Ville de-
meura plus de quarante ans déserte, & l'ardeur
des conquêtes, ou plutôt l'avidité de l'or, qui
entraînait les Espagnols au fond des terres, sem-
blait leur avoir fait oublier qu'ils avaient besoin
d'une retraite, à l'entrée du fleuve, pour les
vaisseaux dont ils recevaient leurs troupes &
leurs munitions. Enfin de fréquens naufrages
leur firent ouvrir les yeux. L'ordre vint de
rebâtir le Port & la Ville. Cette entreprise
était devenue plus facile depuis les nouveaux
établissmens qu'on avait faits dans les Provinces
intérieures, d'où l'on pouvait tirer des secours
d'hommes, pour tenir les barbares en respect;
ce fut en 1580 que Don Jean Ortez de Zarate,
Gouverneur du Paraguay, ayant commencé
à soumettre ceux qui pouvaient s'opposer à son
dessein, fit rebâtir la Ville dans le même lieu
où Don Pèdre Mendoze l'avait placée, & chan-
gea son premier nom de Notre-Dame, en celui
de la Trinité de Buénos-Aires.

Rio de
la Plata.

Rio de
la Plata.

Cependant elle resta long-temps encore dans un état, qui ne faisait pas honneur à la Province dont elle est comme l'échelle & la clef. Elle fut d'abord composée de différens quartiers, entre lesquels on avait laissé des verges & des plaines. Les maisons, bâties la plupart de terre, n'avaient qu'un étage. C'étaient des quartiers longs, qui n'avaient qu'une fenêtre, & plusieurs même ne recevaient de jour que par la porte. Il n'y a pas plus de trente ou quarante ans qu'elle conservait encore cette forme; mais un Frere Jéuite, qu'on avait fait venir pour bâtir l'Eglise du Collège, apprit aux habitans à faire des carreaux, des briques & de la chaux; depuis, les maisons ont été bâties de pierres & de briques, & plusieurs à double étage. Deux autres Freres du même Ordre, l'un architecte, & l'autre maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Eglise du Collège, bâtirent celle des Peres de la Merced, celle des Religieux de Saint François, & le portail de la Cathédrale, tous édifices qui pourraient figurer dans les meilleures Villes d'Espagne. On avait engagé aussi ces deux Artistes à bâtir un Hôtel-de-Ville; mais l'ouvrage ayant été commencé sur un plan trop magnifique, les fonds manquèrent en 1730, & cette entreprise demeura suspendue. Cependant la Ville avait déjà changé de face fort avantageusement. On y com-

emps encore dans
 eur à la Province
 la clef. Elle fut
 quartiers, entre
 ers & des plaines
 e terre, n'avaient
 arr's longs, qui
 usieurs même ne
 porte. Il n'y a pas
 quelle contervan
 e Jéuite, qu'on
 glise du Collège,
 les carreaux, de
 s, les maisons ont
 ques, & plusieurs
 Freres du même
 tre maçon, tou
 chevé l'Eglise de
 eres de la Merc
 ançois, & le por
 ces qui pourraient
 es d'Espagne. On
 Artistes à bâtir u
 e ayant été com
 nifique, les fonda
 te entreprise de
 la Ville avait dé
 ment. On y com

ait déjà 16000 ames, dont près des trois quarts
 aient à la vérité, des Nègres, des métifs & des
 ulâtres. Les premiers, dont le nombre l'em-
 porte beaucoup sur celui des autres, font vivre
 les Espagnols, qui croiraient se déshonorer par
 le travail; ceux mêmes qui sont nouvellement
 arrivés d'Espagne, affectent de prendre un air
 noble, & mettent en habits tout ce qu'ils ont
 porté. Il ne s'en trouve pas un qui veuille s'em-
 ployer au service d'autrui, & l'on n'a pas moins
 de peine à faire travailler les Américains libres,
 qu'à ont d'ailleurs la liberté de venir dans la Ville,
 de s'établir dans les campagnes voisines. Cette
 aversion pour le travail, leur vient d'y avoir été
 forcés à l'excès dans le premier établissement des
 Commandes, nom qu'on a donné ici, comme
 dans les autres conquêtes de l'Espagne, à certains
 partages des terres, faits en faveur des Conqué-
 rans, & dans lesquels les Américains, qui s'y
 trouvaient compris, étaient assujettis au service
 personnel. On voit aux environs de Buénos-Aires,
 quelques bourgades qui portent encore le joug,
 dont les habitans ont leur Paroisse à l'extré-
 mité de la Ville, qui n'en a point d'autre pour les Es-
 pagnols, que l'Eglise Cathédrale. Elle s'est érigée un
 Siège Episcopal dans le cours de l'année 1620.
 La Ville de Buénos-Aires est assez grande. Un
 fleuve la sépare de la forteresse, qui est le

Rio de
 la Plata.

Rio de
la Plata.

logement du Gouverneur. Elle a d'ailleurs , par sa situation , & par la bonté de l'air qu'on y respire , tout ce qui peut rendre une Colonie florissante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend sur de vastes campagnes , toujours couvertes d'une belle verdure. Le fleuve fait les deux autres tiers de son circuit , & parait au Nord comme une vaste mer , qui n'a de bornes que l'horizon. L'hiver commence dans le pays , au mois de Juin ; le printemps au mois de Septembre , l'été en Décembre , l'automne en Mars , & ces quatre saisons y sont fort réglées. En hiver , les pluies y sont fort abondantes , & toujours accompagnées de tonnerres & d'éclairs si terribles , que l'habitude n'en diminue pas l'horreur. Pendant l'été , l'ardeur du Soleil est tempérée par de petites brises , qui se levent régulièrement entre huit & neuf heures du matin.

La fertilité du terroir autour de la Ville , répond à l'excellence de l'air , & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux.

Tous les Historiens conviennent que les Jésuites rendirent les plus grands services dans la Province de Buénos-Aires ; & sans eux , peut-être ne serait-on jamais parvenu à adoucir & civiliser les Nations voisines. Les premiers Missionnaires que l'Espagne y avait envoyés , étaient quelques Religieux de Saint François , qui n'avaient en

d'ailleurs , par la
 air qu'on y ref
 une Colonie flo
 l'enceinte s'étend
 s couvertes d'une
 deux autres tiers
 Nord comme une
 s que l'horizon
 ys , au mois de
 Septembre , l'é
 ars , & ces quatre
 hiver , les plui
 ours accompagnés
 ribles , que l'habi
 ur. Pendant l'é
 e par de petite
 ment entre huit &
 de la Ville , ré
 & la Nature n'y
 séjour délicieux.
 nment que les Jé
 ds services dans
 ans eux , peut-être
 adoucir & civilise
 niers Missionnaires
 , étaient quelque
 qui n'avaient en

ore trouvé que des obstacles à leur zèle. Les
 Chrétiens du pays ne cessaient pas de faire des
 instances auprès du Conseil des Indes , pour en
 obtenir des Ministres de la Religion. « On com-
 mençait alors à connaître les Jésuites dans l'A-
 mérique. Ils étaient même , depuis trente ans , au
 Brésil. Depuis peu , ils s'étaient établis au Pérou :
 Ils avaient déjà fait dans ces deux Royaumes ,
 un nombre infini de conversions ; & par-tout
 on disait hautement , que ce nouvel Ordre ,
 dont le Fondateur était né dans le temps que
 Christophe Colomb commençait à découvrir le
 Nouveau-Monde , avait reçu du ciel une mission
 spéciale , & une grace particulière pour y éta-
 blir le Royaume de Jesus-Christ. » Ce fut du
 pays de Charcas qu'on vit passer d'abord au
 Tucuman , deux Jésuites , déjà exercés aux tra-
 vaux de leur profession , qui firent faire au
 Christianisme de merveilleux progrès dans cette
 Province. Ensuite trois autres Missionnaires du
 même Corps , arriverent du Brésil à Buénos-
 aires , & bientôt le Paraguay en reçut un plus
 grand nombre. Le récit de leurs courses & de
 leurs opérations évangéliques , fait le fond d'un
 ouvrage , intitulé , *Histoire du Paraguay*. On vit
 naître , en 1594 , un Collège à l'Assomption , avec
 tant d'ardeur de la part des habitans , que tous ,
 jusqu'aux Dames , voulurent mettre la main au

Rio de
 la Plata.

Rio de
la Plata

travail. Les Missiognaires, se distribuant les objets de leur zèle, donnerent l'exemple des plus hautes vertus. Ils trouverent des obstacles, & souvent de la part des Espagnols, plus que de celle des Américains. Mais la Cour d'Espagne les soutint par sa protection, & leur constance triompha de tout.

Ils avaient conçu, dans le cours de leurs travaux, que les conversions étaient retardées par deux principales causes, l'une, qu'on rendait le Christianisme odieux aux naturels du pays, par la manière dont on traitait ceux qui l'avaient embrassé; l'autre, que tous les efforts des Missiognaires, pour en persuader la sainteté aux Néophytes, étaient rendus inutiles par la vie licentieuse des anciens Chrétiens. Là-dessus, ils formèrent le projet d'une République Chrétienne, qui pût ramener, au milieu de cette barbarie, les plus beaux jours du Christianisme naissant, en écartant les rigueurs, par l'abolition des Commandes & le scandale du mauvais exemple, par l'éloignement des Espagnols. Le plan fut présenté à Philippe III, avec un engagement solennel à lui conserver tous les droits de la Souveraineté. Il l'approuva, il l'autorisa par des Ordonnances & tous ses successeurs l'ont confirmé après lui. Quelques Jésuites en avaient déjà tenté la pratique, dans quatre Réductions qu'ils avaient formées

se distribuant le
 erent l'exemple de
 erent des obstacles
 Espagnols, plus que
 s la Cour d'Espagne
 , & leur constance

cours de leurs tra
 aient retardées par
 e, qu'on rendait le
 rels du pays, par le
 x qui l'avaient em
 efforts des Missions
 a sainteté aux Néo
 es par la vie licen
 Là-dessus, ils for
 ue Chrétienne, qu
 te barbarie, les plu
 naissant, en écar
 on des Commandes
 mple, par l'éloigne
 an fut présenté
 ment solennel à lu
 la Souveraineté. I
 des Ordonnances
 confirmé après lu
 déjà tenté la pra
 u'ils avaient formée

l'avance, & dont le succès les avait encouragés.
 On compte, pour la première, en 1610, & par
 conséquent, pour le berceau de toutes les autres,
 celle de Lorete, sur la rivière de *Paranapam*.
 Telle fut l'origine de ce qu'on nomme les
 Missions du Paraguay, gouvernées, pendant cent
 quarante ans, par les Jésuites, & depuis la des-
 truction de cette Société, soumises immédiatement
 au Gouvernement Espagnol. Nous en avons donné
 la description dans le Livre précédent.

Sans penser à suivre ici les Espagnols de
 l'Assomption & de Buénos-Aires dans toutes
 leurs Conquêtes, ni même tous les Voyageurs
 du pays dans leurs courses, nous croyons devoir
 faire mention d'une grande Province, du même
 pays, dont le nom n'est gueres connu que par
 les Relations des Missionnaires. C'est celle qu'ils
 nomment *Chaco*. N'ayant jamais été conquise
 par les Espagnols, elle paraît également ignorée
 du commun des Historiens & des Voyageurs.
 Le P. Lozano, Missionnaire Jésuite, dont l'His-
 torien du Paraguay emprunte cet Article, place
 le Chaco entre la Province particulière du
 Paraguay & celle de Rio de la Plata, qui n'en
 ont fait long-temps qu'une seule, & lui donne une
 étendue qui borne les deux autres du côté de l'Oc-
 cident, au grand fleuve qui porte ces deux noms.

On s'accorde à représenter le Chaco comme Le Chaco.

un des plus beaux pays du monde ; mais cet éloge n'appartient réellement qu'à la partie que les Péruviens occupèrent d'abord. Une chaîne de montagnes , qui commence à la vue de Cordoue , & qui s'étend jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra , en tournant de l'Ouest au Nord , forme , de ce côté , une barriere si bien gardée , sur-tout dans ce qu'on nomme *la Cordeliere des Chiriguanes* , qu'elle la rend inaccessible. Plusieurs de ces montagnes sont si hautes , que les vapeurs de la terre ne parviennent point à leur sommet , & que l'air y étant toujours ferein , rien n'y borne la vue. Mais l'impétuosité des vents y est telle , que souvent ils enlèvent les cavaliers de la selle , & que , pour y respirer à l'aïse , il faut chercher un abri. La seule vue des précipices ferait tourner la tête aux plus intrépides , si d'épaisses nuées qu'on voit sous les pieds n'en cachaient la profondeur. On ne peut gueres douter que ces montagnes , qui sont une des branches de la grande Cordeliere , ne renferment quelques mines. On y en a même découvert depuis peu ; mais on nous laisse encore ignorer ce qu'elles contiennent. Cependant c'est une tradition constante au Pérou que les Chicas & les Oréjones , qui habitaient autrefois ces mêmes montagnes , & dont plusieurs se sont réfugiés , les uns dans le Chaco , & d'autres

Rio de
 la Plata.

monde ; mais cet
qu'à la partie que
ord. Une chaîne
ce à la vue de
qu'à Santa-Cruz
Ouest au Nord,
re si bien gardée,
la Cordeliere des
inaccessible. Plu-
hautes, que les
ment point à leur
toujours serene,
étuosité des vents
vent les cavaliers
pirer à l'aïse, il
vue des préci-
plus intrépides,
s les pieds n'en
e peut guerres
ui sont une des
liere, ne ren-
en a même
nous laisse en-
ent. Cependant
Pérou que les
étaient autrefois
lusieurs se sont
, & d'autres

ans une Isle, qui est au milieu du lac des Xa-
ayès, portaient de l'or & de l'argent à Cusco,
avant l'arrivée des Espagnols.

Rio de
la Plata.

Le P. Loçano parle de deux Peuples si singu-
liers qu'à peine peut-on en croire son témoi-
gnage. Notre devoir est de rapporter les faits,
& d'en laisser le Lecteur juge. Le premier se
nomme *Cullugas*, en langue Péruvienne *Su-
pachaquins*, qui signifie pied d'autruche. On
les nomme ainsi, parce qu'ils n'ont point de
mollet aux jambes, & qu'aux talons près, leurs
pieds ressemblent à ceux des autruches. Ils sont
d'une taille presque gigantesque. Un cheval ne
les égale point à la course. Leur valeur est re-
putable, &, sans autres armes que la lance,
ils ont détruit les *Palomos*, Nation fort nom-
breuse. Le second n'a de monstrueux que la
taille, qui est encore au-dessus de celle des
Cullugas. Il n'est pas nommé, mais un Mission-
naire honoré depuis de la palme du martyre,
assurait qu'ayant rencontré une troupe de ces
Américains, il avait été surpris de les trouver
si grands, qu'en levant le bras, il ne pouvait
atteindre à leur tête.

En général, les Américains du Chaco sont
d'une taille avantageuse. Ils ont les traits du
visage fort différens de ceux du commun des
hommes, & les couleurs dont ils se peignent,



Rio de
la Plata.

achevent de leur donner un air effrayant. Un Capitaine Espagnol, qui avait servi avec honneur en Europe, ayant été commandé pour marcher contre une Nation du Chaco, qui n'était pas éloignée de Santa-Fé, fut si troublé de la seule vue de ces Sauvages, qu'il tomba évanoui. La plupart vont nus & n'ont absolument sur le corps qu'une ceinture d'écorce, d'où pendent des plumes d'oiseaux de différentes couleurs; mais, dans leurs Fêtes, ils portent sur la tête un bonnet des mêmes plumes. En hiver, ils se couvrent d'une cape de peau assez bien passée & ornée de diverses figures. Dans quelques Nations, les femmes ne sont pas moins nues que les hommes. Leurs défauts communs sont la férocité, l'inconstance, la perfidie, & l'ivrognerie; ils ont tous de la vivacité, mais sans la moindre ouverture d'esprit pour tout ce qui ne frappe point les sens. On ne leur connaît aucune forme de gouvernement: chaque bourgade ne laisse pas d'avoir ses Caciques; mais ces Chefs n'ont pas d'autre autorité, que celle qu'ils peuvent obtenir par leurs qualités personnelles. Plusieurs de ces Peuples sont errans & portent avec eux tous leurs meubles, qui sont une natte, un hamac & unealebasse. Les édifices de ceux qui vivent dans des bourgades, méritent à peine le nom de cabanes. Ce sont de misérables

air effrayant. Un
 servi avec hon
 commandé pour
 du Chaco, qui n'é
 fut si troublé de
 qu'il tomba éva
 n'ont absolument
 d'écorce, d'ol
 de différentes cou
 ils portent sur la
 umes. En hiver, il
 u assez bien passée
 Dans quelques Na
 as moins nues que
 mmuns sont la fé
 e, & l'ivrognerie
 ais sans la moind
 ce qui ne frappe
 nait aucune form
 bourgade ne lais
 is ces Chefs n'ont
 lle qu'ils peuvent
 onnelles. Plusieurs
 portent avec eux
 une natte, un ha
 fices de ceux qui
 méritent à peine
 ent de misérables

attes de branches d'arbres, couvertes de paille
 ou d'herbe. Cependant quelques Nations voi-
 nes du Tucumán, sont vêtues & mieux
 logées.

Rio de
 la Plata.

Presque tous ces Américains sont Anthro-
 phages, & n'ont d'autre occupation que la
 guerre & le pillage. Ils se sont rendus formi-
 dables aux Espagnols, par leur acharnement dans
 le combat, & plus encore par les stratagèmes
 qu'ils emploient pour les surprendre. S'ils ont
 entrepris de piller une habitation, il n'y a rien
 qu'ils ne tentent pour endormir dans la confiance,
 ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre.
 Ils cherchent pendant une année entière, le mo-
 ment de fondre sur eux sans s'exposer. Ils ont
 sans cesse des espions en campagne, qui ne
 marchent que la nuit, se traînant, s'il le faut,
 sur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de
 salus. C'est ce qui a fait croire à quelques Es-
 pagnols que, par des secrets magiques, ils pre-
 naient la forme de quelque animal, pour observer
 ce qui se passe chez leurs ennemis. Lorsqu'eux-
 mêmes ils sont surpris, le désespoir les rend si
 furieux, qu'il n'y a point d'Espagnol qui voulût
 les combattre avec égalité d'armes. On a vu des
 femmes vendre leur vie bien cher aux Soldats
 les mieux armés.

Leurs armes ne sont pas différentes de celles

Rio de
la Plata.

des autres Américains du Continent : c'est l'arc, la fleche, le macana, avec une espèce de lance d'un bois très-dur & bien travaillé, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse & de force; quoique très-pesant; car sa longueur est de quinze palmes, & la grosseur proportionnée. Sa pointe est de corne de cerf, avec une languette crochue, qui l'empêche de sortir de la plaie sans l'agrandir beaucoup. Une corde, à laquelle il est attaché, sert à le retirer après le coup. Ainsi, lorsqu'on est blessé, le seul parti est de se laisser prendre, ou de se déchirer à l'instant pour se dégager. Si ces Sauvages font un prisonnier, ils lui scienc le cou avec une mâchoire de poisson. Ensuite ils lui arrachent la peau de la tête, qu'ils gardent comme un monument de leur victoire, & dont ils font parade dans leurs Fêtes. Ils sont bons cavaliers; & les Espagnols se sont repentis d'avoir peuplé de chevaux toutes ces parties du Continent. On raconte qu'il les arrêtent à la course, & qu'ils s'élancent dessus indifféremment par les côtés ou par la croupe, sans autre avantage que de s'appuyer sur leurs javelots. Ils n'ont pas l'usage des étriers; ils manient leurs chevaux, avec un simple licou, & les poussent si vigoureusement, que l'Espagnol le mieux monté ne saurait les suivre. Comme ils sont presque toujours nus,

ment : c'est l'arc,
 espèce de lance
 maille, qu'ils ma-
 e & de force ;
 longueur est de
 proportionnée. Sa
 avec une lan-
 de sortir de la
 Une corde, à
 e retirer après le
 , le seul parti est
 déchirer à l'inf-
 sauvages font un
 u avec une mâ-
 lui arrachent la
 comme un mo-
 ont ils font pa-
 bons cavaliers ;
 s d'avoir peuplé
 du Continent.
 la course, &
 mment par les
 re avantage que
 ls n'ont pas l'u-
 s chevaux, avec
 t si vigoureuse-
 monté ne saurait
 e toujours nus,

ls ont la peau extrêmement dure : le P. Loçano
 rit la tête d'un Mocovi dont la peau avait, Rio de
 sur le crâne, un demi doigt-d'épaisseur. la Plata.

Les femmes du Chaco se piquent le visage,
 la poitrine, & les bras, comme les Moresques
 d'Afrique. Les meres piquent leurs filles, dès
 qu'elles sont nées, & dans quelques Nations,
 elles arrachent le poil à tous leurs enfans, dans
 la largeur de six doigts, depuis le front jus-
 qu'au sommet de la tête. Toutes les femmes du
 Chaco sont robustes. Elles enfantent aisément ;
 aussitôt qu'elles sont délivrées, elles se baignent
 & lavent leurs enfans dans le ruisseau le plus
 proche. Leurs maris les traitent durement ; peut-
 être, soupçonne l'Historien, parce qu'elles sont
 jalouses. Il ajoute que, de leur côté, elles n'ont
 aucune tendresse pour leurs enfans. L'usage du
 Chaco est d'enterrer les morts dans le lieu même
 où ils ont expiré. On place un javelot sur la
 poitrine, & l'on y attache le crâne d'un ennemi,
 sur-tout d'un Espagnol ; ensuite on abandonne
 la place, & l'on évite même d'y passer,
 jusqu'à ce que le mort soit tout-à-fait
 oublié.

L'Historien observe que le plus grand obstacle,
 non-seulement à la conquête, mais à
 la conversion du Chaco, est venu jusqu'à présent
 des Chiriguanes. Les opinions, dit-il, sont

Rio de
la Plata. fort partagées sur l'origine de cette Nation
 Techo & Fernandez ont cru , sur la foi d'un
 Manuscrit de Ruiz Diaz de Gulman , qu'elle
 descend de ces Américains qui tuerent Alexis
 Garcia , à son retour du Pérou , & qui , dans la
 crainte que les Portugais du Brésil ne pensassent
 à venger sa mort , se réfugièrent dans la Cor-
 deliere Chiriguane. Fernandez ajoute qu'ils n'é-
 taient pas alors plus de quatre mille. Mais
 Garcilasso de la Véga , dont l'autorité doit l'em-
 porter , raconte que l'Inca *Yupanqui* , dixieme
 Empereur du Pérou , entreprit de soumettre les
 Chiriguanes , déjà établis dans ces montagnes ,
 où ils se faisaient également redouter par leur
 bravoure & leur cruauté. Il ajoute que l'expé-
 dition de l'Inca fut sans succès. On sait d'ail-
 leurs qu'ils n'ont pas d'autre langue que celle
 des Guaranis : ce qui semble obliger de les
 prendre pour une Colonie de cette Nation , qui
 en a fondé plusieurs autres au Paraguay , comme
 au Brésil , où leur langue se parle , ou du moins
 s'entend de toutes parts. Mais il parait que les
 Espagnols n'ont pas d'ennemis plus irréconciliables
 que les Chiriguanes , répandus en plusieurs endroits
 des Provinces de Santa-Cruz de la Sierra , de
 Charcas & du Chaco. Quoique , dans ces derniers
 temps , ils aient eu , dans cette Nation , des
 Alliés qui les ont bien servis , ils ne peuvent

de cette Nation
sur la foi d'un
Gulman, qu'elle
ni tuèrent Alexis
, & qui, dans la
réfifil ne pensassent
ent dans la Cor-
ajoute qu'ils n'é-
tre mille. Mais
utorité doit l'em-
panqui, dixieme
de soumettre les
ces montagnes,
edouter par leur
oute que l'expé-
s. On fait d'ail-
langue que celle
obliger de les
ette Nation, qui
araguay, comme
le, ou du moins
il parait que les
s irréconciliables
plusieurs endroits
de la Sierra, de
dans ces derniers
ette Nation, des
ils ne peuvent

compter sur eux, qu'autant qu'ils peuvent les
conduire par la crainte, & l'entreprise n'est pas
difficile. On ne connaît point, dans cette contrée,
de Nation plus fiere, plus dure, plus incons-
tante & plus perfide. Toutes les forces du Tu-
cuman n'ont pu les réduire. Ils ont fait impuné-
ment quantité de ravages dans cette Province,
& le malheureux succès d'une expédition tentée,
en 1572, pour les soumettre, par Don François
de Tolède, Viceroi du Pérou, n'a fait qu'aug-
menter leur insolence.

On nous apprend que les Chiriguanes n'ont or-
dinairement qu'une femme; mais que souvent
parmi les prisonniers qu'ils font à la guerre, ils
choisissent les plus jeunes filles, pour en faire
leurs maîtresses. Ce goût ne prouve pas claire-
ment leur barbarie. Ce qu'ils ont de plus sin-
gulier, ajoute l'Historien, c'est que, d'un jour à
l'autre, ils ne sont pas les mêmes hommes: au-
jourd'hui pleins de raison & d'un bon commerce,
demain pires que les tigres de leurs forêts. On
obtient tout d'eux, lorsqu'on les prend par l'in-
sult; s'ils n'esperent rien, tout homme est leur
ennemi; enfin la dissolution & l'ivrognerie sont
portées à l'excès dans leur Nation.

En suivant à l'Ouest Rio-Vermejo, ou la ri-
viere Vermeille, on trouve plusieurs Nations

Rio de
la Plata.

Rio de
la Plata.

pacifiques, qui n'attaquent jamais, mais qui se réunissent pour leur défense commune, lorsqu'elles sont attaquées. L'Historien, auquel on s'attache ici, dit, après un autre Espagnol, que ces Peuples avaient reçu le Baptême dans le temps de la découverte; mais que, maltraités par leurs nouveaux Maîtres, ils prirent le parti de s'éloigner; qu'ils ont conservé quelques pratiques du Christianisme, sur-tout la prière, pour laquelle leurs Caciques les rassemblent; qu'ils cultivent la terre, & qu'ils nourrissent des bestiaux. En 1710, ajoute le même Historien, Don Estevan d'Urizar, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux une traité, dont ils conservent l'original, comme un sauvegarde contre les entreprises des Espagnols sur leurs libertés. Ils sont d'ailleurs d'un bon naturel, & les étrangers sont reçus chez eux avec beaucoup d'humanité.

Don Hurtado de Mendoza, Marquis de Canete, & Viceroy du Pérou, fut le premier qui forma le dessein d'assurer la possession du Chaco à la Couronne de Castille. Il y envoya, en 1556, le Capitaine Mauro, qui s'avança, sans obstacles, jusqu'aux grandes plaines qu'on rencontre entre le Pilcomayo & Rio-grande. Cet Officier avait entrepris d'y bâtir une Ville, lorsqu'au milieu du travail, & dans la plus grande sécurité, il fut

mais, mais qui se réu-
mune, lorsqu'elle
quel on s'attache
mol, que ces Peup-
dans le temps de la
rés par leurs nou-
parti de s'éloigner;
pratiques du Chiri-
pour laquelle leurs
s cultivent la terre,
x. En 1710, ajouta
Estevan d'Urizar,
avec eux une traité
comme un sauve-
des Espagnols sur
s d'un bon naturel,
ez eux avec beau-

za, Marquis de
fut le premier qui
possession du Chaco
envoya, en 1556,
ça, sans obstacles,
n rencontre entre
et Officier avait en-
lorsqu'au milieu
grande sécurité,
il fut

fut massacré par les Chiriguanes, avec tous
soldats. Le nom de Mauro est demeuré
x plaines, que son malheur a rendu cé-
leures.

La Ville de Santa-Fé, fondée en 1573, par
Jean de Garay, dix lieues au-dessus de la jonc-
tion de Rio-Salado, avec Rio de la Plata, fut
regardée d'abord comme une Ville du Chaco,
parce qu'elle était bâtie sur le bord oriental de
ce fleuve, jusqu'où plusieurs étendent cette Pro-
vince; mais depuis, ayant changé de situation,
elle est aujourd'hui trop éloignée des limites qu'on
donne au Chaco. On avait bâti une autre Ville,
sous le nom de la Conception, sur le bord de la
riviere Vermeille, ou plutôt d'un marais que
cette riviere forme à 30 lieues de son embou-
chure dans Rio de la Plata; mais à peine se
font-elle 60 ans, & l'on n'en voit plus même
les ruines. Rien ne marque mieux, observe
l'historien, la foiblesse des Espagnols au Paraguay,
que de n'avoir pu conserver un établissement qui
leur ouvrait une si belle porte pour pénétrer dans
le Chaco. Enfin il est devenu fort difficile de re-
trouver le lieu où était située la Ville de Gua-
daczar, qu'ils ont été contraints d'abandonner
aussi. On apprend du Pere Loçano, que, pen-
dant qu'ils la bâtissaient sous les ordres de Don

Rio de
la Plata.

Rio de
la Plata.

Martin de Lédésma , ils ne purent pénétrer chez les Oréjones , ni chez les Churumacas , établis à l'Ouest , dans les vallées qui sont au bas de la Cordeliere , & si près de lui qu'il voyait la fumée de leurs villages , dont son camp n'était qu'à dix ou douze lieues. Le guide que Lédésma prenait , pour s'y faire conduire avec ses troupes , ne parvenait jamais qu'à les égarer. Un jour qu'ils le convinquirent de sa mauvaise foi , & qu'ils lui en faisaient un reproche , il leur confessa qu'il y allait de sa vie. « Mais pourquoi , lui demandèrent-ils , ces peuples ne veulent-ils pas qu'on aille chez eux ? parce qu'ils craignent , » répondit-il , que si vous en saviez le chemin , » vous ne les fîssiez tous mourir , comme vos » prédécesseurs ont fait à l'Inca , pour s'emparer de son Empire & de ses richesses. » Le guide ajouta que les Oréjones étaient ceux que les Incas employaient à faire valoir leurs mines , & , qu'après la funeste mort d'Atahualpa , ils s'étaient réfugiés chez les Churumacas , qui les avaient bien reçus. Suivant le P. Loçano , ils descendaient des nobles Oréjones du Pérou , auxquels les Incas devaient leurs conquêtes , & du nombre apparemment de ceux à qui Raleigh & Keymis attribuent la fondation d'un nouvel Empire dans la Guiane. Enfin ,

purent pénétrer
 es Churumacas
 lées qui font au
 e lui qu'il voyait
 e son camp n'était
 ide que Lédésma
 avec ses troupes,
 er. Un jour qu'ils
 ise foi, & qu'ils
 il leur confessa
 ourquoi, lui de-
 e veulent-ils pas
 qu'ils craignent,
 aviez le chemin,
 irir, comme vos
 a, pour s'empar
 es richesses.» Le
 étaient ceux que
 aloir leurs mines
 d'Atahualpa, ils
 rumacas, qui les
 e P. Loçano, il
 ones du Pérou,
 eurs conquêtes,
 de ceux à qui
 nt la fondation
 Guiane. Enfin,

soit faiblesse dans l'attaque, ou force extraor-
 dinaire dans la résistance, il est certain que
 les Espagnols n'ont encore pu forcer les bar-
 rieres qui rendent la conquête du Chaco fort
 difficile.

 Rio de
 la Plata.





CHAPITRE III.

Guiane.

Guiane.

SI LA GUIANE n'offre pas de grands Etablissemens, l'abandon même où elle est restée, & les difficultés qui ont refroidi la première ardeur des Européens, en font un sujet d'autant plus intéressant, qu'on ne comprend point encore ce qui peut avoir jetté, tout-d'un-coup, dans l'indifférence & l'inaction ceux qui avaient entrepris de s'y établir avec les plus hautes espérances. L'intérieur de la Guiane n'est pas aujourd'hui plus fréquenté, ni peut-être mieux connu, qu'il ne l'était il y a deux siècles. Quelques Missionnaires y ont tourné leurs courses évangéliques; mais avec si peu d'ordre dans leurs observations, qu'il n'y a presque aucune lumière à recueillir de leurs Journaux: ils nomment des lieux, dont ils ne marquent point la position; ils avancent au hasard, sans jeter les yeux autour d'eux. On fait deux cens lieues, avec les PP. Grillet & Béchameil, & l'on ne rapporte que la fatigue de les avoir suivis. D'autres, dont on trouve quelques Relations fort courtes

dans le Recueil des Lettres édifiantes , se bornent au récit de leurs Missions , & se croient quittes en nommant quelques Eglises , qu'ils ont formées dans les terres , sans nous en apprendre la situation.

Guiane.

III.

de grands Eta-
elle est restée,
la premiere ar-
un sujet d'autant
end point encore
d'un-coup, dans
qui avaient en-
plus hautes espé-
n'est pas aujour-
meux connu,
siècles. Quelques
rs courtes évan-
ordre dans leurs
e aucune lumiere
x : ils nomment
nt point la posi-
ns jeter les yeux
lieues , avec les
on ne rapporte
suis. D'autres,
ions fort courtes

La Relation la plus propre à exciter la curiosité sur la Guiane , est celle du célèbre Walter-Raleigh , qui , vers la fin du seizieme siècle , entreprit de pénétrer dans cette région , que l'on appellait le pays de l'or , & dans laquelle se trouvait , dit-on , le fameux Eldorado , dont nous avons déjà parlé , & dont l'existence paraît probable , quoiqu'elle ne soit pas encore confirmée. En effet , malgré les obstacles sans nombre , qui ont empêché les Européens de reconnaître ce vaste pays de la Guiane , on s'est assuré du moins que l'or y était très-commun , que les rivières le chariaient dans leur lit , & le déposaient dans leur sable , & que la terre le formait dans des mines abondantes ; & pourquoi n'y aurait-il pas un pays plus riche en or que le Pérou ? Quoiqu'il en soit , le Chevalier Raleigh se proposa de découvrir la Guiane , en remontant les bouches de l'Orénoque , vis-à-vis des Antilles. Il se rendit en conséquence , à la Trinité , l'une de ces Isles , & cacha soigneusement son dessein aux Espagnols , maîtres du pays , dont il craignait , avec raison , la jalousie tyrannique , & contre lesquels il mé-

Guiane.

ditait une vengeance légitime. L'année précédente, Berréo, Gouverneur de Saint-Joseph, capitale de la Trinité, avait enlevé huit hommes à un Capitaine Anglais, nommé Whidon, qui était venu relâcher dans l'Isle. Raleigh, quelques jours après son arrivée, fut joint par deux autres navires de sa Nation, commandés par les Capitaines Gifford & Keymis, & se trouva en état de prendre le fort de Saint-Joseph, & de faire prisonnier le Gouverneur Berréo. Il fut aidé, il est vrai, par quelques Caciques de l'Isle, qui se joignirent à lui, comme à l'ennemi naturel des Espagnols, leurs ennemis. Il avait encore un autre but, en se rendant maître de la personne de Berréo. Il savait que cet Espagnol avait fait une tentative pour entrer dans la Guiane, & il voulait en tirer les lumières qui pouvaient lui être utiles pour le même projet. Il en apprit peu de chose. Berréo s'était conduit de manière à révolter tous les Caciques & habitans du pays. Il avait ravagé quelques Provinces, & avait été obligé de revenir bientôt sur ses pas; cependant il avait acquis quelques connaissances, dont il était redevable au Cacique Carapana, le seul qui eût témoigné quelque inclination pour les Espagnols. La demeure de ce Cacique est marquée dans la carte, parce que c'est de ce point qu'on partit pour s'avancer dans la Guiane. Berréo, qu'

ERALE

e. L'année précé-
 e Saint-Joseph, ca-
 levé huit hommes
 Whidon, qui était
 gh, quelques jours
 r deux autres na-
 dés par les Capi-
 se trouva en état
 seph, & de faire
 o. Il fut aidé, il est
 de l'Isle, qui se
 nemi naturel des
 avait encore un
 re de la personne
 Espagnol avait fait
 s la Guiane; & il
 qui pouvaient lui
 et. Il en apprit peu
 de maniere à ré-
 bitans du pays. Il
 ces, & avait été
 es pas; cependant
 iffances, dont il
 apana, le seul qui
 ion pour les Es-
 ique est marquée
 e ce point qu'on
 iane. Berréo, qui

n'avait pas perdu l'espérance d'y retourner, fit
 tout ce qu'il put pour décourager Raleigh, & lui
 montrer le danger de son entreprise. Il lui re-
 présenta que ses vaisseaux ne pourraient entrer
 dans l'Orénoque, ou qu'ils y seraient arrêtés par
 les sables & les bas-fonds, dont les canots de
 Berréo étaient un témoignage certain, puisque,
 tirant à peine douze pieds d'eau, ils touchaient
 souvent le fond; que les habitans éviteraient sa
 rencontre, & se retireraient dans les terres; que
 s'il les faisait poursuivre, ils brûleraient leurs ha-
 bitations. Il ajouta que l'hiver approchant, les
 inondations allaient commencer, qu'on ne pour-
 rait profiter de la marée; qu'il ne fallait point
 espérer des provisions suffisantes par le secours des
 petites barques; enfin que tous les Caciques des
 frontieres refuseraient d'entrer en commerce avec
 Raleigh, parce qu'à l'exemple de tant d'autres
 Peuples, ils se croiraient menacés de leur des-
 truction par les Européens.

Ces difficultés, quoiqu'exagérées par un en-
 nemi jaloux, n'étaient que trop réelles, comme
 Raleigh l'éprouva dans la suite; mais il était bien
 éloigné de les croire insurmontables. Son imagi-
 nation d'ailleurs était remplie de tout ce qu'il
 avait entendu raconter de la Guiane, de cette
 Ville de Manoa, connue des Espagnols sous le
 nom d'Eldorado, & visitée par quelques Voya-

 Guianc.

geurs de cette Nation ; du Voyage de Jean Martinez, qui, disait-on, avait découvert le premier cette Capitale du nouvel Empire des Incas. Ce Martinez rapportait qu'il avait passé sept mois dans cette Ville, où il avait été reconnu pour Espagnol ; que cependant il avait été bien reçu ; mais qu'on ne lui avait permis d'aller nulle part sans gardes, & sans avoir les yeux couverts ; qu'enfin, ayant obtenu la liberté de partir avec beaucoup d'or, il avait été volé par les Américains, à l'embouchure de l'Orénoque, & qu'il n'avait sauvé que deux bouteilles remplies d'or, qu'ils avaient crues pleines de liqueurs. S'étant ensuite rendu à Portoric, Martinez y était mort ; en mourant, il s'était fait apporter son or & la relation de ses Voyages ; il avait donné l'or à l'Eglise, pour fonder des Messes, & sa relation à la Chancellerie de Portoric. Enfin Raleigh n'ignorait pas les Voyages de Pédro d'Orsua, de Jérôme d'Ortal, de Pédro Hernandès de Serpa, & de Gonzales Ximenès de Cazada, entrepris pour vérifier la découverte de Martinez. Il était confirmé dans la même idée, par la persuasion de Berréo. C'était sur ces fondemens qu'il était parti d'Angleterre, & qu'il assure « que celui qui conquerra la Guiane, » possédera plus d'or, & régnera sur plus de » Peuples que le Roi d'Espagne & l'Empereur » des Turcs. » Il répète plusieurs fois, que ce qu'il

de Jean Marti-
le premier cette
as. Ce Marti-
nois dans cette
pour Espagnol ;
gu ; mais qu'on
art sans gardes,
qu'enfin, ayant
beaucoup d'or ,
ns , à l'embou-
avait sauvé que
ls avaient crues
endu à Portoric,
nt, il s'était fait
ses Voyages ; il
ur fonder des
chancellerie de
pas les Voyages
Ortal, de Pédro
zales Ximenès
la découverte
la même idée,
t sur ces fon-
erre, & qu'il
la Guiane ,
a fut plus de
& l'Empereur
s, que ce qu'il

entend par la Guiane, est l'intervalle entre l'Amazone & l'Orénoque, à trois cens lieues, ou six cens milles des côtes de la mer du Nord.

Vraies ou chimériques, toutes ces preuves rendirent l'Anglais si sourd aux objections de Berréo, qu'il se hâta de faire partir Gifford, son Vice-Amiral, & le Capitaine Galsied, pour reconnaître l'embouchure de la riviere de Capuri. Il y avait envoyé auparavant Widon & Douglas, qui n'y avaient pas trouvé moins de neuf pieds d'eau ; mais c'était avec le flux, & la marée ayant baissé, avant qu'ils eussent franchi les bas-fonds, ils avaient abandonné leur entreprise. Un autre Officier, chargé de sonder la baie de *Guanipa* ou *Amana*, pour chercher le moyen d'y passer avec des vaisseaux, n'y trouva pas plus de facilité, & n'osa se hasarder fort loin dans la baie, parce qu'il apprit de son guide Américain, que ce lieu était sans cesse infesté de Cannibales, qui ne manqueraient pas de tomber sur lui avec leurs fleches empoisonnées.

Gifford & Galfield ayant trouvé, dans la riviere de Capuri, cinq pieds d'eau, après le reflux, Raleigh fit faire des bancs pour la rame, & commençant à craindre pour King, qu'il avait envoyé à Guanipa, il le fit suivre par Douglas, avec un vieux Cacique de la Trinité, qui lui servit de pilote. Ils reconnurent enfin qu'on pou-

Guiane.

vait entrer dans le Capuri par quatre endroits, tous également commodes. La galéasse fut équipée avec trois chaloupes, qui portaient des provisions pour un mois. Raleigh & quelques Officiers s'y embarquerent avec cent hommes. Leur pilote, nommé *Arouacan*, était un Américain de la riviere de Baiénua, située au Sud de l'Orénoque, entre ce fleuve & celui des Amazones. Il avait promis de les conduire à l'Orénoque; mais, s'ils n'avaient pas eu d'autres secours, ils auraient erré sans fin, dans toutes ces rivieres, comme dans un labyrinthe. Raleigh doute qu'il y ait dans l'univers, un tel amas d'eaux, les unes entrelacées dans les autres. Lorsqu'il croyait avoir trouvé la route, à la faveur de la boussole & des hauteurs du Soleil, il ne faisait que tourner autour d'une infinité de petites Isles, toutes remplies d'arbres si hauts & si touffus, qu'ils troubloient également la vue & la navigation. Il nomma une de ces rivieres, ou de ces canaux, *Red-cross*, c'est-à-dire, croix rouge, parce qu'il jugea qu'aucun Chrétien n'y était entré avant lui. Là il découvrit un petit canot, qui portait quelques Américains; & la galéasse les joignit, avant qu'ils pussent se dérober dans les détours. D'autres Américains, qui se présentaient sur le rivage, semblaient observer la conduite des Anglais, & ne voyant aucune marque de violence, ils s'avan-

tre endroits, tous
 sse fut équipée
 ent des provisions
 ques Officiers s'y
 es. Leur pilote,
 éricain de la ri-
 d de l'Orénoque,
 amazones. Il avait
 oque; mais, s'ils
 urs, ils auraient
 rivières, comme
 doute qu'il y ait
 eaux, les unes en-
 u'il croyait avoir
 la boussole & des
 ifait que tourner
 Isles, toutes reme-
 ffus, qu'ils trou-
 la navigation. Il
 u de ces canaux,
 ouge, parce qu'il
 it entré avant lui
 qui portait quel-
 les joignit, avant
 es détours. D'au-
 ent sur le rivage,
 e des Anglais, &
 olence, ils s'avanc-

cerent au bord de l'eau, en demandant à traiter. Raleigh fit aussi-tôt gouverner vers eux; mais, pendant qu'il leur offrait ce qu'ils avaient désiré, son pilote Américain, s'étant un peu écarté pour reconnaître le pays, rencontra un Cacique qui voulut le tuer, pour avoir introduit des étrangers dans leurs terres, & il n'eut pas peu de peine à se sauver par la fuite. Les Américains qui habitent ces Isles, sont les *Tinitives*, dont on distingue deux espèces, les *Ciaouaris* & les *Oouraouaris*.

L'Orénoque se divise en seize bras à son embouchure, neuf qui courent au Nord; & sept au Sud. Les derniers forment des Isles considérables. Du bras le plus septentrional au plus méridional, Raleigh ne compte pas moins de cent lieues, ainsi, conclut-il, l'embouchure de ce fleuve surpasse en grandeur celle du fleuve des Amazones. Les *Tinitives* ont leurs habitations dans des Isles qui sont formées par cette multitude de bras. Ces Américains, divisés en deux Peuples, ont chacun leur Cacique, qui sont continuellement en guerre. Ils ont leurs habitations sur terre en été; mais, pendant l'hiver, ils demeurent sur des arbres, où leurs petites cabanes, pratiquées avec une admirable industrie, les garantissent des grandes inondations de l'Orénoque, qui, depuis Mai jusqu'en Septembre, monte d'environ vingt pieds au-dessus des terres.

 Guiane.

Guianc.

Cette incommodité ne leur permet gueres de semer. Ils font un pain de moëlle de palmier, auquel ils joignent pour nourriture, leur pêche, leur chasse, & divers fruits de leurs arbres. Les Cuparis & les Macuréos, deux Nations qui habitent les bords de l'Orénoque, ne sont pas moins renommés par leur adresse & leur courage. Avant l'arrivée des Espagnols, ils faisoient une guerre continuelle à leurs voisins; mais l'intérêt commun a réuni tous ces peuples contre leur plus dangereux ennemi. Raleigh fut frappé d'un de leurs usages. A la mort de leurs Caciques, ils commencent le deuil par de grandes lamentations; mais ils n'enterrent pas leurs corps. Ils les laissent pourrir, & lorsque les chairs sont entièrement consumées, ils prennent le squelette, qu'ils ornent de ses plus précieux joyaux, avec des plumes de diverses couleurs aux bras & aux jambes, & le gardent suspendu dans sa cabane. Les Arouacas, qui habitent la rive méridionale de l'Orénoque, réduisent en poudre le squelette de leurs parens morts, & brûlent cette cendre dans une liqueur, qu'ils avalent.

En quittant le Ciaouaris, Raleigh tomba dans le grand lit de l'Orénoque, qu'il était question de remonter; mais, après quatre jours de navigation, il échoua vers le soir, dans un lieu si dangereux, qu'en travaillant à soulager la galéasse

ÉRALE

ermer guerres de
 elle de palmier,
 cure, leur pêche,
 leurs arbres. Les
 Nations qui ha-
 ue, ne font pas
 elle & leur cou-
 nols, ils faisoient
 voisins; mais l'in-
 ples contre leur
 fut frappé d'un
 eurs Caciques, ils
 grandes lamenta-
 leurs corps. Ils les
 chairs sont entie-
 ent le squelette,
 eux joyaux, avec
 s aux bras & aux
 dans sa cabane.
 rive méridionale
 oudre le squelette
 ent cette cendre

leigh tomba dans
 il était question
 re jours de navi-
 , dans un lieu si
 oulager la galéasse

le son lest, il faillit d'y perdre soixante hommes.
 Enfin l'ayant remise à flot, il continua plus heu-
 reusement sa route pendant trois jours, & le
 quatrième, son pilote Américain le fit entrer
 dans une grande riviere, nommée *Amano*, dont
 les eaux semblaient descendre paisiblement, sans
 aucun détour; mais le cours en était si rude,
 qu'on n'y pouvait avancer qu'à force de rames.
 Les matelots eurent besoin des plus vives exhor-
 tations de leur Chef, pour soutenir un travail si
 continuel; la chaleur était extrême, & les bran-
 ches des arbres, qui bordaient les deux rives,
 causaient une autre peine aux rameurs. Cet obstacle
 dura si long-temps, que les vivres commençant
 à manquer, il devint fort difficile à Raleigh de
 contenir ses gens. Cependant il leur représenta
 que le pilote promettant, dans peu de jours, une
 route plus facile, & des provisions en abon-
 dance, il y avait moins de risque à continuer
 leur navigation, qu'à retourner en arriere. D'ail-
 leurs ils ne manquaient pas de fruits, sur les
 bords de la riviere, ni de poisson & de gibier,
 sans compter que les fleurs & les plantes dont
 les terres étaient couvertes, semblaient confir-
 mer routes les promesses du Pilote.

Cet Américain, sur le visage duquel Raleigh
 croyait remarquer souvent de l'embarras, lui pro-
 posa de faire entrer à droite les canots dans

 Guiane.

une riviere qui les conduirait promptement à quelques habitations des Arouacas, où l'on trouverait toutes sortes de rafraîchissemens, & de laisser la galéasse à l'ancre, en assurant qu'on pouvait être de retour avant la nuit. Il était midi. Cette ouverture fut si bien reçue, que Raleigh se chargea lui-même de la conduite des canots & ne prit aucune provision, dans la confiance que les secours ne pouvaient être éloignés. Cependant, après avoir ramé l'espace de trois heures sans voir aucune apparence d'habitations, ses défiances augmentèrent. On rama trois autres heures avec aussi peu de succès, & les soupçons devinrent si vifs, que tous les Anglois des canots croyant trahis, parlaient déjà de vengeance. Envain Raleigh s'efforça de leur faire comprendre que le châtiment d'un traître ne changerait rien à leur situation, ou ne les rendrait que plus misérables. La colere & la faim ne leur laissèrent sentir que le mal présent, lorsqu'enfin une lumière qu'ils apperçurent, & quelque bruit qu'ils crurent entendre, les rappellerent à des sentimens plus modérés. C'était, en effet, une habitation des Arouacas, où ils n'arriverent néanmoins qu'à minuit. Ils y trouverent peu de monde, parce que le Cacique de la bourgade était allé en train à l'embouchure de l'Orénoque, avec un grand nombre de ses Américains; mais les cabanes

rait promptement à
 uacas, où l'on trou
 raichiffemens, & de
 n assurant qu'on pou
 nuit. Il était midi
 reque, que Raleigh
 conduite des canots
 , dans la confiance
 nt être éloignés. Ce
 space de trois heures
 d'habitations, ses de
 na trois autres heures
 e les soupçons devin
 Anglois des canots
 déjà de vengeance
 eur faire comprendre
 re ne changerait rie
 rendrait que plus m
 aim ne leur laisser
 t qu'enfin une lumie
 ue bruit qu'ils crure
 à des sentimens pl
 une habitation de
 t néanmoins qu'ap
 eu de monde, par
 de était allé en tra
 que, avec un gran
 ; mais les cabane

aient remplis de provisions, dont les Anglais
 chargerent leurs canots.

Guiane,

Ils retournerent, sans peine, à leur galéasse. Les
 bords de la riviere, dont leurs souffrances sem-
 blaient leur avoir dérobé les agrémens, leur pa-
 rent alors d'une rare beauté. Ils découvrirent une
 charmante vallée, d'environ vingt mille de lon-
 gueur, & remplie de différentes espèces de
 fruits. Le gibier n'en était pas moins abondant,
 & la riviere continuait de leur fournir d'excel-
 lent poisson. Ils se crurent désormais à couvert
 de la faim, dans une contrée si riche. Mais il s'y
 trouvoit de monstrueux serpens. Un jeune Nègre;
 voulut passer à la nage sur une des rives, fut
 dévoré en y arrivant.

Le même jour, les Anglais virent paraître
 quatre canots qui descendaient la riviere où ils
 étoient rentrés. Raleigh fit ramer après eux. Deux
 tentèrent la fuite vers le rivage, d'où ceux qui les
 poursuivaient, s'échapperent dans les bois, & les
 autres suivirent si légèrement le cours de
 l'eau, qu'il fut impossible de les joindre; mais
 Raleigh ne se bornant point à se saisir des deux
 premiers canots, & des provisions qu'on y trouva,
 chercha les fugitifs. On en prit quelques-
 uns à peu de distance. C'étaient des Arouacas;
 qui avaient servi de Pilotes à trois Espagnols,
 & s'échappés plus heureusement, entre lesquels il y

Guiane.

avait un Raffineur d'or. Envain Raleigh mit une partie de ses gens à terre pour suivre leurs traces. Mais il retint un des Pilotes dont l'intelligence & la fidélité lui devinrent fort utiles. Entre plusieurs connaissances, il tira de lui celle de divers endroits où les Espagnols venaient chercher de l'or. Elle lui servit peu, parce que l'inondation ne lui permit pas d'en faire l'expérience. Il ne la communiqua pas même à ses gens, de peur que le chagrin de manquer une si belle occasion de s'enrichir, ne refroidit entièrement leur courage. Les eaux croissent avec tant de promptitude & d'impétuosité dans cette Province que le soir elles sont de la hauteur d'un homme dans des lieux où l'on passait le matin presque à sec; & ces débordemens sont fort ordinaires à toutes les rivières qui se jettent dans l'Orénoque.

L'Arrouaca, que Raleigh avait retenu pour Pilote, parut craindre que son sort ne fût d'être mangé vif, « Car telle était, dit Raleigh, l'idée que les Espagnols donnaient de ma Nation à tous ces Peuples; mais il se défabusa bientôt comme tous les autres Américains avec lesquels nous eûmes à traiter, lorsqu'il eut reconnu notre caractère & nos usages. L'effet de cette imposture retomba sur nos ennemis, dont notre humanité fit sentir plus que jamais les injustices »

leigh mit uné
 re leurs traces.
 t l'intelligence
 iles. Entre plu-
 celle de divers
 nt chercher de
 ue l'inondation
 périence. Il ne
 gens, de peur
 e si belle occa-
 entièrement leur
 tant de promp-
 ce Province que
 ar d'un homme
 le matin presque
 nt fort ordinaires
 tent dans l'Oré-
 avait retenti pour
 fort ne fût d'être
 it Raleigh, l'idée
 nt de ma Nation
 défabusa bientôt
 éricains avec les
 lorsqu'il eut re-
 usages. L'effet de
 nos ennemis, dont
 us que jamais les

injustices & les violences. Aucun de mes
 gens ne toucha jamais aux femmes du pays,
 pas même du bout du doigt. A l'égard des
 denrées, on n'en prenait point sans avoir sa-
 tisfait ceux qui venaient les offrir. Enfin, pour
 n'avoir rien à me reprocher, je ne quittais
 jamais une habitation sans demander aux Amé-
 ricains s'ils avaient quelque plainte à faire de
 mes gens; je les contentais avant mon départ,
 & je faisais châtier le coupable. Les deux
 canots même, que j'avais fait enlever, furent
 rendus aux Arouacas, & le Pilote ne fut emmené
 qu'après avoir consenti volontairement à me
 suivre. Les Espagnols lui avaient donné le nom
 de Martin.»

Ce fut sous sa conduite que les Anglais conti-
 nuèrent leur route. Quinze jours de navigation,
 pendant lesquels ils ne furent pas exposés à
 l'autre danger que celui des sables, les ra-
 menèrent à la vue de l'Orénoque. Raleigh ne
 donne point le nom de plusieurs rivières dans
 lesquels il s'engagea successivement, & ne tient
 pas un meilleur compte des hauteurs; mais, dans
 le lieu où il se représente ici, il avait à l'Est la
 Province de *Carapana*, qui était alors occupée
 par des Espagnols. Les Américains de trois canots,
 qu'il se félicita d'avoir rencontrés, l'aborderent
 sans crainte, après avoir su qu'il n'était pas de

~~Guianè,~~

cette odieuse Nation, & lui voyant jeter l'ancre ;
 Guiane. ils lui promirent de revenir le lendemain avec
 leur Cacique. Il se trouva dans ce lieu une infi-
 nité d'œufs de tortues, qui furent un rafraîchis-
 sement fort agréable pour les Anglais. Le jour
 suivant, ils virent arriver le Cacique qu'on leur
 avait annoncé, avec une suite de quarante Améri-
 cains. Sa bourgade, qui n'était pas éloignée,
 se nommait *Toparimaca*. Il apportait aux An-
 glais diverses sortes de provisions, pour les-
 quelles ils lui firent boire du vin d'Espagne,
 dont il ne cessait point d'admirer le goût. Ra-
 leigh lui ayant demandé une route courte &
 sûre pour la Guiane, il offrit alors aux Anglais
 de les conduire à sa bourgade, avec promesse
 de leur donner un secours que la fortune avait
 réservé pour eux. En y arrivant, il leur fit pré-
 senter une liqueur si forte, qu'elle les enivra
 presque tous. « Elle est composée, dit Raleigh
 » de poivre de l'Amérique, & du suc de plu-
 » sieurs herbes, qu'on laisse clarifier dans de
 » grands vases. » Le Cacique & les Américains
 s'enivrèrent aussi.

Après cette fête, le Cacique fit paraître de-
 vant les Anglais, le secours qu'il avait vanté.
 C'était un Américain fort âgé, dont ils ne prirent
 pas une fort haute opinion sur sa figure, mais
 qui connaissait parfaitement toutes les parties de

nt jeter l'ancre ;
 lendemain avec
 ce lieu une infi-
 ent un rafraîchis-
 Anglais. Le jour
 cique qu'on leur
 e quarante Amé-
 nit pas éloignée,
 portait aux Amé-
 lions, pour les
 vin d'Espagne,
 nriter le goût. Ra-
 route courte &
 alors aux Anglais
 , avec promesse
 e la fortune avait
 nt, il leur fit pré-
 quelle les enivr
 ée, dit Raleigh
 e du suc de plu
 clarifier dans de
 & les Américains
 e fit paraître de
 qu'il avait vanté
 dont ils ne prirent
 et sa figure, mais
 ates les parties de

l'Orénoque, & sans lequel, en effet ils ne se
 seraient jamais garantis des sables, des rochers
 & des Ilots qu'on ne cesse point de ren-
 contrer. Raleigh le reçut comme un présent du
 Ciel.

Guiane.

Dès le jour suivant, les Anglais éprouverent
 l'habileté de ce nouveau guide, par le conseil
 qu'il leur donna, de profiter d'un vent d'Est
 qui leur épargna le travail des rames. L'Orénoque,
 suivant Raleigh, est assez exactement Est &
 Ouest, depuis son embouchure jusqu'aux en-
 virons de sa source. En suivant son cours,
 depuis Topatimaca, les Anglais auraient pu
 pénétrer en plusieurs endroits du Popayan & de
 la Nouvelle-Grenade. Pendant le premier jour,
 ils suivirent un bras du fleuve, qui a sur la gauche
 l'Isle d'*Affapana*, longue de vingt-cinq milles,
 sur cinq de large, & le grand canal au-delà.
 Sur la droite du même bras est une autre Isle
 nommée *Jouana*, fort grande aussi, & séparée
 de la terre, du même côté, par un second bras
 du fleuve, qui se nomme *Arraropana*. Toutes
 ces eaux sont navigables pour les plus gros bâ-
 timens, & l'Orénoque, en y comprenant les Isles,
 n'a pas moins de trente milles de large en cet
 endroit. Au-dessus d'*Affapana*, on trouve une autre
 riviere nommée *Aropa*, qui vient se jeter du Nord
 dans l'Orénoque. Les Anglais mouillèrent au-delà,

Guianc.

& du même côté près d'une Isle, nommée *Ocaouelta*, longue de six milles & large de deux. Raleigh mit à terre ici, sur la rive du fleuve, deux Américains de la Guyane, qu'il avait pris avec son nouveau Pilote, à Toparimaca, avec ordre de prendre les devans pour annoncer son arrivée au Cacique de *Purimac*, Vassal de *Topia-Ouari*, dans la Province d'*Arromaja*: mais *Purimac* étant assez éloigné, il fut impossible à ces deux Américains de revenir le même jour, & la galéasse fut obligée de mouiller le soir près de *Putapayma*, autre Isle, de même grandeur que la précédente. Vis-à-vis de cette Isle la côte du fleuve offre une grande montagne qui se nomme *Oocopa*. Les Anglais aimèrent à mouiller proche des Isles, parce qu'il s'y trouvait quantité d'œufs de tortues, & que la pêche y est plus commode que sur la côte, où les rochers ne leur permettraient pas de jeter la senne. La plupart de ceux qui bordent le fleuve, sont de couleur bleuâtre & paraissent contenir du fer, comme toutes les pierres qui se trouvent sur les montagnes voisines.

« Le matin du jour suivant, dit Raleigh, notre cours fut droit à l'Ouest, avec moins de peine à résister au courant du fleuve. La terre, s'ouvrant des deux côtés, & les bords en étaient d'un

lle, nommée Oca
& large de deux
rive du fleuve,
e, qu'il avait pris
Toparimaca, avec
pour annoncer son
c; Vassal de To-
d' *Arromaja* : mais
l fut impossible à
ir le même jour.
ouiller le soir près
de même gran-
-vis de cette Ile,
grande montagne
Anglais aimaient
parce qu'il s'y
tortues, & que
ode que sur la
leur permettraient
plupart de ceux
couleur bleuâtre
, comme toutes
ur les montagnes

dit Raleigh, notre
ec moins de peine
. La terre s'ouvrait
s'en étaient d'un

rouge fort vif. J'envoyai quelques hommes dans
des canots, pour reconnaître le pays. Ils me
rapportèrent que, dans toute l'étendue de leur
vue, & du haut des arbres où ils étaient montés
pour l'observer, ils n'avaient découvert que des
plaines, sans aucune apparence de hauteur.
Mon Pilote de Toparimaca dit que ces belles
campagnes se nommaient les plaines de Saymas,
qu'elles s'étendaient jusqu'au pays du Cumana
& de Carracas, & qu'elles étaient habitées par
quatre puissantes Nations, les *Saymas*, les *Af-
saouais*, les *Aroras*, & les *Wikiris*, qui bat-
tèrent Hernando de *Serpa*, lorsqu'il vint de
Cumana vers l'Orénoqué, avec trois cens che-
vaux pour conquérir la Guiane. Les *Aroras* ont
la peau presque aussi noire que les Nègres.
Ils sont robustes & d'une valeur singulière. Le
poison de leurs fleches est si subtil, que sur le
récit de ces Américains, je me fournis des
meilleurs antidotes, pour en garantir nos
gens. Outre qu'il est toujours mortel, il cause
d'affreuses douleurs, & jette les blessés dans
une espèce de rage. Les entrailles leur sortent
du corps; ils deviennent noirs, & la puanteur
qu'ils exhalent est insupportable.

Raleigh s'étonne beaucoup que les Espagnols,
qui les fleches empoisonnées de ces Sauvages
ont été si funestes, n'aient jamais trouvé de

 Guiane.

Guianc.

remède pour leurs blessures. « A la vérité, dit-il, les Américains n'en connaissent point eux-mêmes, & lorsqu'ils sont blessés d'un coup de fleche, ils ont recours à leurs Prêtres, qui leur tiennent lieu de Médecins, & qui font un grand mystère des remèdes qu'ils emploient. » L'antidote ordinaire des Américains, est le suc d'une racine, nommée *tupara*, qui guérit aussi toutes sortes de fièvres; & qui arrête les hémorrhagies internes. Raleigh apprit de Berréo que quelques Espagnols avaient employé avec succès le jus d'ail. Mais, pour les poisons extrêmement subtils, tels que celui des Aroros, il exhorte à s'abstenir de boire; parce que tout ce qu'on avale de liqueur sert à la propagation du venin, & que l'on boit, sur-tout peu de temps après avoir été blessé, la mort est inévitable.

Le troisième jour de leur navigation, les Anglais mouillèrent près de la rive gauche du fleuve, entre deux montagnes, dont l'une est nommée *Aryami*, l'autre *Aio*. Après s'y être arrêtés jusqu'à minuit, ils passèrent une grande Ile, nommée *Manoripano*, d'où ils furent suivis par un canot chargé de quelques Américains qui les inviterent à se reposer dans leurs habitations; mais s'étant défendus civilement de leurs instances, ils entrèrent, le cinquième jour, dans la Province d'Arumaja, où ils mouillèrent à l'Oue

A la vérité, dit-il, point eux-mêmes, coup de fleche, ils qui leur tiennent ont un grand mystoient. » L'antidote est le suc d'une guérit aussi toutes les hémorrhagies errées que quelque avec succès le jus extrêmement subtils exhorte à s'abstenir qu'on avale de la venin, & que quelques jours après avoir eue.
 navigation, le la rive gauche de es, dont l'une Après s'y être asserent une grande où ils furent suivies quelques Américains dans leurs habit civillement de leur quieme jour, dans ouillèrent à l'Oue

une Isle, nommée *Murrocoermo*, qui a dix milles de long & cinq de large. Le lendemain, ils arriverent au havre de Morquito, où ils avaient résolu de s'arrêter, pour renouveler leurs provisions. Un de leurs Américains fut envoyé au Cacique Topiaouari, qui vint, dès le jour suivant, faire les honneurs de son Port. C'était un vieillard de cent dix ans, si robuste encore, qu'après avoir fait quatorze milles à pieds, pour venir voir ses hôtes, il retourna le même jour à sa bourgade. Les rafraîchissemens qu'il leur apporta; étaient une grande abondance de gibier, de racines & de fruits.

Raleigh fit diverses questions à ce vieux Cacique, qui avait été prisonnier des Espagnols. « Je lui appris, dit-il, quelle était ma Nation, & le dessein où j'étais d'affranchir les Américains de la tyrannie des Espagnols. Ensuite, lui parlant de la Guiane, je le priai de me donner quelques instructions, sur la maniere d'y pénétrer. Il me répondit que le pays où j'étais, & tout ce qui bordait la riviere, jusqu'à la Province d'Eméric, en y comprenant celle de Carapana, faisaient partie de la Guiane; qu'en général les Nations de toutes ces terres se nommaient *Orinoccoponi*, parce qu'elles conforment à l'Orénoque. Que celles qui habitaient entre ce fleuve, & les monts de *Wacarimar*,

 Guiane.

Guiano,

» étaient comprises sous le même nom ; & que ;
 » de l'autre côté de ces montagnes, il y avait une
 » grande vallée, nommée *Amariocopana*, habi-
 » tée aussi par d'anciens Peuples de la Guiane.
 » Je lui demandai quels étaient ceux qui habi-
 » taient au-delà de cette vallée, derrière les
 » montagnes qui la bordaient de ce côté-là.
 » Sur quoi, il me dit, en soupirant, que dans
 » sa jeunesse & du vivant de son Pere, qui était
 » mort fort âgé, il était venu, dans cette grande
 » vallée de la Guiane, des lieux où se couche
 » le Soleil, un Peuple innombrable, qui por-
 » tait de grandes robes & des bonnets rouges ;
 » qu'il était composé de deux Nations, nom-
 » mées les *Oréjones* & les *Eporémérios* ; qu'ayant
 » chassé les anciens habitans du pays, elles s'é-
 » taient emparées de leurs terres jusqu'aux pieds
 » des montagnes à l'exception des *Iraouaquaris*
 » & des *Cassipagotos* ; que son Fils aîné, qui
 » avait été choisi dans la suite de cette guerre,
 » pour mener du secours aux *Iraouaquaris*, avait
 » péri avec tous les gens, dans un combat contre
 » les usurpateurs, & qu'il ne lui était resté qu'un
 » seul Fils. Il ajouta que les *Eporémérios* avaient
 » bâti, au pied de la montagne, à l'entrée de
 » la vallée, une grande Ville, dont les édifices
 » étaient fort hauts ; que l'Empereur des deux
 » Nations étrangères, faisait garder constamment

le nom ; & que ;
 s, il y avait une
tiocopana, habi-
 s de la Guiane.
 ceux qui habi-
 te, derriere les
 de ce côté-là.
 irant, que dans
 a Pere, qui était
 ans cette grande
 x où se couche
 able, qui por-
 bonnets rouges ;
 Nations, nom-
mérios ; qu'ayant
 pays, elles s'é-
 s jusqu'aux pieds
 des *Traouaquaris*
 Fils aîné, qui
 e cette guerre,
 ouaquaris, avait
 n combat contre
 était resté qu'un
mérios avaient
 e, à l'entrée de
 dont les édifices
 ereur des deux
 er constamment

« les passages par des nombreuses troupes, qui
 » n'avaient pas cessé, pendant long-temps, de
 » ravager & de piller leurs voisins, mais que
 » depuis que les Espagnols cherchaient à s'em-
 » parer du pays, la paix s'était faite entre
 » les Américains, qui s'accordaient tous à les
 » regarder comme leurs plus mortels enne-
 » mis. »

 Guiane.

Raleigh, fort satisfait du vieux Cacique, dans lequel il n'avait reconnu que de la sagesse & de l'honneur, continua de remonter le fleuve droit à l'Ouest, & mouilla le soir proche d'une Île, nommée *Catuma*, dont la longueur est de cinq à six milles. Le lendemain, à la fin du jour, il rencontra l'embouchure de la riviere de *Caroli*. Cette riviere, sans être moins large que la Tamise à Woolvich, fait une chute si considérable, que non-seulement les Anglais en avaient entendu le bruit depuis le Port de Morquito, mais qu'arrêtés par l'impétuosité des eaux, ils eurent beaucoup de peine à s'en approcher. Après avoir employé toutes leurs rames, qui ne les firent pas avancer d'un jet de pierre dans l'espace d'une heure, ils prirent le parti de mouiller proche de la rive, & d'envoyer un Américain au Cacique du pays, pour lui déclarer qu'ils étaient ennemis jurés des Espagnols. C'était dans ce lieu, que Morquito en avait fait

Guiane. massacrer dix. Le Cacique , nommé *Wanure-*
tona , vint jusqu'au bord du fleuve , avec un
grand nombre de ses gens , & prodigua les ra-
fraîchissemens aux Anglais. Raleigh lui répéta
qu'il était venu pour faire la guerre aux Espa-
gnols , & reçut de lui de nouv. lles informations sur
la Guiane.

Les Américains de la riviere de Caroli , ont
une haine égale pour les Espagnols & pour les
Eporémérios. Leur pays est riche en or. Ra-
leigh apprit , du Cacique , que vers la source
de la riviere , les terres étaient habitées par
trois puissantes Nations, nommées les Cassipaga-
tos , les Eparagotos , & les Araouragotos ; que
le Caroli sort d'un grand lac , que tous les
Peuples du pays se joindraient volontiers à ceux
qui voudraient les délivrer des Espagnols ; enfin
qu'après avoir passé les montagnes de Curca , il
trouverait beaucoup d'or & de pierres précieuses.
Un des Officiers Espagnols, qu'il avait pris avec
Berréo , se vanta d'avoir découvert , dans ses
Voyages , une mine d'argent très-riche , à peu
de distance de la riviere ; mais l'Orénoque &
toutes les rivieres voisines , étaient haussées de
cinq pieds , sans compter la difficulté de remonter
celle de Caroli. Raleigh se contenta d'envoyer
par terre quelques-uns de ses gens , dans une
bourgade éloignée de vingt milles , & nommée

omme *Wanure-*
 fleuve, avec un
 prodigua les ra
 leigh lui répéta
 guerre aux Espa
 s informations sur
 de Caroli, ont
 gnols & pour les
 che en or. Ra
 e vers la source
 ent habitées par
 es les *Cassipaga-*
 ouragotos; que
 , que tous les
 volontiers à ceux
 Espagnols; enfin
 nes de *Curca*, il
 ierres précieuses,
 il avait pris avec
 uvert, dans ses
 ès-riche, à peu
 is l'Orénoque &
 ient haussées de
 ulté de remonter
 tenta d'envoyer
 gens, dans une
 les, & nommée

Annatapoi. Ils y trouverent des guides pour les
 conduire plus loin dans une grande Ville, qui se
 nomme *Capurepana*, située au pied des mon-
 agnes, sous la domination d'un Cacique, proche
 parent de *Topia-Ouari*. Cependant *Widon* fut
 chargé, avec quelques Soldats, de suivre, autant
 qu'il était possible, le bord de l'eau, pour
 observer s'il s'y trouvait quelque apparence de
 mine.

Guiane.

En même-temps, *Raleigh*, accompagné des
 Capitaines *Gifford* & *Calfield*, monta sur les
 hauteurs voisines, d'où il découvrit toute la ri-
 viere de *Caroli*, qui se divise en trois bras à
 vingt milles de l'Orénoque. Il remarqua dix à
 douze sauts de cette riviere, & tous d'une si
 grande hauteur, que les particules d'eau, di-
 visées dans leur chute, forment comme un tour-
 billon de fumée. Ensuite s'étant approché des val-
 lées, il admira le plus beau pays qu'il eut jamais
 vu. L'herbe y est d'une verdure charmante, le
 terrain ferme, le gibier en abondance, & les
 poissons, dont le nombre & la variété sont in-
 finis, y forment les plus mélodieux concerts.
 Nous remarquâmes, dit *Raleigh*, des fils d'or
 & d'argent dans les pierres; mais, n'ayant que
 nos mains & nos épées, nous ne pûmes en vé-
 rifier parfaitement la nature. Cependant nous
 en aperçûmes quelques-unés, que je fis exa-

« miner dans la suite. Un Espagnol de Caracas
 Guiane. « me les nomma dans sa langue, *madre del oro*
 « or mere, ou matrice d'or, & m'assura qu'
 « devait se trouver une mine au-dessous. On
 « me soupçonnera point de m'être trompé moi
 « même, ou de vouloir tromper ma Patrie, par
 « de fausses imaginations. Quel motif aurait pu
 « me faire entreprendre un si pénible voyage,
 « je n'avais été sûr qu'il n'y a point, sous le Soleil
 « de pays aussi riche que la Guiane ? Whidon
 « *Milechap* notre Chirurgien, m'apporterent pour
 « fruit de leurs recherches, quelques pierres fort
 « semblables au saphir. Je les fis voir à divers
 « Orinoccoponis, qui me vanterent une mine
 « tagne, où il s'en trouvait en abondance. Je
 « ignore la nature & la valeur ; mais je n'en pu
 « avoir qu'une haute opinion ; & je suis sûr
 « du moins que ce canton ressemble à ce
 « dont on tire les plus précieuses pierres, & qu'
 « est à-peu-près à la même hauteur. »

A gauche de la rivière, on trouve les Iraou
 quaris, ennemis irréconciliables des Eporémériens.
 Le lac d'où elle prend sa source, se nomme
 Cassipa. Il est si grand, qu'à peine peut-on
 traverser en canot, dans l'espace d'un jour. Plus
 sieurs rivières s'y jettent, & le sable que l'on
 trouve pendant l'été, est ordinairement mêlé de
 grains d'or. Au-delà du Caroli, on rencontre

Espagnol de Caracas
 langue, *madre del oro*
 or, & m'assura qu
 ine au-dessous. On
 e m'être trompé mo
 mper ma Patrie, pe
 Quel motif aurait p
 a si pénible voyage,
 a point, sous le Solei
 a Guiane? Whidon
 en, m'apportèrent po
 , quelques pierres fe
 e les fis voir à dive
 vanterent une mo
 nit en abondance. J
 leur; mais je n'en pu
 nion; & je suis s
 on ressemble à ce
 cieuses pierres, & qu

hauteur.»
 on trouve les Iraon
 ables des Epotéméri
 la source, se nom
 u'à peine peut-on
 espace d'un jour. Pl
 & le sable que l'on
 rdinairement mêlé
 aroli, on rencontre

riere d'Arvi, qui passe le long du lac, à l'Ouest,
 vient se jeter aussi dans l'Orénoque. Les deux
 reres forment entr'elles une espèce d'isle, dont
 Leigh vante la fertilité & l'agrément. Mais il
 n'ait ici fort embarrassé à rapporter ce qu'il ne
 , dir-il, que sur le témoignage d'autrui, &
 t il avoue. néanmoins qu'il ne lui est pas resté
 noindre doute. « La riviere d'Arvi en a deux
 tres assez près d'elle, qui se nomment *Atoïca*
Caora. Sur les bords de la seconde, on
 ouve une Nation d'Américains, qui ont la
 e tout d'une pièce, avec les épaules; ce qui
 it paraître monstrueux (a), continue Raleigh;
 ce que je ne laisse pas de croire certain. Ces
 éricains extraordinaires, se nomment les
Quaipanomas. On prétend qu'ils ont les yeux
 leurs épaules, la bouche dans la poitrine, &

Guiane.

(a) On n'a pu se dispenser de rapporter ce trait,
 es un Voyageur tel que le Chevalier Raleigh:
 une partie du merveilleux disparaîtra si l'on
 ose que l'usage de cette Nation est de rendre le
 fort court aux enfans, par quelque pratique sem-
 ble à celle d'un autre Peuple de l'Amérique, qui
 tit la tête des siens avec des ais constamment
 qués & ferrés. D'ailleurs les Américains de la Guiane,
 s Espagnols de Cumana, peuvent être soupçonnés
 peu d'exagération.

Guiane.

» les cheveux sur le dos. Le fils de Topiaouari,
 » que j'emmenai en Angleterre, m'assura que
 » c'est la plus redoutable Nation de cette con-
 » trée, & que ses armes, qui sont des arcs &
 » des fleches, ont trois fois la grandeur de celle
 » des Orinoccoponis. Mon Américain me pro-
 » testa que les Iraouaquaris avaient pris depuis
 » peu un de ces monstres, & qu'il avait été
 » vu de toute la Province d'Atomaïa. » Ra-
 leigh ajoute que, s'il eût appris toutes ces cir-
 constances avant son départ, il aurait tenté
 l'impossible pour enlever un de ces étran-
 gers Américains, & pour l'emmener jusqu'en
 Europe. Lorsqu'il fut retourné sur la côte de
 Cumana, un Espagnol, homme d'esprit &
 d'expérience, apprenant qu'il avait pénétré dans
 la Guiane, jusqu'à la riviere de Caroli, lui de-
 manda s'il avait rencontré des Eouaipanomas
 & l'assura qu'il avait vu plusieurs de ces
 acéphales. Raleigh atteste là-dessus de celle
 bres Négocians, connus de toute la Ville de
 Londres.

Le Casnero est une quatrième riviere qui se
 jette dans l'Orénoque, au-dessus du Caroli, vers
 l'Ouest, mais du côté de l'Amapéia. Sa grandeur
 l'emporte sur celle des plus grands fleuves de
 l'Europe. Il prend sa source, au milieu de la
 Guiane, dans les montagnes qui séparent

de Topiaouari,
e, m'assura que
on de cette con-
font des arcs &
grandeur de celle
méricain me pro-
aient pris depuis
& qu'il avait été
l'Aromaia. » Ra-
is toutes ces cir-
il aurait tenté
n de ces étran-
emmener jusqu'en
é sur la côte de
omme d'esprit &
avait pénétré dans
de Caroli, lui de-
es Eouaipanomai
plusieurs de ces
-dessus de celle
toute la Ville de
me riviere qui
lus du Caroli, ven-
napéia. Sa grandeur
grands fleuves de
au milieu de
s qui séparent

pays des terres de l'Amazone. Les Anglais au-
raient entrepris de le remonter, si l'approche de
l'hiver ne leur eût fait craindre d'y trouver leur
perte, non que l'hiver mérite proprement ce
nom, dans un pays où les arbres sont conti-
nuellement chargés de feuilles & de fruits; mais
il y est accompagné de pluies violentes, qui
causent de prodigieux débordemens. Toutes les
campagnes sont inondées, & le tonnerre y est
si terrible, qu'il semble menacer la nature de
sa ruine. Raleigh en fit une triste expérience à
son retour.

Du côté du Nord, le *Cari* est la première
riviere qui se jette dans l'Orénoque, & qu'on
rencontre en remontant ce grand fleuve. On
trouve ensuite celle de Limo. Les terres de l'une
l'autre, sont habitées par la Nation des
Mouaracaris, espèce de Cannibales, qui tien-
nent un marché où ils vendent pour des haches,
leurs femmes & leurs filles à leurs voisins, qui
les revendent aux Espagnols. A l'Ouest de la ri-
viere de Limo, on trouve celle de Pao, ensuite
de *Caouti*, puis le *Vocari* & le *Capuri*, qui vient
de la riviere de Méta, par laquelle Berréo était
venu de la Nouvelle-Grenade. La Province
d'Amapaia est à l'Ouest du Capuri, & c'est-là
que Berréo ayant passé l'hiver avec ses gens, les
Indiens aux lui en firent perdre un grand nombre. Au-

 Guiane.

dessus de l'Amapéia , en tirant vers la Nouvelle
 Grenade , le Pato & le Cassanar tombent dans
 le Méta. A l'Ouest de ces rivières , on a les
 Terres des Aschaques & des Catuplos , & les
 rivières de Béta , de Daunay & d'Ibarra. Sur les
 frontières du Pérou , on trouve les Provinces
 de Tumibamba & de Caxamalca , & tirant vers
 Quito & le Popayan , au Nord du Pérou , les
 rivières de Guayara & de Guyacuro. Au-delà
 des montagnes du Popayan , on rencontre la
 Pampamena , ou Payanano , qui descend jusqu'à
 la rivière des Amazones , en traversant les terres
 des Moteyones , où Pédro d'Orsua eut le malheur
 de périr. C'est entre le Daunay & le Béta qu'est
 la grande Isle de Baracan. L'Orénoque est inconnu
 sous ce nom , au-delà du Béta ; il y porte celui
 d'Athule ; & , plus loin , il est coupé par de
 grandes chûtes d'eau , qui ne permettent pas
 aux vaisseaux d'y passer. Raleigh , qu'on trouve
 mot à mot dans cette description , assure qu'il
 pour ce qu'il nomme des vaisseaux de charge , la
 navigation est libre sur ce fleuve , l'espace d'en
 viron milles milles d'Angleterre , & que , pour les
 canots , elle ne l'est pas moins du double ; que ses
 eaux , soit par elles-mêmes , ou par les rivières
 qui s'y jettent , conduisent au Popayan , & de là
 à la Nouvelle-Grenade & au Pérou ; que , par
 d'autres rivières , on peut se rendre aux nouvelles

vers la Nouvelle
 tombent dans
 rivières, on a le
 Catuplos, & le
 d'Ibarra. Sur le
 re les Province
 a, & tirant ven
 d du Pérou, le
 yacuro. Au-delà
 on rencontre le
 descend jusqu'
 aversant les terre
 ua eut le malheur
 y & le Béta qu'e
 oque est inconnu
 ; il y porte cela
 est coupé par d
 e permettent pe
 eigh, qu'on su
 orption, assure qu
 eaux de charge,
 ve, l'espace d'es
 & que, pour le
 du double; qu
 s, ou par les r
 ent au Popayan
 Pérou; que, par
 rendre aux nou
 veau

eaux États des Incas, descendus, dit-il toujours,
 e ceux du Pérou, aux Amapayas & aux
 Annabas; enfin qu'une partie de ces rivières,
 qu'on peut nommer les branches de l'Orénoque,
 prennent leurs sources dans les vallées qui séparent
 la Guiane des Provinces orientales du Pérou.

Le débordement des eaux augmentant de jour
 en jour, mille dangers dont les Anglais se cru-
 rent menacés, leur firent souhaiter leur retour.
 Raleigh ne résista point à leurs instances. Il avait
 acquis d'heureuses lumières; mais l'inondation ne
 lui laissait aucune espérance d'en recueillir le
 fruit. D'ailleurs ses gens étaient sans habits, &
 ceux qui leur restaient, étaient percés de la pluie
 six fois par jour. Ils n'avaient pas même le temps
 de les faire sécher. Il se détermina donc à re-
 tourner vers l'Est, dans le dessein de reconnaî-
 tre mieux toutes les parties du fleuve: observation
 importante; qu'il se reprochait d'avoir négligée.
 En quittant l'embouchure du Caroli, il alla
 travailler, le premier jour, au Port de Morquito,
 qu'il regardait comme un séjour de confiance,
 par celle qu'il avait au caractère de Topiaouari.
 Le vieux Cacique, qu'il fit avertir de son ar-
 rivée, se hâta de le venir voir; suivi d'une
 abondante provision de vivres. Après des caresses
 et rendres, Raleigh, qui avait formé un petit
 camp sur une éminence, au bord du fleuve, fit

Guiané:

Guiane.

sortir tout le monde de la tente, pour s'entretenir seul avec ce sage Vieillard. On doit concevoir néanmoins que ces entretiens ne se faisaient pas sans un Interprète. C'est dans la bouche de l'Auteur, qu'il faut laisser des explications de cette importance.

« Je commençai par lui dire que, lui connaissant une haine égale pour les Eporémérios & pour les Espagnols, j'attendais de lui qu'il m'ap prendrait le chemin de la Ville Impériale des Incas. Il me répondit qu'il ne s'était pas figuré que mon dessein fût de prendre cette route non-seulement parce que la saison ne me le permettait pas; mais plus encore, parce qu'il ne me croyait pas assez de monde pour une si dangereuse entreprise; que si je m'obstinais à la tenter avec si peu de forces, il m'assurait que j'y trouverais ma perte, que la puissance de l'Empereur de Manoa (a) était formidable, & que le nombre de mes gens ne suffirait pas pour lui causer l'inquiétude. Il ajouta que je ne devais jamais espérer de pouvoir pénétrer dans la Guiane

(a) On voit que non-seulement la transmigration des Incas, mais encore l'existence de la Ville de Manoa, continue de passer pour constante dans l'imagination de Raleigh. Comment des faits de cette nature sont-ils demeurés sans éclaircissement?

te, pour s'entre
On doit conce
iens ne se fai
st dans la bouche
es explications de
que, lui connaît
Eporémérius &
de lui qu'il m'ap
lle Impériale de
s'était pas figur
ndre cette route
ison ne me le pe
parce qu'il ne m
our une si dange
obstinais à la tent
urait que j'y tro
nce de l'Emper
le, & que le trip
pour lui causer
e ne devais jama
dans la Guiane

l'assistance des ennemis de ce grand Etat, pour en recevoir des secours d'hommes, pour en tirer des rafraîchissemens & des provisions, que la longueur du chemin & l'excès de la chaleur rendaient également nécessaires; que ces deux cens Espagnols, qui avaient entrepris la même expédition, étaient demeurés ensevelis dans la vallée de Macureguary, sans autre effort, du côté de leurs ennemis, que de les avoir inventés de toutes parts, & d'avoir mis le feu aux herbes, dont la fumée & la flamme les avaient étouffés. « D'ici, continua-t-il, on compte à Macureguary, quatre grandes journées de chemin. Les Peuples de cette vallée sont les premiers Américains de la frontière des Incas: ils sont leurs sujets, & leur Ville est d'une richesse extrême. Tous les habitans portent des habits. C'est de Macureguary que viennent toutes les plaques d'or qu'on voit aux Américains de la Côte: c'est-là qu'elles se fabriquent; mais plus loin, le travail est incomparablement plus beau. On y fait, en or, des figures d'hommes & d'animaux. »

ment la transmigr
existence de la Ville
pour constante de
ent des faits de cer
aircissement?

Je lui demandai combien il croyait qu'il me fallait d'hommes pour prendre la Ville. Sa réponse fut incertaine. Je lui demandai encore s'il croyait du moins que je pusse compter sur le secours des Américains. Il m'assura que tous les

Guiane. Peuples des Pays voisins se joindraient à moi dans cette guerre, supposé que, faute de canots pour tant d'hommes, la rivière offrirait alors de bons gués; & pourvu que je lui laissasse cinquante soldats, qu'il me promettait d'entretenir jusqu'à mon retour. Je lui répondis, qu'avec mes matelots & mes ouvriers, je n'avais gueres que ce nombre, & que d'ailleurs, ne pouvant leur laisser du poudre ni d'autres munitions, ils seraient en danger de périr par les mains des Espagnols qui chercheraient à se venger du mal que je leur avais fait à la Trinité. Cependant les Capitaines *Calsfeld*, *Grenville*, *Gilbert*, & quelques autres paraissaient disposés à demeurer. Mais je suis sûr qu'ils y auraient tous péri. Berréo attendait le secours d'Espagne & de la Nouvelle-Grenade. J'appris même ensuite qu'il avait déjà deux mille chevaux prêts à Curacas. »

« Topiaouri me dit alors que tout dépendait de l'avenir, & des forces avec lesquelles je reviendrais dans ses terres; mais qu'il ne voulait pas de le dispenser, pour cette fois, de fournir le secours de ses Américains, & qu'après mon départ, les Eporémériens ne chercheraient pas de faire tomber sur lui leur vengeance. Il ajouta que les Espagnols cherchaient aussi l'occasion de le traiter comme son neveu, qu'ils avaient fait périr par un infâme sup

e joindraient à
 que, faire de can
 viete offrit alors d
 lasse cinquante sold
 entic jusqu'à mon
 avec mes matelots
 ueres que ce nomb
 avant leur laisser
 ions, ils seraient
 mains des Espagne
 ger du mal que je
 pendant les Capita
 r, & quelques au
 ueurer. Mais je suis
 i. Berréo attendait
 la Nouvelle-Gren
 il avait déjà deux
 ors que tout dépe
 forces avec lesq
 terres; mais qu
 pour cette fois, d
 es Américains,
 Eporémérius ne
 mber sur lui leur
 Espagnols cherch
 ter comme son ne
 ar un infâme sup

il n'avait pas oublié avec quelle rigueur ils
 aient tenu dans les chaînes, & promené comme
 chien, jusqu'à ce qu'il eût payé cent plaques
 d'or pour sa rançon; que depuis qu'il était Ca-
 cique, ils avaient tâché plusieurs fois de le sur-
 prendre; mais qu'ils ne lui pardonneraient pas
 l'insolence que je lui proposais. Il me dit encore:
 «Après avoir tout employé pour soulever mes
 peuples contre moi, ils ont enlevé un de mes
 freres, nommé *Aparacano*, qu'ils ont fait
 baptiser sous le nom de Don Juan: ils l'ont
 armé & vêtu à l'Espagnole, & je fais qu'ils
 l'excitent, par l'espérance de ma succession, à me
 déclarer la guerre.» Enfin Topiaouari me pria
 de suspendre mes résolutions jusqu'à l'année sui-
 vante, & me promit que, dans l'intervalle, il
 disperserait les esprits en ma faveur. Entre diverses
 raisons qui lui faisaient détester les Eporémérius,
 il me raconta que, dans leur dernière guerre,
 ils avaient enlevé ou violé toutes les femmes de
 son pays. Nous ne leur demandons que nos femmes,
 continua-t-il, car nous ne faisons aucun cas de
 nos hommes. Il ajouta, les larmes aux yeux: «Autre-
 fois nous avons dix ou douze femmes, & nous
 sommes réduits maintenant à trois ou quatre.
 Les autres que nos ennemis en ont cinquante, &
 jusqu'à cent.» En effet, l'ambition de ces Peu-
 ples consiste à laisser beaucoup d'enfans, pour

Guianc.

Gulane.

rendre leurs familles puissantes par une nombreuse
postérité. »

« Je demeurai persuadé, par les raisons du
Cacique, qu'il m'était impossible de rien en-
treprendre cette année contre les Incas : il fallut
réprimer notre passion pour l'or, qui nous avait
attiré, comme aux Espagnols, la haine & le
mépris de ces Américains. Qui sait même si, re-
connaissant que nous ne pensions aussi qu'à les
piller, ils ne se seraient pas joints à eux pour
nous fermer l'entrée de leur pays? C'était pré-
parer de nouvelles difficultés aux Anglais, qui
pourront s'ouvrir la même route après nous
au-lieu que, suivant toute apparence, les
peuples, déjà familiarisés avec nous, préféreroient
notre voisinage à celui des Espagnols, qui ont
toujours traité leurs voisins avec la dernière
cruauté. Le Cacique, à qui je demandai un de
ses Sujets pour l'emmener en Angleterre, &
lui faire apprendre notre Langue, me confia
son propre fils. Je lui laissai deux jeunes Anglais
qui ne marquerent point de répugnance à de-
meurer dans un pays, où nous n'avions reçu
que des témoignages de bonne foi & d'humanité. »

« Je demandai à *Topiaouari* comment se fabri-
quaient les plaques d'or, & quelle méthode on
employait pour les tirer des pierres ou des mines.
Il me répondit : « La plus grande partie de l'or, »

une nombreuse

les raisons du
ble de rien en-
es Incas : il fallu
, qui nous autai
, la haine & le
fait même si, re-
ns aussi qu'à le
oints à eux pour
ays? C'était pré-
aux Anglais, qui
oute après nous
apparence, le
nous, préféreron
pagnols; qui on
vcc la dernière
demandai un de
n Angleterre, &
ague, me confis
x jeunes Anglais
épugnance à de
us n'avions rep
oi & d'humanité.
omment se fabri
elle méthode on
res ou des mines
e partie de l'or,

« dont on fait les plaques & les figures, se tire
« du lac de Manoa & de plusieurs rivières, où il
« se trouve en grains & quelquefois en petits
« lingots. Les Eporémérios y joignent une portion
« de cuivre pour le travailler. Voici leur méthode :
« ils prennent un grand vase de terre, plein de
« trous, dans lequel les grains & le cuivre sont
« mêlés ensemble. Ils mettent le vase sur un feu
« ardent ; &, garnissant les trous de tuyaux de
« terre ou de pipes, ils soufflent jusqu'à ce que
« les deux métaux soient fondus : ensuite ils les
« versent dans des moules de terre ou de pierre. »
J'ai apporté deux de ces figures en or, moins
pour leur valeur que pour en faire connaître ici
la forme ; car, affectant de mépriser les richesses
des Eporémérios, je donnai en échange au Ca-
cique quelques médailles du même métal, qui
contenaient le portrait de la Reine. J'ai pris soin
d'apporter aussi du minerai d'or, qui n'est pas rare
dans ce canton, & que je crois aussi bon qu'il y
en ait au monde ; mais, faute d'ouvriers & d'in-
strumens pour séparer l'or, il me fut impossible
d'en prendre une grosse quantité. »

Raleigh n'oublia pas de recommander aux deux
Anglais qu'il laissait à Topiaouari, de se procurer
quelque ouverture pour aller trafiquer à Mac-
curéguari, & de reconnaître soigneusement la
route & les environs de cette Ville. Il leur aban-

Guiane.

Guianc. donna, dans cette vue, diverses marchandises, avec ordre de pénétrer, s'il était possible, jusqu'à Manoa : ensuite il continua de descendre le fleuve, accompagné du Cacique de Putima, Chef de la Province de Warrapana, qui, se trouvant chez Topiaouari, avait prié les Anglais d'aborder sur ses terres. Ils apprirent de lui-même, que c'était lui qui avait massacré les Espagnols de Berréo, & sa confiance paraissait extrême pour les ennemis d'une Nation qu'il avait offensée ; il leur offrit de les conduire au pied d'une montagne, où la roche paraissait de couleur d'or.

Raleigh ne se reposa sur personne d'une observation de cette importance. Il partit lui-même avec les principaux de ses gens, pour visiter une si riche montagne. On lui fit suivre aussi-tôt le bord d'une rivière, nommée *Mana*, en laissant à droite un Village qu'il entendit nommer *Tutwisona*, & qui appartient à la Province de Faraco. Au-delà vers le Sud, il arriva dans la vallée d'Amariocapana, qui contient un Village du même nom, & qui lui parut un des plus beaux pays du monde : elle s'étend de l'Est à l'Ouest, au moins de 60 milles ; mais c'est le Voyageur même qu'il faut entendre dans ces récits.

« De la rive du Manoa, nous passâmes à celle de l'Ouïa, autre rivière qui traverse la vallée, & nous nous arrêtâmes au bord d'un lac, que

des marchandises ;
 fait possible , jus-
 qu'à en descendre
 que de Putima ,
 ana , qui , se trou-
 vait les Anglais d'a-
 vant de lui-même ,
 les Espagnols de
 extrême pour les
 et offensée ; il leur
 d'une montagne ,
 ar d'or.
 rsonne d'une ob-
 l partit lui-même ,
 , pour visiter une
 rivière aussi-tôt le
 ana , en laissant à
 nommer Tutwi-
 Province de Fa-
 il arriva dans le
 ent un Village de
 n des plus beaux
 e l'Est à l'Ouest
 est le Voyageur
 es récits.
 passâmes à celle
 raverse la vallée
 rd d'un lac , que

cette rivière forme de ses propres eaux. Comme
 nous étions fort mouillés, un de nos guides fit
 du feu ; en frottant deux bâtons l'un contre
 l'autre , & nous en allumâmes un assez grand
 pour y faire sécher nos habits ; mais, tandis que
 nous prenions ce soin , l'apparition subite de
 quelques manatées, de la grosseur d'un tonneau,
 qui se firent voir dans le lac , nous causa autant
 d'effroi que de surprise. Ce ne fut pas sans peine
 que nous continuâmes notre marche : il nous
 restait une demi-journée de chemin jusqu'à la
 montagne, Je pris le parti de renvoyer à bord
 le Capitaine Keymis , parce que les informations
 du Cacique me firent comprendre qu'à mon
 retour, je pouvais me rapprocher de l'Orénoque
 par une voie plus courte. Keymis portait ordre à
 la galéasse de descendre à l'embouchure du
 Cumaca , où je promis de l'attendre , pour
 m'épargner la peine de retourner jusqu'à Putima,
 Le même jour, je passai au pied d'une mon-
 tagne, dont les divers rochers étaient de couleur
 d'or , comme ceux qu'on m'avait annoncés ;
 mais je ne pus vérifier s'ils étaient réellement
 de ce précieux métal. On me fit remarquer, sur
 la gauche, une autre montagne, qui semblait
 contenir aussi diverses sortes de minéraux : ainsi,
 je n'eus que la joie d'un brillant spectacle. Delà
 je me rendis , par un chemin assez court , au

Guiane,

» village d'Ariacoa, où l'Orénoque se partage en
 Guiane. » trois canaux. La galéasse était déjà descendue
 » Cumana, mais sans Keymis, qui n'avait pu
 » eu le temps de lui porter mes ordres. Je
 » laissai à Cumana deux de mes gens pour l'a-
 » tendre, & me proposant d'y revenir joindre
 » les canots, je fis partir les Capitaines Thyn &
 » Grenville avec la galéasse. Ensuite je me remis
 » en chemin vers la montagne du Cacique, en
 » prenant ma route vers Emériac, qui n'est pas
 » éloigné du fleuve. Il fallut passer la riviere de
 » Caratopana, qui se jette dans l'Orénoque &
 » dont plusieurs petites Isles rendent la vue fort
 » agréable. Vers le soir, nous arrivâmes au bord
 » d'une autre riviere, nommée *Winicapara*,
 » qui se joint aussi à l'Orénoque. C'est à quelques
 » distance de ce lieu, qu'on me fit voir enfin
 » la fameuse montagne que je cherchais; mais,
 » contre l'espérance du Cacique, l'inondation
 » était déjà si forte, dans ce canton, qu'il nous
 » fut impossible d'en approcher. Je fus réduit
 » à contempler la montagne d'assez loin. Elle
 » me parut fort haute, de la forme d'une tour
 » & de couleur blanche plutôt que jaune, ce que
 » je ne pus attribuer qu'à l'éloignement. Un ton-
 » rent impétueux, qui se précipitait du sommet,
 » formé apparemment par les pluies conti-
 » nuelles de la saison, faisait un bruit que nous

n'av
 heur
 la d
 nom
 que
 m'av
 que
 cieul
 Je n
 certa
 Cepe
 avait
 qui l
 morte
 pris t
 capara
 même
 condu
 Mais
 m'effi
 où je
 Je
 mang
 m'offi
 des l
 quelq
 Espag
 nant

se partage en
à descendue
ni n'avait pa
es ordres. Je
gens pour l'a
evenit joindre
aines Thyn &
e je me remis
u Cacique, en
qui n'est pas
la riviere de
l'Orénoque &
nt la vue for
vâmes au bord
Winicapara,
est à quelques
fit voir enfa
rchais; mais
l'inondation
n, qu'il nous
se fus réduis
ez loin. Elle
e d'une tour
une, ce que
ment. Un tor
du sommet,
luies conti
it que nous

n'avions pas cessé d'entendre depuis quelques heures, & qui nous rendait presque sourds à la distance où nous étions. Je jugeai, par le nom du pays & par d'autres circonstances, que cette montagne était la même dont Berréo m'avait raconté différentes merveilles, telles que l'éclat des diamans & d'autres pierres précieuses qu'elle renferme dans toutes ses parties. Je n'oblige personne à me croire; mais il est certain que j'y vis éclater une certaine blancheur. Cependant je dois ajouter aussi que Berréo n'y avait pas été lui-même, parce qu'outre l'inondation qui l'avait arrêté, les Naturels du pays étaient mortels ennemis des Espagnols. Après avoir pris un peu de repos sur le bord du *Winicapara*, nous le suivîmes jusqu'au Village du même nom, dont le Cacique m'offrit de me conduire à la montagne par de grands détours. Mais la longueur & les difficultés du chemin m'effrayèrent, sur-tout pour une entreprise où je n'avais à satisfaire que ma curiosité. Je retournai ensuite à l'embouchure du *Comang*, où tous les Caciques voisins vinrent m'offrir des provisions de leurs terres, c'étaient des liqueurs, des poules & du gibier, avec quelques-unes de ces pierres précieuses que les Espagnols nomment *piédras huadas*. En revenant de *Winicapara*, j'avais laissé à l'Est quatre

Gulane.

Guianc. » rivières qui descendent des montagnes d'E-
 » mériac, & qui vont se jeter dans l'Orénoque.
 » D'autres, sorties des mêmes montagnes, coulent
 » vers la mer du Nord, telles que l'*Araturi*,
 » l'*Amacuma*, le *Batima*, le *Wana*, le *Ma-*
 » *roaca*, le *Paroma*. La nuit avait été sombre
 » & fort orageuse. Ce fut le matin que j'arrivai
 » à l'embouchure de Cumana, où j'avais laissé
 » Eques & Porter, pour attendre le Capitaine
 » Keymis, qui revenait par terre. Ils n'avaient
 » point encore eu de ses nouvelles; mais il arriva
 » le jour suivant. »

Raleigh, ayant pris congé des Caciques, qui
 le quitterent, dit-il, les larmes aux yeux,
 remonta dans ses canots, & mouilla le soir à
 l'Isle d'Assipana. Le lendemain, il trouva sa ga-
 léasse à l'ancre près de Toparinaca. Il faisait
 cent milles par jour, en descendant; mais il ne
 put retourner par la route qu'il avait prise en
 entrant dans le fleuve, parce que la brise &
 le courant de la mer portaient vers l'Amara.
 La nécessité lui fit suivre le cours du Capuri,
 qui est un des bras de l'Orénoque, par lequel
 il se rendit à la mer. Il se croyait à la fin de
 tous les dangers. Cependant la nuit suivante,
 ayant mouillé à l'embouchure du Capuri, qui
 n'a pas moins d'une lieue de large, la vio-
 lence du courant l'obligea de se mettre à cou-

s montagnes d'E-
dans l'Orénoque.
montagnes, coulent
es que l'*Araturi*,
Wana, le *Ma-*
avait été sombre
matin que j'arrivai
, où j'avais laissé
ndre le Capitaine
erre. Ils n'avaient
lles; mais il arriva

des Caciques, qui
armes aux yeux,
mouilla le soir à
, il trouva sa ga-
rimaca. Il faisait
endant; mais il ne
il avait prise en
e que la brise &
ent vers l'Amana-
cours du Capuri,
oque, par lequel
royait à la fin de
a nuit suivante,
du Capuri, qui
large, la vio-
se mettre à cou-

vert sous la côte, avec ses canots; &, quoique
la galéasse eut été tirée aussi près de terre qu'il
était possible, on eut beaucoup de peine à la
sauver du naufrage. A minuit, le temps changea
fort heureusement; &, vers neuf heures du
matin, les Anglais eurent la vue de la Trinité,
où ils rejoignirent leurs vaisseaux, qui les avaient
attendus à Curiapana.

On trouve ensuite, dans la Relation de Ra-
leigh, un recensement assez inutile de tous les
pays qu'il avait visités; mais ses remarques sur
quelques-uns de leurs Peuples, & sa conclusion,
méritent de sortir de la ténébreuse Collection
d'Hackluyt.

On l'assura, dit-il, que les Eporémérius ob-
servent la religion des Incas du Pérou; c'est-à-dire,
qu'ils croient l'immortalité de l'âme, qu'ils rendent
hommage au Soleil, &c. Personne ne défavouera
que ce point, s'il était mieux établi, ne donnât
beaucoup de vraisemblance à la transmigration
des Péruviens: mais il resterait encore à prouver
qu'elle fût arrivée depuis la conquête. On assura
aussi Raleigh que l'Inca, qui régna dans la
Guiane, y avait fait bâtir un Palais tout-à-fait
semblable à ceux que ses Ancêtres avaient au Pérou.
« Tout le monde fait, dit-il à cette occasion, la
« quantité d'or que les Conquêteurs Espagnols ont
« tirée de ce vaste Empire: mais je suis convaincu

Guiane.

Guiane. » que le Prince, qui règne à Manoa, en possède
 » beaucoup plus qu'il n'y en a dans toutes les Indes
 » Occidentales.

» A présent, dit-il encore, je vais parler de ce
 » que j'ai vu moi-même. Ceux qui aiment les
 » découvertes, peuvent compter qu'ils trouveront
 » de quoi se satisfaire en remontant l'Orénoque,
 » où tombe un grand nombre de rivières, qui
 » conduisent dans une étendue de terres, à la-
 » quelle je donne de l'Est à l'Ouest, plus de deux
 » milles milles d'Angleterre, & plus de huit cens
 » du Nord au Sud. Toutes ces terres sont riches
 » en or & en marchandises propres au commerce.
 » On y trouve les plus belles vallées du monde.
 » En général, le pays promet beaucoup à ceux qui
 » entreprendront de le cultiver. L'air y est si pur,
 » qu'on y rencontre par-tout des vieillards de
 » cent ans. Nous y passâmes toutes les nuits sans
 » autre couverture que celle du Ciel; &, dans tout
 » le cours de mon voyage, je n'eus pas un Anglais
 » malade. Le Sud de la rivière a du bois de
 » teinture, qui l'emporte, suivant mes lumières,
 » sur celui du reste de l'Amérique: on y trouve
 » aussi beaucoup de coton, d'herbe à foie, de
 » baume & de poivre, diverses sortes de gommes,
 » du gingembre, & quantité d'autres productions
 » qui ne sont dûes qu'à la Nature.

» Le trajet n'est ni trop long ni trop dangereux:

moa, en possède
toutes les Indes

mais parler de ce
qui aiment les
qu'ils trouveront
ant l'Orénoque,
e rivières, qui
e terres, à la
est, plus de deux
us de huit cens
rres sont riches
s au commerce:
lées du monde,
coup à ceux qui
air y est si pur,
es vieillards de
es les nuits sans
l; &, dans tout
s pas un Anglais
a du bois de
mes lumières,
: on y trouve
be à soie, de
es de gommés,
es productions
op dangereux:

il peut se faire dans l'espace de six ou sept semaines, & l'on n'a point à franchir de mauvais passages, tels que le canal de Bahama, la mer orageuse des Bermudes, le cap de Bonne-Espérance, &c. Le temps propre à ce voyage est le mois de Juillet, pour arriver au commencement de l'été du pays, qui dure à-peu-près jusqu'au mois de Mars: le temps du retour est Mai ou Juin.

La Guiane peut être regardée comme un pays vierge, auquel les Européens n'ont point encore touché; car les faibles établissemens qu'ils ont sur les côtes de la mer du Nord, ne méritent pas le nom de conquêtes: mais celui qui bâtirait seulement deux Forts à l'entrée du pays, n'aurait pas à craindre que ce vaste terrain lui fût disputé. On ne pourrait remonter le fleuve sans effuyer le feu des deux Forts. D'ailleurs les vaisseaux chargés n'y peuvent aborder facilement qu'en un seul endroit, & l'on ne peut même approcher de la côte qu'avec de petits bateaux & des canots. On rencontre, sur les bords du fleuve, des bois fort épais, & de deux cens milles de longueur. La route de terre n'est pas moins difficile: on a, de toutes parts, un grand nombre de hautes montagnes; & si l'on n'est pas bien avec les Naturels du pays, les vivres y sont difficiles à trouver. C'est ce que les Espagnols

Guiane.

« ont toujours éprouvé avec perte , quoiqu'il
 Guiane. aient souvent tenté de conquérir cette vaste
 région. »

« Enfin, conclut Raleigh, je suis persuadé que
 la conquête de la Guiane agrandira merveilleu-
 sement le Prince à qui ce bonheur est réservé
 & qu'il en pourra tirer assez de richesses & de
 forces, pour contrebalancer celles de l'Espagne.
 Si c'est à l'Angleterre que le ciel destine un
 beau partage, je ne doute pas que la Chambr
 de Commerce, qui sera établie à Londres pour
 la Guiane, n'égalé bientôt celle de la Contr
 tacion, que les Espagnols ont à Séville pour
 toutes leurs conquêtes occidentales »

Joignons à cette Relation d'autres témoignages
 recueillis à peu-près vers le même-temps, par
 exemple, celui de Domingo Véra, Lieutenant
 de Berréo, qui, deux ans avant le voyage de
 Raleigh, avait fait en Guiane, au nom du Roi
 d'Espagne, cette vaine cérémonie de prise de
 possession, à laquelle on semblait attacher alors
 beaucoup d'importance. On lit dans une lettre
 adressée à ce sujet, au Roi d'Espagne, pour
 rendre compte de ce qui s'est passé, les détails
 suivans : « Nous entrâmes dans un pays fort peuplé
 Le Cacique vint au-devant de nous, & nous
 conduisit à sa maison, où nous vîmes avec
 beaucoup d'amitié, il nous fit présent de qua-

perle, quoiqu'il
acquérir cette vaste

Je suis persuadé que
mandita merveilleux
honneur est réservé
z de richesses & de
celles de l'Espagne
e ciel destiné un
as que la Chambre
blié à Londres pour
celle de la *Contr*
ont à Séville pour
dentales»

l'autres témoignage
même-temps, par
Véra, Lieutenant
avant le voyage de
e, au nom du Roi
monie de prise de
blait attacher alo
lit dans une lettre
l'Espagne, pour
t passé, les détails
un pays fort peuplé
de nous, & nous
nous voyant a
it présent de qu

rité d'or. L'Interprete lui demanda d'où il ti-
rait ce métal, il répondit, d'une Province qui
n'est éloignée que d'une journée. Il ajouta que
les Américains du pays en avaient autant qu'il
en pouvait tenir dans la vallée où nous étions.
L'usage des habitans de cette Province, est de
se frotter la peau du suc de certaines herbes,
& de se couvrir ensuite tout le corps de pou-
dre d'or. Le Cacique offrit de nous conduire
jusqu'à leur première habitation. Mais il nous
avertit que leur Nation était fort nombreuse,
& capable de nous faire périr tous sans pitié.
Nous lui demandâmes comment ces Peuples
s'y prenaient pour trouver de l'or : il nous ré-
pondit que, dans un canton de leur Province,
ils creusaient la terre, enlevant l'herbe même
avec sa racine, qu'ils mettaient l'herbe & la
terre dans de grands vaisseaux, où ils lavaient
tout, & qu'ils en tiraient ainsi quantité d'or.

« Le huit, nous fîmes plus de six lieues, jus-
qu'au pied d'une montagne, où nous trouvâmes
un Cacique, accompagné d'environ trois mille
Américains des deux sexes, qui étaient chargés
de poules & d'autres vivres. Ils nous les offri-
rent, en nous pressant d'aller jusqu'à leur
village, qui consistait en cinq cens maisons. Le
Cacique nous dit qu'il tirait cette abondance
de provisions d'une vaste montagne, dont nous

Guiane.

» appercevions la côte, à peu de distance de son
 » habitation ; qu'elle était extrêmement peuplée
 » que tous ses habitans portaient des plaques d'or
 » sur l'estomac, & des pendans de même métal
 » aux oreilles; enfin qu'ils étaient couverts d'or.
 » Il ajouta que si nous voulions lui donner quel-
 » ques coignées, il nous apporterait des plaques
 » d'or en échange. On ne lui en fit donner
 » qu'une, pour ne pas marquer trop d'avidité.
 » & pour lui laisser croire que nous faisons plus
 » de cas du fer que de l'or. Il nous apporta bien-
 » tôt un lingot d'or, du poids de vingt-cinq
 » livres. Le Lieutenant se rendit maître de son
 » joyau, & nous montrant cette pièce, d'un air
 » sérieux, il affecta de la jeter à terre, & de le
 » faire reprendre, sans aucune marque d'empres-
 » sement. Nous étions tranquilles, dans la plus
 » agréable espérance, lorsqu'au milieu de la nuit
 » un Américain nous avertit que les Peuples de
 » la montagne étaient en mouvement pour venir
 » nous attaquer. Véra nous fit partir aussi-tôt,
 » armés en main, & dans le meilleur ordre.

Le reste de cette relation a été supprimé par
 l'ordre de la Cour d'Espagne.

L'année suivante, le Capitaine Keymis, un des
 compagnons de Raleigh, entreprit un nouveau
 voyage en Guiane ; mais ce fut une expédition
 d'aventuriers, qui ne produisit rien. Les Améri-

de distance de son
 rêmement peuplée
 nt des plaques d'or
 ns de même métal
 nient couverts d'or
 is lui donner quel
 orterait des plaques
 lui en fit donner
 uer trop d'avidité
 e nous faisons plus
 nous apporta bien
 ids de vingt-cinq
 endit maître de la
 te pièce, d'un an
 er à terre, & de la
 marque d'empresse
 lles, dans la plus
 u milieu de la nuit
 ue les Peuples de
 eiment pour venir
 partir aussi-tôt,
 neilleur ordre. Ce
 été supprimé par

Keymis, un des
 eprit un nouveau
 t une expédition
 rien. Les Améri-

cains le virent avec joie, & lui demanderent s'il venait réaliser les promesses de Raleigh, & chasser les Espagnols. Mais, quand ils furent qu'il n'avait qu'un vaisseau & très-peu de suite, ils ne purent que se répandre en plaintes inutiles sur les maux que leur causaient les Espagnols de la Trinité. Quoique ceux-ci n'eussent que de très-foibles établissemens à l'entrée du pays, ils ne laissaient pas d'être redoutables aux Peuplades qui n'étaient pas défendues par des montagnes, & sans avoir beaucoup de puissance, ils faisaient beaucoup de mal. C'est du moins ce que dit à Keymis un Officier du vieux Cacique de Carapana, qui s'était bien repenti des premières complaisances qu'il avait eues pour les Espagnols. Comme Raleigh en avait été très-bien reçu, Keymis s'empressa de le visiter.

A quelque distance du Port de Carapana, il vit paraître cinq ou six canots, qui semblaient venir au-devant de lui, sans aucune marque de crainte. Il mouilla pour le recevoir. C'était une députation du Cacique, qui les faisait prier de ne pas descendre devant sa bourgade, mais qui promettait de le venir voir à bord. Plusieurs jours se passerent à l'attendre. Enfin un Américain, fort âgé, vint déclarer, de sa part, qu'il était vieux, foible, malade, & que les chemins étaient trop mauvais, pour lui permettre de se rendre au bord du fleuve. Le confident du Ca-

Gulane.

Guiane.

cique ne dissimula point aux Anglois que, dans l'espérance de leur retour, son maître avait passé le temps de leur absence dans des montagnes inaccessibles; que les Espagnols, irrités du refus qu'il avait fait de leur fournir des vivres, lui avaient enlevé une partie de ses femmes; que Don Juan, qui se faisait surnommer *Eparacumo*, avait pris le commandement du Pays, & ne lui avait laissé qu'un petit nombre d'hommes, qui ne l'avaient pas quitté dans sa retraite; que se rappelant, avec amertume, tout ce qu'il avait souffert depuis qu'il avait ouvert l'entrée de sa Province aux Etrangers, il avait formé plusieurs fois le dessein d'aller chercher un établissement dans des lieux fort éloignés; qu'à la vérité, il mettait beaucoup de différence entre les Anglois, dont il avait reconnu la modération, & les Espagnols, qui n'avaient pas cessé de traiter ses Peuples avec la dernière cruauté; mais que, ne voyant point paraître les secours qu'on lui avait promis d'Angleterre, il devait juger que les plus méchants étaient les plus forts, sur-tout lorsqu'il n'entendait parler que de l'armement qui se faisait à la Trinité, & des nouvelles entreprises de Berréo, depuis qu'il s'était racheté des mains des Anglois; que les révolutions, qui étaient arrivées dans le Pays, en avaient banni non-seulement la tranquillité, mais l'humanité & la bonne foi, &

Anglais que, dans
 un maître avait passé
 dans des montagnes
 ils, irrités du refus
 de leur donner des vivres, lui
 enlevèrent ses femmes; que
 donner *Eparacamo*,
 du Pays, & ne lui
 laisser d'hommes, qui ne
 pouvaient être traités; que se rap-
 porter qu'il avait souffert
 de la Province aux
 plusieurs fois le dessein
 de se retirer dans des lieux fort
 éloignés, & ne mettait beaucoup de
 peine à s'en aller, dont il avait re-
 fusé de parler aux Espagnols, qui
 se disputaient avec les
 autres Peuples avec la
 même violence, ne voyant point par-
 venir à leur fin, il promit d'Angle-
 terre de leur donner les plus méchants
 de ses Peuples, & lorsqu'il n'enten-
 dit rien de plus, qui se faisait à la
 suite de ces épreuves de Berréon,
 les mains des An-
 glais étaient arrivées
 non-seulement à
 la bonne foi, &

leur avaient fait succéder les défiances, les tra-
 nchons, & les plus étranges barbaries; que l'amitié
 n'y était plus connue, que personne ne dormait
 en paix, & qu'on ne voyait point de remède
 à tant de maux; enfin que, perdant l'espérance
 d'être secouru par les Anglais, & ne pouvant se
 résoudre à vivre avec les Espagnols, il avait pris
 la résolution d'éviter tout commerce avec les uns
 & les autres, disposé à souffrir patiemment des
 malheurs qu'il ne pouvait empêcher, c'est-à-dire,
 la ruine & celle de sa Patrie.

Keymis fut frappé de ces plaintes si raison-
 nables. Son étonnement augmenta, lorsque le
 vieillard entreprit volontairement de lui appren-
 dre quels étaient les cantons les plus riches en
 or, comment on l'y recueillait, & par quels
 chemins on y pouvait pénétrer. Il ne douta pas
 que cette explication ne fût l'effet d'une profonde
 politique, pour engager les Anglais à revenir
 avec des forces supérieures à celles des Espagnols,
 & que le doute qu'il avait marqué de leur puis-
 sance, ne fût une autre ruse pour les piquer
 d'honneur. L'Américain ajouta, & vraisemblable-
 ment dans les mêmes vues, qu'après tout, les
 Espagnols n'avaient que les Arouakas, sur l'atta-
 chement desquels ils pussent compter, que les
 Caraïbes de Guanipa, les Ciovanas, les Sebatos,
 les Amapagotos, les Cassipagotos, les Purpagotos.

Guiane.

les Samipagotos, les Serouos, les Etraiguinacous, & quantité d'autres Peuples, dont il fit l'énumération, seraient toujours prêts à s'armer contr'eux, sans compter le puissant Empire des Oréjones & des Eporémérios, dans lesquels ils trouveraient une résistance invincible; que la Nation des Pariagotos, dont ils avaient le Pays à traverser, était capable seule, par la valeur & le nombre, de les arrêter & de les détruire; que les Youarcouakariss avaient laissé croître, depuis trois ans, toutes les herbes, pour y mettre le feu, lorsque l'ennemi serait entré sur leurs terres; enfin, que tous les Américains du Pays, étaient résolus de ne pas aller au-devant des Espagnols, parce qu'ils craignaient à la vérité leurs canons & leurs fusils; mais qu'ils périraient tous pour la défense de leurs Provinces, & que, dans l'intervalle, ils ne manqueraient pas d'égorger tous ceux qu'ils trouveraient dispersés, pour diminuer insensiblement leur nombre.

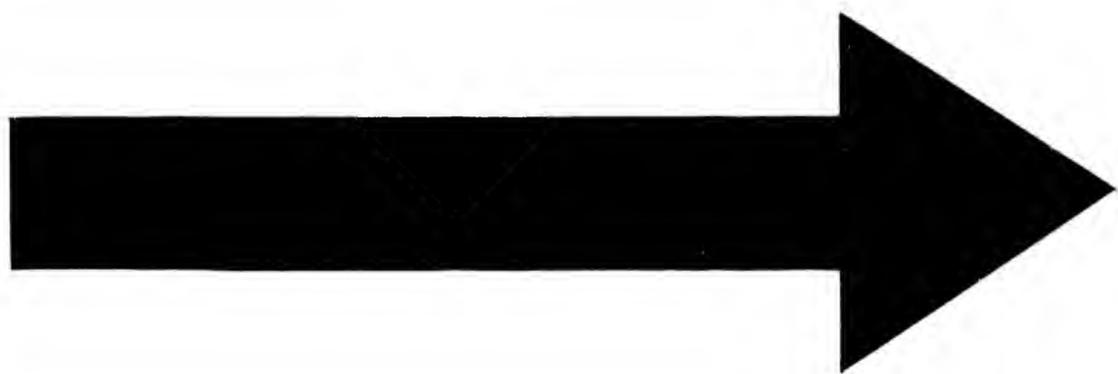
Il paraît que Raleigh, qui occupait alors la place de Capitaine des Gardes auprès de la Reine Elisabeth, & qui jouissait d'un grand crédit à la Cour d'Angleterre, avait fort à cœur la découverte de la Guiane; car il y eut une troisième tentative faite à ses frais, & sur ses instructions, mais qui eut encore moins de succès que les précédentes. Keymis a joint, à sa Relation, une longue nomenclature de pays & de rivières;

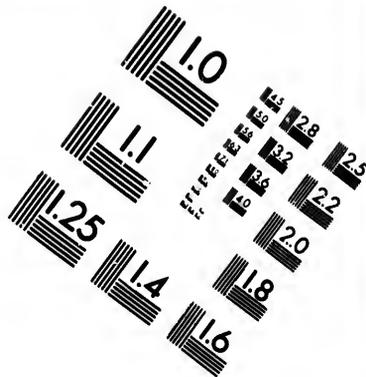
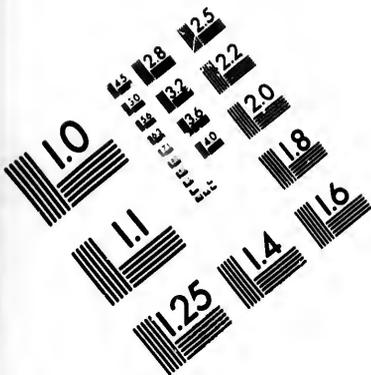
les Etaiguinacous; mais ce serait très-inutilement que l'on transcri-
 rait ici ces noms barbares de régions ignorées, & peut-être n'en avons-nous que trop cité.
 s'armer contre eux, La partie de cet article, qui regarde plus par-
 e des Oréjones & ticulièrement des Lecteurs Français, est celle
 ils trouveraient qui concerne le peu d'établissmens qu'il y a dans
 ue la Nation des la Guiane, & sur-tout l'Isle de Cayenne, qu'ils
 Pays à traverser, possèdent sur la Côte. Quant à ce qui se passe
 ur & le nombre, sur le continent, M. Barrere, qui avait été
 e; que les Youar- Médecin de l'Hôpital Militaire à Cayenne, &
 depuis trois ans, qui a publié, en 1748, une Description de la
 re le feu, lorsque France équinoxiale, en réduit l'étendue à environ
 etres; enfin, que cent lieues entre le Marony & l'Oyapok, qui
 aient résolus de ne séparent ce territoire des Colonies Hollandaises
 mols, parce qu'ils & Portugaises. Cependant les Français ont été
 ons & leurs fusils; des premiers à fréquenter la Guiane. Ils y al-
 la défense de leurs laient d'abord charger des bois de teinture, &
 le, ils ne manque- continuerent d'y voyager sans interruption. Mais,
 ils trouveraient dif- vers l'année 1624, ils y eurent un établissement.
 nent leur nombre. Quelques Marchands de Rouen y envoyerent alors
 pait alors la place une Colonie de vingt-six hommes, sur les bords
 de la Reine Eli- de la riviere de Tinamary, qui se jette dans la
 and crédit à la mer, par les cinq degrés & demi de latitude
 à cœur la dé- septentrionale. Deux ans après, d'autres s'établir-
 y eut une troi- rent sur la riviere de Conamarac. Dans la suite,
 , & sur ses inf- on y envoya des renforts d'hommes & de mu-
 moins de succès nitions, qui augmentèrent sensiblement ces deux
 r, à sa Relation, Colonies naissantes. Enfin plusieurs Marchands de
 s & de rivieres;

mais ce serait très-inutilement que l'on transcri-
 rait ici ces noms barbares de régions ignorées, & peut-être n'en avons-nous que trop cité.

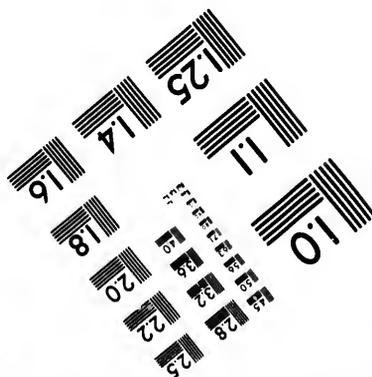
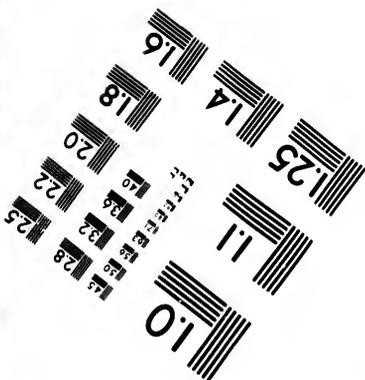
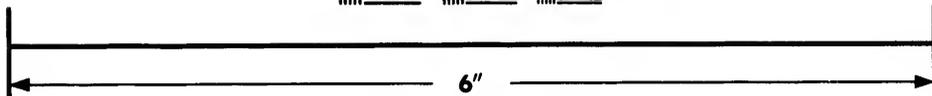
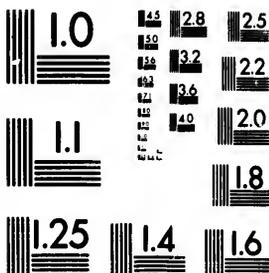
La partie de cet article, qui regarde plus par-
 ticulièrement des Lecteurs Français, est celle
 qui concerne le peu d'établissmens qu'il y a dans
 la Guiane, & sur-tout l'Isle de Cayenne, qu'ils
 possèdent sur la Côte. Quant à ce qui se passe
 sur le continent, M. Barrere, qui avait été
 Médecin de l'Hôpital Militaire à Cayenne, &
 qui a publié, en 1748, une Description de la
 France équinoxiale, en réduit l'étendue à environ
 cent lieues entre le Marony & l'Oyapok, qui
 séparent ce territoire des Colonies Hollandaises
 & Portugaises. Cependant les Français ont été
 des premiers à fréquenter la Guiane. Ils y al-
 laient d'abord charger des bois de teinture, &
 continuerent d'y voyager sans interruption. Mais,
 vers l'année 1624, ils y eurent un établissement.
 Quelques Marchands de Rouen y envoyerent alors
 une Colonie de vingt-six hommes, sur les bords
 de la riviere de Tinamary, qui se jette dans la
 mer, par les cinq degrés & demi de latitude
 septentrionale. Deux ans après, d'autres s'établir-
 rent sur la riviere de Conamarac. Dans la suite,
 on y envoya des renforts d'hommes & de mu-
 nitions, qui augmentèrent sensiblement ces deux
 Colonies naissantes. Enfin plusieurs Marchands de

Guiane.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14
16
18
20
22
25

10
12
14
16
18
20

Guiane.

la même Nation formerent une Compagnie, avec des Lettres-Parentes du Roi Louis XIII, qui les autorisaient à faire seuls le Commerce de la Guiane, dont elles marquaient les bornes par les rivières des Amazones & d'Orénoque. Cette Compagnie reçut le nom de Compagnie du Cap de Nord, & devint fameuse par l'intérêt que la Cour permit d'y prendre à diverses personnes de qualité, en leur accordant de nouveaux privilèges. Ils y envoyèrent successivement près de huit cens hommes, autant pour découvrir de nouvelles Terres, que pour affermir les premiers établissemens. Enfin Louis XIV ayant établi, en 1669, une Compagnie des Indes Occidentales, lui donna, par de nouvelles Parentes, la propriété de toutes les Isles & des autres Terres habitées par des Français dans l'Amérique Méridionale, & cette Compagnie prit possession de Cayenne & des pays voisins de cette Isle.

M. Barrere donne à la Côte, depuis le Cap de Nord, jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, trois cens lieues de long. Il confesse que, malgré les courses des Espagnols, des Anglais, & de quelques Missionnaires Jésuites, l'intérieur du Pays n'est encore que très-imparfaitement connu. « *C'est un Pays vierge*, dit-il, dans les termes de Raleigh, que, jusqu'à présent, aucun Prince

une Compagnie ;
 Roi Louis XIII,
 seuls le Commerce
 avaient les bornes
 es & d'Orénoque.
 m de Compagnie
 fameuse par l'in-
 prendre à diverses
 accordant de nou-
 yerent successive-
 mes, autant pour
 , que pour affermir
 Enfin Louis XIV
 mpagnie des Indes
 de nouvelles Pa-
 es les Isles & des
 des Français dans
 cette Compagnie
 de des pays voisins
 e, depuis le Cap
 e de l'Orénoque,
 onfesse que, malgré
 s Anglais, & de
 s, l'intérieur du
 rfaitemment connu.
 ans les termes de
 nt, aucun Prince

Chrétien n'a tenté sérieusement de conquérir. »

Les sauts ou cataractes, qui interrompent le cours
 des rivières sont un obstacle pour ceux qui veulent
 pénétrer dans l'intérieur des terres. On donne ce
 nom à de gros rochers, qui barrent ordinairement
 tout le lit des fleuves, & qui, s'étendant quel-
 quefois de plus d'un quart de lieue, obligent
 de quitter les canots, de les hisser & de les
 transporter jusqu'au-delà des rochers. L'eau
 tombe avec une impétuosité effrayante. Les Amé-
 ricains, pour s'épargner la peine de transporter
 leurs canots & leur bagage, ont quelquefois la
 hardiesse de franchir ces cascades, dont la ra-
 pidité cause de l'effroi; mais il en coûte souvent la
 vie aux Européens qui entreprennent de les imiter.

On ne peut trop recommander aux Voyageurs
 de se régler par les marées, lorsqu'ils rangent
 la Côte, sur-tout vers l'Amazone, où l'on a
 continuellement la barre à combattre. On appelle
 barre, le flot qui charie quantité de vase, ou,
 suivant le langage des Français du pays, le *mon-
 tant des grandes marées*, qui renverse les plus
 fortes pirogues, seuls bâtimens néanmoins qu'on
 puisse employer. Elles ne soutiennent point l'effort
 des lames, dans les pleines & les nouvelles
 Lunes.

L'Isle de Cayenne a été très-exactement dé-
 critte par Froger, qui accompagna M. de Genes

Guiane.

 Guianc.

dans le Voyage qu'il fit , en 1696 , au Détroit du Magellan. Quoique le but de cette expédition fut d'abord de faire des découvertes dans la mer du Sud , les vents contraires obligèrent l'escadre de repasser le Détroit & de rentrer dans la mer du Nord. Elle employa quatre mois à se rétablir au Brésil ; ensuite M. de Gennez résolut de visiter Cayenne , où les Français avaient été rétablis, en 1675 , par M. le Maréchal d'Estrees après en avoir été chassés deux fois depuis 1635 , première année de leur possession.

L'Escadre quitta San-Salvador le 7 d'Août , pourvue de toutes sortes de rafraîchissemens ; & doublant le Cap Saint-Antoine , elle courut au large pendant quelques jours , pour s'éloigner de la Côte, qui est dangereuse par ses bancs de roches , & parce que les grains y sont fréquents. Le 17 , on reconnut le Cap Saint-Augustin, dont on se croyait à plus de trente lieues ; ce qui fit juger aux Pilotes qu'ils avaient été portés à la Côte par des grands courans. Le 22 , ayant passé la Ligne, ils en trouverent d'autres qui portaient vers l'Ouest. Ils continuerent de courir au large pour se mettre à la hauteur du Cap d'Orange. Le 27 , lorsqu'ils se croyaient encore à plus de soixante lieues de terre , ils s'aperçurent que l'eau devenait jaune & boueuse , & qu'elle était un peu douce ; d'où ils

1696, au Détroit
 de cette expédition
 découvertes dans
 contraires obligerent
 & de rentrer dans
 quatre mois à se
 de Gennes résolu
 Français avaient été
 Maréchal d'Estrees
 fois depuis 1635
 éssion.

ador le 7 d'Août
 rafraîchissemens ; &
 ne , elle courut au
 rs , pour s'éloigner
 use par ses bancs de
 ins y sont fréquens
 int - Augustin, dont
 ente lieues ; ce qui
 avaient été portés à
 ans. Le 22 , ayant
 erent d'autres qui
 continuerent de
 ettre à la hauteur
 s'ils se croyaient
 eues de terre , il
 ait jaune & boue
 douce ; d'où ils

conclurent qu'ils étaient à l'embouchure du fa-
 ux fleuve des Amazones, qui, par sa rapidité,
 conserve la douceur de ses eaux près de vingt
 es en mer. Les jours suivans, s'étant appro-
 es de la Côte, qu'ils suivirent à trois & quatre
 es, sans trouver jamais plus de cinq & six
 asses d'eau, ils reconnurent le Cap d'Orange
 30 ; & , le même jour, ils doublèrent une
 osse roche, nommée le Connétable, qui est à
 is lieues au large, & à cinq de Cayenne. Après
 voir rangée à demi-portée de canon, ils
 ouillèrent, vers six heures du soir, à trois lieues
 Nord de l'Isle, devant cinq petits Ilots qui
 sont fort proches.

L'Isle de Cayenne est située à la Côte de
 Guiane, à quatre degrés quarante-cinq mi-
 nutes du Nord, & à trois cens trente-deux
 degrés de longitude. Elle est formée par deux
 as de riviere, & sa circonférence est d'environ
 six-huit lieues. Froger la représente assez haute
 par le bord de la mer, & si marécageuse dans
 son milieu, qu'on ne peut aller par terre d'un
 bout à l'autre. Les marais sont couverts de
 angles fort épais, qui croissent jusques dans l'eau
 de mer, & dont l'entrelacement forme une es-
 pece de chaussée, sur laquelle, en certains
 endroits, on peut marcher plus de quinze ou
 vingt lieues sans mettre pied à terre.

 Guiane.

 Cayenne.

Guiane.

La situation de la Ville est à l'Occident de l'Isle, où la Nature & l'art ont également contribué à la fortifier. Sa figure forme un exagone irrégulier. Elle est défendue par un Fort qui commande de toutes parts, & par différentes batteries, qui peuvent monter à soixante pièces de canon. Sa garnison était alors de deux cent hommes de troupes réglées, & le nombre des habitans de plus de quatre cens, demeuraient dans l'Isle, ou à peu de distance sur la Côte, à la moindre alarme, obligés de prendre les armes. Leur Gouverneur a l'administration suprême de la Justice. Froger donne le plan de la Ville & du Fort de Cayenne, que l'on joint ici. L'air y était autrefois mal-sain, non-seulement parce que le terrain y est plein de bois marécageux, mais encore parce qu'il y pleuvait continuellement pendant neuf mois. Les maladies y étaient fréquentes, & les enfans y mouraient presque aussitôt qu'ils voyaient le jour; mais, depuis que l'Isle se défriche, on commence à s'y bien porter. Les femmes y accouchent heureusement, & les enfans y sont robustes.

Le principal commerce de l'Isle consiste en sucre & en rocou; mais il se fait peu de l'un & de l'autre, parce que les habitans manquent d'esclaves pour y travailler. Aussi les navires ne passent-ils quelquefois près d'un an, pour attendre

pour charger
de France
rines &
ès - rare
ne perm
iffier le
merceries
américain
mais les F
e la me
oins de
us com
abitation
Les Fra
quelque t
esclaves
américain
s étaient
ais.

Avec l
roduit c
ertile au
casse, c
a vanille
ôte se r
lus fort,
roger cro
n était p

l'Occident de la France, sont du vin, de l'eau-de-vie, des
 également com- rines & des viandes salées. Les bœufs y sont
 ne un exagor- rès-rares; il est même défendu d'en tuer, sans
 un Fort qu'une permission expresse, parce qu'on veut leur
 différentes ba- sse le temps de multiplier. On y porte des
 dixante pièc- cerceries & des ferremens, pour traiter avec les
 de deux ce- américains. L'argent y a toujours été fort rare;
 le nombre d' mais les Flibustiers, qui étaient revenus depuis peu
 rs, demeurat- de la mer du Sud, & dont chacun n'avait pas
 sur la Côte, moins de deux ou trois mille écus, l'avaient rendu
 e prendre la plus commun, en achetant des magasins & des
 ministration habitations.

Le plan de la Guiane.
 que l'on joint à quelque temps, un commerce assez avantageux
 in, non-seule- d'esclaves, de poisson sec & de hamacs, avec les
 lein de bois américains de la riviere des Amazonas; mais
 qu'il y ple- s étaient sans cesse traversés par les Portu-
 pis. Les ma- gais.
 enfans y mou- ais.

Avec le sucre & le rocou, l'Isle de Cayenne
 aient le jour produit du coton & de l'indigo: Elle est très-
 on commen- terile aussi en maïs & en manioc. Il y croit de
 y accouches- la casse, des papaies, des pommes d'acajou, de
 t robustes. la vanille & de la pite, espèce d'herbe dont la
 le consiste en Côte se teille comme le chanvre. Le fil en est
 it peu de l' plus fort, & plus fin, dit-on, que la soie, dont
 ans manques- roget croit qu'il ruinerait le commerce, si l'usage
 les navires n'était permis en France.
 , pour attendre

Guiane.

L'ébène noire & verte, le bois de lettre, le bois de violette, & d'autres bois de teinture de menuiserie, sont communs dans l'Isle. Le poisson & le gibier y sont en abondance. On y voit des tigres, des cerfs, des cochons, des porcs-épics, des agoutils & des sapajous. L'agoutil est de la grosseur d'un lièvre : il a la couleur du cerf, le museau pointu, de petites oreilles & les jambes courtes & menues. Le sapajou de Cayenne est une espèce de petit singe, d'un poil jaunâtre, qui a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il est alerte & caressant, mais voleur, & très-sensible au froid comme les sagouins du Brésil. On trouve dans l'Isle de fort gros serpents, mais peu venimeux. Entre plusieurs sortes d'oiseaux, les perroquets y sont d'une beauté singulière. Ils apprennent facilement à parler, & les Américains ont l'art de leur faire croître des plumes de diverses couleurs, en les frottant du sang de certains reptiles. Les bois sont peuplés de flamands, de petites perriques, de colibris, d'ocos & de toucans. On nomme ocos un oiseau de la grosseur d'un poulet d'inde, qui a le plumage noir sur le dos & blanc sur l'estomac, le bec court & jaune, la marche fiere, & la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le toucan est noir, rouge & jaune. Sa grosseur est celle d'un pigeon. On admire particulièrement

ment for
corps &
qu'on p
Sa langu
flamands
nos pou
canards
rouge,
tonnes.
Le Go
fermé da
de cent
l'Ouest, i
de la Co
côté du
des Amaz
sur les riv
est habité
point la
esse en g
qu'à s'enle
Des Amér
la barbe &
sont noirs
ception d
d'une pet
lambes. L
plumes, e

ment son bec, qui est presque aussi gros que son corps & rayé de bandes noires & blanches, qu'on prendrait pour de l'ébène & de l'ivoire. Sa langue est une simple plume fort étroite. Les flamands de Cayenne ne sont pas plus gros que nos poules. Ils volent par bandes comme les canards, & leur plumage est d'un si beau rouge, que les Américains s'en font des couronnes.

Le Gouvernement de Cayenne n'est pas renfermé dans les bornes de l'Isle. Il s'étend plus de cent lieues sur le bord du Continent. A l'Ouest, il a la riviere de Marony, qui le sépare de la Colonie Hollandaise de Surinam; &, du côté du Sud, il touche au bord Septentrional des Amazones, où les Portugais ont trois Forts sur les rivieres de Parou & de Macabu. Ce pays est habité par différentes Nations, qui ne parlent point la même langue. Elles sont presque sans cesse en guerre; mais leurs exploits n'aboutissent qu'à s'enlever mutuellement quelques prisonniers. Ces Américains sont de petite taille; ils s'arrachent la barbe & se colorent de rocou. Leurs cheveux sont noirs, longs & plats; ils vont nus, à l'exception du milieu du corps, qu'ils couvrent d'une petite bande de coton, passée entre les jambes. Leurs ornemens sont des couronnes de plumes, de différentes couleurs, & des brace-

Guiane.

lets de rassade. La plupart se percent l'entre-deux des narines pour y pendre une petite pièce d'argent, ou un gros grain de crystal verd, qui vient de la riviere des Amazones. On distingue une Nation entiere, où l'usage est de se faire un trou fort large à la lèvre d'en bas, & d'y passer un petit morceau de bois auquel ce crystal est attaché. Chaque Nation porte d'ailleurs quelque marque qui la fait distinguer. L'unique habillement des femmes, est un morceau de toile d'un demi-pied en quarré, qu'elles ont à la ceinture & quelques-unes n'y portent qu'une simple feuille de carret.

Les hommes se servent de leur arc avec beaucoup d'adresse, pour la chasse & pour la pêche. Ils font des hamacs dont on admire le travail de la poterie qui n'est pas moins estimée, & des panniers emboîtés si parfaitement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent sur leurs calebasses diverses figures, qu'ils enduisent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Mais, avec cette industrie, ils sont extrêmement paresseux. On les trouve toujours dans leurs hamacs. L'avenir de leur cause jamais d'inquiétude; il n'y a que le besoin présent qui les tire de leur indolence. Au milieu du travail, & même à la guerre, s'ils apprennent que leurs femmes sont accouchées, ils se hâtent de retourner à leurs maisons; ils se

bandent

anden
ans le
u lit,
& leur
abitati
ases,
hilles-v
ourriff
t de
ndis
s port
er, qu
u pays
rifonnie
utres a
tes, pe
l'autre
intures
ondes,
queur
ne com
ont bou
e comp
raignent
onnent
nent à
quitter,
ortent

Tor

ent l'entre-deux
 petite pièce d'ar
 verd, qui vient
 distingue une
 e faire un trou
 d'y passer un
 crystal est atta
 leurs, quelque
 unique habille
 u de toile d'un
 t à la ceinture
 e simple feuille
 arc avec beau
 pour la pêche
 mire le travail
 estimée, & de
 l'un dans l'aut
 Ils gravent sur
 qu'ils enduivent
 Mais avec cette
 arefleux. On les
 cs, L'avenir ne
 il n'y a que le
 e indolence. Au
 guerre, s'ils ap
 accouchées, ils
 naitons; ils se
 bandent

andent la tête, comme s'ils étaient eux-mêmes
 ans les douleurs de l'enfantement; ils se mettent
 u lit, où les voisins viennent leur rendre visite,
 e leur donnent de ridicules consolations. Leurs
 abitations sont composées de plusieurs longues
 ases, qu'ils nomment *carbets*, où plusieurs fa-
 illes-vivent ensemble sous un Capitaine. Ils se
 ourrissent de cassave, de maïs, de poissons
 t de fruits. Les hommes vont à la pêche,
 andis que les femmes cultivent la terre.
 s portent peu de vivres à la guerre. Fro-
 er, qui écrivait sur le témoignage des Jésuites
 u pays, assure qu'ils mangent la chair de leurs
 risonniers les plus gras, & qu'ils vendent les
 autres aux Français. Ils ont entr'eux plusieurs
 tes, pendant lesquelles ils s'invitent d'un carbet
 l'autre, &, parés de leurs couronnes & de leurs
 ceintures de plumes, ils passent le jour en danses
 ondes, mêlées de festins, où ils s'enivrent d'une
 queur très-forte, qu'ils nomment *ouicou*. C'est
 ne composition de cassave & de fruits, qu'ils
 ont bouillir ensemble. Leur ignorance est digne
 e compassion. Ils adorent les astres, mais ils
 craignent beaucoup un mauvais génie, auquel ils
 onnent le nom de *Piaye*. Leurs loix les atta-
 chent à une seule femme, qu'ils ne peuvent
 quitter, s'ils ne la surprennent dans le crime. Ils
 portent le respect fort loin pour les vieillards.

Guiane.

Guiane.

Lorsque la mort en enlève un, ils l'enterrent dans le carbet où il a vécu; ils assemblent les habitans des carbets voisins, ils déterrent les os & les brûlant, ils en mettent la cendre dans leur ouïcou, pour l'avalier en cérémonie.

Bier, autre Voyageur, rapporte quelques usages fort singuliers des Peuples voisins de l'Isle. Ceux qui veulent obtenir la qualité de Capitaines doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces élections se font après une guerre, & sont précédés des exercices qui retracent exactement ceux que nous avons vus chez une Nation Nègre pour un semblable sujet.

Premièrement, celui qui aspire à cette grande distinction, déclare ses vues, en revenant dans sa case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux, & gardant un profond silence. Il n'expose que pas même son dessein à sa femme & à ses enfans. Mais, se retirant dans un coin de la case, il s'y fait faire un petit retranchement, qui ne laisse à peine la liberté de se remuer. On suspend au-dessus le hamac qui lui sert de lit, afin qu'il n'ait occasion de parler à personne. Il ne sort de ce lieu que pour les nécessités de la nature, & pour subir de rudes épreuves, que les autres Capitaines lui imposent successivement.

On lui fait garder, pendant six semaines, &

estime fort rigoureux. Toute sa nourriture consiste dans un peu de millet bouilli & de cassave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voisins viennent le visiter matin & soir. Ils lui représentent, avec beaucoup de force, que, pour se rendre digne du rang auquel il aspire, il ne doit craindre aucun danger; que non-seulement il aura l'honneur de la Nation à soutenir, mais de tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs parens & leurs amis, & qui leur ont fait souffrir une mort cruelle; que le travail & la fatigue seront désormais son seul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voie pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modestement, on lui donne mille coups pour lui faire connaître ce qu'il aurait à supporter, s'il venait à tomber entre les mains des ennemis de sa Nation. Il se tient debout, les mains croisées sur la tête. Chaque Capitaine lui décharge sur le corps trois grands coups d'un fouet composé de racines de palmier. Pendant cette cérémonie les jeunes gens de l'habitation s'emploient à faire les fouets; comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup, lorsque les Capitaines sont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour pendant l'espace de six semaines. On le frappe en trois endroits du corps, aux mammelles, au ventre & aux cuisses. Le sang ruisselle,

Guiane.

&, dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus légère marque d'impatience. Il rentre ensuite dans sa prison, avec la liberté de se coucher dans son lit, au-dessus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont servi à son supplice.

Si sa constance se soutient pendant six semaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les Chefs de la Nation s'assemblent, paré solennellement, & viennent se cacher aux environs de la case, dans des buissons, d'où ils poussent d'horribles cris. Ensuite, paraissant tous avec la fleche sur l'arc, ils entrent brusquement dans la case, ils prennent le novice, déjà fort exténué de son jeûne & des coups qu'il a reçus, ils l'apportent dans son hamac, qu'ils attachent à deux arbres, & d'où ils le font lever. On l'encourage, comme la première fois, par un discours préparé, & pour essai de son courage, chacun lui donne un coup de fouet, beaucoup plus fort que tous les précédens. Il se remet dans son lit. On amasse autour de lui quantité d'herbes très-fortes & très-puantes, auxquelles on met le feu, sans que la flamme puisse le toucher, mais pour lui en faire sentir seulement la chaleur. La seule fumée qui le pénètre de toutes parts, lui fait souffrir des maux étranges. Il de

vient
meur
sons
donne
ses fo
même
exhor
tous le
lui. E
degré
ceintur
fourmi
vive. L
bientôt
velles
se teni
queur
laver a
plus vo
un peu
mais a
mange
par la
trairen
par d
cienne
On lui
à fa

doit pas faire
la plus légère
suite dans sa
cher dans son
omme en tro-
vi à son sup-

t six semaines,
n autre ordre
emblent, par
racher aux en-
sons, d'où il
paraissant tou-
t brusquement
vice, déjà for-
s qu'il a reçus,
qu'ils attachent
font lever. On
fois, par un
e son courage
quet, beaucoup
se remet dans
quantité d'herbes
uelles on met
se le toucher
ulement la che-
nière de route
étranges. Il de

vient à demi-fou dans son hamac, & , s'il y de-
meure constamment, il tombe dans des pamois-
sons si profondes, qu'on le croirait mort. On lui
donne quelques liqueurs pour lui faire rappeler
ses forces; mais il ne revient pas plutôt à lui-
même, qu'on redouble le feu avec de nouvelles
exhortations. Pendant qu'il est dans ces souffrances,
tous les autres passent le temps à boire autour de
lui. Enfin, lorsqu'ils croient le voir au dernier
degré de langueur, ils lui font un collier & une
ceinture de feuilles, qu'ils remplissent de grosses
fourmis noires, dont la piquure est extrêmement
vive. Ils lui mettent ces deux ornemens, qui ont
bientôt le pouvoir de le réveiller par de nou-
velles douleurs. Il se leve, & , s'il a la force de
se tenir debout, on lui verse sur la tête une li-
queur spiritueuse au travers d'un crible. Il va se
laver aussi-tôt dans la riviere, où la fontaine la
plus voisine, & retourne à sa case, où il va prendre
un peu de repos. On lui fait continuer son jeûne,
mais avec moins de rigueur. Il commence à
manger de petits oiseaux, qui doivent être tués
par la main des autres Capitaines. Les mauvais
traitemens diminuent & la nourriture augmente
par degrés, jusqu'à ce qu'il ait repris son an-
cienne force. Alors il est proclamé Capitaine.
On lui donne un arc neuf & tout ce qui convient
à sa dignité. Cependant ce rude apprentissage

Guiane.

Guiane. ne fait que les petits Chefs Militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en possession d'un canot, qu'on doit avoir fait soi-même, ce qui demande un travail long & pénible.

La méthode du pays pour faire les Piaies, (c'est aussi le nom des Médecins,) n'est pas moins remarquable. Celui qui aspire à cette grande distinction, passe d'abord environ dix ans chez un ancien Piaie, qu'il doit servir, en recevant ses instructions. L'ancien observe s'il a les qualités nécessaires. L'âge doit être au-dessus de vingt-cinq ans.

Lorsque le temps de l'épreuve est arrivé, on fait jeûner le novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines : il est exténué jusqu'à manquer de forces. Les anciens Piaies s'assemblent & se renferment dans une case, pour lui apprendre le principal mystère de leur Art, qui consiste dans l'évocation de certaines puissances, que Biet croit celles de l'enfer. Au-lieu de le fouetter comme les Capitaines, on le fait danser avec si peu de relâche que, dans sa faiblesse, il tombe sans connaissance : mais on la lui rappelle avec des ceintures & des colliers remplis de grosses fourmis noires; ensuite, pour le familiariser avec les plus violens remèdes, on lui met dans la bouche une espèce d'entonnoir, par lequel on lui fait avaler un grand vaisseau de jus de tabac. Cette étrange médecine lui cause des évacuations qui vont jus-

Militaires. Pour être
 être en possession
 fait soi-même,
 long & pénible.
 ire les Piaies, (c'est
 est pas moins remar-
 grande distinction,
 chez un ancien Piaie,
 ant ses instructions
 qualités nécessaires
 vingt-cinq ans.
 uve est arrivé, on
 de rigueur encore
 ué jusqu'à manquer
 s'assemblent & se
 ur lui apprendre le
 , qui consiste dans
 ces, que Biet croit
 le fouetter comme
 ser avec si peu de
 se, il tombe sans
 rappelle avec des
 de grosses fourmis
 ariser avec les plus
 ans la bouche une
 on lui fait avaler
 ac. Cette étrange
 ons qui vont jus-

u'au sang, & qui durent plusieurs jours : alors
 n le déclare Piaie, & revêtu de la puissance de
 guérir toutes sortes de maladies. Cependant, pour
 a conserver, il doit observer un jeûne de trois
 ns, qui consiste, la première année, à ne manger
 ue du millet & de la cassave ; la seconde, à
 manger quelques grappes avec cette espèce de
 ain, & la troisième, à se contenter d'y joindre
 ncore quelques petits oiseaux. Mais la plus ri-
 oureuse partie de cette abstinence, est la priva-
 on des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de se
 aire appeller à la visite des malades, qu'après
 voir achevé ce long cours d'épreuves & de péni-
 ence. L'évocation des puissances infernales ne
 érite pas le soin que Biet a pris d'en rapporter
 utes les circonstances ; mais son récit demande
 lus d'attention, lorsqu'il vante la connaissance
 ue ces Barbares ont d'un grand nombre de
 mples, « avec lesquelles ils font des cures ad-
 mirables. Ils ont des racines qui guérissent les
 plaies les plus empoisonnées, & qui ont la force
 d'en tirer les fleches rompues. » Nos Médecins
 Europe ne font pas des cures si merveilleuses ;
 mais ils ne sont pas non plus assujettis à de si
 udes épreuves. Il est vrai qu'ils n'ont pas le pou-
 voir d'évoquer les puissances de l'enfer ; c'est-là,
 ans doute, le privilège que l'on achete si cher
 chez les Sauvages de Cayenne. Il ne semble pas

Guiane.

Guiane. trop nécessaire d'être martyr pour devenir Médecin ; mais il ne peut pas en coûter trop cher pour devenir forcier.

Les observations de M. Barrere , postérieures de plus de quarante ans à celles que nous venons de lire , peuvent nous fournir de nouvelles connaissances , & rendre cet article plus complet. Selon lui , la nécessité de faire valoir les terres oblige tous les habitans de se tenir dans leurs plantations ; ce qui rend la Ville ordinairement fort déserte. Souvent on n'y voit personne dans les rues ; & , suivant l'expression de l'Auteur , on y pourroit tuer un homme en plein jour , sans risque d'être apperçu. Ce n'est qu'aux grandes fêtes , ou dans le temps des revues , qu'elle est mieux peuplée. On voit arriver alors les habitans dans leurs canots , ou quelquefois dans leurs hamacs , avec une suite de Nègres & de Nègresses , qui portent de la volaille , de la cassave , du taffia , des racines & d'autres provisions.

Les habitans de Cayenne sont fort affables & fort libéraux : ils reçoivent civilement les étrangers. Quoiqu'ils parlent tous la Langue française , à peine leurs enfans en savent-ils deux mots : le jargon de l'isle tient beaucoup du Nègre , surtout dans la manière de prononcer. Les Nègresses , à qui l'on est obligé de confier l'éducation des enfans , ont introduit une infinité de mots Africains

ÉRALE

pour devenir M...
coûter trop cher

rière , postérieure
que nous venons
nir de nouvelles
article plus complet
valoir les terres
e tenir dans leurs
ille ordinairement
oit perfonne dans
n de l'Auteur, on
n plein jour , sans
st qu'aux grandes
evues , qu'elle est
alors les habitans
uefois dans leurs
es & de Nègresses,
cassave, du taffia,
s.
nt fort affables &
lement les étran-
Langue française,
ls deux mots : le
du Nègre , sur-
er. Les Nègresses,
r l'éducation des
de mots Africains

1 Akoquoa.

2 Palikour.



1



2



Bonard delincent

INDIEN ET INDIENNE DE LA GUIANE.

Cepen
moins.

Les fe

pas le

nique

naturel

ne leu

santé de

elle est

comme

pour fa

dépense

vaisseau

Une loi

ticuliere

Les

lousie d

expéditi

pler Ca

Du s

guère p

nution b

nombre

Dans un

même t

Indigèn

cens Né

de prop

Cependant le langage créole de Cayenne est moins ridicule que celui des autres Isles Françaises. Guiane.
 Les femmes y sont aussi mieux faites; elles n'ont pas le teint jaune ou pâle de celles de la Martinique & de Saint-Domingue, & la plupart ont naturellement beaucoup d'esprit. La propreté, qui ne leur est pas moins naturelle, contribue à la santé dont elles jouissent; mais, dans leur parure, elle est quelquefois poussée trop loin. A Cayenne, comme dans les autres Isles, les maris sont obligés, pour satisfaire la vanité des femmes, de faire une dépense extraordinaire à l'arrivée de chaque vaisseau, & leurs affaires en souffrent beaucoup. Une loi, qui éloignerait le luxe des familles particulières, ferait la richesse des Colonies.

Les obstacles mis au commerce par la jalousie des Nations voisines & rivales, & plusieurs expéditions malheureuses, ont contribué à dépeupler Cayenne.

Du temps de M. Barrere, on n'y comptait guère plus de quatre-vingt-dix Français; diminution bien surprenante, lorsque l'on compare ce nombre à celui des esclaves Américains & Nègres. Dans une revue générale, qui s'était faite dans le même temps, il s'était trouvé cent-vingt-cinq Indigènes, hommes, femmes ou enfans, & quinze cens Nègres, capables de travail. Avec si peu de proportion entre les Maîtres & les ouvriers,

Guianc.

l'ordre ne laissait pas de s'y soutenir. On voyait en pied soixante Fabriques de Rocou, dix-neuf Sucrieries & quatre Indigotteries. Tous les esclaves, au-dessous de soixante ans & au-dessus de quatorze, donnaient au Domaine sept livres & demie pour la Capitation annuelle, qui se paie en denrées du pays, & qu'on faisait alors monter à six ou sept mille livres.

On voit à Cayenne quantité de chevaux, depuis que les Anglais de Boston & de la Nouvelle-Yorck y sont venus régulièrement pour le commerce. Ces animaux coûtent peu à nourrir : on ne les enferme point. L'usage, après leur avoir ôté la selle & la bride, est de les laisser paître à leur gré. On y nourrit aussi des moutons, des chèvres & de gros bestiaux, avec le soin de mettre le feu dans les savannes au mois d'Août & de Septembre, pour en faire de bons pâturages. Les terres brûlées, avant la saison des pluies, produisent d'excellente herbe : aussi le mouton & le bœuf de Cayenne est-il de meilleur goût que celui des autres Isles, où la viande de boucherie est détestable ; ce qui paraît dépendre uniquement de la qualité des pâturages. La nécessité de faire multiplier ces bestiaux ne permet point d'en tuer beaucoup ; encore faut-il une permission du Gouverneur. Le plus grand obstacle à leur multiplication vient des tigres, sur-tout de ceux

qu'on n
passent
leur pro
les Nèg
ner la c
tuait un
de ces g
jourd'hu
les habit
fait son
Quoi
& rempl
de bois
où l'on e
des baga
a passées
rien à ri
coup plus
dance y
vaisseaux
n'y a poi
basse-cou
laille, d
nourrie
gne four
trouvent
cellent d
plantation

On voyait
 ocou, dix-
 es. Tous les
 & au dessus
 ept livres &
 qui se paie
 lors monter

aux, depuis
 Nouvelle-
 our le com-
 ourrir : on
 s leur avoir
 sser paître à
 outons, des
 n de mettre
 Août & de
 turages. Les
 luies, pro-
 outon & le
 r goût que
 e boucherie
 unquement
 ité de faire
 t d'en tuer
 mission du
 à leur mul-
 t de ceux

qu'on nomme dans le pays, *tigres rouges*, & qui passent du continent à la nage, pour chercher leur proie. On est souvent obligé d'assembler tous les Nègres & les Américains chasseurs, pour donner la chasse à ces furieux animaux. Celui qui en tuait un, recevait autrefois pour récompense, un de ces gros fusils qu'on nomme *boucaniers*. Aujourd'hui, l'usage est encore de promener dans les habitations la mâchoire du tigre, & chacun fait son présent au vainqueur.

 Guiane.

Quoique la Cayenne soit une Isle montagneuse & remplie de forêts, elle ne laisse pas de manquer de bois en quelques endroits, sur-tout à la côte où l'on est obligé de brûler, dans les Fabriques, des bagasses, c'est-à-dire, les cannes à sucre, qu'on a passées deux fois au moulin, & dont il ne reste rien à tirer. Le séjour des plantations est beaucoup plus agréable que celui de la Ville. L'abondance y régne, particulièrement à l'arrivée des vaisseaux marchands. On y fait très-bonne chere. Il n'y a point d'habitant aisé qui n'entretienne une basse-cour, où l'on fait élever quantité de volaille, dont on vante le goût, quand elle est nourrie quelque temps de millet. La campagne fournit toutes les espèces de gibier qui se trouvent sur le Continent, & le poisson est excellent dans les rivières & sur la Côte. Chaque plantation a son jardin. Les arbres fruitiers de

Guiane.

l'Europe ne s'accommodent point du climat de l'Isle, mais en récompense les herbes potageres y croissent fort bien. On y cultive des petits pois, des citrouilles, des potirons & sur-tout des melons d'eau, d'un goût délicieux, qui défalteroient merveilleusement dans les grandes chaleurs. Tous les fruits de l'Amérique Méridionale y viennent avec peu de soin. Le *tayom* est une plante du pays, dont les feuilles se mangent comme les épinards, & dont les racines servent de nourriture aux esclaves. On apprête aussi, sous le nom d'épinards, les feuilles d'une autre plante qui ne differe du *phytolacca* ordinaire, que par la petitesse de son fruit. L'Auteur juge que c'est la même plante, un peu changée par la différence du climat. On mange d'excellentes figues à Cayenne, & la vigne y croît très-bien; mais on a beaucoup de peine à sauver le raisin des oiseaux, sur-tout des fourmis. On partage la treille en deux, on la coupe alternativement, c'est-à-dire, d'un mois à l'autre, & le raisin croît successivement sur l'une & sur l'autre. Cependant les grosses pluies de l'hiver l'empêchent de mûrir parfaitement, ou du moins lui font conserver un petit goût d'acide dans sa plus grande maturité. On a tenté plusieurs fois, & toujours avec succès, d'en faire du vin; il est bon, & même facile à garder, pourvu qu'on le

laisse se
mettre
Le cl
n'y con
vages à
vres ma
n'y resse
font la
Un vent
neuf he
séchere
pleur n
pluie qu
mence à
quens da
pluies d
alors; &
tinuelles
server d
bestiaux
au-lieu
si sèches,
une part
& de so
maks, l
gouthy d
ou scara
fléaux d

du climat de
 es potageres
 e des petits
 & sur-tout
 eux, qui dé-
 grandes cha-
 Méridionale
 ayom est une
 s se mangent
 acines servent
 te aussi, sous
 e autre plante
 ire, que par
 juge que c'est
 par la diffé-
 ellentes figures
 it très-bien;
 uver le raisin
 . On partage
 rnativement,
 , & le raisin
 t l'autre. Ce-
 l'empêchent
 oins lui font
 dans sa plus
 urs fois, &
 a vin; il est
 rvy qu'on le

laisse fermenter sept à huit jours, avant de le
 mettre en bouteille.

Guiane.

Le climat de l'Isle est fort pluvieux, mais sain. On n'y connaît point le mal de Siam, qui fait tant de ravages à la Martinique & à Saint-Domingue. Les fièvres malignes & la petite vérole y sont rares. On n'y ressent pas non plus de ces vives chaleurs, qui sont la principale incommodité des autres Isles. Un vent d'Est, qui s'élève tous les jours sur les neuf heures du matin, y rafraîchit l'air. Mais la sécheresse & l'humidité y sont excessives, il y pleut neuf mois entiers, & c'est ce temps de pluie qu'on nomme l'hiver. Cette saison commence à se déclarer par des grains qui sont fréquens dans le cours d'Octobre, & qui s'appellent pluies d'acajou, parce que ces fruits mûrissent alors; & bientôt ils sont suivis de pluies si continuelles & si abondantes, qu'on ne saurait conserver de meubles dans les cases; mais alors les bestiaux trouvent par-tout de bons pâturages; au-lieu qu'en été les campagnes sont quelquefois si sèches, que la pâture & l'eau manquant à-la-fois, une partie des chevaux & des bœufs périt de faim & de soif. Les moustiques, les maringoins, les mals, les chiques, les tiques, les poux d'agouthy & ceux de bois, les fourmis, les ravets ou scarabées & les crapauds, seraient d'autres fléaux de l'Isle, par leur nombre & leur voracité.

Guiane.

cité, si tous ces insectes ne se faisaient une guerre mutuelle qui les détruit. Rien n'est plus admirable qu'une fourmi passagere, qu'on appelle vulgairement *fourmi coureuse*. Aussi-tôt qu'elle arrive dans un canton, elle y tue tout, mouches, guêpes, ravets, araignées, & jusqu'aux rats, de quelque grosseur qu'ils puissent être : elle en font de parfaits squelettes.

Avant que l'Isle fût défrichée, les habitans y étaient sujets à de très-fâcheuses maladies. La plupart des petits Nègres mouraient presqu'en naissant, d'un mal auquel on ne trouvait point de remède. Il subsiste même encore, quoiqu'il soit fort diminué. M. Barrere, qui traite ce curieux article en Médecin, remarque qu'on lui donne improprement, le nom de catharre. « C'est, dit-il, une convulsion universelle, ou un véritable » *Tethanos*. S'il attaque principalement les Nègrillons, il n'épargne pas non plus les Nègres d'un âge avancé; mais on n'a jamais vu de blancs qui en aient été saisis, ou du moins rien n'est plus rare. Une observation constante a fait connaître que le temps où les enfans y sont plus sujets, est l'espace de neuf jours après leur naissance. S'ils les passent sans aucune apparence du mal, on les croit hors de danger, & les femmes ne craignent plus de les exposer à l'air. Quelques-uns naissent avec cette maladie, & meurent

rent
» difficile
» petite
» qui e
» conti
» roide
» les a
» prom
» Les
» âge,
» l'on f
» rent à
» cou fo
» laisse
» les jar
» le mal
» leve c
» roideu
» qu'il
» involo
» qu'ils
» deman
» qu'on
» leur fa
» mal a
» fatiable
» si l'on
» manqu

rent aussi-tôt. Ses premières marques sont la difficulté qu'ils ont à sucer le lait, par une petite convulsion de la mâchoire, & leur cri, qui est tout-à-fait gêné. Ensuite la mâchoire continue de se serrer; ses extrémités deviennent roides, & des mouvemens convulsifs, qui sont les avant-coureurs de la mort, enlèvent promptement le malade.

Les adultes résistent plus long-temps. A cet âge, le mal se manifeste par une douleur que l'on sent au cou, & que les malades comparent à l'effet d'une corde dont ils auraient le cou fort serré. La mâchoire se resserre, & ne laisse plus de passage à la nourriture. Les bras, les jambes deviennent si roides, qu'en prenant le malade par la tête ou par un pied, on le leve comme une pièce de bois; cependant la roideur des membres n'est pas si continuelle, qu'il n'arrive quelquefois des contractions involontaires. Ces accidens fatiguent si fort, qu'ils font jeter de hauts cris aux malades. Ils demandent qu'on les soutienne; ils veulent qu'on leur tienne la tête un peu élevée, pour leur faciliter la respiration. Mais, ce que ce mal a de plus singulier, c'est une faim si insatiable, qu'on mangerait à chaque moment, si l'on avait la liberté d'avalier. La fièvre ne manque point de survenir. Des sueurs abon-

Guiane. » dantes se répandent par-tout le corps , & les douleurs ne faisant qu'augmenter , on meurt avec d'horribles convulsions. »

L'Auteur joint à cette description, les remèdes qu'une heureuse expérience lui a fait découvrir, & qu'il faut lire dans son Ouvrage. Plusieurs esclaves , dit-il , qu'il eut le bonheur de guérir dans la Colonie, doivent leur témoignage au succès de sa méthode.

On ne parle point du ver de Guinée , sur lequel on a déjà fait plusieurs observations ; mais c'est ici l'occasion de parler du *makaque* , ver qui est fort commun à Cayenne, entre les Américains, les Nègres & les Créoles , & que les étrangers même y contractent par un long séjour. Il est de la grosseur d'un tuyau de plume, long d'un pouce, roussâtre, ou d'un brun foncé, approchant d'une chenille par sa figure. Il naît sous la peau, ordinairement aux jambes, aux cuisses, près des articulations, sur-tout aux genoux. D'abord il se fait sentir par une démangeaison, qui est bientôt suivie d'une tumeur sur la peau. On la perce après l'avoir laissé grossir. L'animal s'y trouve nageant dans le sang. La manière de l'en tirer, est de presser simplement la peau, & de le prendre avec un petit morceau de bois fendu. Pour hâter la maturité de la tumeur, on l'enduit de la crasse qui se forme dans les pipes à fumer. Après l'opération,

ration ,
même.

Entre

Comme

curieuse

a comm

commen

ques dé

Surinam

du Gouv

quelques

avaient c

leur Colo

pieds de

nombre

les habitan

toute l'iss

arbres diff

Le café

hauteur d

droite, d

branchue

opposées l

à deux, s

quatre pie

rouffu, de

croissent a

Tome

ration, la plaie ne tarde point à se fermer d'elle-même.

Guiane.

Entre les observations de M. Barrere sur le Commerce de la Cayenne, on en trouve de curieuses sur quelques plantes que cette Colonie a comme adoptées. Il nous apprend qu'on n'y a commencé qu'en 1721 à cultiver le café. Quelques déserteurs Français, qui étaient passés à Surinam, se flatterent d'obtenir leur amnistie du Gouverneur de Cayenne, en lui apportant quelques feves de café, que les Hollandais avaient déjà commencé à cultiver avec succès dans leur Colonie. Elles furent mises en terre. Trois pieds de café, qui leverent, produisirent un bon nombre de feves, qui furent distribuées entre les habitans, & dans l'espace de peu d'années, toute l'Isle en fut pourvue; mais la forme des arbres differe beaucoup de celle d'Arabie.

Le café de Cayenne ne s'élève gueres qu'à la hauteur de dix pieds. La racine produit une tige droite, de deux pouces de grosseur par le bas, branchue dès sa naissance. Les branches, qui sont opposées les unes aux autres, en croix, & deux à deux, s'étendent à la ronde, jusqu'à trois ou quatre pieds, & forment un arbrisseau assez touffu, de forme presque pyramidale. Les feuilles croissent aussi deux à deux, semblables à celles

 Guiane.

du laurier franc , mais plus grandes ; leur longueur commune est d'un demi-pied , sur deux pouces & demi de large. Elles sont d'un verd foncé pardessus , d'un verd pâle pardessous , & un peu ondées sur les bords. De leurs aisselles naissent , par étages , plusieurs fleurs assez serrées , presque sans odeur. Chacune est un petit tuyau blanc , long de cinq lignes & demie , approchant de celui du petit jasmin , & divisé , par le haut , en cinq parties. Le pistil , qui part du fond , n'est d'abord qu'un très-perit bouton plat , & surmonté par un filet fourchu , d'environ six lignes de long ; il se change en baie verte , qui prend la couleur de cerise en mûrissant , & qui contient deux semences , ou deux feves convexes d'un côté , applaties de l'autre , chacune renfermée dans une capsule blanchâtre.

La saison où les arbres fleurissent & donnent leur fruit , est principalement le temps des pluies. Dans l'origine de leur culture , on doutait qu'ils pussent s'accommoder du climat. L'extrême sécheresse en faisait périr beaucoup , & les pluies excessives de l'hiver empêchaient les fruits de mûrir , & pourrissaient même les racines , à mesure qu'elles s'étendaient vers le fond. D'ailleurs on avait une peine infinie à garantir les nouveaux plans , des fourmis & d'autres insectes qui les

élevaient
montés.
ection ,
naturelle
chacun d
ue le ca
ède gue
a premie
Noël. Les
e Juin ,
elles qui
uit en J
rrain éle
ffi dans
alheureux
e dans l
lie plus
uture.
Dès l'ann
ses progr
rances à
on , que
e celui des
e, c'est-à-
on arbriss
dix ou c
ligée dans

flévoient ; mais tous ces obstacles furent surmontés. Aujourd'hui les arbres croissent en perfection, & lorsqu'ils ont atteint leur grandeur naturelle, ils donnent, pour récolte ordinaire, chacun douze livres de fèves. M. Barrere assure que le café de Cayenne, un peu suranné, ne le cède gueres au Moka. Il s'en fait deux récoltes; la première au mois de Juin, & la seconde vers Noël. Les branches, qui fleurissent dans le cours de Juin, rapportent du fruit en Décembre, & celles qui fleurissent vers Noël, donnent leur fruit en Juin. L'arbre s'accommode mieux d'un terrain élevé, que des fonds bas : il croît mieux aussi dans les terres noires & grasses, qui sont malheureusement assez rares dans la Colonie, que dans les terres sablonneuses. Enfin il se multiplie plus aisément par la graine que par la culture.

Dès l'année 1735, on avait planté du cacao, & ses progrès faisaient concevoir de grandes espérances à la Colonie. On y cultive aussi du coton, que l'Auteur juge plus fin & plus beau que celui des autres Isles, quoiqu'il soit de même espèce, c'est-à-dire, de la classe de celui qu'on nomme coton arbrisseau, parce qu'il s'éleve à la hauteur de dix ou douze pieds. La pitte, qui n'est pas cultivée dans l'Isle, fournit une filasse très-utile.

Guiane.

On assure que le fil en est plus fort & plus que la soie, & la crainte de nuire aux Manufactures de soie, est la seule raison qui en arrête le transport en Europe. Les Portugais en font des bas, qu'ils estiment, & les Américains reçoivent cette plante comme le chanvre, pour en faire des cordes & des hamacs.

Mais, quoiqu'avec ces nouvelles adoptions l'Isle de Cayenne ait naturellement d'excellents arbres, & qu'une soigneuse culture y pût faire croître tous les fruits étrangers, sans en excepter la canelle & le poivre, son principal commerce est celui du sucre & du rocou, dont M. Barrême fait monter le produit annuel, avec celui des autres marchandises, à plus de cent mille écus. Les vaisseaux qu'on y envoie, bornent leur cargaison au vin, à la farine, au bœuf salé, aux groilles, sur-tout aux toiles peintes, aux ferrements, à diverses sortes d'étoffes & de menuiseries, en un mot, aux marchandises les plus simples & les plus nécessaires à la vie. Encore serait-il inutile ou nuisible d'y en porter trop, parce qu'on ne trouverait pas aisément à s'en défaire. Le malheur de l'Isle est de manquer d'habitans, sur-tout de Nègres, pour cultiver une quantité de bonnes terres, qui restent en friche dans une si petite étendue.

Les h
faire, en
ines, la
mer, qu
chers con
C'est une
emploien
vingt p
Les mail
& le fil
grosleur.
deux flos
épineuse,
moucou,
à la reling
cinq gros
cinquante
deux bou
bouées, c
moucou-m
il est placé
près des Is
es tortues
pêche, ve
plutôt une
rochers à
ment le qu
temps ils

rt & plus fa
e aux Manu
qui en arrê
is en font de
ains teignes
pour en fai

es adoptions
ent d'excellen
re y pût faire
ns en excep
ipal commerc
ont M. Barre
ec celui des
mille écus. L
t leur cargais
lé, aux gros
tes, aux fer
s & de merc
andises les p
la vie. Enco
n porter tro
aisément à s
est de manq
, pour culti
estent en fr

DES VOYAGES. 117

Les habitans de la Côte ont pris l'usage d'aller faire, entre les écueils de quelques petites Isles voisines, la pêche de l'espadon & des grosses tortues de mer, qui se retirent ordinairement près des rochers contre lesquels les vagues se viennent briser. C'est une espèce de filet, nommé *la fole*, qu'ils emploient à cette pêche. Il est large de quinze à vingt pieds, sur quarante à cinquante de long. Les mailles ont un pied d'ouverture en carré, & le fil n'a pas plus d'une ligne & demie de grosseur. On attache de deux en deux mailles, deux flots de demi-pied de long, faits d'une tige épineuse, que les Américains appellent *moucou-moucou*, & qui tient lieu de liège. On amarre à la relingue, qui est en-bas du filet, quatre ou cinq grosses pierres, du poids de quarante à cinquante livres, pour le tenir bien tendu. Aux deux bouts, qui sont à fleur d'eau, on met des bouées, c'est-à-dire, d'autres gros morceaux de moucou-moucou, qui servent à marquer l'endroit où il est placé. Les foles se placent ordinairement fort près des Iflots, ou de quelques brisans, parce que les tortues mâles, les seules qu'on prenne à cette pêche, vont brouter une plante marine, ou plutôt une espèce de *fucus*, qui croît sur les rochers à fleur d'eau. Les pêcheurs font exactement le quart, c'est-à-dire, que de temps en temps ils visitent les filets. Lorsque la fole com-

Gulane.

Guiane.

mence à *culer*, suivant leur langage, ce qui signifie s'enfoncer d'un côté plus que de l'autre, on se hâte de l'isser. Les tortues ne peuvent se dégager aisément de cette sorte de rets, parce que les lames, qui sont assez élevées près de l'Isots, donnent aux deux bouts un mouvement continu, qui les étourdit, ou qui les embarrasse. Au contraire, l'espadon s'agite quelquefois si furieusement lorsqu'il est pris, qu'il s'échappe, en brisant le filet, & l'on reconnaît à la rupture des mailles, si c'est un de ces poissons qui a passé. Pour peu qu'on diffère à visiter les filets, lorsqu'on a pris quelques tortues, on les trouve ordinairement noyées & tout-à-fait mortes.

Le temps réglé pour foler la tortue, est depuis Janvier jusqu'en Mai; mais la pêche de l'espadon se fait au commencement de l'hiver, sur-tout lorsque le vent du Nord régné. Dans le cours de Décembre, Janvier, Février & Mars, ce vent a quelquefois tant d'impétuosité, qu'il brûle & déracine les plantes. Jamais l'espadon ne s'approche tant de la terre que la tortue. On place les soles un peu plus au large, & lorsque ce poisson est pris, on ne manque point de lui couper avec une hache, l'espèce d'épée qui fait sa défense, avant même que de l'isser dans le canot, sur-tout lorsqu'il est d'une grosseur ex-

traordinaire
blesserait
trouve de
La chair
penfer le
donnée a
foie est fo
en tire,
sucre. La g
dans cette

On pre
rarement,
nomme ca
fonds d'un
croit pas
vions de
le petit no
point d'en

Il donn
Nations co
dit-il, en
Le nomb
le fonds
l'éloigner
& la diffi
vaste, pa
lieues, &
représenté

traordinaire : sans cette précaution , il tuerait ou bleferait dangereusement quelque pêcheur. Il s'en trouve de vingt-cinq & trente pieds de long. La chair n'en étant pas assez bonne pour compenser le travail & le danger , elle est abandonnée aux Américains & aux Nègres ; mais le foie est fort utile , par la quantité d'huile qu'on en tire , & qu'on brûle dans les Fabriques de sucre. La grosse tortue , au contraire , est excellente dans cette mer.

On prend aussi entre les Isles , mais plus rarement , cette belle espèce de tortue , qu'on nomme *carret* , & dont l'écaïlle a toujours fait le fonds d'un riche commerce. M. Barrere ne la croit pas moins commune que l'autre aux environs de Cayenne , & regrette encore ici que le petit nombre des habitans ne leur permette point d'en faire une pêche réglée.

Il donne un dénombrement des différentes Nations connues des Français. « On les distingue , » dit-il , en Américains des côtes & des terres. » Le nombre de celles qui sont répandues dans le fonds du Pays , doit être très-grand ; mais » l'éloignement où elles sont les unes des autres , » & la difficulté de pénétrer dans une région si » vaste , par d'affreux déserts , des forêts de cense » lieues , & par des rivières telles qu'on les a » représentées , ne permettent guères de se pro-

Guiane.

» curer les informations qu'on desire , & per-
 » mettent encore moins d'y tenter quelque com-
 » merce. Non-seulement cette difficulté serait in-
 » surmontable par la longueur & les mauvaises
 » qualités du chemin , mais encore par la diver-
 » sité des langues , par les pluies démesurées &
 » presque continuelles , qui rendent les rivières
 » aussi dangereuses à traverser , qu'elles le sont
 » naturellement à remonter , & sur-tout par la
 » férocité des habitans , qui n'ayant jamais vu
 » d'Européens , tueraient également un Voyageur ,
 » pour le plaisir de lui enlever ses habits , ou pour
 » celui de le manger ; car il est certain qu'ils sont
 » tous anthropophages. »

A l'égard de ceux qu'on nomme Américains
 des Côtes , leur nombre ne monte pas à plus de
 douze ou quinze milles. Si l'on excepte les
 Galibis , qui sont les seuls que la guerre n'a pas
 détruits , & qui s'étendent depuis l'Isle de Cayenne,
 jusqu'au-delà de l'Orénoque , tous les autres sont
 des Américains Portugais , qui ont apporté avec
 eux leurs usages particuliers , en divers cantons,
 d'où les Galibis n'ont point entrepris de les
 chasser. Depuis près d'un siècle , on s'efforce de
 leur communiquer des principes d'humanité &
 de Religion. Les Jésuites en ont rassemblé une
 partie dans des habitations régulières. C'est ap-
 paremment par cette voie qu'on est parvenu à

connaître
 lité de
 mille , o
 variété d
 fort peu

connaître la plupart de leurs noms; mais si la totalité de ces Américains ne passe point quinze mille, on doit juger que, dans une si grande variété de Nations, chaque Carbet ne peut être fort peuplé.

Guiane,



E

& per-
que com-
serait in-
mauvaises
la diver-
ésurées &
es rivieres
les le sont
out par la
jamais vu
Voyageur,
rs, ou pour
n qu'ils sont

Américains
as à plus de
excepte les
erre n'a pas
e Cayenne,
autres sont
pporté avec
rs cantons,
ris de les
'efforce de
umanité &
semblé une
. C'est ap-
parvenu à



CHAPITRE IV.

Histoire Naturelle de l'Amérique Méridionale, depuis l'Isthme de Panama jusqu'au Brésil.

Histoire
Naturelle.

Végétaux.

TOUT le pays de l'Isthme étant plein de bois, contient une grande variété d'arbres, de plantes, & de fruits, dont les espèces sont non-seulement inconnues en Europe, mais différent de celles des autres parties de la même région. Lionnel Waffer, qui s'était attaché particulièrement à ces observations, donne le premier rang à l'arbre qui porte le coton. C'est, dit-il, le plus gros arbre de l'Isthme, & l'abondance en est surprenante. Il porte une gouffe de la grosseur des noix muscades, remplie d'une espèce de duvet, ou de laine courte, qui n'est pas plutôt mûre qu'elle creve la gouffe, & qu'elle est emportée par le vent. Les Américains font un grand usage de ce coton; mais ils emploient le bois à faire des pirogues, espèce de bâtimens à rames, qui différent autant des canots, que nos barques différent des bateaux. Ils brûlent les arbres creux; mais les Espagnols, ayant reconnu que le bois en est tendre & facile à travailler, les

couperent
ouvrage.

Les c
Nord, f
teur &
de leur b
veines, c
Cependa
à coton,
des cano

Le ma
s'élève to
de haute
gulieres.
qui sont
piquantes
moëlle se
nu jusqu'
ches, qui
landes, pa
sur onze c
blement j
épaisseur p
branches,
mêlées du
figure ova
leur d'une
jaune, ma

coupent soigneusement , pour en faire divers ouvrages.

—————
Histoire
Naturelle.

Les cèdres du pays, sur-tout ceux des côtes du Nord, sont célèbres, non-seulement par leur hauteur & leur grosseur, mais encore par la beauté de leur bois, qui est fort rouge, avec de très-belles veines, & dont l'odeur mérite le nom de parfum. Cependant il n'est pas de meilleur usage que l'arbre à coton, & les Américains l'emploient aussi à faire des canots & des pirogues.

Le *maca* est un arbre fort commun, dont le tronc s'éleve toujours droit, & n'a pas plus de dix pieds de hauteur: mais ses propriétés sont tout-à-fait singulieres. Il est couronné d'une sorte de guirlandes, qui sont défendues par des pointes longues & piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moëlle semblable à celle du sureau. Le tronc est nu jusqu'au sommet, mais de-là sortent des branches, qui forment ce qu'on a nommé *des guirlandes*, parce qu'ayant un pied & demi de large sur onze ou douze de long, & diminuant insensiblement jusqu'à l'extrémité, leur ordre & leur épaisseur présente cette apparence. D'ailleurs ces branches, couvertes de longues pointes, sont entremêlées du fruit, qui est une espèce de grappe, de figure ovale, formée de plusieurs fruits de la grosseur d'une petite poire. Leur couleur est d'abord jaune, mais elle devient rougeâtre en mûrissant.

—————
 Histoire
 Naturelle.

Chaque fruit a son noyau. La chair, quoiqu'un peu aigre, est également agréable & saine. Les Américains coupent souvent l'arbre, dans la seule vue d'en manger le fruit; cependant, comme le bois en est dur, pesant, noir, & facile à fendre, ils l'emploient ordinairement à construire leurs maisons. Les hommes en font aussi des têtes de fleches, & les femmes des navettes pour le travail du coton.

Le *bibby*, espèce de palmier, qui tire ce nom d'une liqueur qu'il distille, est un arbre commun dans l'Isthme, & que son usage rend fort cher aux Américains. Il a le tronc droit, mais si menu que, malgré sa hauteur, qui va jusqu'à soixante-dix pieds, il n'est gueres plus gros que la cuisse. Il est nu, armé de piquans comme le maca; & ses branches, qui sortent aussi du haut de l'arbre, portent une grande abondance de fruits ronds, de couleur blanchâtre, & de la grosseur des noix. Les Américains en tirent une espèce d'huile, sans autre art que de les piler dans un grand mortier, de les faire bouillir & de les presser. Ensuite, écumant la liqueur à mesure qu'elle se refroidit, ce dessus qu'ils enlèvent, devient une huile très-claire, qu'ils mêlent avec les couleurs dont ils se peignent le corps. Dans la jeunesse de l'arbre, ils percent le tronc pour en faire découler, par une feuille roulée en forme d'entonnoir, la li-

queur qu
 grosses g
 toujours
 gardée u

Il se
 l'Isthme
 Contine
 point de
 Les plata
 leur tro
 grosses fe
 forment
 desquels
 plantent
 rendent
 verdure
 de plata
 moins co
 court, ép
 lieu que

Le ma
 moins W
 l'Isthme
 sans bran
 de haut
 qui a la
 coup plu
 Au cont

queur qu'ils nomment *bibby*. On l'en voit sortir à grosses gouttes. Le goût en est assez agréable, mais toujours un peu aigre. Ils la boivent, après l'avoir gardée un jour ou deux.

Histoire
Naturelle.

Il se trouve des cocotiers dans les Isles de l'Isthme; mais Waffer n'en vit pas un sur le Continent. Au contraire, la plupart des Isles n'ont point de platanes, & le Continent en est rempli. Les platanes de l'Isthme n'ont pas d'autre bois que leur tronc, autour duquel plusieurs longues & grosses feuilles croissent les unes sur les autres, & forment des espèces de panaches, vers le haut desquels les fruits s'élèvent en long. Les Indiens plantent ces arbres en allées & en bosquets, qui rendent le passage fort agréable, par la seule verdure des troncs. On distingue une autre espèce de platanes nommés *bonanos*, qui ne sont pas moins communs dans l'Isthme, mais dont le fruit court, épais, doux, farineux, se mange cru, au lieu que celui des autres se mange bouilli.

Le *mammey* ne croît que dans les Isles, ou du moins Waffer n'en vit point dans les parties de l'Isthme qu'il parcourut. Son tronc est droit & sans branches, & n'a pas moins de soixante pieds de haut. On fait beaucoup de cas de son fruit, qui a la forme d'une poire, & qui est ici beaucoup plus gros que dans la Nouvelle-Espagne. Au contraire, celui du *mammey-sapota* est plus

**Histoire
Naturelle.**

petit, mais plus ferme, & d'une plus belle couleur; mais cet arbre est rare dans les Isles de l'Isthme, & ne croît pas même sur le Continent. Il n'y vient pas non-plus de sapadilles, tandis qu'elles sont fort communes dans les Isles. Ce fruit n'y est pas plus gros qu'une poire de bergamote, & sa peau ressemble à celle de la reinette. L'arbre differe peu du chêne.

L'ananas, que tous les Voyageurs Anglois appellent *pomme-de-pin*, est fort commun dans l'Isthme, & mûrit dans toutes les saisons. On y trouve, avec la même abondance, un autre fruit, que les Américains ne mangent pas moins avidement, & que Waffer nomme la *poire piquante*. Sa plante est haute d'environ quatre pieds, & fort épineuse. Elle a des feuilles épaisses, à l'extrémité desquelles s'éleve la poire, que les Etrangers regardent comme un très-bon fruit.

Les cannes de sucre croissent ici sans culture; mais les Américains n'en font pas d'autre usage que de les mâcher & d'en sucer le jus, tandis que les Espagnols n'épargnent rien dans leurs plantations pour en faire de bon sucre.

Waffer ajoute à la description qu'on a déjà donnée de la mancenille que, dans les Isles de l'Isthme, cette pomme funeste joint à la beauté de sa couleur, une odeur fort agréable; que l'arbre croît dans des terres couvertes de la plus belle ver-

« dure ; q
« mais que
« grainé,
« les ouvra
« ne peut
« goutte de
« qu'elle to
« dit le m
« arbres,
« sa tête
« d'eau, c
« rales qu
« en resta
« petite ve
« Le ma
« frêne: ma
« grosse &
« humides.
« canevas. Si
« se déchire
« lanieres fo
« toutes for
« donne la
« Ils com
« de l'arbre
« pièces, l
« les roule
« comme r

« dure ; qu'il est bas & bien revêtu de feuilles ; mais que le tronc en est si gros & le bois si bien grainé , qu'on en fait des pièces de rapport dans les ouvrages de marquetterie ; que cependant on ne peut le couper sans péril , & que la moindre goutte de son suc produit un cloche sur le membre qu'elle touche. « Un Français de notre compagnie , » dit le même Voyageur , s'étant assis sous un de ces » arbres , après une légère pluie , il en tomba sur » sa tête & sur son estomac quelques gouttes » d'eau , qui y formerent de si dangereuses pustules qu'on eut la peine à lui sauver la vie. Il lui » en resta des marques semblables à celles de la » petite vérole. »

Le *maho* de l'Isthme est de la grosseur du frêne : mais il s'y en trouve une autre espèce moins grosse & plus commune , qui croît dans les lieux humides. Son écorce est aussi claire que notre canevas. Si l'on en veut prendre un morceau , elle se déchire en lanières jusqu'au haut du tronc. Ces lanières sont minces , mais si fortes , qu'on en fait toutes sortes de cables & de cordages. Waffer donne la méthode des Américains de l'Isthme.

« Ils commencent , dit-il , par ôter toute l'écorce » de l'arbre , & la mettre en pièces. Ils battent ces » pièces , les nettoient , les tordent ensemble , & » les roulent entre leurs mains , ou sur leurs cuisses , » comme nos Cordonniers font leur fil , mais beau-

Histoire
Naturelle.

» coup plus vite. C'est à quoi se réduit tout leur
» art. Ils en font aussi des filets pour pêcher le
» gros poisson. »

Les fameuses calebasses du Darien y croissent comme dans les autres parties de l'Amérique, sur un arbre assez petit, mais fort épais, & se trouvent dispersées sur les branches comme nos pommes. La grosseur du fruit est inégale; & sa coquille, qui est toujours ronde, contient dans sa capacité, depuis deux jusqu'à cinq pintes. Mais l'Isthme en a deux espèces, l'une douce & l'autre amère, quoique leurs arbres aient une exacte ressemblance. La substance de l'un & l'autre fruit est spongieuse & pleine de jus. Les calebasses douces servent de rafraîchissement aux Américains dans leurs voyages; c'est-à-dire, qu'ils en sucent le jus, & qu'ils en jettent le reste. L'autre espèce est d'une amertume qui ne permet pas d'en manger; mais en décoction, elle a des vertus admirables pour la guérison des fièvres tierces & pour la colique. Les coquilles des calebasses de l'Isthme sont presque aussi dures que celles du coco, sans approcher de leur épaisseur. Les Américains, qui les emploient à divers usages, savent les peindre avec une sorte d'art, & les vendent assez cher aux Espagnols. Ils ont aussi des gourdes, qu'ils laissent ramper comme les nôtres, ou qu'ils prennent soin d'élever à l'appui des arbres. On en

distingue

distingue
mange;
quille, d
comme d
de vases.

L'herb
de jonc p
lieux hum
feuilles,
sont quel
toujours
ricains co
Soleil, &
pour les r
comme ce
pour les l
de soie est
glois la tr
Mais les
qu'elles ven
dont les N
parées.

L'Isthme
qui tire ce
qu'il soit d
tronc en e
coup à cell
surprenante

Tome

distingue aussi deux espèces; la douce, qui se mange; & l'amere, qui n'a d'utile que sa coquille, dont on se sert pour puiser de l'eau, comme celles des calebasses servent de plats & de vases.

Histoire
Naturelle.

L'herbe à soie de l'Isthme n'est qu'une espèce de jonc plat, qui croît en abondance dans les lieux humides. Sa racine est pleine de nœuds. Ses feuilles, qui ont la forme d'une lame d'épée, sont quelquefois longues de deux aunes, & toujours dentelées comme une scie. Les Américains coupent ces herbes, les font sécher au Soleil, & les battent dans un morceau d'écorce, pour les réduire en filets; ensuite, les tordant comme ceux du maho, ils en font des cordes pour les hamacs & pour la pêche. Cette espèce de soie est recherchée à la Jamaïque, où les Anglois la trouvent plus forte que leurs chanvres. Mais les femmes Espagnoles en font des bas, qu'elles vendent fort cher, & des lacets jaunes; dont les Nègresses des Plantations se croient fort parées.

L'Isthme produit un arbre nommé *bois-léger*; qui tire ce nom de son extrême légereté, quoiqu'il soit de la grosseur ordinaire de l'orme. Le tronc en est droit, & sa feuille ressemble beaucoup à celle du noyer. Il en faut une quantité surprenante pour la charge d'un homme. Waffer

Histoire
Naturelle.

ignore s'il est spongieux comme le liége; mais il vit, avec admiration, que quatre petites planches de ce bois, liées avec des chevilles de maca, soutenoient sur l'eau deux ou trois hommes. Les Américains emploient cette espèce de radeaux, pour traverser les rivieres ou pour la pêche, dans les lieux où ils manquent de canots. Ils ont un autre arbre, nommé *bois-blanc* dans leur langue, dont la hauteur ordinaire est de dix-huit ou vingt pieds, & dont la feuille ressemble à celle du ferné. Le bois en est fort dur, ferré, pesant, & plus blanc qu'aucun bois de l'Europe. Il est d'un si beau grain, qu'il n'y a point d'ouvrage de menuiserie auquel il ne pût être employé. Cet arbre ne se trouve que dans l'Isthme. Les tamarins bruns y sont fort gros & fort hauts: ils croissent près des rivieres, dans les terrains sablonneux. Le canelier bâtard est commun dans toutes les forêts du Pays, & porte un fruit sans usage, dont l'odeur tire sur celle de la canelle, dans une gousse plus courte & plus épaisse que celle des fèves.

Les bamboux épineux croissent dans toutes les parties de l'Isthme. Waffer les compare à des ronces, ou à des bois taillis, qui rendent impraticables les cantons qui s'en trouvent couverts. Une même racine, dit-il, produit à-la-fois, vingt ou trente branches, défendues par des pointes

fort piqués dans les creux, aussi sur trente & grosseur en distance ou quinze à divers mal à celui. On ne trouve aussi dans ces régions de grandes branches, mode espèce se trouvent que l'écorce de l'eau salée, du cuir; l'écorce se trouve sous espèce. « J'ai fait au ravane d'écorce. Un demandeur du fait la c hautes mon

liège; mais
 petites plan-
 es de maca,
 hommes. Les
 de radeaux,
 pêche, dans
 . Ils ont un
 leur langue,
 nuit ou vingt
 celle du fen-
 ant, & plus
 l est d'un fi-
 age de mar-
 employé. Cet
 . Les tama-
 t hauts: ils
 rains sablon-
 dans toutes
 sans usage,
 le, dans une
 e celle des
 ns toutes les
 ppare à des
 dent impra-
 nt couverts
 a-fois, vingt
 des pointes

DES VOYAGES.

131

fort piquantes. On voit peu de ces arbrisseaux dans les Isles; mais il ne s'y trouve aucun bambou creux, quoique cette espèce soit fort commune aussi sur le Continent, & qu'elle y croisse jusqu'à trente & quarante pieds de hauteur, avec un grosseur proportionnée. Le tronc a, de distance en distance, des nœuds qui contiendraient douze ou quinze pintes de liqueur. On emploie cet arbre à divers usages. Ses feuilles ne ressemblent pas mal à celles du sureau.

On ne parleroit point des mangliers, qui sont aussi communs dans l'Isthme que dans toutes les régions voisines, & qui n'y causent pas moins d'embarras, par l'entortillement ordinaire de leurs branches, si Waffer ne faisait, sur cette incommode espèce d'arbres, deux observations qui ne se trouvent dans aucun autre Voyageur: l'une que l'écorce des mangliers, qui croissent dans l'eau salée, est rouge, & peut servir à la teinture du cuir; l'autre, que l'écorce du Pérou, si fameuse sous le nom de *quinquina*, est de la même espèce. « Dans le dernier voyage, dit-il, que j'ai fait au port d'Atica, j'y vis arriver une caravane d'environ vingt mules, chargées de cette écorce. Un homme de ma compagnie ayant demandé d'où elle venait, l'Espagnol qui conduisait la caravane, nous montra du doigt de hautes montagnes fort éloignées de la mer, &

Histoire
 Naturelle.

Histoire
Naturelle.

» répondit que cette marchandise venait d'un
» grand lac d'eau douce, qui était derrière une
» de ces montagnes. J'examinai l'écorce avec at-
» tention, & je dis à l'Espagnol, c'est de l'écorce
» de manglier. Il me répondit dans sa langue,
» qu'elle étoit de manglier d'eau douce, ou d'un
» petit arbre de la même espèce. Nous emportâ-
» mes quelques paquets de cette écorce; & j'ai
» éprouvé, en Virginie, que c'étoit effectivement
» de l'écorce de manglier. »

L'Isthme a deux sortes de poivre; l'une qu'on y appelle en langue du pays, *poivre à la cloche*, & l'autre *poivre à l'oiseau*. Les deux espèces y sont dans une égale abondance, & sont le fruit de deux arbrisseaux. Les Américains en font un grand usage, sur-tout de la seconde espèce, qu'ils préfèrent à la première.

Entre plusieurs bois de teinture, ils en ont un rouge, dont Waffler croit qu'il y aurait beaucoup d'avantages à tirer pour nous. « Ces arbres croissent, dit-il, en fort grande quantité vers la côte du Nord, sur une rivière qui coule du côté de l'Isle Sambales, à deux milles & demi de la mer. » Il en parle sur le témoignage de ses propres yeux. Leur hauteur est de trente ou quarante pieds. L'écorce est rude & fort inégale. A peine le bois est coupé, qu'il paraît d'un jaune rouge. Les Américains le mêlant avec une sorte

de terre
coton
bois &
deux he
lui don
» ajoute
» pièce d
» elle pa
» m'en in
» manque
» car il es
» teinture
Aux en
& les plus
le cèdre,
Le bois d
& particul
ques que
merce le
voit deux
les autres
baumier &
résineuse d
huile-marie
village aut
dance. Les
sur les mo
perspective

de terre qu'ils ont dans le pays, en teignent le
 coton pour les hamacs & pour leurs robes. Ce
 bois & cette eau ne demandent que de bouillir
 deux heures ensemble, dans de l'eau claire, pour
 lui donner la rougeur du sang. « J'en fis l'épreuve,
 » ajoute Waffer : je trempai dans cette eau, une
 » pièce de coton qui devint très-rouge. A la vérité,
 » elle pâlit un peu quand je l'eus lavée; mais je
 » m'en imputai la faute, & je jugeai que j'avais
 » manqué à quelque chose pour fixer la couleur;
 » car il est certain que l'eau ne saurait effacer cette
 » teinture. »

Histoire
Naturelle.

Aux environs de Carthagène, les plus grands
 & les plus gros arbres, sont le *caobo*, ou acajou,
 le cèdre, le baumier, l'arbre-marie & les palmiers.
 Le bois des premiers sert à fabriquer des canots,
 & particulièrement des champanes; sorte de bar-
 ques que les habitans emploient pour leur com-
 merce le long de la côte & sur les rivières. On y
 voit deux sortes de cèdres: les uns blancs, &
 les autres rougeâtres, qui sont les plus estimés. Le
 baumier & l'arbre marie distillent une liqueur
 résineuse de différente espèce; l'une, appelée
huile-marie, & l'autre, *baume-tolu*, du nom d'un
 village autour duquel cet arbre croît en abon-
 dance. Les palmiers, élevant leurs têtes touffues
 sur les montagnes, y forment une très-agréable
 perspective. On en distingue plusieurs espèces

Histoire
Naturelle.

peu différentes à la vue, mais remarquables par la différence de leurs fruits; quoiqu'elles donnent presque toutes une sorte de vin qui fait la liqueur ordinaire des Américains du pays. Le meilleur est celui qu'on tire du palmier royal, & du *corozo*. Après avoir fermenté pendant cinq ou six jours, il mouffe comme le vin de Champagne; il est agréable, piquant & capable d'enivrer. Son défaut est de s'aigrir trop tôt, ce qui oblige sans cesse d'en renouveler les provisions.

Le gayac & l'ébenier des montagnes de Carthagène, ont presque la dureté du fer. On y trouve aussi quantité de bejuques, espèce de saule pliant & propre à faire des liens, qui croît de même dans les autres parties de l'Amérique méridionale, mais qui est ici plus varié dans ses espèces. On en distingue une, dont le fruit se nomme, par excellence, *habilla* ou *feve de Carthagène*. C'est en effet une sorte de feve large d'un pouce sur neuf lignes de long, plate, à-peu-près en forme de cœur. Sa gouffe est blanchâtre, dure & rude, quoique déliée. Elle renferme un noyau peu différent de l'amande ordinaire; mais un peu moins blanc & fort amer. On assure que c'est le plus excellent de tous les antidotes, contre la morsure de toutes sortes de serpens. Il suffit d'en manger immédiatement après la blessure, pour arrêter aussi-tôt le cours du venin, & pour en dissiper

rous les
mède; &
Chasseur;
montagn
quoi ils m
si cette pr
billa de
gré. Aussi
naire n'es
& lorsqu
boire sur
chauffer. I
témoignag
périence,
dans d'au
vertus y
porte le m
c'est dans
toutes les p
La plan
très-comm
arbres & d
connue po
même Voy
Carthagène
d'écrire, &
quelques au
gonzosa &

rous les effets. C'est un préservatif comme un remède; & cette opinion est si bien établie que les Chasseurs & les Ouvriers ne vont jamais sur les montagnes, sans en avoir pris un peu à jeun; après quoi ils marchent & travaillent librement, comme si cette précaution les rendait invulnérables. L'habilla de Carthagène est chaude au plus haut degré. Aussi en mange-t-on si peu, que la dose ordinaire n'est que la quatrième partie d'un noyau; & lorsqu'on l'a prise, il faut se bien garder de boire sur-le-champ aucune liqueur capable d'échauffer. Don Antoine d'Ulloa, qui donne ici son témoignage pour garant, fondé, dit-il, sur l'expérience, ajoute que ce fruit n'est point inconnu dans d'autres contrées de l'Amérique, & que ses vertus y sont même renommées, mais qu'il y porte le nom d'*habilla de Carthagène*, parce que c'est dans le terroir de cette Ville qu'il croît avec toutes les perfections.

La plante qu'on nomme *sensitive*, y est aussi très-commune entre celles qui naissent sous les arbres & dans les bois. Elle est aujourd'hui trop connue pour demander une description; mais le même Voyageur nous apprend qu'elle porte, à Carthagène, un nom que la pudeur lui défend d'écrire, & que les Espagnols, plus modestes dans quelques autres lieux, lui donnent celui de *vergonzosa* & de *donzella*. Il ajoute, que sa hauteur

Histoire
Naturelle.

ordinaire, aux environs de Carthagène, n'est que d'un pied & demi, & que chacune de ses feuilles n'a pas plus de quatre ou cinq lignes de long, sur un peu moins d'une ligne de large; au lieu qu'à Guayaquil, où elle est aussi fort commune, elle a trois ou quatre pieds de haut, & ses feuilles à proportion.

Le climat de l'Isthme est trop humide & trop chaud pour l'orge, le froment, & les autres grains de cette nature; mais on y recueille quantité de maïs & de riz. Un boisseau de maïs en donne cent. Ce bled sert non-seulement à faire le *bollo*, espèce de gâteau, qui tient lieu de pain dans toutes ces contrées, mais à nourrir aussi les porcs & toute sorte de volaille. Le *bollo* de maïs est blanc, mais fort insipide. Les Espagnols, comme les Américains, n'ont pas d'autre méthode pour le faire, que de laisser tremper quelque temps le maïs dans de l'eau fort pure, & de l'écraser ensuite entre deux pierres. A force de le broyer & de le changer d'eau, ils viennent à bout d'en séparer la peau & les autres excréments, après quoi ils le pétrissent; &, dans cet état, ils recommencent à le broyer entre deux pierres. Il ne reste alors qu'à l'envelopper dans des feuilles d'arbre, & qu'à le faire cuire à l'eau. Le grain ou le gâteau de *bollo* devient pâteux en vingt-quatre heures, & n'est bon que dans cet espace. On peut le

pétrir au
mais jan
parce qu
parfaitem
lui faire p

Les Nè
ris, comm
de cette
composé
manioc. C
pour donn
des Isles F
ler ces rac
avec une
pouces de
semblable
l'eau pour
est un vrai
& l'eau e
sécher, on
large d'en
quatre lign
petits four
ou sur une
fort substa
long-temps
durcisse, se
mois que l

pétrit au lait, & peut-être en est-il meilleur; mais jamais on ne parvient à le faire lever, parce que les liquides ne peuvent le pénétrer parfaitement. Il n'y a point de mélange qui puisse lui faire perdre sa couleur & son goût naturels.

Les Nègres des plantations de l'Isthme sont nourris, comme dans les autres Colonies de l'Amérique, de cette espèce de pain qu'on nomme *cajave*, composé de racines d'*yuca*, d'*ignames*, & de *manioc*. On ne s'arrête à leur méthode que pour donner occasion de la comparer avec celle des Isles Françaises. Ils commencent par dépouiller ces racines de leur peau, pour les raper ensuite avec une rape de cuivre de quinze à dix-huit pouces de long. Leur substance réduite en farine semblable à la grosse sciure de bois, est jettée dans l'eau pour en ôter un suc très-âcre & très-fort, qui est un vrai poison. Elle y demeure quelque temps, & l'eau est souvent changée. Ensuite l'ayant fait sécher, on la pétrit en forme de gâteau rond, large d'environ deux pieds de diamètre, & de quatre lignes d'épaisseur, qu'on fait cuire dans de petits fours, sur de grandes plaques de cuivre, ou sur une espèce de brique. C'est une nourriture fort substantielle, mais fade. Elle se conserve long-temps sans se corrompre; &, quoiqu'elle se durcisse, son goût est le même au bout de deux mois que le premier jour.

Histoire Naturelle. L'usage du pain de froment est rare dans l'Isthme, parce que la farine n'y venant que d'Espagne, elle n'y sauroit être à bon marché. On n'en trouve gueres que chez les Européens établis dans les Villes, & chez les riches Créoles, encôre n'en usent-ils qu'en prenant du chocolat, ou en mangeant des confitures au caramel. Dans tous leurs autres repas, l'habitude leur fait préférer le bollo, & même la cassave, qu'ils assaisonnent avec du miel. D'ailleurs ils font d'autres pâtisseries de maïs, & divers mets, dont ils se trouvent aussi-bien pour leur santé que du bollo, qui est d'un usage fort sain.

Entre diverses racines communes à toute l'Amérique, l'Isthme produit beaucoup de *camotes*, que les Voyageurs comparent pour le goût, aux patates de Malaga, mais qui leur ressemblent peu par la figure. Elles sont presque rondes, & fort raboteuses. Les Créoles en font des conserves, & les emploient dans leurs ragoûts. M. d'Ulloa leur reproche de n'en pas tirer un autre avantage, qui seroit d'en faire entrer dans la composition de leur cassave. Elle en auroit, dit-il, meilleur goût.

Le cacaoïer croît naturellement en divers endroits de l'Isthme; mais le fruit n'y est pas si gros ni si huileux, que dans la Province de Carthagène. Les melons communs & les melons d'eau, le raisin

de treille
font des f
Villages A
gnoles; m
qu'en Espa
beaucoup
de plantai
dance: les
n'y ont pa
nicos, moi
mais d'un g
petits & m
manque à
venable à l
longueur o
maturité il
plus unie q
aussi délicat
point de bo
mais les équ
au contraire
nés d'en boi
de cruelles
Cependant
que c'est m
quantité qui
ément à qu

rare dans
 que d'Ef-
 arché. On
 péens éta-
 s Créoles,
 du choco-
 u caramel.
 le leur fait
 e, qu'ils af-
 font d'au-
 ts, dont ils
 que du bol

 toute l'A-
 de *camotes*,
 e goût, aux
 ressemblent
 rondes, &
 des confet-
 ts. M. d'Ul-
 autre avan-
 s la compo-
 dit-il, meil.

 divers en-
 as si gros ni
 Carthagène.
 au, le raisin

de treille, les oranges, les nesses & les dates, sont des fruits aussi communs aujourd'hui dans les Villages Américains que dans les plantations Espagnoles; mais le raisin n'y est pas d'un si bon goût qu'en Espagne. En récompense, les nesses y sont beaucoup plus délicates. On y distingue trois sortes de plantains, toutes trois dans une égale abondance: les *bananes*, qui sont la plus grosse, & qui n'y ont pas moins d'un pied de long; les *dominicos*, moins gros & moins longs que les bananes, mais d'un goût fort supérieur; & les *guineos*, plus petits & meilleurs que les deux précédens. Il ne manque à ce dernier fruit, que d'être plus convenable à la santé, mais il échauffe beaucoup. Sa longueur ordinaire est de quatre pouces. Dans sa maturité il a l'écorce jaunâtre, plus luisante & plus unie que celle des deux autres, & le noyau aussi délicat que la chair. Les Créoles ne manquent point de boire de l'eau, après en avoir mangé; mais les équipages des vaisseaux de l'Europe, buvant au contraire de l'eau-de-vie, comme ils sont accoutumés d'en boire avec tout ce qu'ils mangent, s'attristent de cruelles maladies, ou même des morts subites. Cependant un Voyageur éclairé croit avoir vérifié que c'est moins la qualité de l'eau-de-vie que la quantité qui cause le mal. Il en vit boire modérément à quelques personnes de sa connoissance,

Histoire
 Naturelle.

Histoire
Naturelle.

après avoir mangé des guinéos, & réitérer plusieurs fois l'expérience, sans en ressentir de mauvais effet. Cet exemple lui fit même essayer de mettre avec ces fruits rôtis sur la braise, un peu d'eau-de-vie & de sucre, qui ne servit qu'à les lui faire trouver meilleurs. Il s'en faisait servir tous les jours; & les Créoles mêmes y prirent beaucoup de goût.

Les papaias de l'Isthme sont longues de six à huit pouces, & ressemblent aux limons; mais leur écorce demeure toujours verte. Elles ont la chair blanche & pleine de jus, un goût acide qui n'a rien de trop piquant, & toutes les qualités des meilleurs fruits. La *guanabane*, fruit d'un arbre comme les papaias, ressemblerait beaucoup au melon, si son écorce n'était plus lisse, & toujours verdâtre. Sa chair est d'ailleurs un peu jaune, & tire sur le goût du melon, mais leur principale différence est dans l'odeur. Celle de la *guanabane* est rebutante. Ses pepins sont ronds, luisans, & d'environ deux lignes de diamètre. Ce n'est qu'une moëlle un peu ferme, & pleine de jus, revêtue d'une peau fort mince & transparente. Son odeur est plus désagréable encore que celle du fruit, c'est-à-dire plus fade. Les Habitans du Pays assurent qu'en mangeant cette semence, on n'a rien à craindre du fruit, qu'ils croient fort

indigeste
goût n'en
gers par
Tout
grande a
& sans f
mais ils n
de l'Eur
européen
le nom d
grand no
de haut.
sieurs bra
assez agr
blables à
& fort l
œuf ordi
proportio
que les
plus acid
toutes les
la santé.
cuire la
mettant
jus d'un
si vite, q
elle se tr
commun

réitérer plus
tir de mau-
e essayer de
uise, un peu
vit qu'à les
it servir tous
rèrent beau-

ues de fix à
s; mais leur
ont la chair
acide qui n'a
qualités des
t d'un arbre
beaucoup au
, & toujours
peu jaune, &
ur principale
e la guana-
ronds, lui-
diamètre. Ce
, & pleine
te & transpa-
encore que
Les Habitans
te semence,
croient fort

indigeste sans cette précaution; mais, quoique le goût n'en soit pas mauvais, elle révolte les Etrangers par l'odeur.

Histoire
Naturelle.

Tout le pays produit naturellement une si grande abondance de limons, que, sans culture & sans soins, les campagnes en sont couvertes: mais ils ne sont pas de la même espèce que ceux de l'Europe, ou du moins ceux de l'espèce européenne sont rares dans l'Isthme. On y donne le nom de *Sutiles*, à ceux qui s'y trouvent en si grand nombre. L'arbre n'a que huit ou dix pieds de haut. En sortant de terre, il se divise en plusieurs branches, qui forment ensemble une houpe assez agréable; mais les feuilles, quoique semblables à celles de nos citronniers, sont plus petites & fort lisses. Le fruit n'est pas plus gros qu'un œuf ordinaire, & l'écorce en est très-fine. A proportion de sa grosseur, il contient plus de jus que les citrons d'Europe; mais il est beaucoup plus acide. On ne laisse point de l'employer dans toutes les sauces, sans s'appercevoir qu'il nuise à la santé. Les habitans l'emploient même pour faire cuire la viande au pot; c'est-à-dire, qu'en la mettant sur le feu, ils expriment, dans l'eau, le jus d'un certain nombre de limons, qui l'amollit si vite, que, dans l'espace de trois-quarts-d'heure, elle se trouve en état d'être servie. Cet usage étant commun dans le pays, on s'y moque des Eu-

Histoire
Naturelle.

ropéens, qui emploient toute une matinée, pour une préparation qu'ils pourraient rendre aussi courte.

Les amandiers & les oliviers ne croissent pas mieux dans l'Isthme que le raisin de vignoble : on est obligé d'y tirer, de l'Europe ou du Pérou, les amandes, l'huile & les vins ; ce qui ne peut manquer de rendre toutes ces marchandises fort chères. Quelquefois même elles manquent tout-à-fait ; & c'est un mal dont tous les habitans ont beaucoup à souffrir, sans autre exception que les Américains & les Nègres, qui sont accoutumés aux liqueurs du pays. Les autres, étant dans l'habitude de boire du vin aux repas ordinaires, ne peuvent en être privés sans une prompte révolution dans leur tempérament : l'estomac perd son activité pour la digestion ; il s'affoiblit, & le désordre croît, jusqu'à devenir la source de diverses maladies épidémiques. M. d'Ulloa nomme un temps où le vin était si rare à Carthagène, qu'on n'y disait la Messe que dans une seule Eglise. On s'aperçoit moins que l'huile manque, parce que tous les mets s'apprêtent avec le saindoux, qui est toujours en si grande abondance, qu'une partie s'emploie à faire du savon : on a d'ailleurs des chandelles de suif pour la nuit ; ainsi, l'usage de l'huile est presque réduit aux salades.

Il croît
ropéens l
Virginie ;
des Amér
le transpla
dans leur
Nature, i
pouiller d
de deux o
desquelles
veulent fu
allume un
pour empê
de la bou
y met une
la fumée a
Chacun a,
leur sert à
demi-heure
Le même
ite beaucoup
qu'il avait c
Américains
as une gra
erre y étan
que d'en d
consiste en
pâturages,

Il croît du tabac dans l'Isthme : mais les Européens le trouvent moins fort que celui de la Virginie ; ce que Waffer n'attribue qu'à la paresse des Américains, qui le cultivent mal, & qui ne le transplantent jamais. Ils se bornent à le semer dans leurs plantations ; &, l'abandonnant à la Nature, ils attendent qu'il soit sec pour le dépouiller de ses feuilles, qu'ils roulent en cordes de deux ou trois pieds de longueur, au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer en compagnie, un petit garçon allume un bout du rouleau ; & mouille l'autre, pour empêcher qu'il ne brûle trop vite. Le fumeur met le bout mouillé dans sa bouche, comme on met une pipe ; &, soufflant par le trou, il pousse la fumée au visage de ceux qui l'environnent. Chacun a, sous le nez, un petit entonnoir, qui leur sert à la recevoir ; &, pendant plus d'une demi-heure, ils la respirent voluptueusement.

Le même Voyageur, dont le témoignage mérite beaucoup de distinction, sur des propriétés qu'il avait connues dans un long séjour avec les Américains de l'Isthme, assure qu'il ne s'y trouve pas une grande variété d'animaux ; mais que la terre y étant très-fertile, & il ne serait question que d'en défricher une partie considérable, qui consiste en bois, pour en faire d'excellens pâturages, où tous les animaux de l'Europe

Histoire
Naturelle.

Animaux.

pendant
ches, qui
agnoles,
il, de la
voue que
rêmement
s meilleurs
favori des
s saine que
leurs ma-
pigeons &
& qui sont

Ces animaux vont ordinairement en troupes : les Américains les chassent avec leurs chiens, & les tuent à coups de lances ou de fleches. Ils ont une autre espèce de porc sauvage, qu'ils nomment *varé*, couvert d'une soie fort épaisse, avec de grandes défenses & de petites oreilles. C'est un animal féroce, qui attaque toutes les autres bêtes. On le chasse comme le peccari, & sa chair n'est pas moins estimée : il n'a pas le nombril sur le dos.

**Histoire
Naturelle.**

me, qu'on
e espèce de
es Américains
want Waffer
leur couleur
jambes, qu
vite. Ce que
t qu'au-lieu
a sur le dos
ue l'on tarde
corrompr
être mangée
le se conserv
rs : elle e
de bon goût

On rencontre dans les bois de l'Isthme une assez grande quantité de bêtes fauves, qui ressemblent beaucoup à nos daims. Non-seulement les Américains ne les chassent jamais, quoique la chair en soit excellente ; mais ils refusent d'en manger, par une superstition ignorée : ils paraissent même affligés d'en voir manger aux Européens ; & , s'ils en trouvent des cornes, que ces animaux perdent en certains temps, ils les conservent avec beaucoup de soin.

Les chiens de l'Isthme sont fort petits & mal faits : ils ont le poil rude & long. Quelque soin qu'on apporte à les dresser pour la chasse, ils ne servent qu'à faire lever le gibier ; & , de quatre cens bêtes, qu'ils font partir dans un jour, ils n'en prennent pas quatre à la course : mais s'ils se font entrer dans quelque détroit, ils les y tiennent assez fidèlement bloquées jusqu'à l'arrivée des chasseurs.

Ces animaux

Tome XIII.

K

148 HISTOIRE GÉNÉRALE

Histoire
Naturelle.

Les lapins du pays different des nôtres, non seulement par leur grosseur, qui est égale à celle du lièvre; mais encore par les oreilles qu'ils ont fort courtes, & par les ongles, qu'ils ont fort longs. Ils n'ont pas de queue: jamais ils ne se font de terriers; leur retraite est entre les racines des arbres. Les Américains aiment leur chair, & Waffer en vante l'excellence: il ne vit point de lièvres dans l'Isthme.

Les singes y sont en grand nombre, & de différentes espèces, dont la plus commune est une sorte de sapajous, que les Américains nomment *micos*, de la grosseur d'un chat, & de couleur grise.

Le renard de l'Isthme n'excede guère non plus la grosseur d'un chat ordinaire: son poil est très-fin, & tire sur la couleur de canelle. Il n'a pas la queue longue; mais il l'a fort épaisse & composée d'un poil spongieux, qui ne sert pas moins à sa défense qu'à son ornement. S'il est poursuivi d'un chien, ou d'autres animaux qui lui font la guerre, il mouille sa queue de son urine en fuyant, & la leur fait jaillir au museau; l'odeur en est si puante, qu'elle suffit pour les arrêter. M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'assurer qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue, & souvent dit-il, pendant une demi-heure entiere.

La Nature n'a pas moins pourvu à la défense

l'*Armadille* ; animal singulier , qu'on a déjà
 nommé plusieurs fois, sans en avoir donné la des-
 cription. Il est de la grosseur d'un lapin d'Europe ;
 mais d'une figure fort différente. Par le groin
 & les pieds & la queue , il ressemble au cochon.
 Tout son corps est couvert d'une écaille dure &
 dure, qui, se conformant aux irrégularités de sa
 structure , le met à couvert de toutes sortes d'in-
 jures, & n'apporte point d'obstacle à sa marche.
 Cette écaille est accompagnée d'une autre , en
 forme de mantille , unie à la première par une
 suture. Elle sert à garantir la tête ; de sorte que
 toutes les parties de son corps sont dans une égale
 sécurité. La surface des deux écailles représente
 diverses figures en relief , de couleur foncée ;
 mais avec des nuances si différentes, que la vue
 est fort agréable. Les Américains & les Nègres
 sont les seuls qui mangent la chair de cet animal ,
 & la trouvent excellente.
 On ne trouve point dans l'Isthme d'autres
 animaux ni d'autres moutons , que ceux qu'on
 apporte d'Espagne ; & ces animaux n'ont jamais
 pu s'y multiplier. Les rats & les souris y sont fort
 commodes par leur voracité & par leur nombre ;
 leur couleur est grise , & leur grosseur extraor-
 dinaire. Une race de chats , dit Waffer , serait un
 très-bon présent qu'on pût faire aux Américains ;
 ce qui doit faire juger que le climat n'est pas

Histoire
Naturelle.

favorable non plus à leur multiplication, puisqu'il n'est pas vraisemblable que les Espagnols n'y eussent jamais porté. Le même Voyageur raconte qu'étant aux Îles Sambales, & voulant marquer sa reconnaissance, par quelques présens, à des Américains qui l'avaient bien servi, ils n'en virent point d'autre qu'un chat qu'il avait à bord.

Du côté de Porto-Bello, on trouve un animal qu'on croirait avoir déjà décrit sous le nom de *pareffoux*, dans l'Histoire Naturelle du Mexique. Quelques propriétés singulières qu'on n'y a pas encore remarquées, beaucoup plus que la différence du nom, ne portaient à croire qu'il n'est pas le même, ou que la première description demandait un supplément. On l'appelle ici *perico ligero*, nom ironique, pour marquer son extrême lenteur. Il a la figure d'un singe de grosseur médiocre, mais il est de la plus hideuse laideur : sa peau est ridée, & d'un gris brun ; ses pattes & ses jambes sont presque sans poil. Il a tant d'aveuglement pour le mouvement, qu'il ne quitte la place où se trouve que lorsqu'il y est forcé par la faim. La vue des hommes & celle des bêtes féroces ne paraissent pas l'effrayer. S'il se remue, ce mouvement est accompagné d'un cri si lamentable qu'on ne peut l'entendre sans un mélange de pitié & d'horreur. Il ne remue pas même la queue sans ces témoignages de douleur, qui viennent à l'apparement de ses nerfs & de ses os dans ces crises de suite, l'animal se tâte ; mais les mêmes crises son extrême pour suivre. Comme si les belles peintures de la marche, il est animal vit de l'ouve point de l'bre qu'il est tant qu'il peut monter. Après le peloton, & après la fatigue du pied, jusqu'à que la faim Du côté de ses habitans, on a si souvent en manger les habitans que ses moins ma ne odeur fo

apparemment d'une contraction naturelle de ses
 nerfs & de ses muscles. Toute sa défense consiste
 dans ces cris lugubres : il ne laisse pas de prendre
 sa fuite, lorsqu'il est attaqué par quelqu'autre
 bête; mais, en fuyant, il redouble si vivement
 ses mêmes cris, qu'il épouvante ou qu'il trouble
 son ennemi, pour le faire renoncer à le
 poursuivre. Il continue de crier, en s'arrêtant,
 comme si le mouvement qu'il a fait lui laissait de
 grandes peines : avant que de se remettre en
 marche, il demeure long-temps immobile. Cet
 animal vit de fruits sauvages : lorsqu'il n'en
 trouve point à terre, il monte péniblement sur
 un arbre qu'il en voit le plus chargé : il en abat
 ce qu'il peut, pour s'épargner la peine de
 monter. Après avoir fait sa provision, il se met
 sur un peloton, & se laisse tomber de l'arbre, pour
 éviter la fatigue de descendre : ensuite il demeure
 sur son pied, jusqu'à ce qu'il ait consumé ses vivres,
 & que la faim l'oblige d'en chercher d'autres.
 Du côté de Panama, le mets le plus ordinaire
 des habitans, est l'*iguana*, ce fameux amphibie
 qu'on a si souvent nommé. On écorche l'animal
 pour en manger la chair, qui est très-blanche, &
 que les habitans du Pays ne trouvent pas moins
 bonne que ses œufs. Elle parut à M. d'Ulloa un
 jour moins mauvaise, quoique douceâtre, &
 d'une odeur forte; mais il trouva les œufs pâ-

—
Histoire
Naturelle.

teux, & d'un goût qu'il traite de détestable. Cuits, ils ont la couleur des jaunes d'œuf de poule; mais le savant Espagnol ne convient pas que la chair ait le goût de celle de poulet, que les habitans de l'anama lui attribuent.

—
Oiseaux.

Les oiseaux de cet ardent climat sont en grand nombre, & d'espèces si variées, qu'on ne trouve point de Voyageurs, qui aient entrepris d'en donner une exacte Description. « Les cris
» les croassemens des uns, confondus avec
» chant des autres, ne permettent pas de
» distinguer. Dans cette confusion, on ne laisse
» de remarquer, avec étonnement, que la Nature
» a fait une espèce de compensation
» chant & du plumage; c'est-à-dire, que les
» oiseaux qu'elle a parés des plus belles couleurs
» ont un chant désagréable, & qu'au contraire
» elle a donné un chant très-mélodieux à ceux
» dont le plumage a peu d'éclat. Le *guanay*
» qui se fait admirer par sa beauté, pousse des
» cris aigus & fort importuns. Ce désavantage
» est commun avec tous ceux qui ont le bec gros
» & court, & la langue épaisse, tels que les *Lorras*
» les *lotorras* & les *periquitos*. »

Le *chicaly*, dont les plumes sont mêlées de rouge, de bleu & de blanc, & si belles, que les Américains en font leur plus brillante parure, a le chant du coucou, avec quelque chose

plus triste
long oiseau
& qui se
l'autre, s
se nourri
bon goût

Toutes
unies dan
celle d'un
gues. Sa
turquin,
leurs, qu
un brun c
vement g
ne pourra
son bec, q
de sa raci
rieure a,
de base,
figure tria
rales font
à-dire, cel
inférieure
rieure; &
égales dan
diminuent
où leur d
une pointe

plus triste encore dans le son. C'est un gros & long oiseau, qui porte toujours la queue droite, & qui se tient sur les arbres, volant de l'un à l'autre, sans descendre presque jamais à terre. Il se nourrit de fruit. Sa chair est noirâtre, mais de bon goût.

Histoire
Naturelle.

Toutes les singularités des volatiles semblent unies dans le *tucan*. Sa grosseur est à-peu-près celle d'un ramier; mais il a les jambes plus longues. Sa queue est courte, bigarrée de bleu turquin, de pourpre, de jaune, & d'autres couleurs, qui font le plus bel effet du monde sur un brun obscur qui domine. Il a la tête excessivement grosse, à proportion du corps; mais il ne pourrait pas soutenir autrement le poids de son bec, qui n'a pas moins de sept ou huit pouces, de sa racine jusqu'à la pointe. La partie supérieure a, près de la tête, environ deux pouces de base, & forme dans toute sa longueur, une figure triangulaire, dont les deux surfaces latérales sont relevées en bosse. La troisième, c'est-à-dire, celle du dedans, sert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboîte avec la supérieure; & ces deux parties, qui sont parfaitement égales dans leur étendue, comme dans leur saillie, diminuent insensiblement, jusqu'à leur extrémité, où leur diminution est telle, qu'elles forment une pointe aussi aigue que celle d'un poignard.

Histoire
Naturelle.

La langue est faite en tuyau de plume : elle est rouge , comme toutes les parties intérieures du bec , qui rassemble d'ailleurs , en-dehors , les plus vives couleurs qu'on voit répandues sur les plumes des autres oiseaux. Il est ordinairement jaune à la racine , comme à l'élevation qui régné sur les deux faces latérales de la partie supérieure ; & cette couleur forme , tout autour , une sorte de ruban , d'un demi-pouce de large. Tout le reste est d'un beau pourpre foncé , à l'exception de deux raies d'un beau cramoisi , qui sont à la distance d'un pouce l'une de l'autre , vers la racine. Les lèvres , qui se touchent quand le bec est fermé , sont armées de dents , qui forment deux mâchoires en maniere de scie. Les Espagnols ont donné le nom de *prêcheur* à cet oiseau , & la raison qu'on en apporte , est une autre singularité : c'est , suivant M. d'Ulloa , « qu'étant perché au sommet d'un arbre , » pendant que d'autres oiseaux dorment plus » bas , il fait , de sa langue , un bruit qui » ressemble à des paroles mal articulées , dans la » crainte (dit-on) que les oiseaux de proie ne » profitent du sommeil des autres pour les dé- » vorer. » Au reste , les tucans , ou prêcheurs , s'appriivoisent si facilement , qu'après avoir passé quelques jours dans une maison , ils viennent à la voix de ceux qui les appellent , pour rece-

voir ce q
nairement
voisés , il
L'oiseau
parce qu'il
leur d'un
gros & la
jabot jusq
plumes : ce
âpre , rude
verrues &
est couver
mais d'un
bien propo
oiseaux son
autres habi
couverts. C
nettoyer. L
faissent leur
manque , i
ont l'odora
cherchent l
& ne les a
toutes les c
Nature n'av
nombre de
par des cor
tôt inhabita

LE
e: elle est
eures du
hors, les
es sur les
nairement
qui régn
périeure;
une forte
e. Tout le
l'exception
i sont à la
vers la ra-
and le bec
ui forment
Les Espa-
heur à cet
porte, est
M. d'Ul-
d'un arbre,
iment plus
bruit qui
es, dans la
e proie ne
our les dé-
heurs; s'ap-
avoir passé
ils viennent
pour rece-

voir ce qu'on leur offre. Ils se nourrissent ordinairement de fruits; mais, lorsqu'ils sont apprivoisés, ils mangent tout ce qu'on leur présente.

L'oiseau que les Espagnols ont nommé *gallinazo*, parce qu'il ressemble aux poules, est de la grosseur d'un panneau, excepté qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Depuis le jabot jusqu'à la racine du bec, il n'a point de plumes: cet espace est entouré d'une peau noire, épaisse, rude & glanduleuse, qui forme plusieurs verrues & d'autres inégalités. Les plumes dont il est couvert, sont noires, comme cette peau, mais d'un noir qui tire sur le brun. Le bec est bien proportionné, fort & un peu courbe. Ces oiseaux sont familiers dans les Villes & dans les autres habitations. Les toits des maisons en sont couverts. On se repose sur eux du soin de les nettoyer. Il n'y a point d'animaux dont ils ne fassent leur proie; &, quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à d'autres ordures. Ils ont l'odorat si subtil, que, sans autre guide, ils cherchent les charognes à trois ou quatre lieues, & ne les abandonnent qu'après en avoir mangé toutes les chairs. On nous fait observer que si la Nature n'avait pourvu cette contrée d'un si grand nombre de gallizanos, l'infection de l'air, causée par des corruptions continuelles, la rendrait bientôt inhabitable. En s'élevant de terre, ils volent

Histoire
 Naturelle.

fort pefamment ; mais enfuite ils s'élèvent fi haut , qu'on les perd de vue. A terre , ils marchent en fautant , avec une efpèce de stupidité. Leurs jambes font dans une aflez juſte proportion. Ils n'ont aux pieds , que trois doigts pardevant ; mais un quatrieme qu'ils ont à côté , inclinant un peu fur le derriere , & quelques autres , qui font placés entre les jambes , s'accrochent ou s'embarraſſent tellement , que ne pouvant marcher d'un pas meſuré , ils font obligés de bondir pour avancer. Chaque doigt eſt terminé par une ſerre , longue & forte. Si les gallinazos font preſſés de la faim , & ne trouvent rien à dévorer , ils attaquent les beſtiaux qui paifſent. Une vache , un porc , qui a la moindre bleſſure , ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Il ne lui fert de rien de ſe rouler par terre , & de faire entendre les plus hauts cris. Ces infatiables animaux ne lâchent pas priſe ; à coups de bec , ils agrandiffent tellement la plaie , qu'elle devient mortelle.

On diſtingue d'autres gallinazos , un peu plus gros , qui ne quittent jamais les champs. La tête & une partie du col font blanches dans quelques-uns , rouges dans les autres , ou mêlées de ces deux couleurs. Au-deſſus du jabor , ils ont un collier de plumes blanches. Ils ne font pas moins carnaciers que les précédens. Les Eſpagnols leur donnent le nom

de Rey
 le non
 tend a
 quelqu
 proche
 yeux ,
 qu'il fe
 Les o
 brables
 Waſſer
 » dit - i
 » cette
 » à leur
 gène , l
 Soleil ,
 les rues
 d'adroit
 ni les bé
 de tenir
 les fenê
 entrent
 pied dé
 ſubtilem
 ſucer le
 » pluſie
 » rivé ,
 » euſſen
 » pour t

ent si haut ;
marchent en
lité. Leurs
portion. Ils
pardevant ;
s, inclinant
autres, qui
ent ou s'em-
marcher d'un
ondir pour
r une serre,
t pressés de
er, ils atta-
vache, un
e peut éviter
fert de rien
e entendre
imaux ne lâ-
s, ils agran-
evient mor-

un peu plus
ps. La tête &
quelques-uns
de ces deux
un collier de
arnaciers que
nnent le nom

de *Reyes gallinazos*, non-seulement parce que le nombre en est petit, mais parce qu'on prétend avoir observé que si l'un d'eux s'attache à quelque proie, ceux de l'autre espèce n'en approchent point jusqu'à ce qu'il ait mangé les yeux, première partie à laquelle il s'attache, & qu'il se soit retiré volontairement.

Les chauves-souris sont non-seulement innombrables dans l'Isthme, mais si grosses, que Watier les compare à nos pigeons. « Leurs ailes, » dit-il, sont larges & longues à proportion de » cette grosseur, & sont armées de griffes aiguës, » à leur jointure. » Dans la Province de Carthage, le nombre en est si grand au coucher du Soleil, qu'il s'en forme des nuées qui couvrent les rues. On les représente d'ailleurs, comme d'adroites sangsues, qui n'épargnent ni les hommes ni les bêtes. L'excessive chaleur du pays obligeant de tenir ouvertes, pendant la nuit, les portes & les fenêtres des chambres où l'on couche, elles y entrent ; & si quelqu'un dort, le bras ou le pied découvert, elles le piquent à la veine aussi subtilement que le plus habile Chirurgien, pour sucer le sang qui en sort : « J'ai vu, dit M. d'Ulloa, » plusieurs personnes à qui cet accident était ar- » rivé, & qui m'ont assuré que, pour peu qu'elles » eussent tardé à s'éveiller, elles auraient dormi » pour toujours ; car elles avaient déjà perdu tant

Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

« de sang , qu'il ne leur serait pas resté assez de
 « force pour arrêter celui qui continuait de
 « sortir par l'ouverture. » Il ne paraît pas éton-
 nant au même Voyageur , qu'on ne sente point
 la piquette ; « parce qu'outre la subtilité du coup ,
 « l'air , dit-il , agité par les ailes de la chauve-
 « souris , rafraîchit le dormeur , & rend son assou-
 « pissement plus profond. »

Les quams , les corrosous , les pélicans , les
 perroquets bleus & verts , les paraquites , les
 macas , & la plupart des oiseaux qu'on a nom-
 més dans la Description du Mexique , sont com-
 muns aussi dans l'Isthme. Waffer fait une pein-
 ture curieuse du corrosou. C'est un grand oiseau
 de terre , noir , pesant , & de la grosseur d'une
 poule d'inde ; mais la femelle n'est pas si noire
 que le mâle. D'ailleurs il a , sur la tête , une belle
 hupe de plumes jaunes , qu'il fait mouvoir à
 son gré. Sa gorge est celle du coq d'inde. Il vit
 sur les arbres & fait sa nourriture de fruits. Les
 Américains prennent tant de plaisir à son chant ,
 qu'ils s'étudient à le contrefaire ; & la plupart y
 réussissent dans une si grande perfection , que
 l'oiseau s'y trompe & leur répond. Cette ruse
 sert à le faire découvrir. On mange sa chair
 quoiqu'elle soit un peu dure. Mais , après avoir
 mangé un corrosou , les Américains ne manquent
 jamais d'enterrer ses os , ou de les jeter dans

une ri-
 quels
 la rag-

On
 sâtre,
 les jan
 petite
 presqu
 excell

Les
 un gra
 les un
 houpe
 les au
 plumes
 qu'elle
 Cette
 prenir
 comme
 des ha
 fortes

Elles
 leur p

Aut
 l'Isthm
 voit c
 mer. I
 côte d

une riviere , pour les dérober à leurs chiens , auxquels ils prétendent que cette nourriture donne la rage.

Histoire
Naturelle.

On trouve , dans l'Isthme , un oiseau roussâtre , assez semblable à la perdrix , mais qui a les jambes plus longues , la queue encore plus petite , & qui court sur la terre , sans se servir presque jamais de ses ailes : la chair en est excellente.

Les Américains ont autour de leurs cabanes , un grand nombre de poules apprivoisées , dont les unes , semblables aux nôtres , ont toutes une houe sur la tête , & un plumage fort varié : les autres sont plus petites , ont un cercle de plumes autour des jambes , une queue fort épaisse , qu'elles portent dressée , & le bout des ailes noir. Cette seconde espèce ne se mêle point avec la première , & chante un peu avant le jour , comme nos coqs. Jamais elles ne s'éloignent des habitations. La chair & les œufs de ces deux sortes de poules sont une excellente nourriture. Elles sont fort grasses , parce que les Américains leur prodigent le maïs.

Autour des Isles Sambales , & sur la côte de l'Isthme , particulièrement du côté du Nord , on voit continuellement une infinité d'oiseaux de mer. Il n'y en a pas moins à l'Occident , sur la côte de la mer du Sud ; mais on en voit peu sur

Histoire
Naturelle.

la côte Méridionale, du moins en comparaisoit de celle d. Nord. Waffer en donne pour raison que la baie de Panama n'est pas aussi poissonneuse, à beaucoup près, que celle des Sambales, sur laquelle on voit en particulier quantité de pélicans.

Insectes
& Reptiles.

Les insectes & les reptiles sont en si grand nombre dans toute cette région, que non-seulement les habitans en reçoivent beaucoup d'incommodité, mais que leur vie même est souvent en danger par la morsure de ces dangereux animaux. Tels sont les serpens, les centipèdes, les scorpions & les araignées. Entre les serpens, il n'y en a point d'aussi venimeux au monde, ni de plus communs dans l'Isthme, que les *corales*, les *serpens à sonnettes* & les *saules*.

Les premiers sont longs de quatre ou cinq pieds, sur un pouce d'épaisseur. La peau de leur corps est tachetée de carrés rouges, jaunes & verts, avec toute la régularité d'un damier. Ils ont la tête plate & grosse, comme les viperes de l'Europe. Leurs mâchoires sont garnies de dents, ou de crochets, dont la morsure fait passer dans la plaie un venin si subtil, qu'il fait enfler aussi-tôt le corps. Le sang se corrompt ensuite dans tous les organes, jusqu'à ce que les tuniques des veines se rompent à l'ex-

trémité des
ience, & la
a parlé ailleu

On donne
dont l'espèce
parce qu'il re
leur, mais en
est toujours
dont il sembl
toujours mor
soient différés
connus de ces
gnols ont rec
nommer *cura*
plus sûr est l'
Au reste, M.
surer, que le
ne nuisent jam
d'être agiles,
paresse, qu'on
qu'ils fassent
n'en faisaient
feuilles, on ne
vivans; enfin
qui marchent
les irriter.

Les Habitans
de deux singu

extrémité des doigts. Alors le sang jaillit avec violence, & la mort ne tarde point à suivre. On a parlé ailleurs du serpent à sonnettes.

Histoire
Naturelle.

On donne le nom de *saule* à un autre serpent, dont l'espèce est fort nombreuse; non-seulement parce qu'il ressemble au bois de saule par la couleur, mais encore plus, sans doute, parce qu'il est toujours collé aux branches de cet arbre, dont il semble qu'il fasse partie. Sa piquure est toujours mortelle, pour peu que les remèdes soient différés. Il y en a d'infailibles, qui sont connus de certains Américains, auxquels les Espagnols ont recours, & que cette raison leur a fait nommer *curadores*, c'est-à-dire, *guérisseurs*. Le plus sûr est l'*habilla*, dont on a rapporté la vertu. Au reste, M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'affirmer, que les plus redoutables de ces animaux ne nuisent jamais s'ils ne sont offensés; que, loin d'être agiles, ils sont d'une lenteur qu'il nomme paresse, qu'on passe vingt fois devant eux sans qu'ils fassent le moindre mouvement; que, s'ils n'en faisaient quelquefois pour se retirer dans les feuilles, on ne distinguerait pas s'ils sont morts ou vivans; enfin qu'il n'y a de danger que pour ceux qui marchent dessus, ou qui ont l'imprudence de les irriter.

Les Habitans de Panama sont infatués à l'excès de deux singularités dont ils font honneur à la

—————
 Histoire
 Naturelle.

Nature. C'est une opinion générale dans la Ville; que les campagnes voisines produisent une espèce de serpent qui a deux têtes, une à chaque extrémité du corps, & que son venin n'est pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Il ne fut pas possible aux Mathématiciens des deux Couronnes, pendant leur séjour à Panama, de voir un de ces merveilleux animaux : mais, suivant la description qu'on leur en fit, ils ont environ deux pieds de long, le corps rond comme un ver, de six à huit lignes de diamètre, & les deux têtes de la même grosseur que le corps, sans aucune apparence de jointure. M. d'Ulloa est beaucoup plus porté à croire qu'ils n'en ont qu'une, & que tout le corps étant d'une grosseur égale, ce qui paraît assez singulier, les Habitans ont conclu qu'ils avaient deux têtes parce qu'il n'est pas aisé de distinguer la partie qui en mérite réellement le nom. Ils ajoutent que ce serpent est fort lent à se mouvoir, & qu'il est de couleur grise, mêlée de taches blanchâtres.

Ils vantent beaucoup une herbe qu'ils appellent *herbe de coq*, & dont ils prétendent que l'application est capable de guérir, sur-le-champ, un poulet à qui l'on aurait coupé la tête, en respectant une seule vertèbre du cou. Les Mathématiciens sollicitèrent en vain ceux qui faisaient ce récit, de leur montrer l'herbe; ils ne purent l'ob-

nit,

nir, &
 d'où l
 popula
 éviter
 raconte

Les
 d'une g
 infestée
 descripti
 pulluler
 qu'à la c
 deux tie
 d'une a
 large. L
 superfici
 tailles du
 ge, avec
 ilité à se
 ort pour
 de coups.

er qu'à
 iquaire
 trèrent l
 ur, qui
 malignité
 Les sco
 s de tipe
 noirs, l

Tome

mir, quoiqu'on les assurât qu'elle était commune, d'où l'Auteur conclut que ce n'est qu'un bruit populaire, dont il ne parle, dit-il, que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on en raconte.

Les centipèdes sont une espèce de cloportes d'une grosseur monstrueuse, dont cette région est infestée de toutes parts. M. d'Ulloa donne la description de ceux qu'il vit à Carthagène, où ils pullulent dans les maisons, beaucoup plus encore qu'à la campagne. Leur longueur ordinaire est de deux tiers d'aune. Il y en a même qui ont près d'une aune de long, sur cinq à six pouces de large. Leur figure est presque ovale. Toute la superficie, supérieure & latérale, est couverte d'écaillures dures, couleur de musc, tirant sur le rouge, avec des jointures qui leur donnent de la facilité à se mouvoir. Cette espèce de toit est assez fort pour défendre l'animal contre toutes sortes de coups. Aussi, pour le tuer, ne doit-on le frapper qu'à la tête. Il est extrêmement agile, & sa biquette est mortelle. De prompts remèdes empêchent le danger; mais ils n'ôtent point la douleur, qui dure jusqu'à ce qu'ils aient détruit la malignité du poison.

Les scorpions ne sont pas moins communs que les centipèdes. On en distingue plusieurs sortes; les noirs, les rouges, les bruns & les jaunes. Ceux

Histoire
Naturelle.

de la première espèce s'engendrent dans les bois secs & pourris; les autres dans les coins des maisons & dans les armoires. Leur grosseur est différente; les plus grands ont trois pouces de long, sans y comprendre la queue. On remarque aussi de la différence dans la qualité de leur poison. Celui des noirs passe pour le plus dangereux; mais, si l'on y remédie promptement, il n'est pas mortel. La malignité de celui des autres se réduit à causer la fièvre, à répandre dans la paume des mains & dans la plante des pieds une sorte d'engourdissement, qui se communique au front, aux oreilles, aux narines & aux lèvres; à faire enfler la langue, à troubler la vue: on demeure dans cet état pendant un jour ou deux; après quoi le venin se dissipe insensiblement, sans qu'il y en ait à craindre aucune suite. Les Habitans du pays sont persuadés qu'un scorpion purifie l'eau, & ne font pas scrupule d'en boire lorsqu'ils l'y voient tomber. Ils sont si familiarisés avec ces insectes qu'ils les prennent avec les doigts sans aucune crainte, en observant de les saisir par la dernière vertèbre de la queue, pour n'en être pas piqué. Quelquefois ils leur coupent la queue même, & badinent ensuite avec eux. M. d'Ulloa observe que le scorpion mis dans un vase de crystal avec un peu de fumée de tabac, devient comme enragé, & qu'il se pique la tête de son aiguillon

jusqu'à ce
périence,
fait conclu
sur son co
autres.

Le caract
dangereux
milieu du c
la figure de
tournée en
mais par l'au
mité contrain
leur, comme
pattes. La co
principale,
grandeur est
pouce & den
si d'écaille, &
pour se mettr
cher une coq
tête à sa grand
marche avec
pour cherche
menacé de qu
à il l'a laissée
partie postérie
entrée, & po
ont il se sert

jusqu'à ce qu'il se soit tué lui-même. Cette expérience, dit-il, répétée plusieurs fois, lui fait conclure que le venin de cet animal produit sur son corps, le même effet que sur celui des autres.

Histoire
Naturelle.

Le *caracol soldado*, ou limaçon soldat, est un dangereux insecte de l'Isthme, qui, depuis le milieu du corps jusqu'à l'extrémité postérieure, a la figure des limaçons ordinaires, c'est-à-dire, tournée en spirale, & de couleur blanchâtre : mais par l'autre moitié du corps, jusqu'à l'extrémité contraire, il ressemble à l'écrevisse, en grosseur, comme dans la forme & la disposition de ses pattes. La couleur de cette partie, qui est la principale, est d'un blanc mêlé de gris ; & sa grandeur est de deux pouces de long, sur un pouce & demi de large. Il n'a point de coquille ni d'écaïlle, & tout son corps est flexible ; mais, pour se mettre à couvert, il a l'industrie de chercher une coquille de vrai limaçon, proportionnée à sa grandeur, & de s'y loger. Quelquefois il marche avec cette coquille ; quelquefois il la laisse pour chercher sa nourriture ; & lorsqu'il se voit menacé de quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laissée. Il y rentre, en commençant par la partie postérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée, & pour se détendre avec ses deux pattes, dont il se sert comme les écrevilles. Sa morsure

Histoire
N. Am. lie.

cause, pendant vingt-quatre heures, les mêmes accidens que la piquure du scorpion. Il faut se garder de boire de l'eau pendant toute la durée du mal : l'expérience a fait reconnoître que, dans ces circonstances, l'eau cause une sorte de spasme, ou d'étourdissement convulsif, qui est ordinairement mortel. Waffer, qui n'avait vu de ces insectes que dans les Isles Sambales, dit que leur queue est un fort bon aliment, & lui attribue un goût de moëlle sucrée. Il ajoute qu'ils se nourrissent de ce qui tombe des arbres; & qu'ils ont sur le cou un petit sac, dans lequel ils conservent une petite provision de nourriture; qu'ils en ont un second, en dedans, qui est rempli de sable; que lorsqu'ils ont mangé de la mancenille, leur chair devient un poison, & que plusieurs Anglais en ayant mangé sans précaution, furent dangereusement malades. Suivant le même témoignage, l'huile de ces insectes est un spécifique admirable pour les entorses & les contusions.

« Les Américains, dit-il, nous l'apprentent; nous en fimes souvent l'expérience, & nous cherchions moins ces animaux pour les manger, que pour en tirer l'huile, qui est jaune comme la cire, & qui a la même consistance que l'huile de palme. »

Mais toutes ces singularités n'approchent point de celle qu'on va lire. Les Habitans du pays

avaient
racol fol
voir plus
de retrai
cher une
la coquil
à la place
Mathémar
propres y
rapporter
piquure d
l'épreuve.

Carthag
deux lieux
plus grand
aux enviro
geuses, ma
maisons, &
couverts. C
gros, que
ce qui ne
momentané
développen
par la chale
plus volon
observations
propre à la
les lieux aqu

avaient raconté à M. d'Ulloa, que lorsque le caracol soldado croît en grosseur, jusqu'à ne pouvoir plus rentrer dans la coquille qui lui servait de retraite, il va, sur le bord de la mer, en chercher une plus grande, & qu'il tue le limaçon dont la coquille lui convient le mieux, pour s'y loger à sa place. Un récit de cette nature fit naître au Mathématicien la curiosité de s'en assurer par ses propres yeux. Il vérifia tout ce qu'on vient de rapporter d'après lui: à l'exception, dit-il, de la piquette dont il ne jugea point à propos de faire l'épreuve.

Carthagène & Porto-Bello sont peut-être les deux lieux du monde où les crapauds sont en plus grand nombre. On en trouve, non-seulement aux environs, dans les terres humides & marécageuses, mais dans les rues, dans les cours des maisons, & généralement dans tous les lieux découverts. Ceux qui paroissent après la pluie sont gros, que les moindres ont six pouces de long; ce qui ne permet pas de croire leur formation momentanée, suivant l'opinion qui suppose un développement de germes, causé tout-d'un-coup par la chaleur du Soleil. M. d'Ulloa se persuade plus volontiers, fondé, dit-il, sur ses propres observations, que l'humidité du pays le rend propre à la production de ces insectes; qu'aimant les lieux aquatiques, ils fuient ceux que la chaleur

Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

dessèche; qu'ils se tapissent dans les terres molles, au-dessus desquelles il se trouve assez de terre sèche pour les cacher, & que, lorsqu'il pleut, ils sortent de leurs terriers, pour chercher l'eau, qui est comme leur élément. C'est ainsi que les rues & les places se remplissent de ces reptiles, dont l'apparition subite fait croire aux Habitans que chaque goutte de pluie est transformée en crapaud. Si c'est pendant la nuit qu'il pleut, le nombre en est si grand, qu'il forme comme un pavé; & personne ne peut sortir sans les fouler aux pieds. Il en arrive des morsures d'autant plus fâcheuses, qu'outre leur grosseur, ces odieux animaux sont fort venimeux.

M. d'Ulloa fait une peinture charmante des papillons de l'Isthme: mais il trouve une fâcheuse compensation pour leur beauté, dans la laideur & l'incommodité de diverses sortes de mouches. Il en distingue quatre principales, dont on voit des nuées dans les Savannes, & qui rendent ces chemins impraticables. La première qu'il nomme *zancudos*, est la plus grosse. Celle de la seconde ne diffère point des mosquitoes d'Espagne. La troisième espèce, qu'il nomme *gegenes*, est petite, & ressemble à ces petits vers qui mangent le bled. Leur grosseur n'excède pas celle d'un grain de moutarde, & leur couleur est cendrée. Les *manteaux-blancs*, qui font la quatrième espèce, sont une

sorte de cirons, si cuisson de leur piquet la cause. Ce n'est qu'en répand dans l'air, des blancs, & de-là viennent plusieurs espèces causant l'inflammation ne se dissipe en deux heures. Les deux autres sont une tumeur, mais leur piquet est si insupportable. A l'égard de M. d'Ulloa, si on se tient plusieurs jours du pays long de ces insectes ne rendent point de service. Envain l'on recourt à des remèdes, si la toile n'est pas capable de pénétrer au travers; & l'on ne peut se débarrasser de la chaleur.

Donnons, d'après la description du petit insecte qui se trouve au Mexique & dans l'Inde, dont on ne trouve nulle part de description curieuse. Il est si petit, qu'on ne le voit qu'à l'aide d'une loupe; ses jambes n'ont point de puce; ce qui n'est pas étonnant, la Providence, puisqu'il n'a point de corps vivant qui n'en soit le geance ferait périr les

forte de cirons, si petits, qu'on sent l'ardente cuisson de leur piquure, sans appercevoir ce qui la cause. Ce n'est que par la quantité qui s'en répand dans l'air, qu'on observe qu'ils sont blancs, & de-là vient leur nom. Les deux premières espèces causent une grosse tumeur, dont l'inflammation ne se dissipe que dans l'espace de deux heures. Les deux autres ne causent point de tumeur, mais leur piquure laisse une démangeaison insupportable. Ainsi, conclut douloureusement M. d'Ulloa, si l'ardeur du Soleil rend les jours du pays longs & ennuyeux, ces cruels insectes ne rendent pas les nuits plus amusantes. Envain l'on recourt aux *mosquiteros* contre les petits, si la toile n'est si serrée qu'ils ne puissent pénétrer au travers; & l'on s'expose alors à étouffer de chaleur.

Donnons, d'après le même Voyageur, la description du petit insecte, qui se nomme *nigua* au Mexique & dans l'Isthme, *pique* au Pérou, & dont on ne trouve nulle part une peinture si curieuse. Il est si petit, qu'il est presque imperceptible: ses jambes n'ont pas les ressorts de celles des puces; ce qui n'est pas une petite faveur de la Providence, puisque, suivant M. d'Ulloa, si l'on avait la faculté de sauter, il n'y a point de corps vivant qui n'en fût rempli, & cette engeance ferait périr les trois quarts des hommes.

Histoire
 Naturelle.

» par les accidens qu'elle pourrait leur causer. »
 Elle est toujours dans la poussière , sur-tout dans
 les lieux mal-propres : elle s'attache aux pieds , à
 la plante même & aux doigts.

Elle perce si subtilement la peau , qu'elle s'y
 introduit sans qu'on la sente. On ne s'en apperçoit
 que lorsqu'elle commence à s'étendre : d'abord
 il n'est pas difficile de l'en tirer ; mais , quand elle
 n'y aurait introduit que la tête , elle s'y établit si
 fortement , qu'il faut sacrifier un peu de peau
 pour lui faire lâcher prise. Si l'on ne s'en apperçoit
 pas assez tôt, l'insecte se loge, suce le sang, & se
 fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui
 a la figure d'une perle plate. Il se tapit dans cet
 espace , de maniere que sa tête & ses pieds sont
 tournés vers le côté extérieur, pour la commodité
 de sa nourriture , & que l'autre partie de son
 corps répond au côté intérieur de la tunique,
 pour y déposer ses œufs. A mesure qu'il les pond,
 la petite perle s'élargit ; & , dans l'espace de
 quatre ou cinq jours, elle a jusqu'à deux lignes
 de diamètre. Il est alors très-important de l'en
 tirer ; sans quoi, crevant de lui-même, il répand
 une infinité de germes , semblables à des lentes,
 c'est-à-dire , autant de nignes , qui, occupant
 bientôt toute la partie , causent beaucoup de
 douleur, sans compter la difficulté de les déloger.
 Elles pénètrent quelquefois jusqu'aux os ; &

lorsqu'on
 dure jus
 entieren

Cette
 elle conti
 guille , l
 résident
 la tunique
 ligamens
 grosse , à
 la partie.
 doit red
 cines ; &
 nigue : e
 la plaie f
 dans la c
 barras à
 perle, un
 Pendant
 avec un
 malade. S
 connaître
 dangereux

Quoiqu
 le temps
 une déma
 sur-tout
 dessous de

lorsqu'on est parvenu à s'en délivrer, la douleur dure jusqu'à ce que la chair & la peau soient entièrement rétablies.

—————
Histoire
Naturelle.

Cette opération est longue & douloureuse : elle consiste à séparer, avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent à la membrane où résident les œufs ; ce qui n'est pas aisé, sans crever la tunique. Après avoir détaché jusqu'aux moindres ligamens, on tire la perle, qui est plus ou moins grosse, à proportion du séjour qu'elle a fait dans la partie. Si par malheur elle creve, l'attention doit redoubler, pour en arracher toutes les racines ; & sur-tout pour ne pas laisser la principale nigue : elle recommencerait à pondre, avant que la plaie fût fermée ; & s'enfonçant beaucoup plus dans la chair, elle donnerait encore plus d'embarras à l'en tirer. On met, dans le trou de la perle, un peu de cendre chaude de tabac mâché. Pendant les grandes chaleurs, il faut se garder avec un soin extrême, de se mouiller le pied malade. Sans cette attention, l'expérience a fait connaître qu'on est menacé du palme, mal si dangereux, qu'il est ordinairement mortel.

Quoique l'insecte ne se fasse pas sentir ; dans le temps qu'il s'infinue, dès le lendemain il cause une démangeaison ardente & fort douloureuse, sur-tout dans quelques parties, telles que le dessous des ongles : la douleur est moins vive

à la plante du pied, où la peau est plus épaisse.
 Histoire On observe que la nigue fait une guerre opi-
 Naturelle. niâtre à quelques animaux, sur-tout au *cerdo*,
 qu'elle dévore par degrés, & dont les pieds de
 devant & de derrière se trouvent tout percés de
 trous après sa mort.

La petiteſſe de cet infecte n'empêche point
 qu'on n'en diſtingue deux eſpèces; l'une veni-
 meuſe, & l'autre qui ne l'eſt pas. Celle-ci reſ-
 ſemble aux puces par la couleur, & rend blanche
 la membrane où elle dépoſe ſes œuſs. L'autre
 eſpèce eſt jaunâtre, & ſon nid couleur de cendre.
 Un de ſes effets, quand elle ſerait logée à l'ex-
 trémité des orteils, eſt de cauſer une inflammation
 fort ardente aux glandes des aînes, accompagnée
 de douleurs aiguës, qui ne finiſſent qu'après l'ex-
 tirpation des œuſs. M. d'Ulloa, déſeſpérant de
 pouvoir expliquer un effet ſi ſingulier, s'en tient
 à l'opinion commune, qui ſuppoſe, dit-il, que
 « l'infecte pique de petits muſcles qui deſcendent
 » des aînes au pied, & que ces muſcles, infectés
 » du venin de la nigue, le communiquent aux
 » glandes. » Mais il ajoute, « qu'il ne peut douter
 » d'un fait qu'il eut le chagrin d'éprouver pluſieurs
 » fois, & que les Académiciens Français éprou-
 » verent comme lui, particulièrement M. de
 » Juſſieu, à qui l'on doit la diſtinction des deux
 » eſpèces de nignes. »

L'Iſthm
 miel &
 d'abeilles;
 rougeâtre
 Elles ne
 d'arbres,
 pour la pr
 ces petits
 J'en concl
 glais, qu'e
 pu le vérifi
 l'eau ſans
 liqueur trè
 cire, à la
 bois léger
 Ils ſont
 non-ſeulem
 ailes, dont
 côteaux: e
 qu'elles ent
 repoſer ſur
 ſont en gr
 voyagent,
 avant que
 Toutes les
 les étoffes d
 infectes pou

L'Isthme a des abeilles, & par conséquent du miel & de la cire. *Walter* y vit deux sortes d'abeilles; les unes épaisses & courtes, de couleur rougeâtre; les autres, noires, longues & déliées. Elles ne font leur miel que dans des troncs d'arbres, où les Américains enfoncent les bras pour la prendre, & les retirent tout couverts de ces petits animaux, qui ne les piquent jamais. J'en conclurais volontiers, dit le *Voyageur Anglois*, qu'elles n'ont pas d'aiguillon; mais je n'ai pu le vérifier. Les Américains mêlent le miel avec l'eau sans autre préparation, & s'en font une liqueur très-fade: ils ne font aucun usage de la cire, à laquelle ils suppléent par une sorte de bois léger, qui leur sert de chandelles.

Ils sont fort incommodés des fourmis, qui, non-seulement sont fort grosses, mais qui ont des ailes, dont elles se servent pour voler près des côreaux: elles piquent vivement, sur-tout lorsqu'elles entrent dans les maisons. On évite de se reposer sur la terre, dans les endroits où elles sont en grand nombre; & les Américains, qui voyagent, ne manquent pas d'observer le terrain, avant que d'attacher leurs hamacs aux arbres. Toutes les marchandises tissues, les toiles de lin, les étoffes de soie, d'or & d'argent, ont d'autres insectes pour ennemis. *M. d'Ulloa* en nomme un,

Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

qui est à peine connu dans l'Isthme, mais qui fait un extrême ravage dans le pays de Carthagène. C'est le *comégen*, « espèce de tigne, si prompt » & si vive dans ses opérations, qu'en moins de » rier elle convertit en poussière le ballot de » marchandises où elle se glisse. Sans en détanger » la forme, elle le perce de toutes parts avec » tant de subtilité, qu'on ne s'apperçoit point » qu'elle y ait touché, jusqu'à ce qu'en y portant » les mains, on n'y trouve, au-lieu de toile ou » d'étoffe, que des retailles & de la poussière. » Cet accident est sur-tout à craindre apres l'ar- » rivée des galions, qui offrent toujours une » proie fort abondante au comégen. On n'a pu » trouver d'autre préservatif que de placer les » ballots sur des bancs élevés, dont les pieds sont » enduits de goudron, & de les éloigner des » murs. Cet insecte, quoique si petit, qu'on a de » la peine à le discerner, n'ayant besoin que » d'une nuit pour détruire toutes les marchandises » d'un magasin, on ne manque point, dans le » commerce de Carthagène, de spécifier, entre » les pertes dont on demande l'indemnité, celle » qu'on peut craindre du *comégen* : il est si par- » ticulier à cette Ville, qu'on n'en voit pas même » à Porto-Bello ni à Panama. »

Poissions.

On a déjà remarqué qu'il y a peu de côtes

aussi ab
de l'ist
disting

Le p
grand
long. C
sur cet
quelque
ne soien
point d
prennen
sonnes c
qui en c
ongles l
le parac
l'épine c
qu'on ré
cette po
guérit su
épreuve.
racods e
il suffit d
lorsqu'il
ceux qui

La m
que Waf
l'épée ou
bornée à

aussi abondantes en poisson, que celle du Nord de l'Isthme : Waffer eut souvent l'occasion d'en distinguer les principales espèces.

Histoire
Naturelle.

Le *paracod* est rond, & de la grosseur d'un grand brochet ; mais il est ordinairement plus long. On ne le trouve aussi bon, nulle part, que sur cette côte : cependant on observe qu'elle a quelques parties, où l'on n'en pêche point qui ne soient empoisonnés. Waffer n'en soupçonne point d'autre cause que la nourriture qu'ils y prennent : mais il a connu, dit-il, plusieurs personnes qui sont mortes pour en avoir mangé, ou qui en ont été si malades, que les cheveux & les ongles leur sont tombés. Il ajoute qu'à la vérité le *paracod* porte avec lui son contre-poison : c'est l'épine de son dos, qu'on fait sécher au soleil, & qu'on réduit en poudre très-fine. Une pincée de cette poudre, avalée dans quelque liqueur, guérit sur-le-champ : Waffer en fit une heureuse épreuve. On l'assura que, pour distinguer les *paracods* empoisonnés, de ceux qui ne le sont point, il suffit d'examiner le foie : il n'y a rien à craindre, lorsqu'il est doux ; & le danger n'est que dans ceux qui l'ont amer.

La même côte offre en abondance un poisson que Waffer nomme *gar*, & qu'on prendrait pour l'épée ou la bécune, si sa longueur n'était pas bornée à deux pieds. Il a, dit-il, sur le museau,

Histoire
Naturelle.

un os long du tiers de son corps : il nage à fleur d'eau , presque aussi vite qu'une hirondelle vole , avec des bonds continuels ; & son os étant si pointu , qu'il en perce quelquefois les canots , il est extrêmement dangereux , pour un nageur , de se rencontrer sur son passage. La chair en est excellente : celle du *soulpin* n'est pas moins bonne ; c'est un poisson armé de piquans , & de la longueur d'un pied.

Les raies piquantes , les perroquets de mer & les congres , sont en si grand nombre , que la facilité de les prendre , diminue le plaisir de la pêche.

Toutes les Sambales sont bordées de coquilles : celle que Waïter nomme *conque* est grande , torse en-dedans , plate du côté de l'ouverture , qui est proportionnée à sa grosseur , raboteuse dans toute sa surface ; mais intérieurement plus unie que la nacre de perle , dont elle a la couleur. Elle contient un poisson fort limoneux , qu'on ne fait rôtir pour le manger , qu'après l'avoir nettoyé long-temps avec du sable : on le bat long-temps aussi , parce qu'il a la chair très-ferme ; mais on est bien payé de toutes ces peines : cette chair est délicieuse. Il n'y a point d'huitres ni d'écrevisses de mer sur la côte de l'Isthme : on voit seulement , entre les rochers des Sambales , quelques grosses écrevisses , auxquelles il manque les deux

grandes
mer.

La pêche de grand d'herbe , courans jettent à prennent ils ont de ploient à à saisir le Leur man boyaux , & sur le cha que du sel en faisant de leur p universel.

En se Guayaquil tiers sur le cond Bailli rifier ce qu connaît , de cette C Province c duire , dan semblable

grandes griffes, qui sont ordinaires à celles de mer.

~~_____~~
Histoire
Naturelle.

La pêche des Américains du pays se fait avec de grands filets d'écorce de mahc, ou de soie d'herbe, qui ressemblent à nos tirasses. Dans les courans rapides & traversés de rochers, ils se jettent à la nage, pour suivre le poisson, qu'ils prennent avec la main dans leurs trous. La nuit, ils ont des torches, du même bois, qu'ils emploient à s'éclairer; & leur adresse est extrême à saisir le poisson qui s'avance vers la lumière. Leur maniere de le préparer est d'en ôter les boyaux, & de le faire cuire à l'eau, ou griller sur le charbon. Ils le mangent, sans autre sauce que du sel d'eau de mer, qu'ils font eux-mêmes, en faisant évaporer l'eau sur le feu, & quantité de leur poivre, qui est leur assaisonnement universel.

En se rendant de Panama au Pérou par Guayaquil, un Voyageur curieux s'arrête volontiers sur la côte de Punta de Santa-Elena, second Bailliage de cette Jurisdiction, pour y vérifier ce qu'on raconte d'une propriété, qu'on ne connaît, dans toute l'Amérique, qu'aux rochers de cette Côte, & à ceux du port de Nicoya, Province de la Nouvelle-Espagne, c'est de produire, dans une coquille de limaçon, tout-à-fait semblable à celle des limaçons ordinaires, le petit

Histoire Naturelle. animal qui contient l'ancienne pourpre, & dont quelques Modernes ont cru l'espèce tout-à-fait perdue, parce qu'il n'en restait aucune connaissance. Cette sorte d'escargot est environ de la grosseur d'une noix. On attribue la production aux rochers de la Côte, parce qu'il ne s'en trouve que sur ceux que la mer baigne. Il renferme une liqueur, qui est la véritable pourpre des Anciens, & qui paraît n'être que son sang. Un fil de soie, ou de coton, qu'on y trempe, prend bientôt une couleur si vive & si forte, qu'il n'y a point de lessive qui puisse l'effacer: au contraire, elle en devient plus éclatante, & le temps même ne peut la ternir. On l'emploie, non-seulement à teindre le fil de coton & de soie, mais à donner la même couleur aux ouvrages déjà tissus, tels que des rubans, des dentelles & d'autres parures.

La manière d'extraire la liqueur est différente. Les uns tuent l'animal, & leur méthode est de le tirer de sa coquille, de le poser ensuite sur le revers de la main, de le presser avec un couteau, depuis la tête jusqu'à la queue, & de séparer du reste du corps, la partie où s'est amassée la liqueur. Ils font la même opération sur un grand nombre d'autres, jusqu'à ce qu'ils en aient une quantité suffisante. Alors réunissant toute la liqueur ensemble, ils ne font qu'y passer les fils qu'ils

qu'ils veu
pas tout-d
fure que l
tirant sur
pourpre. l
& sans l'a
se content
dre l'hume
le remetta
laissent le t
& le presse
de liqueur
trieme, il
meurt, en
n'a plus la
trouvant, e
l'occasion d'
sa liqueur p
teindre des
mais il nous
d'après quelc
fil teint en p
le limaçon
grande quan
fil, qu'on ne
prend cette t
plus estimée.
singuliere, e
Tome X

qu'ils veulent teindre. Mais la couleur ne paraît pas tout-d'un-coup : on ne la distingue qu'à mesure que le fil teche. Elle est d'abord blanchâtre, tirant sur le lait, ensuite elle devient verte, enfin pourpre. D'autres la tirent sans tuer le limaçon, & sans l'arracher entièrement de sa coquille. Ils se contentent de le presser, pour lui faire rendre l'humeur dont ils teignent le fil ; après quoi, le remettant sur le roc où ils l'ont pris, ils lui laissent le temps de se rétablir. Ils le reprennent, & le pressent encore ; mais ils n'en tirent pas tant de liqueur que la première fois ; & , dès la quatrième, il en rend très-peu. Si l'on continue, il meurt, en perdant le principe de sa vie, qu'il n'a plus la force de renouveler. M. d'Ulloa se trouvant, en 1744, à Punta de Santa-Elena, eut l'occasion d'examiner l'animal, de voir extraire sa liqueur par la première méthode, & de voir teindre des fils. Il fut satisfait de l'opération ; mais il nous avertit qu'il ne faut pas s'imaginer, d'après quelques Ecrivains mal informés, que ce fil teint en pourpre, soit fort commun. Quoique le limaçon multiplie assez, il en faut une si grande quantité pour teindre quelques onces de fil, qu'on ne se la procure point aisément, ce qui rend cette teinture fort chère. Elle n'en est que plus estimée. Entre plusieurs propriétés, la plus singulière, est qu'elle donne au fil une différence

Histoire Naturelle. de poids, suivant les différentes heures du jour. Un Marchand, qui en achete avec cette connoissance, ne manque point de spécifier l'heure à laquelle le fil & les ouvrages teints, seront pesés. Une autre particularité, assez remarquable, c'est que cette teinture n'est jamais si belle & si parfaite dans le fil de lin, que dans celui de coton; sur quoi M. d'Ulloa souhaiterait que les expériences fussent multipliées sur toutes sortes de fils.

On a remarqué, à l'occasion de Guayaquil, que les champs de cette Jurisdiction produisent naturellement une si prodigieuse quantité de cacaotiers, qu'une partie des fruits est abandonnée aux singes. Cet arbre demande une description. Sa hauteur ordinaire est de dix-huit à vingt pieds, & non de quatre à cinq, comme l'ont prétendu quelques Ecrivains, qui n'en avaient peut-être vu que de jeunes. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en quatre ou cinq troncs, plus ou moins suivant la vigueur de sa principale racine. Chaque tronc a depuis quatre jusqu'à sept pouces de diamètre. A mesure que l'arbre croît, il panche vers la terre; ce qui fait que ses branches sont éparpillées, c'est-à-dire, éloignées les unes des autres. Leurs feuilles sont longues de quatre jusqu'à six pouces sur trois ou quatre de large, fort lisses, d'une odeur agréable, & terminées en pointe, font

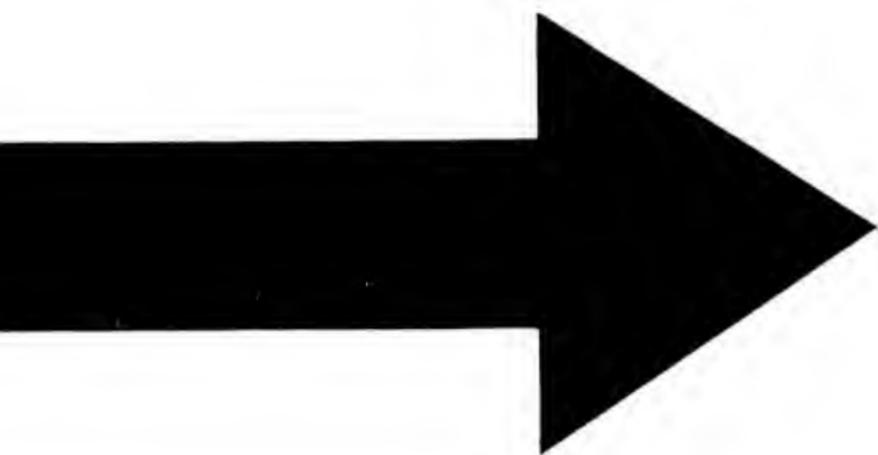
semblable
connu en
Chine, &
Portugal.
seulement
verd plus
l'arbre, c
gouffes qu
cédées d'un
pistil contie
loppant, ju
sur quatre à
melon poin
jusqu'à la F
deur, que
font pas néan
volume n'est
seur de la h
de beaucoup
est attachée
grande l'est à
qu'ordinairem
l'une près de
nutritif, & de
aux dépens d
La gouffe
dant le cours
mince, lisse &

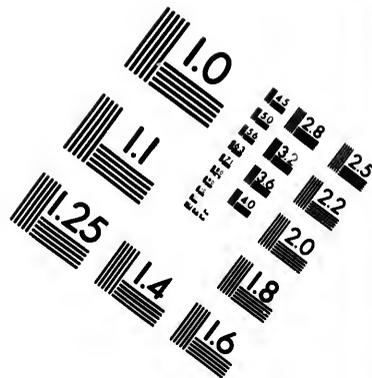
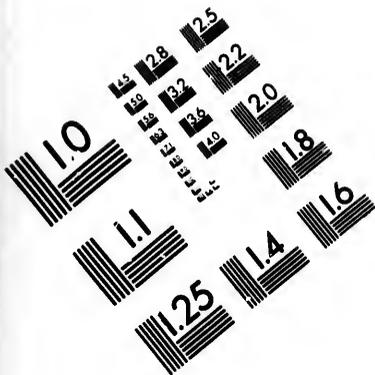
semblables , en un mot , à celle de l'oranger connu en Europe , sous le nom d'*oranger de la Chine* , & au Pérou , sous celui d'*oranger de Portugal*. Elles diffèrent un peu , dans la couleur seulement , que la feuille du cacaoïer a d'un verd plus foncé & moins luisant. Des troncs de l'arbre , comme de ses branches , naissent les gouffes qui contiennent le fruit. Elles sont précédées d'une fleur blanche & fort grande , dont le pistil contient la gouffe , qui croît , en se développant , jusqu'à six ou sept pouces de longueur , sur quatre à cinq de large. Sa figure est celle d'un melon pointu , & divisé en côtes , depuis la tige jusqu'à la pointe , avec un peu plus de profondeur , que dans le melon. Toutes ces gouffes ne sont pas néanmoins de la même grandeur , & leur volume n'est pas toujours proportionné à la grosseur de la branche ou du tronc. Il s'en trouve de beaucoup plus petites , & souvent une petite est attachée au tronc principal , tandis qu'une grande l'est à un rameau très-foible. On observe qu'ordinairement , de deux gouffes qui croissent l'une près de l'autre , l'une tire à soi tout le suc nutritif , & devient , par conséquent , fort grande aux dépens de l'autre.

La gouffe est verte , comme les feuilles , pendant le cours de la végétation , & son écorce est mince , lisse & unie ; mais , en cessant de croître ,

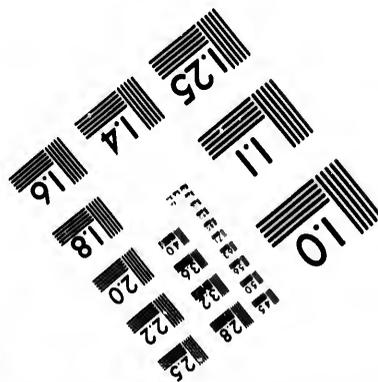
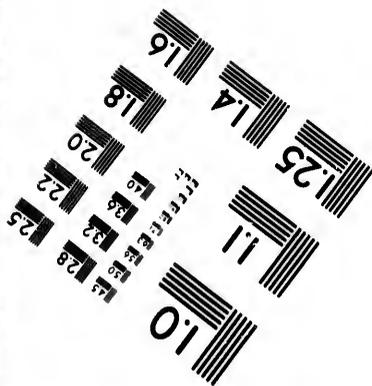
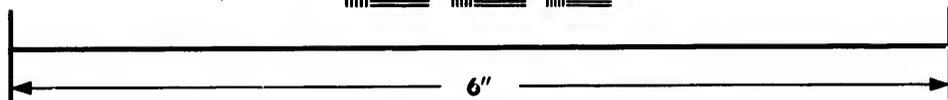
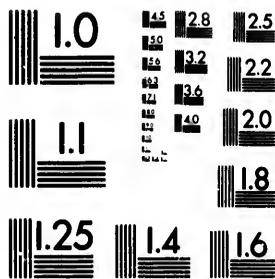
Histoire
Naturelle.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8 2.5
1.8 3.2 2.2
2.0
1.8

10

Histoire Naturelle. elle devient jaune. La cueillant alors , & la coupant en ruelles , on découvre sa chair , qui est blanche , pleine de jus , & qui renferme de petits pepins , disposés le long des côtes , de la même consistance que la chair même , mais plus blancs , revêtus d'une membrane ; ils se mangent , comme tout autre fruit ; & leur goût , qui tire sur l'aigre , n'a rien de désagréable ; mais ils passent pour fiévreux dans le Pays. Dès que la gouffe est jaune en-dehors , on juge que le cacao commence à se nourrir de sa propre substance , que le pepin durcit en croissant , & que le fruit touche à sa parfaite maturité. Bientôt la couleur jaune devient pâle. Ensuite les pepins ayant achevé de mûrir , l'écorce de la gouffe prend une couleur de musc foncée ; & c'est le temps où l'on doit cueillir le fruit. L'épaisseur de l'écorce est alors d'environ deux lignes , & chaque pepin se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gouffe.

Aussi-tôt qu'elle est détachée de l'arbre , on l'ouvre , pour en vider les pepins sur des cuirs de bœufs secs , ou plus ordinairement sur des feuilles de *vijahuas*. On les y laisse sécher. Ensuite on les renferme dans des peaux , & c'est dans cet état qu'ils sont transportés pour être vendus. La vente s'en fait par charges , dont chacune contient quatre-vingt-une livres de poids. Le prix n'en est

pas fixe. Q
donner à si
monte poin
bouchés son
trois à quar
dans d'autres
à proportion
La récolte
sans aucune
lité. Ces deu
de la Jurisdi
quante mille
être cultivés
d'eau , sans q
bientôt : il fa
de l'ombrage
Soleil ne tom
manque poin
plus robustes
& fructifier.
d'autant plus
grandes plain
& qu'on peut
des rivieres. U
c'est que tous
ment. Toute l
plantes , qu'un
quer de prod

pas fixe. Quelquefois la disette d'acheteurs les fait donner à six ou sept réales la charge, ce qui ne monte point aux frais de la récolte. Si les débouchés sont plus heureux, le prix courant est de trois à quatre piastras. A l'arrivée des galions, & dans d'autres occasions de cette nature, il augmente à proportion du débit.

Histoire
Naturelle.

La récolte du cacao se fait deux fois par an, sans aucune différence dans l'abondance & la qualité. Ces deux récoltes produisent, dans l'étendue de la Jurisdiction de Guayaquil, environ cinquante mille charges de cacao. Les cacaotiers, pour être cultivés régulièrement, demandent beaucoup d'eau, sans quoi ils se dessèchent, & dépérissent bientôt: il faut aussi qu'ils aient continuellement de l'ombrage, ou du moins que les rayons du Soleil ne tombent pas directement dessus. On ne manque point de planter autour d'eux des arbres plus robustes, à l'abri desquels ils puissent croître & fructifier. Le terroir de Guayaquil leur est d'autant plus favorable, qu'il est composé de grandes plaines, qui sont inondées pendant l'hiver, & qu'on peut arroser en été, par les canaux tirés des rivières. Un autre avantage pour le cacaotier, c'est que tous les autres arbres y croissent facilement. Toute la culture consiste à sarcler de petites plantes, qu'un terroir si humide ne peut manquer de produire en abondance, & qui ôtent

Histoire aux arbres la meilleure partie de leur nourriture.
Naturelle. On vante beaucoup une laine particulière aux Pays de Guayaquil, qui s'appelle *laine de Leibo*, du nom d'un arbre qui la produit. Il est fort haut & fort touffu. Le tronc en est droit, les feuilles rondes, & de grandeur médiocre. Il pousse entre ses feuilles une petite fleur, dans laquelle se forme une espèce de coccon, d'un pouce & demi ou deux pouces de longueur, sur dix ou douze lignes de diamètre, qui contient cette laine. Dans cette maturité, le coccon s'ouvre, & laisse voir un flocon de petits fils, qui tire un peu sur le rouge, beaucoup plus doux & plus fin que le coton. Cette espèce de laine est si déliée, que les habitans du Pays ne croient pas qu'on puisse la filer. Mais le Voyageur qu'on cite, n'en accuse que leur ignorance, & juge que, s'ils parviennent à trouver une méthode, qu'il croit possible, l'extrême finesse cette laine lui fera mériter le nom de soie. jusqu'à présent, le seul usage qu'on en fasse, est d'en remplir des matelas. Elle y est d'autant plus propre, qu'outre sa mollesse naturelle, elle se leve & se gonfle au Soleil, jusqu'à rendre la toile du matelas aussi tendue qu'un tambour, sans s'affaïbler ensuite à l'ombre, si le lieu n'est humide, qualité contraire, qui ne manque point de l'applatir. On lui attribue, dans le Pays, le défaut d'être

extrêmement
 sonnes, qui
 matelas de ce
 qui s'en fust

Les peuple
 à la pêche, su
 une herbe d
 Leur méthod
 qu'ils mâche
 porent ensui
 herbe est si f
 le faire furna
 qu'il ne rest
 prendre. Tou
 goûtent de c
 mais le gros
 moins lorsqu
 craindre d'en
 rience n'avait

Le plus gr
 esteros de Gu
 le bagre. Sa lon
 Il est fade &
 il se mange
 donne pour u
 poisson de trè
 gnés de la Vi
 peut supposer

extrêmement froide; mais, d'une infinité de personnes, qui avaient couché toute leur vie sur des matelas de cette laine, l'Auteur n'en a pas connu qui s'en fussent trouvées mal.

—————
Histoire
Naturelle.

Les peuples de la même Jurisdiction emploient à la pêche, sur-tout dans les *esteros*, ou les canaux, une herbe du Pays, qu'ils nomment *barbaséo*. Leur méthode est d'en prendre une bouchée, qu'ils mâchent soigneusement, & qu'ils incorporent ensuite dans leurs amorces. Le jus de cette herbe est si fort, qu'il enivre le poisson, jusqu'à le faire furnager comme s'il était mort; de sorte qu'il ne reste au pêcheur que la peine de le prendre. Toutes les espèces de petit poisson qui goûtent de ce jus, meurent de leur ivresse; mais le gros revient à son état naturel, du moins lorsqu'il n'en a pas trop pris. On pourrait craindre d'en manger, après cette épreuve, si l'expérience n'avait appris qu'on le peut sans danger.

Le plus gros poisson, qu'on prenne dans les *esteros* de Guayaquil, est celui qu'on nomme le *bagre*. Sa longueur est de quatre ou cinq pieds. Il est fade & mal-sain dans sa fraîcheur; mais il se mange gardé. Le *robalo*, qu'on nous donne pour une espèce de loup marin, est un poisson de très-bon goût dans les *esteros* éloignés de la Ville. La grande riviere, où l'on ne peut supposer que le poisson ne soit pas dans

Histoire
Naturelle.

une extrême abondance , est continuellement appauvrie par une si grande quantité de caymans , qu'on en prend occasion de décrire ici ceux de l'Amérique Méridionale.

Cet animal , qui est une sorte de crocodile , & que les Espagnols nomment *lagarto* , ou lézard , parce qu'il lui ressemble beaucoup , diffère moins ici par la forme , que par quelques propriétés inconnues dans les autres , ou peut-être plus mal observées. Quoiqu'amphibie , il ne va dans l'eau que pour y chercher sa nourriture ; & son séjour ordinaire est sur le bord des rivières. Il y en a de si monstrueux , que M. d'Ulloa leur donne jusqu'à dix-huit ou vingt pieds de long. Tandis qu'ils sont à terre , ils s'y tiennent couchés sur la rive , semblables à ces troncs d'arbres à demi-pourris , que l'eau laisse quelquefois dans son cours. Ils ont sans cesse la gueule ouverte , pour attendre qu'il s'y rassemble une grande quantité de mouches , & ne la ferment que pour les avaler. Malgré ce que d'autres Voyageurs ont écrit de leur audace , M. d'Ulloa convient qu'ordinairement ils fuient les hommes , & que , s'ils en aperçoivent un , ils se précipitent aussi-tôt dans l'eau. Mais cette observation généralement vrai , de tous les animaux malfaisans , laisse lieu à beaucoup d'exceptions , comme on va le voir encore tout-à-l'heure , à l'occasion

des caymans
cailles si for
l'exception d
pénétrable.

Ici , comme
mérique , la
sur le bord
moins de cer
mais M. d'U
de couvrir
les y laisser ,
& même à l
d'en faire d
s'éloigne enf
jours , dont
le nombre ,
du mâle ; ell
œufs , elle en
sortent , avec
entière , il n
mere les mer
son cou , pou
peuplade : ma
en enlèvent
mange autan
vore ceux q
savent pas n
compte , qu

des caymans. Ils ont tout le corps revêtu d'écaillés si fortes, qu'elles résistent aux balles, à l'exception de l'aisselle, qui est le seul endroit pénétrable.

Histoire
Naturelle.

Ici, comme dans les autres parties de l'Amérique, la femelle du cayman dépose ses œufs sur le bord de la rivière, & n'en pond pas moins de cent dans l'espace d'un ou deux jours : mais M. d'Ulloa observe qu'après avoir eu soin de couvrir de sable le trou qu'elle a fait pour les y laisser, elle a le soin de se rouler dessus, & même à l'entour, dans la vue apparemment d'en faire disparaître toutes les marques. Elle s'éloigne ensuite de ce lieu, pendant quelques jours, dont il ne paraît pas qu'on ait observé le nombre, après lesquels elle revient, suivie du mâle ; elle écarte le sable, & découvrant les œufs, elle en casse la coque. Aussi-tôt les petits sortent, avec si peu de peine, que, de la ponte entière, il n'y a presque pas un œuf perdu. La mère les met sur son dos & sur les écaillés de son cou, pour gagner l'eau avec cette nouvelle peuplade : mais, dans l'intervalle, les gallinazos en enlèvent quelques-uns ; & le mâle même en mange autant qu'il peut. D'ailleurs la mère dévore ceux qui se détachent d'elle, ou qui ne savent pas nager tout-d'un-coup ; & sur ce compte, qui doit avoir demandé des obser-

Histoire
Naturelle.

varions extrêmement attentives, on assure que d'une si nombreuse couvée, à peine en reste-t-il cinq ou six.

Les gallinazos sont les plus cruels ennemis des caymans. Ils en veulent sur-tout à leurs œufs, dont la coque est blanche comme celle d'un œuf de poule, mais beaucoup plus épaisse; & leur adresse est extrême pour les enlever. En été, qui est la saison de cette ponte, lorsque les bords du fleuve cessent d'être inondés, ils demeurent comme en sentinelle sur les arbres, le corps caché sous les feuilles, & suivent des yeux tous les mouvemens de la femelle. Ils la laissent pondre tranquillement, sans interrompre même les précautions qu'elle prend pour cacher ses œufs: mais à peine s'est-elle retirée, que, fondant sur le nid, ils les découvrent avec le bec, les serres & les ailes. Le festin serait grand pour les premiers, s'il n'en arrivait un beaucoup plus grand nombre, qui leur ravissent une partie de leur proie. « Je me suis souvent amusé, dit le grave & savant Voyageur, à voir cette manœuvre des gallinazos; & la curiosité me fit prendre aussi quelques-uns de ces œufs. Les Habitans du Pays ne font pas difficulté d'en manger, lorsqu'ils en trouvent de frais. Sans cette guerre, que les hommes & les animaux font aux caymans, toutes les eaux du fleuve & toute la

» plaine ne su-
» naîtraient de
» cette destruc-
» combien il

Non-seule-
naire du poiss-
d'art que les p-
huit ou dix e-
bouchure d'un
fon dont ils n'a-
forment ce co-
sont placés à l-
devant eux, à
valle. Le cay-
Lorsqu'il tient
peu-à-peu, il
mache pour l'a-

Quand ces a-
que le poisson
ils quittent le b-
les plaines vois-
sont pas à cou-
qu'une fois ils
deviennent si
des rivieres. I-
pour celle des
tristes exemple
gard des enfans

» plaine ne suffiraient pas pour contenir ceux qui
 » naîtraient de ces nombreuses pontes, puisqu'après
 » cette destruction, il est impossible de s'imaginer
 » combien il en reste encore. »

Histoire
 Naturelle.

Non-seulement ils font leur nourriture ordinaire du poisson ; mais ils le pêchent avec autant d'art que les plus habiles Pêcheurs. Ils se joignent, huit ou dix ensemble, & vont se placer à l'embouchure d'un estero, d'où il ne sort aucun poisson dont ils n'aient ainsi le choix ; & , pendant qu'ils forment ce cordon à l'entrée du canal, d'autres sont placés à l'autre bout, pour donner la chasse, devant eux, à tout ce qui se trouve dans l'intervalle. Le cayman ne peut manger sous l'eau. Lorsqu'il tient sa proie, il s'éleve au-dessus, & peu-à-peu, il l'introduit dans sa gueule, où il la mache pour l'avaler.

Quand ces animaux sont pressés de la faim, & que le poisson ne suffit pas pour les rassasier tous, ils quittent le bord de l'eau pour se répandre dans les plaines voisines. Les veaux & les poulains ne sont pas à couverts de leurs attaques ; & lorsqu'une fois ils ont goûté de leur chair, ils en deviennent si avides, qu'ils renoncent à la chasse des rivieres. Ils prennent le temps des ténèbres pour celle des hommes & des bêtes. On a de tristes exemples de leur voracité, sur-tout à l'égard des enfans, qu'ils se hâtent d'emporter au

Histoire
Naturelle.

fond de l'eau, comme s'ils craignent que leurs cris ne leur attirent du secours; & lorsqu'ils les ont étouffés, ils viennent les manger au-dessus. Un Canotier qui s'endort imprudemment sur les planches de son canot, ou qui alonge dehors le bras ou la jambe, est souvent tiré dans l'eau, & dévoré sur-le-champ. Les caymans, qui ont goûté de la chair humaine, sont toujours les plus terribles. Entre divers pièges qu'on emploie pour les prendre ou les tuer, celui qu'on nomme *casoneta*, est une espèce d'hameçon composé d'un morceau de bois fort & pointu par les deux bouts, qu'on enveloppe dans le foie de quelque animal. On l'attache au bout d'une grosse corde, liée par l'autre bout à quelque pieu. Il flotte sur l'eau; & le premier cayman qui l'aperçoit ne manque point de l'engloutir: mais les pointes du bois lui perçant les deux mâchoires, il demeure pris, sans pouvoir ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre: là, devenant furieux, il s'élançe contre les assistants, qui ne craignent point de l'irriter, parce qu'il ne peut plus leur faire d'autre mal que de les renverser par terre.

Les caymans de Guayaquil ont la tête plus longue que celle du lézard, quoique les Espagnols leur en donnent le nom. Elle se termine en pointe, formant un museau comme le grouin du cochon. Dans les rivieres, ils tiennent continuellement

D E

cette partie ho
ont besoin de
Leurs deux m
ferrées, très-fo
Le même cli
breux à Guay.
nombreable d'i
terre. Les coul
les centipèdes
maisons, au ris
voir à tous m
C'est un dange
mais qui redou
Il semble, dit
infectes par mi
qu'en tout autr
de se coucher t
is. Quelques
toujours cachés
les Esclaves N
dorme environ
laisse aucun pa
volans va si lo
meurer allumé
d'un fanal. Ils
se précipitent
éteint e aussi-tô
une espèce de

cette partie hors de l'eau, d'où l'on conclut qu'ils ont besoin de respirer souvent un air grossier. Leurs deux mâchoires sont garnies de dents fort serrées, très-fortes & très-pointues.

Histoire
Naturelle.

Le même climat qui rend les caymans si nombreux à Guayaquil, y produit une quantité innombrable d'insectes, qui infectent l'air & la terre. Les couleuvres, les viperes, les scorpions, les centipèdes, entrent familièrement dans les maisons, au risque, pour les Habitans, de recevoir à tous momens quelque piquure mortelle. C'est un danger qui dure pendant toute l'année, mais qui redouble dans le tems de l'inondation. Il semble, dit M. d'Ulloa, qu'il pleuve alors des insectes par milliers, & qu'ils aient plus d'agilité qu'en tout autre temp^s. On se garde bien alors de se coucher sans avoir soigneusement visité les lits. Quelques-uns de ces animaux s'y trouvent toujours cachés. Il n'y a personne, sans excepter les Esclaves Nègres & les Américains, qui ne dorme environné d'un *toldo*, grand drap qui ne laisse aucun passage. La persécution des insectes volans va si loin, qu'une chandelle ne peut demeurer allumée trois ou quatre minutes, hors d'un fanal. Ils voltigent autour de la lumière, & se précipitent dessus, de maniere qu'elle est éteinte aussi-tôt. Une autre plaie de la Ville est une espèce de rats, qu'on y nomme *pericotes*,

**Histoire
Naturelle.**

dont toutes les maisons se trouvent remplies. A peine la nuit arrive, qu'ils sortent de leurs retraites, pour trotter dans les appartemens, avec tant de bruit, que le sommeil n'y résiste point. Ils escaladent les lits & les armoires. Si l'on pose une chandelle allumée dans un lieu où ils puissent atteindre, ils l'enlèvent aux yeux des Habitans, & vont la manger dans un coin de la même chambre : le danger du feu auquel on seroit sans cesse exposé, est une autre raison pour n'en tenir jamais d'allumée que dans une lanterne. Avec toutes ces incommodités & celle d'une chaleur insupportable, les Naturels du Pays en préfèrent le séjour à celui des montagnes, tant ils en craignent le froid, que les Européens néanmoins y trouvent médiocre. L'été, suivant M. d'Ulloa, est la saison la plus supportable à Guayaquil, parce qu'alors l'on y est à couvert d'une partie de ces peines. Il reproche à quelques Auteurs de s'être trompés sur ce point. La chaleur, dit-il, est moins étouffante, parce que les vents de Sud-Ouest & d'Ouest-Sud-Ouest, y soufflent alors : on les appelle *chandui*, du nom d'une montagne d'où ils viennent. Ils soufflent régulièrement depuis midi, jusqu'à cinq ou six heures du matin. Le ciel, pendant ce temps, est toujours serein ; les pluies sont rares, les vivres en abondance, & les fruits de meilleur goût, principalement les me-

lons, & cette
mée *sandia*.
riviere, dan
sujet, dans
res, qui dev
jette l'usage
qui n'y est p
que ses prop
qu'on se figu
peut conveni
Les Habitans
cheur de leur
Guayaquil, e
D'ailleurs ils
fruits, qui le
communes p
l'autre.

A Guayaquil
acte ; sans co
qui vont que
rement la vu
vapeurs conti
terroir, tout
queuses.

On a parlé
de quelques
lesquelles on
les *béjuques* ;

lons, & cette autre espèce du même fruit, nommée *sandias* ou *anguries*, qu'on apporte par la riviere, dans de grandes balles. En hiver, on est sujet, dans Guayaquil, aux fièvres tierces & quartes, qui deviennent mortelles, parce qu'on y rejette l'usage du quinquina; spécifique du Pays, qui n'y est pas négligé, suivant M. d'Ulloa, parce que ses propriétés y sont inconnues, mais parce qu'on se figure qu'avec une qualité chaude, il ne peut convenir à ceux qui sont nés dans ce climat. Les Habitans des montagnes, accoutumés à la fraîcheur de leur air, ne peuvent supporter celui de Guayaquil, qui les affaiblit jusqu'à la langueur. D'ailleurs ils s'y laissent tenter par la beauté des fruits, qui leur causent bientôt des fièvres, aussi communes pour eux dans une saison que dans l'autre.

A Guayaquil, on est fort sujet aussi à la cataracte; sans compter d'autres maladies des yeux, qui vont quelquefois jusqu'à faire perdre entièrement la vue. M. d'Ulloa ne les attribue qu'aux vapeurs continuelles du Pays, que la qualité du terroir, toute de craie, rend extrêmement visqueuses.

On a parlé, dans la Description du même Pays, de quelques productions de son terroir, entre lesquelles on n'a fait que nommer les *vijahuas* & les *béjuques*; deux plautes dont les propriétés

Histoire
Naturelle.

**Histoire
Naturelle.**

méritent plus d'attention. Les vijahuas sont des feuilles si grandes, qu'elles pourroient servir de draps dans un lit. Elles naissent sans tige. Leur longueur commune est de cinq pieds, sur deux pieds & demi de large ; & la principale côte, qui sort immédiatement de terre, est large de quatre à cinq lignes. Tout le reste de la feuille est fort lisse & fort uni. La couleur en est verte en-dans, blanche en-dehors ; & le côté extérieur se trouve naturellement couvert d'une poussière fine & gluante. On a remarqué que, dans les déserts de Guayaquil, ces feuilles servent à bâtir sur-le-champ des huttes : mais elles s'emploient, dans tout le pays, à couvrir les maisons, sans compter qu'elles servent d'enveloppe pour transporter le poisson, le sel, & toutes les marchandises qu'on veut garantir de l'humidité.

Le béjuque est une sorte de lien de bois ou de corde naturelle, dont on distingue deux espèces ; l'une qui croît de la terre, & qui s'entortille autour des arbres ; l'autre qui n'est qu'une sorte de branche souple de certains arbres, & qui a les mêmes propriétés que la première ; ce qui fait juger que le béjuque est moins le nom de la plante que celui de ses qualités. Les béjuques des deux espèces croissent en se courbant, jusqu'à ce qu'ils touchent la terre, & qu'en s'étendant ils joignent un autre tronc, autour duquel ils montent

&

D
& s'entortille
tinuent de cr
sont si souples
les plier sans le
très-ferrés & r
peine de coup
mais les plus
jusqu'à sept c
ception des p
peu propres
à faire diver
même plusieurs
torons ; pour
servent aux bal
dans l'eau.
La singularité
description. Ce
lui d'un arbre,
parence d'une
à côté d'un pu
de long duquel
venu à le domi
pour dérober
rayons du Soleil
de consumant pa
Ensuite il devie
de la première

Tome XI

Et s'entortillent jusqu'à sa cime; & de là ils continuent de croître en descendant jusqu'à terre. Ils sont si souples & si flexibles, qu'on peut les tordre & les plier sans les rompre. On en fait même des nœuds très-ferrés & très-fermes. Ceux qu'on ne prend pas la peine de couper, deviennent excessivement gros; mais les plus minces ont depuis quatre à cinq jusqu'à sept ou huit lignes de diamètre. A l'exception des plus gros, dont la dureté les rend peu propres au même usage, ils servent tous à faire diverses sortes de liens. On en joint même plusieurs ensemble, comme autant de torons, pour faire des câbles d'amarrage, qui servent aux balzes, & qui se conservent fort bien dans l'eau.

La singularité du *matapalo*, mérite aussi une description. Ce nom, qui signifie *tue-pieu*, est celui d'un arbre, qui n'a dans son origine que l'apparence d'une foible plante. Il croît fort mince, à côté d'un puissant arbre auquel il se joint, & se long duquel il monte, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le dominer. Alors sa houpe s'élargit assez pour dérober à son soutien l'influence des rayons du Soleil. Il se nourrit de sa substance, & se consumant par degrés, il prend à la fin sa place. Ensuite il devient si gros, qu'on en fait des canots de la première grandeur, à quoi la quantité

Histoire
Naturelle.

de ses fibres & sa légèreté le rendent très propre.

Le manglier, qu'on n'a décrit que dans les Voyages d'Afrique, & qu'on trouve nommé *mangrove* par les Anglais, *paletuvier* par les Français, *mangle* par les Traducteurs des Relations Hollandaises, croît avec quelques différence dans l'Amérique Méridionale. On en a déjà distingué deux espèces, dont l'une, suivant Waffer, peut servir à la teinture; mais ses propriétés générales sont, premièrement de naître & de se nourrir dans les terres que le flot de la mer inonde tous les jours, c'est-à-dire, dans des lieux bourbeux, où la corruption s'engendre aisément; aussi tous les lieux de l'Amérique, où l'on trouve des mangliers, répandent-ils une fort mauvaise odeur. 2.^o En sortant de terre, cet arbre commence à se diviser en branches nouvelles & produit par chaque nœud une infinité d'autres branches, qui se multiplient jusqu'à former un entrelacement impénétrable. Lorsqu'il devient un peu grand, on ne distingue plus les rejetons des principales branches, outre leur confusion, celles de la première production & de la sixième, sont d'une égale grosseur, qui est, dans toutes, d'environ deux pouces de diamètre. Elles sont si souples, qu'on les tord im-

blement por
vent être co
Quoiqu'elles
les troncs p
en hauteur.
paraison des
pouce & den
sont rondes,
hauteur com
dix-huit à vi
pouces de dia
mince & rab
ligne d'épaisse
pact, & si fo
qu'il est fort
qui ne perme
mer, quoiqu'
pas s'y corton
En traitant
Pérou, il ne
férence qu'il
les Provinces
supposer beau
de leurs prod
dans les contr
de vallées ou
aient un sens
premier, les

à l'aise pour les rompre, & qu'elles ne peuvent être coupées qu'avec le tranchant d'un fer. Quoiqu'elles s'étendent presque horizontalement, les troncs principaux ne laissent pas de croître en hauteur. Les feuilles sont petites, en comparaison des branches : elles n'ont pas plus d'un pouce & demi ou de deux pouces de long. Elles sont rondes, épaisses, & d'un verd pâle. La hauteur commune des plus grands troncs est de dix-huit à vingt pieds, sur huit, dix & douze pouces de diamètre. Ils sont couverts d'une écorce mince & raboteuse, qui n'a guères plus d'une ligne d'épaisseur. Leur bois est si pesant, si compact, & si solide, qu'il s'enfoncé dans l'eau; & qu'il est fort difficile à couper; deux propriétés qui ne permettent pas de l'employer souvent en mer, quoiqu'elles lui donnent l'avantage de ne pas s'y corrompre aisément.

En traitant des plantes & des animaux du Pérou, il ne sera pas inutile de rappeler la différence qu'il faut mettre entre les situations de ses Provinces, qui doivent toujours en faire supposer beaucoup dans la nature & les qualités de leurs productions. Ainsi, les unes croissent dans les contrées chaudes, qui portent le nom de *vallées* ou d'*yungas*, quoique ces deux mots aient un sens différent; car on entend, par le premier, les petites plaines enfoncées entre les

marquable, demande une explication particulière.

La chirimoya, par exemple, y passe pour le plus délicieux de tous les fruits, & les Européens lui refusent pas cet honneur. Sa grosseur n'est pas égale : il s'en trouve, depuis un & deux jusqu'à cinq pouces de diamètre. Elle est ronde, un peu aplatie par la tige, où elle forme une espèce de nombril. Son écorce est mince, molle, unie à la chair, dont elle ne peut être séparée qu'avec un couteau, & d'un verd obscur avant sa maturité; mais, en mûrissant, sa couleur devient plus claire. Elle a plusieurs côtes ou veines, qui la couvrent comme autant d'écailles : le dedans est blanc, mêlé de quelques fibres presque imperceptibles, dont se forme un trognon, qui s'étend d'un bout du fruit à l'autre. Le jus en est doux, avec un léger mélange d'acide, & l'odeur très-agréable. Les pepins, ou graines, sont enveloppés dans la chair. Leur longueur est d'environ sept lignes de long, & leur largeur de trois à quatre de large. Ils sont un peu plats, avec des raies qui rendent leur surface inégale.

L'arbre qui porte cet agréable fruit, est haut de six à sept toises. Le tronc en est rond, gros, un peu noueux. Ses feuilles sont arrondies, mais un peu plus larges que longues, & se terminent en pointe : elles ont environ trois pouces de long,

**Histoire
Naturelle.**

sur deux & demi de large , & leur couleur est un verd foncé. C'est une singularité, dans ce climat , que la propriété qu'a cet arbre de se dépouiller de ses feuilles pour en prendre de nouvelles , qui se sechent à leur tour , & tombent tous les ans. Sa fleur jouit aussi d'une propriété distinguée : elle est d'abord verte c'est-à-dire, de la couleur des feuilles; & , dans sa perfection, elle prend un beau verd jaunâtre. Par la forme, elle ressemble à la fleur de capricorn quoiqu'un peu plus grosse & plus épaisse. Elle s'ouvre en quatre pétales , qui ne font pas un plus beau calice du monde ; mais son odeur n'est pas d'un agrément, dont on assure que rien n'approche. Ces fleurs ne sont pas nombreuses : l'arbre ne produit pas plus qu'il ne peut nourrir de fruit & ce nombre même est diminué par la passion des femmes pour leur odeur. On en cueille beaucoup, parce qu'elles se vendent fort cher.

Dans toute la Province de Quito, on donne le nom de *guabas* à un fruit qu'on appelle *caes* dans tout le reste du Pérou. Il consiste dans une cosse, un peu plate de deux côtés, longue ordinairement d'environ quatorze pouces, qui dans cette longueur varie suivant le terroir, & est d'un verd foncé. Elle est toute couverte d'un duvet qui est doux lorsqu'on y passe la main du haut en bas, & rude, au contraire, en remon-

On l'ouvre
diverses cav
gieuse & lég
moëlle renfe
dénaturée,
qu'une lign
qui fait d'ail
ressemble à
qu'il est hau
plus grandes
La grenac
la forme d'
grosse. L'éco
dehors, & c
elle est blanc
viron une li
renferme est
une infinité
durs que ceu
cette substan
membrane ex
nadille est ai
si cordial, q
excès, sans a
un arbre, m
semble à celle
& répand un
de la grenac

On l'ouvre en long ; & d'un bout à l'autre ses diverses cavités sont remplies d'une moëlle spongieuse & légère , de la blancheur du coton. Cette moëlle renferme des pepins noirs d'une grosseur démesurée , puisqu'ils ne laissent autour d'eux qu'une ligne & demie d'espace à la moëlle , qui fait d'ailleurs un jus frais & doux. L'arbre ressemble à celui de l'aguacate , c'est-à-dire , qu'il est haut & touffu. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles du chirimoyer.

La grenadille du Pérou a , comme ailleurs , la forme d'un œuf de poule , mais elle est plus grosse. L'écorce en est fort lisse , luisante en dehors , & de couleur incarnate. En dedans , elle est blanche & molle. Son épaisseur est d'environ une ligne & demie. La substance qu'elle renferme est visqueuse & liquide. On y trouve une infinité de petits grains , ou pepins , moins durs que ceux des grenades ordinaires ; & toute cette substance est séparée de l'écorce par une membrane extrêmement fine. Le goût de la grenadille est aigre-doux , mais si rafraichissant & si cordial , qu'on peut manger de ce fruit avec excès , sans aucun danger. Il ne croît point sur un arbre , mais sur une plante , dont la fleur ressemble à celles qu'on nomme fleurs de la Passion , & répand une odeur fort douce. On remarque de la grenadille , comme de la plupart des

Histoire
Naturelle.

fruits du Pérou, que pour la manger bonne, il faut la garder quelque temps après l'avoir cueillie. Loin d'acquérir cette bonté sur l'arbre, elle se flétrit, lorsqu'elle est mûre, & se dessèche au point de perdre entièrement son goût.

La frutille, ou fraise du Pérou, est fort différente des fraises de l'Europe, non-seulement par sa grandeur qui est d'un bon pouce de long sur huit lignes de diamètre, mais encore par son goût, qui est plus aqueux, sans être moins agréable. Aussi renferme-t-elle beaucoup plus de jus. Cependant la plante ne diffère des nôtres que par les feuilles, qui sont un peu plus grandes.

L'oca, est une racine du Pérou, longue de deux ou trois pouces, & grosse d'environ six lignes dans une partie de sa longueur; car elle forme divers nœuds qui la rendent inégale & tortue. Elle est couverte d'une peau mince, jaune dans quelques-unes & rouge dans d'autres, ou mêlée quelquefois de ces deux couleurs. Cette racine se mange, a le goût de la châtaigne, avec cette différence, commune aux fruits de l'Amérique, qu'elle est douce. Elle se mange bouillie ou frite. On en fait des conserves au sucre, qui passent pour délicieuses dans le pays. La plante est moins grande que celle des *camotes* & des *yucas*.

D
La quinoa
au pays de
la forme, m
de couleur
de remède. L
de fort bon
spécifique ad
& d'apostum
s'ouvre, & l
en spirale, qu
qui est encor
espèce de lég
ans. Sa plant
quatre pieds.
blables à celle
milieu de la t
à six pouces d
dans laquelle
une sorte d'e
à l'eau, comm
faire cuire, p
Pour applicue
la moud, & l
on fait ensuite
contusion, il a
rompue qui co
On ne parle
pas différente

La *quinoa*, graine particulière & naturelle Histoire Naturelle.
 au pays de Quito, ressemble aux lentilles par la forme, mais elle est beaucoup plus petite, & de couleur blanche. Elle sert de nourriture & de remède. Dans la première acception, elle est de fort bon goût; &, dans la seconde, c'est un spécifique admirable contre toutes sortes d'abcès & d'apostumes. Lorsqu'on la fait cuire, elle s'ouvre, & laisse sortir un petit filament tourné en spirale, qui a l'apparence d'un vermicelle, & qui est encore plus blanc que la graine. Cette espèce de légume se sème & se coupe tous les ans. Sa plante croît à la hauteur de trois ou quatre pieds. Ses feuilles sont grandes, assez semblables à celles de la mauve, mais pointues. Du milieu de la tige, elle pousse une fleur de cinq à six pouces de long, semblable à celle du maïs, dans laquelle les grains de la semence forment une sorte d'épi. On mange la quinoa cuite à l'eau, comme le riz; & l'eau, qui sert à la faire cuire, passe pour un excellent apozème. Pour appliquer extérieurement la graine, on la moule, & l'on en fait bouillir la farine, dont on fait ensuite un cataplasme. Appliqué sur une contusion, il attire promptement l'humeur corrompue qui commençait à former un dépôt.

On ne parle point de la cochenille, qui n'est pas différente au Pérou de celle du Mexique;

**Histoire
Naturelle.**

mais on doit remarquer, avec M. d'Ulloa, qu'elle jusqu'à présent elle n'y croît que dans les Corrégimens de Hambato & de Loja, & dans quelques endroits du Tucuman.

La fameuse herbe, qui se nomme la *coca*, & qui était autrefois particulière à quelques cantons du Pérou, est aujourd'hui fort commune dans toutes les Provinces méridionales, par le soin que les Américains prennent de la cultiver. Elle croît même dans le Popayan : mais jusqu'aujourd'hui, la Province de Quito n'en produit point, & ses habitans en font peu de cas, tandis que tous les Péruviens la préfèrent aux pierres précieuses. C'est une plante foible, qui s'entrelace aux autres plantes : la feuille en est fort lisse, & longue d'environ un pouce & demi. Les Américains la mâchent, mêlée en portion égale avec une sorte de craie ou de terre blanche, qu'ils nomment *mambi*. Ils crachent d'abord ; mais ensuite ils avalent le jus avec leur salive, en continuant de mâcher la feuille & de la tourner dans leur bouche, jusqu'à ce qu'elle cesse de rendre du jus. Elle leur tient lieu de toute nourriture, aussi longtemps qu'ils en ont ; & , quelque travail qu'ils fassent, ils ne souhaitent pas d'autre soulagement. L'expérience fait voir, en effet, que cette herbe les rend vigoureux, & qu'ils s'affaiblissent lorsqu'elle leur manque : ils prétendent même qu'elle

raffermit le
La meilleure
Cusco. Il
dans les li
Américain
& les Pro
la quantité
salaire jour
M. d'UL
lument la
moins en
le nom de
rence, ni
dans l'usage
priétés.

Dans le
Popayan
nale de c
bres, d'ou
de gomme
ment *mop*
de laque
non-seuler
peut être
lante. La
On met c
& l'ayant
pinceau,

raffermit les gencives, & qu'elle fortifie l'estomac. La meilleure est celle qui croît aux environs de Cusco. Il s'en fait un grand commerce, sur-tout dans les lieux où l'on exploite les mines; car les Américains ne peuvent travailler sans cet aliment, & les Propriétaires des mines leur en fournissent la quantité qu'ils desirerent, en rabattant sur leur salaire journalier.

Histoire
Naturelle.

M. d'Ulloa est persuadé que la coca est absolument la même plante que celle qui n'est pas moins en usage dans les Indes orientales, sous le nom de bétel. Il n'y a, dit-il, aucune différence, ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'usage qu'on en fait, ni dans ses propriétés.

Dans le Bailliage de Pasto, qui appartient au Popayan, & qui est la partie la plus méridionale de ce Gouvernement, il se trouve des arbres, d'où l'on voit distiller sans cesse une sorte de gomme, ou de résine, que les habitans nomment *mopamopa*. Elle sert à faire toutes sortes de laque, ou de vernis en bois, & ce vernis est non-seulement si beau, mais si durable, qu'il ne peut être détaché, ni même terni par l'eau bouillante. La maniere de l'appliquer est fort simple. On met dans la bouche un morceau de la résine, & l'ayant délayé avec la salive, on y passe le pinceau, après quoi il ne reste qu'à prendre la

Histoire
Naturelle.

couleur qu'on veut, avec le même pinceau, & qu'à la coucher sur le bois, où elle forme un aussi bel enduit que ceux de la Chine. Les ouvrages que les Américains font dans ce genre, sont fort recherchés.

Le Pays de Quixos, reconnu pour la première fois en 1536, par Gonzale Diaz de Pigneda, visité par Gonzale Pizarre en 1539, & soumis en 1559, par Gil Ramirez d'Avalos, est dans un climat fort chaud, où les pluies sont continuelles, & qui ne differe de celui de Guayaquil, qu'en ce que l'été n'y est pas si long. Cette ressemblance s'étend jusqu'aux différentes sortes d'incommodités & de maux, qu'on y éprouve les mêmes, & les parties montagneuses n'y sont pas moins couvertes de bois épais, & d'arbres d'une prodigieuse grosseur. Mais on trouve, sur-tout vers les parties du Sud & de l'Ouest, des caneliers, qui ne sont point connus à Guayaquil, & de-là est venu, dès le temps de Pigneda, le nom de *Canelos*, que cette Province conserve encore. On en tire une certaine quantité de canelle, qui se distribue dans le pays de Quito & dans les vallées. Quoique moins fine que celle des Indes orientales, elle lui ressemble par l'odeur, par l'épaisseur de l'écorce & par la grosseur du tuyau; sa couleur est un peu foncée; mais la plus grande différence est dans le goût, que celle-ci a moins délicat &

D
plus piquant
ble, & ne r
La fleur &
sur-tout la f
peu de culte
leur canelle
forêts du m
arbre, dont
storax, est
rien d'égal.

qui s'oppose
crainte des
contre les Es
les tuer com

On trouve
nement de M
suadé, sur de
leur canelle e
Ceylan. Aussi
Quixos, la n
donne, pour
caneliers de M
lieux découve
fluence du So
rien à souffri
dont les racin
riture. On tir
copal, & de

plus piquant. La feuille est parfaitement semblable, & ne répand pas moins d'odeur que l'écorce. La fleur & la graine jettent un parfum si doux, sur-tout la fleur, que si ces arbres recevaient un peu de culture, il y a beaucoup d'apparence que leur canelle égalerait celle du Ceylan. Dans les forêts du même pays, on a découvert un autre arbre, dont la gomme, qui est une espèce de *storax*, est d'une odeur à laquelle on ne connaît rien d'égal. Elle est rare, par la même raison qui s'oppose à la culture des caneliers; c'est la crainte des Américains sauvages, que leur haine contre les Espagnols tient sans cesse à l'affût, pour les tuer comme des bêtes féroces.

On trouve aussi des caneliers dans le Gouvernement de Macas. M. d'Ulloa paraît même persuadé, sur des témoignages de grand poids, que leur canelle est réellement supérieure à celle de Ceylan. Aussi, pour la distinguer de celle de Quixos, la nomme-t-on *cannelle de Castille*. On donne, pour raison de cette excellence, que les caneliers de Macas sont ordinairement dans des lieux découverts, où rien ne leur dérobe l'influence du Soleil, & qu'ils n'ont, par conséquent, rien à souffrir du voisinage des autres arbres, dont les racines ne peuvent diminuer leur nourriture. On tire du même terroir beaucoup de copal, & de la cire, qu'on distingue par le nom

Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

de *cera de palo* , mais qui a le défaut d'être rouge , & de ne pas durcir. En général , toutes les cires de ces régions ne valent pas celles de l'Europe. M. d'Ulloa doute néanmoins si ce n'est pas faute de préparation , & parce qu'on ignore l'art de la nettoyer.

Entre les reptiles du pays de Macas , le plus extraordinaire , comme le plus redoutable , est un serpent , nommé *cuvi-mullinvo* , qui a la peau de couleur d'or , régulièrement tigrée , couverte d'écaillés , & dont toute la figure est affreuse. Sa tête est d'une grosseur démesurée , sa gueule est armée de dents longues & pointues. Jamais il ne lâche prise , lorsqu'il a saisi sa proie , & ses moindres blessures sont mortelles. Les Bravos , pour se rendre plus terribles , peignent sur leurs rondaches la figure de ce monstre.

Dans les montagnes du Pérou , qu'on nomme *Paramos* , c'est-à-dire , les plus élevées & les plus stériles , l'air est si rude , qu'en général , il n'y a point d'animaux qui puissent y faire un continu séjour. Cependant quelques-uns , dont la constitution s'en accommode moins , y vont paître quelques herbes qui leur conviennent. Tels sont les chevreaux , dont on rencontre quelquefois des troupes dans les plus hautes parties de ces lieux déserts , où , par conséquent , l'air est le moins supportable. La chasse de ces ani-

maux est
passionné
leurs par
qu'on po
d'Ulloa ,
prenaient
fois essayé
leurs chev
& d'un pa
montagnes
nôtres , n'
prélude si c
sur cet artic
La chasse
visées en deu
pour faire le
liers pour la
du jour , au
lévrier en le
les plus hau
battent le for
bruit à ce m
rain de trois
nombre des
le cheval le
tôt , & part
au cavalier d
quelques est

DES VOYAGES. 27

inaux est un exercice pour lequel on est fort passionné au Pérou. Il est remarquable d'eux par l'intrépidité qu'il demande , & qu'on pourrait nommer témérité, suivant M. d'Ulloa , si les hommes les plus sages n'y prenaient le même goût, après en avoir une fois essayé. Leur confiance est dans la bonté de leurs chevaux, qui courent avec tant de vitesse, & d'un pas si sûr au travers des rochers & des montagnes , que la légèreté la plus vantée des nôtres , n'est que lenteur en comparaison. Un prélude si curieux, ne nous permet pas de passer sur cet article.

Histoire Naturelle

La chasse se fait entre plusieurs personnes divisées en deux classes, l'une d'Américains à pied, pour faire lever les chevreuils , l'autre de cavaliers pour la course. On se rend, dès la pointe du jour, au sommet du Paramo , chacun avec un lévrier en lesse. Les cavaliers prennent poste sur les plus hautes roches , tandis que les piétons battent le fond des coulées , & joignent un grand bruit à ce mouvement. On embrasse ainsi un terrain de trois ou quatre lieues , à proportion du nombre des chasseurs. S'il part un chevreuil , le cheval le plus proche s'en aperçoit aussitôt, & part après lui , sans qu'il soit possible au cavalier de le retenir, ni de le gouverner, quelques efforts qu'il y emploie. Il court

**Histoire
Naturelle.**

par des descentes si roides, qu'un homme à pied n'y passerait pas sans précaution. Un étranger, témoin pour la première fois de ce spectacle, est saisi d'effroi, & jugé qu'il vaudrait mieux se laisser tomber de la selle, & couler jusqu'au bas de la descente, que de se livrer au caprice d'un animal, qui ne connaît ni frein, ni danger. Cependant le cavalier est emporté jusqu'à ce que le chevreuil soit pris, ou que le cheval, fatigué de l'exercice, après deux ou trois heures de course, cède la victoire à la bête qui continue de fuir. Ceux qui sont postés dans d'autres lieux, n'ont pas plutôt vu le mouvement du premier, qu'ils partent de même, les uns pour couper le chemin au chevreuil, les autres pour le prendre de front. Leurs chevaux n'ont pas besoin d'être animés; il leur suffit, pour s'élaner, de voir le départ d'un autre, d'entendre les cris des chasseurs & des chiens, ou d'appercevoir seulement l'agitation du premier qui découvre la bête. Alors le meilleur parti qu'on puisse prendre, est de leur laisser la liberté de courir, & de les animer même de l'éperon & de la voix; mais en même-temps il faut être assez ferme sur l'arçon, pour résister aux secousses qu'on reçoit de sa monture, en courant par les descentes, avec une rapidité capable de précipiter mille fois le cavalier par-dessus la tête du cheval,

du cheval.
celui qui ton
ou par l'en
poursuivant
l'écraser sous

On donne
parce qu'à p
jambes, qu'
mos. La plu
D'autres, q
moins ferme
le pas simple
plus grand
sont si légers
parer. Leur p
le pied de de
côté, &, sui
geur, au-lieu
vaux, le pied
ont eu le pie
loin, vis-à-v
devant de l'a
vement plus
chevaux ordin
doux pour le
naturelle; mais
ne sont pas
écuyers exprès
Tome X

du cheval. Il en coûte infailliblement la vie à celui qui tombe, soit par la violence de sa chute, ou par l'emportement du cheval même, qui, poursuivant sa course, ne manque gueres de l'écraser sous ses pieds.

Histoire
Naturelle.

On donne le nom de *paraméros* à ces chevaux, parce qu'à peine ont-ils la force de remuer les jambes, qu'on les exerce à courir dans les paramos. La plupart sont trotteurs ou traquenards. D'autres, qu'on nomme *aguillillas*, ne sont ni moins fermes, ni moins agiles. Ils ne vont que le pas simple, mais un pas si vif, qu'il égale le plus grand trot des autres, & quelques-uns sont si légers, qu'on ne connaît rien à leur comparer. Leur pas consiste à lever en même-temps le pied de devant & celui de derriere, du même côté, &, suivant l'explication du même Voyageur, au-lieu de porter, comme les autres chevaux, le pied de derriere dans l'endroit où ils ont eu le pied de devant, ils le portent plus loin, vis-à-vis, & même au-delà du pied de devant de l'autre côté, ce qui rend leur mouvement plus prompt du double, que celui des chevaux ordinaires, & d'ailleurs beaucoup plus doux pour le cavalier. Cette allure leur est naturelle; mais on l'enseigne à des chevaux qui ne sont pas de la même race, & l'on a des écuyers exprès pour les dresser. Les uns & les

Histoire
Naturelle.

autres ne sont pas distingués par leur beauté. On ne vante que leur légèreté, leur douceur & leur courage.

Les oiseaux que l'on trouve dans les paramos, ne sont gueres que des perdrix, des *condors* ou *buytres*, & des *zumbadors* ou *bourdonneurs*. On a déjà remarqué que les perdrix du Pérou ne ressemblent pas tout-à-fait à celles de l'Europe, & qu'elles peuvent être comparées plutôt à nos cailles : elles n'y sont pas en abondance.

Le condor ne passera plus pour un être imaginaire, depuis que les Mathématiciens de France & d'Espagne en ont vérifié l'existence par leurs yeux (a). C'est le plus grand oiseau de l'Amérique. Il ressemble, par la couleur & la forme, aux gallinazos, dont on a donné la description. Jamais on ne le voit dans les lieux bas, ce qui fait juger que sa complexion demande un air fort subtil. On l'apprivoise néanmoins dans les villages. Il est carnacier. On le voit souvent lever des agneaux du milieu des troupeaux qui paissent au bas des montagnes. M. d'Ulle

(a) On en vit un à Paris il y a quelques années mais d'une très-petite espèce. C'est un animal hideux plus gros de corps qu'aucun oiseau connu, & couvert d'un duvet très-épais.

D
en fut ré
guiso à la E
cette mon
traordinaire
d'un-coup
vait dans s
tomber d'un
fondre une
l'enlever, &
encore une f
que l'oiseau
Américains,
commis à la
Dans quel
commun que
y sont toujou
naturels du Pay
quelque anima
du jus de quel
l'enterrent, p
car on représe
ans cette préc
chair. On la dé
ent, la dévot
demeurer sans
facile de les a
es charognes,
leur forcée, car

En fut témoin. Un jour qu'il allait de *Lalanguso* à la Hazienda de *Pul*, qui est au pied de cette montagne, il remarqua une confusion extraordinaire dans un troupeau de moutons. Tout-d'un-coup il en vit partir un condor, qui enlevait dans ses serres un agneau, & qui le laissa tomber d'une certaine hauteur. Ensuite il le vit fondre une seconde fois sur sa proie, la saisir, l'enlever, & la laisser retomber, pour la saisir encore une fois. Enfin il le perdit de vue, parce que l'oiseau s'éloigna de cet endroit, fuyant les Américains, qui accouraient aux cris des bergers, commis à la garde du troupeau.

Dans quelques montagnes, cet oiseau est plus commun que dans d'autres. Comme les bestiaux y sont toujours menacés de ses ravages, les naturels du Pays lui rendent des pièges. Ils tuent quelque animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelques herbes fortes; après quoi, ils l'enterrent, pour diminuer l'odeur des herbes, car on représente le condor si soupçonneux, que, sans cette précaution, il ne toucherait point à la chair. On la déterre. Aussi-tôt les condors accourent, la dévorent, & s'enivrent, dit-on, jusqu'à demeurer sans mouvement. Dans cet état, il est facile de les assommer. On les prend aussi près des charognes, avec des pièges proportionnés à leur force, car ils sont d'une vigueur si surpre-

Histoire
Naturelle.

nante, qu'ils terrassent d'un coup d'aile, & qu'ils estropient quelquefois ceux qui les attaquent.

Le zumbador est un oiseau nocturne, qui ne se trouve que dans les paramos, & qu'on voit rarement, mais qui se fait souvent entendre, soit par son chant, ou par un bourdonnement extraordinaire, d'où lui vient son nom. Ce bruit, qui se fait entendre à la distance de plus de cinquante toises, est attribué à la violence de son vol. Il est plus fort, à mesure qu'on s'en approche. De temps en temps le zumbador pousse un sifflement assez semblable à celui des autres oiseaux nocturnes. C'est dans les termes de M. d'Ulloa, qu'il faut donner sa description. « Dans les nuits claires, » dit-il, qui sont les temps auxquels il se fait le plus entendre, nous nous mettions aux aguets, » pour observer sa grosseur & la violence de son » vol; quoiqu'il en passât près de nous, il nous » fut toujours impossible de distinguer leur » figure; nous n'apercevions que la route qu'ils » tenaient, & qu'ils traçaient dans l'air, comme » une ligne blanche, par la seule impression de » leurs ailes. Elle se distinguait facilement, à la » distance où j'étais. La curiosité de voir de plus » près un oiseau si singulier, nous fit ordonner » à quelques Américains de nous en procurer un. » Leur zèle surpassa notre attente. Ils en déco-

» vrent
» de nous
» plumes;
» perdrix.
» deux cou
» claire, le
» rines bea
» autre oise
» grandes. S
» l'ouvertur
» son bourd
» considérab
» pour causé
» ment qu'il
» & l'autre
» n'y puisse
Dans les
hautes mont
plissent de
habitans du
M. d'Ulloa
Avec la gro
long & épais
les jambes p
supérieur de
jointure des
de près d'un
défense. Le

virent une nichée entière, qu'ils se hâterent
 de nous apporter. A peine les petits avaient des
 plumes; cependant ils étaient de la grosseur des
 perdrix. Leurs plumes étaient mouchetées de
 deux couleurs grises, l'une foncée, & l'autre
 claire, le bec droit & proportionné, les na-
 rines beaucoup plus grandes que dans aucun
 autre oiseau, la queue petite & les ailes assez
 grandes. Si l'on en croit les Péruviens, c'est par
 l'ouverture des narines que le zumbador pousse
 son bourdonnement; mais, quoiqu'elle soit assez
 considérable, elle ne me paraît pas suffisante
 pour causer un si grand bruit, sur-tout au mo-
 ment qu'il siffle, car il fait en même-temps l'un
 & l'autre; mais je ne disconviens point qu'elle
 n'y puisse contribuer beaucoup.

Histoire
 Naturelle.

Dans les *cannades*, c'est-à-dire, les vallons des
 hautes montagnes, que les eaux dispersées rem-
 plissent de marécages, on voit un oiseau que les
 habitans du Pays nomment *canelon*; nom, dit
 M. d'Ulloa, qui exprime assez bien son chant.
 Avec la grosseur & la tête de l'oie, il a le cou
 long & épais, le bec droit & gros, les pieds &
 les jambes proportionnés au corps, le plumage
 supérieur des ailes gris, & l'inférieur blanc. A la
 jointure des ailes, il a deux éperons, qui sortent
 de près d'un pouce & demi, & qui servent à sa
 défense. Le mâle & la femelle ne sont jamais l'un

Histoire
Naturelle.

sans l'autre, soit qu'ils volent, ou qu'ils soient à terre, leur séjour assez constant, car ils ne volent que pour passer d'un vallon à l'autre, ou pour fuir la chasse qu'on leur donne. On mange leur chair, qu'on vante même lorsqu'elle est un peu mortifiée. Ils se tiennent aussi dans les parties moins froides des montagnes; mais leur figure y est un peu différente: ils y ont sur le front, une petite corne calleuse & molle; & sur la tête, une petite touffe de plumes.

Dans les jardins du Pérou, on trouve communément un oiseau singulier par sa petitesse & par le coloris de ses plumes, que sa description fait prendre pour le colibri, mais dont le nom Péruvien est *Quinde*, quoiqu'on le nomme aussi *robilargue*, *lifongere*, & plus ordinairement encore *bequesleurs*, parce qu'il voltige sans cesse sur les fleurs, & qu'il en suce fort légèrement le jus. Tout le volume de son corps, avec ses plumes, n'est pas plus gros qu'une noix muscade. Il a la queue trois fois plus longue que le corps, le cou fort étroit, la tête proportionnée au corps, & les yeux fort vifs; son bec est blanc vers la racine, noir à l'extrémité, long & fort mince, ses ailes sont longues & déliées. Le fond de son plumage est verd, mais tacheté presque par-tout de jaune & de bleu. On distingue diverses espèces de quindes, qui diffèrent un peu en grosseur,

D
& dans la
La femelle
seur d'un p
des plus pe
Dans la p
ni montagn
domestiques
étant venues
mas, on peu
gnols, celles
en fort petit
qui signifie
gnent un aut
runa signifiant
l'animal qu'on
brebis des In
semblance av
dont il a la
corps, à l'exc
mais quoiqu'i
est aussi celle
sont pas de la
de noirs, de
hauteur est à
assez forts po
à cent livres
toujours serv
Avant la cong

& dans la couleur des taches de leur plumage. La femelle ne pond que deux œufs, de la grosseur d'un pois. Ils font leur nid sur les arbres, des plus petites pailles qu'ils puissent trouver.

Histoire
Naturelle.

Dans la partie du Pérou, qui n'a ni bruyères ni montagnes, on ne voit que des animaux domestiques, & la plupart de leurs espèces étant venues d'Espagne, à l'exception des Llamas, on peut juger qu'avant l'arrivée des Espagnols, celles qui sont particulières au pays étaient en fort petit nombre. *Llama* est un nom général, qui signifie *bête-brute*; mais les Péruviens y joignent un autre mot, pour marquer l'espèce. Ainsi, *runa* signifiant brebis; ils nomment *runa Llama*, l'animal qu'on trouve nommé dans les Relations *brebis des Indes*. Cependant il a moins de ressemblance avec la brebis qu'avec le chameau, dont il a la tête, le poil, & toute la figure du corps, à l'exception de la bosse. Il est plus petit; mais quoiqu'il ait le pied fourchu, sa marche est aussi celle du chameau. Tous les Llamas ne sont pas de la même couleur; il y en a de bruns, de noirs, de tigrés, & beaucoup de blancs. Leur hauteur est à-peu-près celle d'un ânon. Ils sont assez forts pour porter un poids de quatre-vingt à cent livres; aussi les Américains s'en sont-ils toujours servis comme de bêtes de charge. Avant la conquête, ils mangeaient leur chair, qui

Histoire
Naturelle.

a le goût de celle du mouton , mais un peu plus fade. Aujourd'hui même ils mangent encore ceux que leur vieilleffe met hors d'état de servir. Ces animaux font extrêmement dociles , & d'un entretien fort aisé. Toute leur défense consiste dans leurs narines , d'où ils lancent une humeur visqueuse , qui cause la galle à ceux qu'elle touche. Il n'y a point de Jurisdiction où l'on trouve un plus grand nombre de Llamas que dans celle de Riobamba , parce qu'ils y servent au commerce qui s'y fait d'un Village à l'autre.

Les Provinces méridionales , telles que Cusco , la Paz , la Plata , ont deux autres espèces d'animaux assez semblables au Llama , qui se nomment *la vicugna* & le *guanaco*. La première ne diffère du Llama , qu'en ce qu'elle est plus petite , son poil plus fin & plus délié , brun par-tout le corps , à l'exception du ventre , qui est blanchâtre ; c'est l'animal que nous appellons en Europe , *vigogne* , & dont le poil sert à faire les draps les plus fins & les plus chauds que l'on connoisse. Le *guanaco* est plus grand ; il a le poil plus long & plus rude ; mais c'est aussi sa seule différence. Les *guanacos* sont d'une grande utilité dans les mines , pour transporter le minerai par des chemins si rudes & si difficiles , que d'autres animaux n'y peuvent passer.

On trouve , dans les édifices de cette région ,

un animal
ceux des P
a la figure
chat ordina
d'un petit
Ses pieds
poil en est
partagé le
tend depu
des parties
peaux men
res , & jo
suivent la c
Au milieu d
occupe envi
que l'anima
moyen de
bas , elle n
une seconde
les sévret : a
délivrer de
niergues fir
périence de
moins. C'é
jours , & qu
pendant , l'o
ferré pour co
d'eux tenoit

un animal que les Habitans nomment *chucha*, & ceux des Provinces méridionales, *muca-muca*. Il a la figure d'un rat; mais il est plus gros qu'un chat ordinaire. Son museau, semblable au groin d'un petit cochon, est d'une extrême longueur. Ses pieds & son dos sont ceux d'un rat, mais le poil en est plus long & plus noir. La Nature a partagé le *chucha* femelle d'une bourse, qui s'étend depuis l'entrée de l'estomac jusqu'à celle des parties naturelles, & qui consiste en deux peaux membraneuses, tenant aux côtes inférieures, & jointes au milieu du ventre, dont elles suivent la configuration & qu'elles enveloppent. Au milieu de cette bourse est une ouverture, qui occupe environ les deux tiers de sa longueur, & que l'animal ouvre & ferme à son gré, par le moyen de quelques muscles. Lorsqu'elle a mis bas, elle y renferme ses petits & les porte comme une seconde ventrée, jusqu'à ce qu'elle veuille les sévrer: alors elle lâche ses muscles, pour se délivrer de son fardeau. M. de Jussieu & M. Serniergues firent à Quito, sur cet animal, une expérience dont MM. Juan & d'Ulloa furent témoins. C'était une femelle, morte depuis trois jours, & qui commençait à se corrompre: cependant, l'orifice de la bourse était encore assez serré pour contenir les petits tous vivans. Chacun d'eux tenoit une mamelle dans sa gueule; & lors-

Histoire
Naturelle.

qu'on les en sépara, les Académiciens en virent sortir quelques gouttes de lait. M. d'Ulloa, de qui ce récit est emprunté, déclare qu'il n'a jamais vu de chucha mâle; mais que, suivant la peinture qu'on lui en fit à Quito, il est de la même grandeur & de la même figure que la femelle, à l'exception de la bourse qu'il n'a point; & que son partage le plus remarquable consiste en deux testicules de la grosseur des œufs de poule, ce qui paraît monstrueux par comparaison à celle de son corps. Au reste, le mâle & la femelle sont mortels ennemis de la volaille & de tous les oiseaux domestiques. Ils se trouvent, non-seulement dans les maisons, mais jusqu'au milieu des champs, où ils font beaucoup de dégât dans les maïs. Les Américains font la guerre à ces animaux, en mangent la chair, & la trouvent bonne; mais il faut observer qu'en fait de goût, ils diffèrent beaucoup des Européens.

C'est sur les paramos que croît la *contra-yerva*; cette plante, fameuse par sa vertu contre toute sorte de poisons. Elle s'éleve peu de terre, mais elle s'étend beaucoup plus à proportion. Ses feuilles sont longues de trois à quatre pouces, sur un peu plus d'un pouce de large, épaisses, veloutées en-dehors & d'un verd pâle. En-dehors, elles sont lisses & d'un verd plus vif. De chaque bourgeon naît une grande fleur,

D
composée
peu sur le
Une autre
d'observation
les lieux qu'
rendent stériles
hauteur est
consiste en
au travers de
meaux, qu'
qu'aux racines
ou trois ligamens
nœuds, à peu
couverts d'une
même l'orsqu'
spécifique acide
Elle produit
Trois ou quatre
quatre morces
dans le vin
mais étant
deviendrait
vement. On
paramos, elle
dans les autres
che-t-on mo
en petit no
troncs.

composée de fleurs plus petites, qui tirent un peu sur le violet.

Histoire
Naturelle.

Une autre plante, qui ne mérite pas moins d'observations, est la *calaguela*. Elle croît dans les lieux que le froid & les neiges continuelles rendent stériles, ou dont le sol est de sable. Sa hauteur est de sept ou huit pouces, & sa tige consiste en divers petits troncs, qui se font jour au travers du sable ou des pierres. Ces petits rameaux, qui ne peuvent être mieux comparés qu'aux racines des autres plantes, n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur: ils sont remplis de nœuds, à peu de distance les uns des autres, & couverts d'une pellicule, qui se détache d'elle-même lorsqu'elle est sèche. La *calaguela* est un spécifique admirable pour dissiper les apostumes. Elle produit cet effet en fort peu de temps. Trois ou quatre prises, c'est-à-dire, trois ou quatre morceaux en décoction simple, ou infusée dans le vin, suffisent dans l'espace d'un jour; mais étant chaude au plus haut degré, elle deviendrait nuisible, si l'on en prenoit excessivement. On remarque néanmoins, que sur les paramos, elle n'est pas de si bonne qualité que dans les autres parties du Pérou; aussi la recherche-t-on moins. Les feuilles en sont fort petites, en petit nombre, & sortent immédiatement des troncs.

Histoire
Naturelle.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre ne peut recevoir aucune semence, on trouve un arbre que les Habitans du pays nomment *quinoal*; dont la nature répond à la rudesse du climat. Il est de hauteur médiocre, touffu, d'un bois fort, & la feuille même est épaisse dans toute sa longueur. Sa couleur est un verd foncé. Quoique cet arbre porte à-peu-près le même nom que la graine dont on a parlé sous celui de *quinoa*, elle n'en vient point, & la plante n'a rien de commun avec lui.

Le même climat est ami d'une petite plante; que les Américains nomment dans leur langue *bâton de lumière*. Sa hauteur ordinaire est d'environ deux pieds. Elle consiste, comme la calaguela, en plusieurs petites tiges qui sortent de la même racine, droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort minces. On coupe cette plante fort près de terre, où son diamètre est d'environ trois lignes; on l'allume, & quoique verte, elle répand une lumière qui égale celle d'un flambeau, sans demander d'autre soin que celui d'en séparer le charbon qu'elle fait en brûlant.

L'*algarrobale*, est le fruit d'un arbre légumineux de même nom, qui croît particulièrement au-dessus de Tumbez, dans l'intérieur des terres;

C'est une
quel on no
ont quatre
quatre lig
mêlé de p
cette nou
mais elle
moutons;
à leur cha
distinguer.

On a p
guay, com
gnols &
cette Provi
liaisons de
qu'il faut e
tiré les sier
peut rien f
Tout en e
» prétend,
» fut si co
» source d
» bientôt p
» taient tro
» Pour sou
» goût va
» d'avoir
» armes, c

C'est une espèce d'haricot fort résineux, avec lequel on nourrit toute sorte de bestiaux. Ses cosses ont quatre ou cinq pouces de long, sur environ quatre lignes de large. Il est blanchâtre, entremêlé de petites taches jaunes. Non-seulement cette nourriture fortifie les bêtes de charge, mais elle engraisse extrêmement les bœufs & les moutons; & l'on assure même qu'elle donne à leur chair un excellent goût, qu'il est facile de distinguer.

Histoire
Naturelle.

On a parlé plusieurs fois de l'herbe du Paraguay, comme de la principale richesse des Espagnols & des Américains, qui appartiennent à cette Province, soit par leur séjour, ou par des liaisons de commerce. C'est du nouvel Historien qu'il faut emprunter ici des lumières, puisqu'ayant tiré les siennes des Missionnaires du pays, on ne peut rien supposer de plus exact & de plus fidèle. Tout en est curieux, jusqu'à son prélude. « On » prétend, dit-il, que le débit de cette herbe » fut si considérable, & devint une si grande » source de richesses, que le luxe s'introduisit » bientôt parmi les Conquérans du pays, qui s'é- » taient trouvés réduits d'abord au pur nécessaire. » Pour soutenir une excessive dépense, dont le » goût va toujours en croissant, ils furent obligés » d'avoir recours aux habitans assujétis par les » armes, ou volontairement soumis, dont on fit

Histoire
Naturelle.

» des domestiques, & bientôt des esclaves. Mais,
 » comme on ne les ménagea point, plusieurs
 » succomberent sous le poids d'un travail auquel
 » ils n'étaient point accoutumés, & plus encore
 » sous celui des mauvais traitemens dont on pu-
 » nissait l'épuisement de leurs forces plutôt que
 » leur paresse: d'autres prirent la fuite, & de-
 » vinrent les plus irréconciliables ennemis des
 » Espagnols. Ceux-ci retomberent dans leur pre-
 » mière indigence, & n'en devinrent pas plus la-
 » borieux. Le luxe avait multiplié leurs besoins;
 » ils n'y purent suffire avec la seule herbe du
 » Paraguay: la plupart même n'étoient plus en
 » état d'en acheter, parce que la grande consom-
 » mation en avait augmenté de prix. »

Cette herbe, si célèbre dans l'Amérique méridionale, est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier moyen. Son goût approche de la mauve, & sa figure est à-peu-près celle de l'oranger. Elle a aussi quelque ressemblance avec la feuille de la coca du Pérou; mais elle est plus estimée au Pérou même, où l'on en transporte beaucoup, principalement dans les montagnes, & dans tous les lieux où l'on travaille aux mines. Les Espagnols l'y croient d'autant plus nécessaire, que l'usage des vins du pays y est pernicieux. Elle s'y transporte sèche & presque réduite en poussière; jamais on ne la laisse infuser

long-temps
 comme d
 ment deux
 même feu
 caamini;
 Palos. Ma
 générique
 les noms

Suivant
 une grande
 cuys est l
 peine à dé
 feuille qui
 les côtes,
 côtes y res
 Les feuille
 des fosses
 peau de va
 aussi long
 dont on tr
 Pérou, &
 ment le tr
 herbe, pri
 amertume
 mente sa v
 prendre le
 bouillante
 réduite en

long-temps, parce qu'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. On en distingue communément deux espèces, quoique ce soit toujours la même feuille: la première se nomme *caa*, ou *caamini*; & la seconde *caacuys*, ou *yerva de Palos*. Mais le P. del *Techo* prétend que le nom générique est *caa*, & distingue trois espèces, sous les noms de *caacuys*, *caamini* & *caaguaçu*.

Histoire
Naturelle.

Suivant le même Voyageur, qui avait passé une grande partie de sa vie au Paraguay, le *caacuys* est le premier bouton, qui commence à peine à déployer ses feuilles. Le *caamini* est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on tire les côtes, avant que de les faire griller. Si les côtes y restent, on l'appelle *caaguaçu*, ou *palos*. Les feuilles qu'on a grillées se conservent dans des fosses creusées en terre, & couvertes d'une peau de vache. Le *caacuys* ne peut se conserver aussi long-temps que les deux autres espèces, dont on transporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, & même en Espagne; il souffre difficilement le transport: On assure même que cette herbe, prise sur les lieux, a je ne fais quelle amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente sa vertu comme son prix. La manière de prendre le *caacuys* est de remplir un vase d'eau bouillante, & d'y jeter la feuille pulvérisée & réduite en pâte: à mesure qu'elle se dissout, le

Histoire
Naturelle.

peu de terre qui peut y être resté, surnage assez pour être écumé. On paille ensuite l'eau dans un linge, & l'ayant laissée un peu reposer, on la prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de sucre; mais on y mêle un peu de jus de citron, ou certaines pastilles, d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, qu'on laisse tiédir.

La grande fabrique de cette herbe est à la *Villa*; ou la nouvelle *Villaricca*, qui est voisine des montagnes de Maracayu, situées à l'Orient du Paraguay, vers les 25 degrés 25 minutes de latitude australe. On vante ce canton, pour la culture de l'arbre; mais ce n'est point sur les montagnes qu'il y croît, c'est dans les fonds marécageux qui les séparent. On en tire pour le Pérou, jusqu'à cent mille *arobes*, de 25 livres seize onces de poids; & le prix de l'arrobe est sept écus de France. Cependant le caacuys n'a point de prix fixe; & le caamini se vend le double du caaguazu. Les Peuples qui sont établis dans les Provinces d'Uruguay & de Parana, sous le gouvernement des Jésuites, ont semé des graines de l'arbre, qu'ils ont apportées de Maracayu, & qui n'ont presque pas dégénérés. Elles ressemblent à celles du lierre; mais ces nouveaux Chrétiens ne font point d'herbe de la première espèce; ils gardent le caamini pour leur usage, & vendent le caaguazu

le caagu
doivent

Les E
un remè
maux. Pe
apéritive
premiers
excès, ell
sens, dou
après; ma
vent des
de procur
l'insomnie
léthargie,
bitude d'e
même on a
modéré, q
cause la p
aux liqueu

M. d'U
l'herbe du
« Pour la p
» quantité
» d'argent,
» ou *calab*
» tion de s
» sur le tou
» suite on
Tome

le caaguazu ou palos, pour payer le tribut qu'ils doivent à l'Espagne.

Histoire

Naturelle.

Les Espagnols croient trouver, dans cette herbe, un remède, ou un préservatif, contre tous leurs maux. Personne ne disconvient qu'elle ne soit apéritive & diurétique. On raconte que, dans les premiers temps, quelques-uns en ayant pris avec excès, elle leur causa une aliénation totale des sens, dont ils ne revinrent que plusieurs jours après; mais il paraît certain qu'elle produit souvent des effets fort opposés entr'eux, tels que de procurer le sommeil à ceux qui sont sujets à l'insomnie, & de réveiller ceux qui tombent en léthargie, d'être nourrissante & purgative. L'habitude d'en user la rend nécessaire; & souvent même on a de la peine à se contenir dans un usage modéré, quoiqu'on assure que l'excès enivre, & cause la plupart des incommodités qu'on attribue aux liqueurs fortes.

M. d'Ulloa nous apprend que la liqueur de l'herbe du Paraguay se nomme *maté* au Pérou.

« Pour la préparer, dit-il, on en met une certaine quantité dans une coupe dealebasse, ornée d'argent, qu'on appelle aussi *maté* ou *totumo*; ou *calabacito*. On jette dans ce vase une portion de sucre, & l'on verse un peu d'eau froide sur le tout, afin que l'herbe se détrempe: ensuite on remplit le vase d'eau bouillante; &

Histoire
Naturelle.

» comme l'herbe est fort menue, on boit par un
 » tuyau assez grand pour laisser passage à l'eau,
 » mais trop petit pour en laisser à l'herbe. A
 » mesure que l'eau diminue, on la renouvelle,
 » ajoutant toujours du sucre, jusqu'à ce que l'her-
 » be cesse de fumer. Alors on met une nou-
 » velle dose d'herbe. Souvent on y mêle du jus
 » d'orange amère, ou de citron, & des fleurs
 » odoriférantes. Cette liqueur se prend ordinai-
 » rement à jeun : cependant plusieurs en prennent
 » aussi dans l'après-dînée. Il se peut que l'usage
 » en soit salutaire ; mais la manière de la prendre
 » est extrêmement dégoûtante : quelque nom-
 » breuse que soit une compagnie, chacun boit
 » par le même tuyau, & tour-à-tour, faisant
 » ainsi passer le maté de l'un à l'autre. Les Cha-
 » petons (Espagnols-Européens) ne font pas
 » grand cas de cette boisson, mais les Créoles en
 » sont passionnément avides. Jamais ils ne voya-
 » gent sans une provision d'herbe du Paraguay,
 » & ne manquent point d'en prendre chaque jour,
 » la préférant à toutes sortes d'alimens, & ne
 » mangent qu'après l'avoir prise. »

Le même Historien a pris soin de recueillir
 les autres productions naturelles du Paraguay &
 de quelques Provinces voisines. Dans ces vastes
 plaines, dit-il, qui s'étendent depuis Buénos-
 Aires jusqu'au Chili, & vers le Sud, quelques

» chevaux
 » abandon-
 » nation,
 » multipli-
 » 1628, o
 » guilles, &
 il faut aller
 y a trente
 Port de Bu
 rante ou
 fallait en a
 fournir cette
 qui ne sont
 eaux, & d'
 dans le com
 près avoir t
 langues, &
 eu de beur
 eux.
 Ce récit r
 ée de leur
 s-grand no
 les lions,
 l'imaginer.
 attendent po
 er des taure
 amusement
 égorgent q

chevaux & quelques vaches que les Espagnols, en abandonnant cette Ville peu de temps après sa fondation, avaient laissées dans les campagnes, ont multiplié avec tant d'abondance, que, dès l'année 1628, on avait un très-bon cheval pour deux aigüilles, & un bœuf à proportion. Aujourd'hui, il faut aller assez loin pour en trouver; cependant il y a trente ans qu'un vaisseau ne sortait pas du Port de Buénos-Aires, sans être chargé de quarante ou cinquante mille cuirs de taureaux. Il fallait en avoir tué quatre-vingt mille, pour en fournir cette quantité, parce que toutes les peaux qui ne sont point d'aloï, c'est-à-dire, de taureaux, & d'une certaine mesure, n'entrent point dans le commerce. Enfin une partie des chasseurs, après avoir tué ces animaux, ne prennent que les langues, & la graisse, qui, dans ce pays, tiennent lieu de beurre, de lard, d'huile & de saindoux.

Ce récit ne donne point encore une juste idée de leur multiplication. Les chiens, dont un très-grand nombre est devenu sauvage, les tigres & les lions, en détruisent plus qu'on ne peut l'imaginer. On raconte même que les lions attendent point que la faim les presse, pour aller des taureaux & des vaches; qu'ils se font un amusement de leur donner la chasse, & qu'ils égorgent quelquefois dix ou douze,

Histoire
Naturelle.

ils ne mangent qu'un seul. Mais les plus grands ennemis de ces animaux sont les chiens. Il y a plus de vingt ans, que le prix des cuirs & des suifs était augmenté des deux tiers à Buénos-Aires; & l'Historien juge que si les taureaux disparaissent jamais de ce pays, ce sera sur-tout par la guerre des chiens, qui dévoreront les hommes, dit-il, lorsqu'ils ne trouveront plus de bêtes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on ne peut faire entendre raison là-dessus aux habitans. Un Gouverneur de la Province ayant envoyé quelques Compagnies militaires pour donner la chasse à ces cruels animaux, elles n'en furent récompensées que par des railleries piquantes. Les Soldats, à leur retour, furent traités de *Tueurs de Chiens*. Aussi n'a-t-on pu les engager depuis à rendre le même service au pays.

Les chevaux se prennent avec des lacets, & sont beaux, & d'une légèreté qui ne dément point leur origine Espagnole. Les mulets ne sont pas moins communs au Paraguay que dans le Tucuman, d'où l'on a déjà remarqué qu'il en part tous les ans, un très-grand nombre au Pérou. Ces animaux sont d'une grande ressource, dans ce Pays où il y a tant à monter & à descendre souvent des pas fort difficiles à franchir.

On trouve presque par-tout, dans les forêts de ces Provinces méridionales, des abeilles

prendre
l'on en
plus est
nomme
licar.

Le co
qui le p
d'être tai
fleur appr
mois de
après, ell
renfermé,
& contien
qualité. Le
du chanvre
à le mettre
Les Espagn
un usage a
Outre le
sont comm
vinces, &
riture ordi
y trouve p
sont propre
lionnés ici
sont d'exce
plaisent. Qu
mais avec

prennent le creux des arbres pour ruches ; & l'on en compte jusqu'à dix espèces différentes. La plus estimée, pour la blancheur de sa cire, se nomme *opémus*. Le miel en est aussi plus délicat.

Histoire
Naturelle.

Le coton est naturel à tout ce Pays, & l'arbre qui le porte, y croît en buisson. Il demande d'être taillé tous les ans, comme la vigne. Sa fleur approche de la tulipe jaune. Elle s'ouvre aux mois de Décembre & de Janvier. Trois jours après, elle se fane & se sèche. Le bouton qu'elle renferme, à toute sa maturité au mois de Février, & contient une laine fort blanche, d'une bonne qualité. Les Américains avaient commencé à semer du chanvre ; mais ils ont trouvé de la difficulté à le mettre en fil, & la plupart y ont renoncé. Les Espagnols, qui ont été plus constans, en font un usage assez avantageux.

Outre le maïs, le manioc & les patates, qui sont communs dans plusieurs parties de ces Provinces, & dont les Peuples faisaient leur nourriture ordinaire, avant l'arrivée des Européens, on y trouve plusieurs fruits, & divers simples, qui sont propres au Pays. Les Espagnols, aussi passionnés ici qu'au Pérou pour les confitures, en font d'excellentes, de quelques fruits qui leur plaisent. Quelques-uns y ont planté des vignes, mais avec un succès inégal. A Rioja & à Cordoue,

Histoire
Naturelle.

deux Villes du Tucuman, ils font beaucoup de vin. Celui de Cordoue est gros, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts; mais on en fait à Méndoze, Ville dépendante du Chili, & située dans la Cordeliere, à vingt-cinq lieues de Cordoue, qui n'est pas fort inférieur à celui d'Espagne. On a semé du froment en quelques endroits, pour en faire des gâteaux & d'autres pâtisseries.

Si ce Pays est rempli d'herbes venimeuses; dont les Américains empoisonnent leurs fleches, il y a par-tout des contrepoisons; & telle est particulièrement l'herbe au moineau, qui forme d'assez gros buissons. On nous apprend d'où lui vient son nom, & comment elle fut connue. Parmi les différentes espèces de moineaux qu'on voit dans ces Provinces, & dont la plupart sont de la grosseur de nos merles, on en distingue un fort joli, qui se nomme *macagua*. Ce petit animal fait une guerre continuelle aux viperes, dont il est fort friand. Dès qu'il en aperçoit une, il cache sa tête sous une de ses ailes, & demeure immobile, dans la forme d'une boule. La vipere s'approche; & comme sa tête n'est pas si couverte, qu'il ne puisse voir au travers de ses plumes, il ne la remue que lorsqu'il est à portée de donner un coup de bec à son ennemie. Elle lui rend aussi-tôt un coup de langue: mais, dès

qu'il se
qui le ge
au comb
recours
que la v
ait perdu
mange;
usage de

Le Tu
nombre d
reptiles;
nimeux. I
prennent
des ceintu
On en tr
d'une gro
cerfs entie
qui préter
cains assur
& que les
pour en f
vorent les
bre Missior
attaques de
qui sont o
œufs, que
Le serpent
mun, qu'au

qu'il se sent blessé, il va manger de son herbe, qui le guérit dans l'instant. Il se hâte de retourner au combat; & chaque fois qu'il est piqué, il a recours à son spécifique. Ce jeu dure jusqu'à ce que la vipere, qui n'a pas la même ressource, ait perdu tout son sang. Alors le moineau la mange; & lorsqu'il est rassasié, il fait encore usage de son contrepoison.

Histoire
Naturelle.

Le Tucuman & le Paraguay nourrissent un nombre extraordinaire de différentes espèces de reptiles; mais tous les serpens n'y sont pas venimeux. Ils sont connus des Américains, qui les prennent vivans, avec la main, & qui s'en font des ceintures, sans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux pieds de long, & d'une grosseur proportionnée, qui avalent des cerfs entiers, si l'on s'en rapporte aux Espagnols, qui prétendent en avoir été témoins. Les Américains assurent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les petits déchirent le ventre de la mere, pour en sortir, après quoi les plus forts devorent les plus foibles, sans quoi, dit un célèbre Missionnaire, on ferait sans cesse exposé aux attaques de ces monstrueux reptiles. Entre ceux qui sont ovipares, quelques-uns sont de fort gros œufs, que les meres font éclore en les couvant. Le serpent à sonnettes n'est nulle part si commun qu'au Paraguay. On y observe que, lorsque

Histoire
Naturelle.

Les gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup; que, pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre, & que par deux crochets creux, assez larges à leur racine, & terminés en pointe, il insinue, dans la partie qu'il saisit, l'humeur qui l'incommodait. L'effet de la morsure, & de celle de plusieurs autres serpens du même Pays, est fort prompr. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les narines, les oreilles, les gencives & les jointures des ongles; mais les antidotes ne manquent point contre ce poison. On y emploie, sur-tout avec succès, une pierre qu'on nomme *Saint-Paul*, le bézoard & l'ail, qu'on applique sur la plaie, après l'avoir mâché. La tête de l'animal même, & son foie, qu'on mange pour purifier le sang, ne sont pas un remède moins vanté; cependant le plus sûr est de commencer par faire sur-le-champ, une incision à la partie piquée, & d'y appliquer du soufre, ce qui suffit même quelquefois pour la guérison.

Le Paraguay a des serpens qu'on nomme *chasseurs*, qui montent sur les arbres, pour découvrir leur proie, & qui s'élançant dessus, quand elle s'approche, la serrent avec tant de force, qu'elle ne peut se remuer, & la dévorent toute vivante; mais, lorsqu'ils ont avalé les bêtes entières, ils deviennent si pesans, qu'ils ne

peuvent
pas tou
gérer d
Nature
singulier
l'ardeur
les oisea
qu'ils pe
point d'
bientôt
quelques
ferme de
mal se
prend po
embarras.

Plusieu
de poisson
est empu
leuvre,
veau, &
Elle comm
coup d'éc
tête, &
elle ouvra
quantité
tirer. Une
un Améric
dans l'eau

peuvent plus se traîner. On ajoute que , n'ayant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux , ils périraient , si la Nature ne leur avait pas suggéré un remède fort singulier. Ils tournent le ventre au Soleil , dont l'ardeur le fait pourrir. Les vers s'y mettent , & les oiseaux fondant dessus , se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le serpent ne manque point d'empêcher qu'ils n'aillent trop loin , & bientôt sa peau se rétablit. Mais il arrive quelquefois , dit-on , qu'en se rétablissant , elle renferme des branches d'arbres , sur lesquelles l'animal se trouvait couché , & l'on ne nous apprend point comment il se tire de ce nouvel embarras.

Plusieurs de ces monstrueux reptiles vivent de poisson , & le P. Montoya , de qui ce détail est emprunté , raconte qu'il vit un jour une couleuvre , dont la tête était de la grosseur d'un veau , & qui pêchait sur le bord d'une rivière. Elle commençait par jeter de sa gueule , beaucoup d'écume dans l'eau , ensuite y plongeant la tête , & demeurant quelque temps immobile , elle ouvrait tout-d'un-coup la gueule , pour avaler quantité de poissons , que l'écume semblait attirer. Une autre fois , le même Missionnaire vit un Américain de la plus grande taille , qui étant dans l'eau jusqu'à la ceinture , occupé de la

Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

pêche , fut englouti par une couleuvre , qui le lendemain le rejeta tout entier. Il avait tous les os aussi brisés , que s'ils l'eussent été entre deux meules de moulin. Les couleuvres de cette espèce ne sortent jamais de l'eau , & dans les endroits rapides , qui sont assez fréquens sur la riviere de Parana , on les voit nager en levant la tête , qu'elles ont très-grosse , avec une queue fort large. Les Américains prétendent qu'elles engendrent comme les animaux terrestres , & que les mâles attaquent les femmes , de la maniere qu'on le rapporte des singes. Le P. de Montoya fut un jour appelé pour confesser une Péruvienne , qui étant occupée à laver du linge sur le bord d'une riviere , avait été attaquée par un de ces animaux , & qui en avait souffert une amoureuse violence. Le Missionnaire la trouva étendue au même endroit. Elle lui dit qu'elle ne se sentait plus que quelques momens à vivre , & sa confession ne fut pas plutôt achevée , qu'elle expira.

Les caymans sont ici d'une prodigieuse grosseur , avec une propriété qu'on ne remarque point dans ceux de Guayaquil ; c'est d'avoir , sous les pattes de devant , des bourses remplies d'une substance dont l'odeur est si forte , qu'elle monte d'abord à la tête. Séchée au Soleil , elle a toute la douceur du musc. Les requins du fleuve de la Plata

sont au
vieres ;
y boire
étouffent

On v
vinces ,
liere , P
de long
avec eux
ouverte
que c'est
dité surp
que de
barbe , &
cris effro
fleche , la
ceux qui
communs.
beaucoup
variété. O
animal. Il
passans ; m
parties de
telle infect
tout ce qui

On dit
les uns qu
six mois ,

font aussi plus grands, que ceux des autres rivières ; ils attendent les taureaux qui viennent y boire , les saisissent par le musle , & les étouffent. Histoire Naturelle.

On voit , dans quelques cantons de ces Provinces , des caméléons d'une espèce bien singulière , puisqu'on leur donne cinq ou six pieds de long , sans compter qu'ils portent leurs petits avec eux , & qu'ils tiennent toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. On ajoute que c'est un animal fort doux , mais d'une stupidité surprenante. Les singes de ce Pays sont presque de grandeur humaine , ont une grande barbe , & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroyables , lorsqu'ils sont atteints d'une fleche , la tirent de la plaie , & la rejettent contre ceux qui les ont blessés. Les renards sont fort communs. Du côté de Buénos-Aires , ils tiennent beaucoup du lièvre , & leur poil est d'une belle variété. On assure que rien n'est si joli que cet animal. Il est si familier , qu'il vient caresser les passans ; mais son urine , comme dans les autres parties de l'Amérique méridionale , est d'une telle infection , qu'on est obligé de jeter au feu tout ce qui en est mouillé.

On distingue deux espèces de *tatares* ; les uns qui sont de la taille d'un cochon de six mois , ont dans le ventre une sorte de

Histoire
Naturelle.

nacre , ou de coquille , & une autre dans la région des reins ; tous ont le museau alongé ; les deux pattes de devant leur servent de mains , & chaque patte a cinq doigts. Les lapins du Pays , que les Espagnols nomment *apercos* , n'ont presque point de queue , & sont d'un gris argenté. Une espèce qu'on distingue , sans la nommer , a la gueule si petite , qu'à peine une fourmi peut y entrer.

On connaît , dans les mêmes Provinces , trois espèces de cerfs. Les uns , qui sont presque de la taille des bœufs , & qui ont le bois fort branchu , se tiennent ordinairement dans des lieux marécageux. D'autres , un peu plus grands que la chèvre , paissent dans les plaines. Les troisièmes ne sont guères plus grands qu'un taureau de six mois. Les chevreuils du Paraguay n'ont presque rien qui les distingue des nôtres. Les sangliers , dont on a déjà parlé sous le nom de peccaris , ont , comme dans tout le reste de l'Amérique , le nombril , ou peut-être une espèce d'évent sur le dos ; mais ici , leur chair est si délicate & si saine , qu'on en fait manger même aux malades. Les daims & les chevreuils vont toujours en troupes.

Un animal assez commun dans cette partie du continent , est une espèce de buffe , qu'on appelle *anta* ou *denta*. Il est de la grosseur d'un âne , dont il approche , beaucoup aussi par la

figure.
Ce qu
trompe
& par
ses pie
une v
poisons
devant
trouve
comme
vert ,
qui son
jour , &
qu'il tr
couches
differe
plus lég
que lon
des ba
font-ils
l'anta e
nuit. Q
où ils s
qu'on le
des tor
dant q
on tire

figure, à l'exception des oreilles qu'il a fort courtes.

Ce qu'on lui connaît de plus singulier, est une trompe, qu'il alonge & qu'il retire à son gré, & par laquelle on croit qu'il respire. Chacun de ses pieds a trois ongles, auxquels on attribue une vertu souveraine contre toutes sortes de poisons, sur-tout à ceux du pied gauche de devant, sur lequel il se couche, lorsqu'il se trouve mal. Il se sert des deux pieds de devant, comme les singes & les castors. On lui a découvert, dans le ventre, des pierres de bézoard, qui sont estimées. Il broute l'herbe pendant le jour, & la nuit il mange d'une espèce d'argille, qu'il trouve dans les marais, où il se retire au coucher du Soleil. Sa chair est fort saine, & ne diffère de celle du bœuf, qu'en ce qu'elle est plus légère & plus délicate. Il a la peau si forte, que lorsqu'elle est sèche, on la croit à l'épreuve des balles de mousquet; aussi les Espagnols s'en font-ils des casques & des cuirasses. La chasse de l'anta est fort aisée; mais elle ne se fait que la nuit. On attend ces animaux dans leurs retraites, où ils se rendent ordinairement en troupes. Lorsqu'on les voit paraître, on va au devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouissent, & pendant qu'ils se renversent les uns sur les autres, on tire sur eux avec tant de succès, qu'à la lu-

Histoire
Naturelle.

Histoire
 Naturelle.

miere du jour , on ne manque point d'en trouver plusieurs couchés par terre , ou morts , ou dangereusement blessés.

L. Province du Chaco , dont on a donné une Description particulière , est couverte de vastes forêts , dont quelques-unes n'ont point d'autre eau , que celle qui se trouve dans le creux des arbres. La chaleur devrait naturellement y être excessive ; mais le vent du Sud , qui souffle tous les jours , y apporte de la fraîcheur. Dans les parties Méridionales , on éprouve quelquefois des froids très-piquans. Les arbres y sont d'une beauté singulière. Le long d'une petite rivière nommée Sinta , on trouve des cèdres , qui surpassent en hauteur , ceux de tous les autres pays ; & , du côté de l'ancienne Ville de Guadacazar , on en voit des forêts entières , dont les troncs ont plus de trois brasses de circonférence. Le quinaquina y est fort commun : c'est un grand arbre dont le bois est rouge , d'une agréable odeur , & d'où découle une résine odoriférante. Son fruit est une grosse feve , fort dure , & célèbre par ses vertus médicinales. Le même pays a des forêts de dix ou douze lieues de long , uniquement composées de grands palmiers. Le cœur de ces arbres , cuit avec sa moëlle , est un aliment sain & de très-bon goût. Ceux qui croissent le long du Pilco-mayo ,

sont au
 rival est
 dures , d
 souverain
 fruit est
 espèces d
 que les E

Les lio
 & fort lo
 timides, q
 & que s'ils
 arbre, ils
 nulle part
 a remarqu
 d'un hom
 naissance p
 On observ
 force, lorsq
 ils sont aut
 erre. Cette
 liers de de
 hèvres y so
 Tucuman ; &
 es bords d
 pays jusqu'à
 utes sortes
 L'anta du
 on a déjà

font aussi hauts que les grands cèdres. Le *rival* est un arbre tout hérissé d'épines larges & dures, dont les feuilles mâchées passent pour souveraines contre tous les maux des yeux ; son fruit est doux & agréable. Le Chaco a deux espèces de gayac, dont la plus estimée est celle que les Espagnols nomment *santo palo*.

Histoire
Naturelle.

Les lions de cette Province ont le poil rouge & fort long : ils sont assez doux, & même si timides, qu'ils prennent la fuite au cri d'un chien ; & que s'ils n'ont pas le temps de grimper sur un arbre, ils se laissent prendre. Les tigres ne sont nulle part plus grands & plus furieux. On y a remarqué qu'ils ne peuvent souffrir l'urine d'un homme, & l'on se sert de cette connaissance pour se garantir de leurs insultes. On observe aussi qu'ils perdent toute leur force, lorsqu'ils sont blessés aux reins. Du reste, ils sont aussi bons chasseurs dans l'eau que sur terre. Cette Province a des peccaris ou des sangliers de deux couleurs, de gris & de noirs. Les chèvres y sont noires ou rouges, comme dans le Tucuman ; & l'on n'en voit de blanches, que sur les bords du Pilcomayo. On trouve dans ce pays jusqu'à six différentes espèces d'oies, & toutes sortes de volaille.

L'anta du Chaco est un peu différent de celui qu'on a déjà décrit. Les Espagnols le nomment *la*

grande bête. Il a le poil châtain & fort long, la tête d'un cheval, les oreilles d'un mulet, les lèvres d'un veau, les pieds de devant fourchus en deux, & ceux de derrière en trois. Il a sur le museau, comme l'autre, une trompe qu'il alonge dans sa colere; sa queue est courte, ses jambes déliées & ses dents pointues. Il a deux estomacs, dont l'un lui sert de magasin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri & des pierres de bézoard. Sa peau, durcie au Soleil, & passée en busse, est impénétrable aux coups de feu, & sa chair ne differe point de celle du bœuf. La corne de son pied gauche de devant a la même vertu qu'on attribue à celle de l'élan, ou de l'original du Canada; il en fait le même usage dans les accès d'épilepsie, auxquels il est sujet comme l'original; enfin l'on assure que, lorsqu'il a trop de sang, il se perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Américains ont appris de lui ce remède.

Le guanaco, nommé *wanotra* par les Anglais est commun dans le Chaco, & porte des pierres de bézoard, du poids de trois livres & demie. On raconte que l'Américain, de qui les Espagnols en reçurent la première connaissance, fut massacré par ses compatriotes. En 1723, quelques Anglais eurent la curiosité de porter en Angleterre deux guanacos, qu'ils avaient achetés à Buénos-Aires; mais personne n'a pris la peine de publier si c'est un animal

animal
de celui
qu'en tro
rons dél
a toujou
hauteur
danger,
ils se ré
précipices
avec leurs
Les aut
qui ne pa
Canada; l
figure d'un
de l'Isthme
& qui por
une écaille
tout entier
ses pattes &
trou de tro
lequel il se
ventre, il fo
assure que,
dos, pour
jour entier
quelque dai
coque est re
y a fourré

Histoire Naturelle.

animaux ont multiplié dans un climat si différent de celui de leur origine. On ne les voit jamais qu'en troupes, si ce n'est peut-être dans les cantons déserts; & pendant qu'ils paissent, il y en a toujours un qui se tient en sentinelle sur une hauteur, pour avertir les autres du moindre danger, par une espèce de hennissement. Alors ils se réfugient tous dans des lieux bordés de précipices, & les femelles marchent les premières avec leurs petits.

Les autres animaux du Chaco sont le *zorillo*; qui ne paraît pas différer de la bête-puante du Canada; le *capivara*, qui est un amphibie de la figure d'un porc; l'*iguana*, peu différent de celui de l'Isthme; le *quinquinchon*, qui est très-rare, & qui porte avec lui sa maison; c'est-à-dire, une écaille fort dure, dans laquelle il se replie tout entier: il a d'ailleurs la figure du porc. Avec ses pattes & son museau, il se creuse en terre un trou de trois ou quatre pieds de diamètre, dans lequel il se tapit. Des écailles qu'il a sous le ventre, il sort un poil fort long & fort épais. On assure que, lorsqu'il pleut, il se renverse sur le dos, pour recevoir la pluie, & qu'il passe un jour entier dans cette posture, attendant que quelque daim altéré vienne boire l'eau dont sa coque est remplie; mais qu'aussi-tôt que le daim y a fourré son museau, il se trouve pris sans

—————
 Histoire
 Naturelle.

pouvoir respirer, & que tous ses efforts, ne pouvant le dégager, il sert de nourriture au quinquinchon. Quelques Anglais présentèrent, en 1728, deux de ces animaux vivans au Roi, leur Maître. Leur chair jette un fumet, qui en rend le goût désagréable. On en distingue une autre espèce, nommée *tatou* au Paraguay, & *mulica* au Tucuman, qui forme dans sa coque une boule si bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a pas de poil, & sa chair n'est pas différente de celle du cochon de lait. Enfin les vallées, qui séparent les montagnes par lesquelles on entre dans le Chaco, ont cette espèce de moutons qu'on nomme Llamas au Pérou, & qu'on prendrait pour de petits chameaux, s'ils avaient une bosse. On s'en sert comme de bêtes de charge.

Toutes les forêts du Chaco sont pleines d'abeilles; &, dans la plupart, il n'y a pas un arbre d'une certaine grosseur, qui ne renferme une ruche. Aussi cette Province pourrait-elle fournir de miel & de cire une grande partie de l'Amérique, & l'on n'en connaît point de meilleure qualité.

Dans le pays des Magnacicas, qui est à l'extrémité Septentrionale de celui des Chiquites, à deux journées de la Réduction de Saint François Xavier, la terre produit par-tout, sans culture,

diverses
 commun
 qui n'est
 contrées
 qu'un co
 par sa si
 costo. Il
 tin, & n
 férocité n
 perçu, on
 montant
 trouve-t-
 mens; car
 meure au
 en attire p
 travaillent à
 besoin d'un
 assez bien a
 s'il est sans
 Les habitan
 diminuer le
 dont la mu
 ment inhabi
 clos bien pa
 tris, qui fo
 parts; & ta
 s'occupe à c
 palissade, o

diverses sortes de fruits. La vanille y est assez commune, aussi-bien qu'une espèce de cocotier, qui n'est point de la nature de ceux des autres contrées, & dont le fruit est plutôt un melon qu'un coco. Entre les animaux, on distingue, par sa singularité, celui qui se nomme *famacosio*. Il a la tête d'un tigre, le corps d'un martin, & n'a point de queue. Sa légèreté & sa férocité n'ont rien d'égal. Lorsqu'on en est aperçu, on ne peut éviter d'en être dévoré, qu'en montant aussi-tôt sur un arbre : encore n'y trouve-t-on de sûreté que pour quelques momens; car l'animal, qui ne peut grimper, demeure au pied de l'arbre, & jette un cri qui en attire plusieurs autres. Alors tous ensemble travaillent à déraciner l'arbre, & n'auraient pas besoin d'un temps fort long, si l'homme n'était assez bien armé pour les percer tous de fleches; s'il est sans armes, il ne peut éviter de périr. Les habitans n'ont trouvé qu'un moyen pour diminuer le nombre de ces redoutables animaux, dont la multiplication rendrait le pays absolument inhabitable : ils se réunissent dans un enclos bien palissadé, où ils poussent de grands cris, qui font accourir les *famacosios* de toutes parts; & tandis qu'une légion de ces monstres s'occupe à creuser la terre pour faire tomber la palissade, on les perce de fleches sans aucun

Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

risque. Les *Mopficas*, qui formaient un des plus puissans Cantons du même pays, ont été moins heureux à se délivrer d'un ennemi moins terrible en apparence, puisque ce n'était qu'une espèce d'oiseaux, auxquels un Missionnaire donne même le nom de *moineaux*: mais si ce pieux Ecrivain n'abuse point de la confiance qu'on doit à son caractère, il faut croire avec lui: « Que ces petits animaux fondaient si furieusement sur les hommes, qu'il les tuaient sans qu'ils pussent s'en défendre, & qu'ils ont presque entièrement dépeuplé tout le Canton. » Observons que le pays des *Magnacicas* est arrosé de plusieurs rivières poissonneuses, & ceint de forêts qui s'étendent fort loin à l'Orient & à l'Occident, si épaisses qu'on n'y voit presque jamais le Soleil; qu'au-delà de ces forêts, on trouve de vastes solitudes, presque toujours inondées; & que les habitans sont sujets à une espèce de lèpre, qui leur couvre tout le corps de croûtes assez semblables à des écailles de poisson, quoique trop faibles pour résister au terrible bec des moineaux.

M. de la Condamine n'a pas manqué, dans la relation de son Voyage sur la rivière des Amazones, de donner la description des animaux les plus singuliers qu'il eut l'occasion d'observer. « Je dessinaï, dit-il, d'après nature, à Saint-Pau-

d'Om
d'eu
tugais
poisson
le pho
questio
la cha
celle d
lui serv
rend l
plus co
cornes,
n'est pa
que jam
qu'il n'e
geoires
en form
long, q
sans en
pose fauf
vancer
l'herbe
était fem
demi de
deux pie
de cet a
grandeur
que trois

» d'Omaguas, le plus grand des poissons connus
 » d'eau douce, à qui les Espagnols & les Por- Histoire
 » tugais ont donné le nom [de *perce-buey*, ou Naturelle.
 » poisson-bœuf, qu'il ne faut pas confondre avec
 » le *phoca*, ou veau - marin. Celui dont il est
 » question, pâit l'herbe des bords de la riviere;
 » sa chair & sa graisse ont assez de rapport à
 » celle du veau. La femelle a des nageoires qui
 » lui servent à allaiter ses petits. Le P. d'Acugna
 » rend la ressemblance avec le bœuf, encore
 » plus complète, en attribuant à ce poisson des
 » cornes, dont la Nature ne l'a pas pourvu. Il
 » n'est pas amphibie, à proprement parler, puis-
 » que jamais il ne sort entierement de l'eau, &
 » qu'il n'en peut sortir, n'ayant que deux na-
 » geoires à côté de la tête, plates & rondes,
 » en forme de rames de quinze à seize pouces de
 » long, qui lui tiennent lieu de bras & de pieds,
 » sans en avoir la figure, comme Laër le sup-
 » pose faussement, d'après l'Ecluse. Il ne fait qu'a-
 » vancer sa tête hors de l'eau, pour atteindre
 » l'herbe sur le rivage. Celui que je dessinai,
 » était femelle; sa longueur était de sept pieds &
 » demi de roi, & sa plus grande largeur de
 » deux pieds. J'en ai vu de plus grands. Les yeux
 » de cet animal n'ont aucune proportion avec la
 » grandeur de son corps; ils sont ronds, & n'ont
 » que trois lignes de diamètre; l'ouverture de ses

—————
 Histoire
 Naturelle.

» oreilles est encore plus petite ; & ne paraît qu'un
 » trou d'épingle. Quelques-uns ont cru ce poisson
 » particulier à la riviere des Amazones ; mais il
 » n'est pas moins commun dans l'Orénoque. Il se
 » trouve aussi , quoique moins fréquemment ,
 » dans l'Oyapoc , & dans plusieurs autres rivieres
 » des environs de Cayenne , de la côte de
 » Guiane & des Antilles ; c'est le même qu'on
 » nommait autrefois *manaté* , & qu'on nomme
 » aujourd'hui *lamentin* dans les Isles Françaises
 » de l'Amérique. Cependant je crois l'espèce de
 » la riviere des Amazones un peu différente. Il
 » ne se rencontre pas en haute mer ; il est même
 » rare d'en voir près des embouchures des fleuves ;
 » mais on le trouve à plus de mille lieues de la
 » mer ; dans le Guallaga , le Pastaca , &c. Il n'est
 » arrêté dans l'Amazone , que par le Pongo , au-
 » dessus duquel on n'en trouve plus. »

Cette barriere n'est pas un obstacle pour un
 autre poisson , nommé *mixano* , aussi petit que
 l'autre est grand ; car il s'en trouve de la peti-
 tesse du doigt. Les mixanos arrivent tous les ans
 en foule à Borja , quand les eaux commencent
 à baisser , vers la fin de Juin. Ils n'ont de sin-
 gulier , que la force avec laquelle ils remontent
 contre le courant. Comme le lit étroit de la ri-
 viere les rassemble nécessairement près du dé-
 troit , on les voit traverser en troupes , d'un

bord à
 l'une ou
 les eaux
 les prend
 dans les
 reposent
 se servent

L'Acad
 poisson q
 comme c
 grand no
 la même
 touche d
 ressent da
 reux , &
 M. de la
 fait ; mais
 fréquens ,

Les ton
 chées à C
 fleuve en
 diverses es
 seules , av
 à la nourric
 aussi des
sabutis , d
 habitans d
 Toutes se

bord à l'autre , & vaincre alternativement sur l'une ou sur l'autre rive, la violence avec laquelle les eaux se précipitent dans ce canal étroit. On les prend à la main , quand les eaux sont basses , dans les creux des rochers du Pongo , où ils se reposent pour reprendre des forces , & dont ils se servent comme d'échelons , pour remonter.

Histoire
Naturelle.

L'Académicien vit , aux environs du Para , un poisson qui se nomme *puraqué* , dont le corps , comme celui de la lamproie , est percé d'un grand nombre d'ouvertures , & qui a de plus la même propriété que la torpille : celui qui le touche de la main , ou même avec un bâton , ressent dans le bras un engourdissement douloureux , & quelquefois en est , dit-on , renversé. M. de la Condamine ne fut pas témoin de ce fait ; mais il assure que les exemples en sont si fréquens , qu'il ne peut être révoqué en doute.

Les tortues de l'Amazone sont fort recherchées à Cayenne , comme les plus délicates. Ce fleuve en nourrit de diverses grandeurs & de diverses espèces , en si grande abondance , que seules , avec leurs œufs , elles pourraient suffire à la nourriture des habitans de ses bords. Il y a aussi des tortues de terre , qui se nomment *sabutis* , dans la Langue du Brésil , & que les habitans du Para préfèrent aux autres espèces. Toutes se conservent , particulièrement les der-

nieres , plusieurs mois hors de l'eau , sans nour-
 Histoire riture sensible.

Naturelle.

La Nature semble avoir favorisé la paresse des Américains , & prévenu leurs besoins : les lacs & les marais , qui se rencontrent à chaque pas sur le Bord de l'Amazone , & quelquefois bien avant dans les terres , se remplissent de toutes sortes de poissons , dans le temps des crûes de la riviere ; & lorsque les eaux baissent , ils y demeurent renfermés , comme dans des étangs & des réservoirs naturels , où la facilité ne manque point pour les pêcher.

Les crocodiles sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone , & même dans la plupart des rivieres que l'Amazone reçoit. On assura M. de la Condamine qu'il s'y en trouve de vingt pieds de long , & même de plus grands. Il en avait déjà vu un grand nombre de douze , quinze pieds & plus , sur la riviere de Guyaquil. Comme ceux de l'Amazone sont moins chassés & moins poursuivis , ils craignent peu les hommes. Dans le temps des inondations , ils entrent quelquefois dans les cabanes. Leur plus dangereux ennemi , & peut-être l'unique qui ose entrer en lice avec eux , est le tigre. Ce doit être un spectacle curieux , que celui de leur combat ; mais cette vue ne peut gueres être que l'effet du hasard. Voici ce que les Naturels du pays raconterent à M. de la Condamine, Quand

Le tigre
 crocodile
 comme
 bœufs ,
 se prése-
 griffes
 droit qu
 pouvoir
 geant da
 noie plu
 l'Académ
 communs
 de bois ,
 ni en gr
 quent gu
 On en d
 brune ; s
 fort adro
 pique , q
 M. de l
 les bords
 ricains du
 puma , &
 » dit-il , u
 » que nous
 » niere ; il
 » Africains
 » paillé. »

le tigre vient boire au bord de la riviere , le crocodile met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme il attaque , dans la même occasion , les bœufs , les chevaux , les mulets , & tout ce qui se présente à sa voracité. Le tigre enfonce ses griffes dans les yeux de son ennemi, seul endroit que la dureté de son écaille lui laisse le pouvoir d'offenser ; mais le crocodile se plongeant dans l'eau , y entraîne le tigre , qui se noie plutôt que de lâcher prise. Les tigres, que l'Académicien vit dans son Voyage , & qui sont communs dans tous les Pays chauds & couverts de bois , ne lui parurent point différens en beauté ni en grandeur de ceux d'Afrique. Ils n'attaquent gueres l'homme , s'ils ne sont fort affamés. On en distingue une espèce , dont la peau est brune , sans être mouchetée. Les Maynas sont fort adroits à combattre les tigres avec la demi-pique , qui est leur arme ordinaire.

M. de la Condamine ne rencontra point , sur les bords de l'Amazone , l'animal que les Américains du Pérou nomment dans leur Langue , *puma* , & les Espagnols d'Amérique , *lion*. « C'est , » dit-il , une espèce absolument différente de ceux que nous connoissons : le mâle n'a point de cri niere ; il est beaucoup plus petit que les lions africains. Je ne l'ai pas vu vivant , mais empaillé. »

Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

Il ne serait pas étonnant que les ours, qui n'habitent gueres que les pays froids, & qu'on trouve dans plusieurs montagnes du Pérou, ne se rencontraient point dans les bois du Maragnon, dont le climat est si différent; cependant les habitans du pays parlent d'un animal nommé *Ucumarî*, & c'est précisément le nom de l'ours dans la Langue du Pérou. L'Académicien ne put s'assurer si l'animal est le même.

En passant chez les *Yamlos*, il dessina une espèce de belette, qui s'apprivoise aisément; mais il ne put écrire, ni prononcer le nom qu'elle porte dans cette Langue. Ensuite, l'ayant retrouvée aux environs du Para, il fut qu'elle se nomme *coati* dans la Langue du Brésil.

Les singes sont le gibier le plus ordinaire, & le plus recherché des Peuples de l'Amazonie. Lorsqu'ils ne sont pas chassés, ni poursuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'homme; & c'est à quoi les Sauvages de l'Amazonie reconnoissent, quand ils vont à la découverte des terres, si le Pays qu'ils visitent est neuf, ou n'a pas été fréquenté par des hommes. Dans tout le cours de sa navigation sur ce fleuve, M. de la Condamine vit un si grand nombre de singes, en ouit nommer tant d'espèces, qu'il renonce à l'énumération. Il y en a, dit-il, d'aussi

grands
qu'un r
pajoux
est long
& quel
queue
tête per
saillantes
comme
peu de r
d'un peti
& tamar
plusieurs
l'espèce,
du Brésil
gouins. L
d'un-à M
de son es
de son co
plus beau
était d'un
avait une
encore; ;
étaient te
avait pei
naturelle.
L'anima
grand serp

grands qu'un lévrier, & d'autres aussi petits qu'un rat, c'est-à-dire, plus petits que les sapajoux, & difficiles à apprivoiser, dont le poil est long, lustré, ordinairement couleur de marron, & quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois aussi longue que le corps, la tête petite & carrée, les oreilles pointues & saillantes, comme les chiens & les chats, & non comme les autres singes, avec lesquels ils ont peu de ressemblance, ayant plutôt l'air & le port d'un petit lion. On les nomme *pinches* à Maynas; & tamarins à Cayenne. L'Académicien en eut plusieurs, qu'il ne put conserver. Ils sont de l'espèce, appelée *sahuins*, dans la Langue du Brésil, & par corruption en Français, *sahouins*. Le Gouverneur du Para en fit présent d'un à M. de la Condamine, & c'était l'unique de son espèce qu'on eût vu dans le Pays: le poil de son corps était argenté, & de la couleur des plus beaux cheveux blonds; celui de sa queue était d'un marron lustré, approchant du noir. Il avait une autre singularité, plus remarquable encore; ses oreilles, ses joues & son museau étaient teints d'un vermillon si vif, qu'on avait peine à se persuader que cette couleur fût naturelle.

L'animal le plus rare & le plus singulier est un grand serpent amphibie, de vingt-cinq à trente

Histoire
Naturelle.

pieds de long, & de plus d'un pied de grosseur; que les Américains nomment *yacu-mama*, c'est-à-dire, *mère de l'eau*, & qui habite ordinairement, dit-on, les grands lacs, formés par l'épanchement des eaux du fleuve au-dedans des terres. Attachons-nous ici aux termes de M. de la Condamine, pour comparer ce qu'il pense de ce monstre avec ce qu'on en lit dans la Relation de M. d'Ulloa. « On en raconte, dit-il, des faits dont je douterais encore, si je croyais les avoir vus, & que je ne me hazarde à répéter ici que, d'après l'Auteur de *l'Orénoque illustré*, qui les rapporte fort sérieusement. Non-seulement, selon les Américains, cette monstrueuse couleuvre engloutit un chevreuil tout entier, mais ils assurent qu'elle attire invinciblement, par sa respiration, les animaux qui l'approchent, & qu'elle les dévore. Divers Portugais du Para entreprirent de me persuader des choses presque aussi peu vraisemblables, de la manière dont une grosse couleuvre tue un homme, en s'entortillant autour de son corps, & l'empalant avec sa queue. A juger par la taille, ce pourroit être la même qui se trouve dans les bois de Cayenne, où l'expérience a fait connoître qu'elle est plus effrayante que dangereuse. J'y ai connu un Officier, qui en avoit été mordu à la jambe, sans aucune suite fâcheuse; peut-être ne fut-il pas mordu

jusqu'au
 l'une,
 quinze
 Sans do
 C'est le
 céder avec
 le Maraj
 affreux,
 les prop
 une idée
 a le go
 un anim
 ce qu'on
 a dans so
 sans se n
 qu'il soit
 cette hal
 difficile à
 pelle, en
 de l'eau,
 & humid
 bie. Tou
 être exact
 grandeur
 graves me
 Espagne,
 ton; & t
 s'accorde

« jusqu'au sang. J'en ai apporté deux peaux, dont
 « l'une, toute desséchée qu'elle est, a près de
 « quinze pieds de long & plus d'un pied de large.

Histoire
 Naturelle.

« Sans doute il y en a de plus grandes. »

C'est le récit de M. d'Ulloa qu'on va faire suc-
 céder avec la même fidélité. « Dans les pays que
 « le Maragnon arrose, on trouve un serpent aussi
 « affreux, par sa grosseur & sa longueur que par
 « les propriétés qu'on lui attribue. Pour donner
 « une idée de sa grandeur, plusieurs disent qu'il
 « a le gosier & la gueule si larges, qu'il avale
 « un animal, & même un homme entier. Mais
 « ce qu'on en raconte de plus étrange, c'est qu'il
 « a dans son haleine une vertu si attractive, que,
 « sans se mouvoir, il attire à lui un animal, quel
 « qu'il soit, lorsqu'il se trouve dans un lieu où
 « cette haleine peut atteindre. Cela paroît un peu
 « difficile à croire. Ce monstrueux reptile s'ap-
 « pelle, en langue du pays, *yacu-mama*, mère
 « de l'eau, parce qu'aimant les lieux marécageux
 « & humides, on peut le regarder comme amphi-
 « bie. Tout ce que j'en puis dire, après m'en
 « être exactement informé, c'est qu'il est d'une
 « grandeur extraordinaire. Quelques personnes
 « graves mettent aussi cet animal dans la Nouvelle-
 « Espagne, l'y ont vu, m'en ont parlé sur le même
 « ton ; & tout ce qu'ils m'ont dit de sa grosseur
 « s'accorde avec ce qu'on raconte de ceux du

Histoire

Naturelle.

» Maragnon, à l'exception seulement de la vertu
» attractive. »

En permettant qu'on suspende son opinion sur les particularités du récit vulgaire, ou même qu'on les rejette comme suspectes, parce qu'elles peuvent être l'effet de l'admiration & de la surprise, qui font adopter assez communément les plus grandes absurdités, sans examiner le degré de certitude; M. d'Ulloa entreprend d'examiner la cause du phénomène, & se contente, dit-il, d'en changer un peu les accidens. « Premièrement, on raconte que, dans la longueur & dans la grosseur, cette couleur ressemble beaucoup à un vieux tronc d'arbre abattu, qui ne tire plus aucune nourriture de ses racines. 2.^o Son corps est environné d'une espèce de mousse, semblable à celle qui se forme autour des arbres sauvages. Cette mousse, qui est apparemment un effet de la poussière ou de la boue qui s'attache à son corps, s'humecte par l'eau & se dessèche au Soleil. De-là il se forme une croûte sur les écailles de la peau. Cette croûte, d'abord mince, va tous les jours en s'épaississant, & ne contribue pas peu à la paresse de l'animal, ou à la lenteur de son mouvement; car, s'il n'est pressé de la faim, il demeure, pendant plusieurs jours, immobile dans un même lieu; &, lorsqu'il change de place, son mouvement est presque imperceptible,

» Il fait
» celle d
» que m
» pousse
» ou l'au
» & lui f
» vers ell
» ajoute
» péril es
» l'arrêter
» qui en r
» pour pr
Toute
leuses, r
paroît ex
de vue,
« On ne p
» leine du
» sorte d'i
» certain q
» & que r
» ont tant c
» Il n'y a d
» haleine a
» lui attrib
» vertu, à l
» des aligne
» si forte,

Il fait sur la terre une trace continue, comme celle d'un mât ou d'un gros arbre qu'on ne feroit que traîner 3.^o Le souffle que la couleuvre pousse est si vénimeux, qu'il étourdit l'homme ou l'animal qui passe dans la sphère de son action, & lui fait faire un mouvement forcé qui le mène vers elle jusqu'à ce qu'elle puisse le dévorer. On ajoute que le seul moyen d'éviter un si grand péril est de couper ce souffle, c'est-à-dire, de l'arrêter par l'interposition d'un corps étranger, qui en rompe le fil, & de profiter de cet instant pour prendre une autre route.

Toutes ces circonstances semblent fabuleuses, mais M. d'Ulloa juge que ce qui paroît extrêmement fabuleux, sous un point de vue, devient fort naturel sous un autre. « On ne peut, dit-il, nier absolument que l'haleine du serpent n'ait la vertu de causer une sorte d'ivresse, à quelque distance, puisqu'il est certain que l'urine du renard produit cet effet, & que très-souvent les baillemens des baleines ont tant de puanteur qu'on ne peut les supporter. Il n'y a donc aucune difficulté à croire que cette haleine a quelque chose de la propriété qu'on lui attribue, & que le serpent supplée, par cette vertu, à la lenteur de son corps pour se procurer des alimens. Les animaux, frappés d'une odeur si forte, peuvent bien perdre le pouvoir de

Histoire
Naturelle.

» fuit ou de continuer leur chemin : ils sont
» étourdis, ils perdent l'usage des sens, ils tom-
» bent ; & la couleuvre, par son mouvement
» tardif, qui ne laisse pas d'augmenter la force
» de la vapeur, s'approche jusqu'à les saisir &
» les dévorer. A l'égard du préservatif, qu'on
» fait consister à couper le fil de l'haleine, c'est
» une vaine imagination, à laquelle on ne peut
» ajouter foi, sans ignorer la nature & la propa-
» gation des odeurs. Les circonstances de cette
» espèce sont des inventions du pays, qui en
» imposent d'autant plus, que personne, pour
» satisfaire sa curiosité, ne veut s'exposer au dan-
» ger de l'examen. »

Le ver qui se nomme, chez les Maynas, *sagla-
curu*, & ver *macaque* à Cayenné, c'est-à-dire, *ver
finge*, prend son accroissement dans la chair des
animaux & des hommes. Il y croît jusqu'à la
grosseur d'une fève, & cause une douleur insup-
portable, mais il est assez rare. M. de la Con-
damine dessina l'unique qu'il ait vu, & le conserva
dans l'esprit-de-vin. On dit qu'il naît dans la
piquure d'une sorte de moustique ou de marine-
goin ; mais l'animal, qui dépose l'œuf, n'est pas
encore connu.

La quantité de différentes espèces d'oiseaux,
dont les forêts de l'Amazonne sont peuplées, est
plus grande encore & plus variée que celle des
quadrupèdes ;

D
quadrupèdes
dans le rest
plus charman
qui ait le ch
munx aux au
nale. Le *col*
Zone Torride
au Paraguay.
sont sans nom
grandeur qu'e
ordinaires, qu
de *tahouas*, o
verts, avec le
extrémités des
espèce, nommé
la même couleu
ce qui est jaun
ceux-ci ; mais
entièrement jau
avec le dessous
de leur bout d'
point en Amériq
des ailes couleu
en Guinée. Les
ont l'adresse de
perroquets des
de celles qu'ils o
irant des plumes
Tome XI

quadrupèdes ; mais on remarque ici, comme dans le reste du Nouveau-Monde, qu'avec le plus charmant plumage, il n'y en a presque aucun qui ait le chant agréable. La plupart sont communs aux autres parties de l'Amérique méridionale. Le *colibri*, qui se trouve dans toute la Zône Torride, porte ici le nom de *quindé* comme au Paraguay. Les espèces de perroquets & d'aras sont sans nombre, & ne diffèrent pas moins en grandeur qu'en couleur & en figure. Les plus ordinaires, qu'on connoît à Cayenne, sous le nom de *tahouas*, ou perroquets de l'Amazone, sont verts, avec le haut de la tête, le dessous & les extrémités des ailes d'un beau jaune. Une autre espèce, nommée aussi *tahouas* à Cayenne, est de la même couleur, avec cette seule différence, que ce qui est jaune dans les autres, est rouge dans ceux-ci ; mais les plus rares sont ceux qui sont entièrement jaunes, couleur de citron à l'extérieur, avec le dessous des ailes, & deux ou trois plumes de leur bout d'un très-beau verd. On ne connoît point en Amérique l'espèce grise, qui a le bout des ailes couleur de feu, & qui est si commune en Guinée. Les habitans des bords de l'Oyapoc ont l'adresse de procurer artificiellement aux perroquets des couleurs naturelles, différentes de celles qu'ils ont reçues de la Nature, en leur tirant des plumes en différens endroits, sur le col

Histoire
Naturelle.

& sur le dos, & en frottant l'endroit plumé du sang de certaines grenouilles. C'est ce qu'on nomme à Cayenne *la pèze au perroquet* : sur quoi l'Académicien remarque que peut-être le secret ne consiste-t-il qu'à mouiller la partie plumée de quelque liqueur âcre, ou que peut-être même n'est-il besoin d'aucun apprêt. C'est une expérience qu'il ne fit pas ; mais il ajoute qu'il ne lui paroît pas plus extraordinaire de voir renaître, dans un oiseau, des plumes rouges ou jaunés, au lieu des vertes qui ont été arrachées, que de voir repousser du poil blanc, à la place du noir, sur le dos d'un cheval qui a été blessé. Une preuve, dit-il, que la liqueur dont on frotte la peau n'a aucune influence sur la couleur des nouvelles plumes, c'est que, quoiqu'on emploie la même liqueur, elles renaissent toujours rouges dans l'espèce qui a du rouge aux ailes, & toujours jaunes dans ceux qui ont le bout des ailes jaunes. Les Maynas, les Omaguas, & divers autres Américains, font quelques ouvrages de plumes ; mais qui n'approchent pas de l'art ni de la propreté de ceux des Mexicains.

Entre plusieurs oiseaux singuliers, le même Voyageur vit au Para le Cahuitahu, oiseau de la grandeur d'une oie, dont le plumage n'a rien de remarquable, mais dont le haut des ailes est armé d'un ergot, ou come très-aiguë, semblable

à une gr
Cete pro
nommé ca
graad, il
petite cor
longueur d
L'oiseau
dans la pr
nomme ag
Il est très-f
que le bru
fait donner
Les chau
sucent le sa
des homme
dormant sou
mazonne con
de l'Amériq
la grosseur,
& dans d'aut
sionnaires y
à s'y multipli
M. de la C
a déjà nomm
singularité m
d'après le P
est de la gro
son bec, qu

à une grosse épine d'un demi-pouce de long. Cette propriété lui est commune avec l'oiseau, nommé *canelon* à Quito : mais, outre qu'il est plus grand, il a de plus, au-dessus du bec, une autre petite corne droite, déliée & flexible, de la longueur du doigt : son nom exprime son cri.

L'oiseau, nommé *trompétéro* par les Espagnols, dans la province de Maynas, est le même qu'on nomme *agami*, au Para & dans l'Isle de Cayenne. Il est très-familier, & n'a rien de plus particulier que le bruit qu'il fait quelquefois, & qui lui a fait donner son nom.

Les chauve-souris, de l'espèce de celles qui sucent le sang des chevaux, des mulets & même des hommes, s'ils ne s'en garantissent pas en dormant sous un pavillon, sont un fléau de l'Amazone comme de la plupart des pays chauds de l'Amérique. Il y en a de monstrueuses, pour la grosseur, qui ont entièrement détruit à Borja & dans d'autres lieux, le gros bétail que les Missionnaires y avaient introduit, & qui commençait à s'y multiplier.

M. de la Condamine vit le tucan, oiseau qu'on a déjà nommé entre ceux du Paraguay : mais sa singularité mérite une description plus étendue, d'après le P. Feuillée, & dans ses termes. Il est de la grosseur d'un pigeon, & si célèbre par son bec, qu'on l'a placé dans le ciel entre les

Histoire
Naturelle.

constellations Australes. Le bec de celui dont on fit présent au P. Feuillée, avait, à sa naissance, deux pouces & demi de grosseur, & sa longueur était de six pouces. Ce savant Minime crut d'abord qu'un si grand poids devait être à charge au tucan : mais, l'ayant examiné de près, il le trouva creux & fort léger. La partie supérieure, arrondie au-dessus, était en forme de faulx, émoussée à sa pointe. Les deux bords, qui la terminaient, étaient découpés en dents de scie, d'un tranchant subtil, prenant leur naissance vers la racine du bec, & continuant jusqu'à son extrémité. On voyait, le long du sommet de cette partie, une bande jaune, large d'environ quatre lignes, qui régnait sur toute sa longueur. Cette même couleur s'étendait depuis l'origine du bec jusqu'à un demi-pouce au-delà, embrassant toute cette partie, terminée vers ses bords par une petite bande azurée, d'une ligne & demie de largeur, qui faisait un effet charmant. Tout le reste de cette partie était un mélange de noir & de rouge, tantôt clair & tantôt obscur. La partie inférieure du bec, un peu recourbée, avait, à sa naissance, une bande azurée, de huit lignes de longueur, & tout le reste était un mélange semblable à celui de la partie supérieure : ses bords étaient ondés, à la différence de l'autre partie, qui était en dents de scie.

La lar
le bec,
châtre,
chaque c
rait prise
deux jou
azurée, é
étincelant.
tête, tout
hors une g
distante du
naissance de
blanc de la
où une bar
visait ce bé
viron quatre
une couleur
du ventre, c
continuait ju
avait quatre
était arrondi
de grandes
longueur ; c
quatre serres
deux premier
les deux autr
un ongle de
distingue si

La langue de l'animal, presqu'aussi longue que le bec, était composée d'une membrane blanche, fort déliée, découpée profondément, de chaque côté, avec tant de délicatesse qu'on l'aurait prise pour une plume; ses yeux, plaqués sur deux joues nues & couvertes d'une membrane azurée, étaient grands, ronds, d'un noir vif & étincelant. Son couronnement, le dessus de la tête, tout son manteau & son vol, étaient noirs, hors une grande bande d'un beau jaune, un peu distante du dessus de la queue, & terminée à la naissance de cette partie. Son parement était d'un blanc de lait, qui continuait jusqu'à la poitrine, où une bande jaune, large de deux lignes, divisait ce beau blanc, d'une couleur rouge d'environ quatre lignes de largeur; après quoi suivait une couleur noire, qui allait se perdre au-dessous du ventre, où un rouge clair prenait naissance & continuait jusqu'à l'anus. La queue, toute noire, avait quatre pouces de longueur, & son extrémité était arrondie. Ses jambes bleuâtres, couvertes de grandes écailles, avaient deux pouces de longueur; chacun des pieds était composé de quatre serres, deux devant & deux derrière; les deux premières, longues d'un pouce & demi, & les deux autres d'un pouce, toutes terminées par un ongle de trois lignes, noir & émouffé. On distingue si peu les narines du tucan, qu'on

Histoire
Naturelle.

croirait qu'il n'en a point, parce qu'elles sont cachées entre la tête & la racine du bec. Cet oiseau s'apprivoise aussi facilement que les poules. Il vient à la voix de ceux qui l'appellent, & mange indifféremment tout ce qu'on lui présente.

C'est d'après un Observateur aussi exact que le P. Feuillée, qu'il faut donner aussi la description du quinde ou colibri, tel qu'il le vit dans la Zone Torride. Il en avait déjà vu un grand nombre dans les Isles de l'Amérique; mais ceux du Pérou lui paraissant encore plus petits, il entreprit d'en représenter un au naturel. Ces oiseaux sont beaucoup moins gros que les roitelets de l'Europe: leur bec est extrêmement pointu, noir & délié. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie supérieure du bec; elles sont fort petites à leur naissance, rangées en écailles, augmentant toujours en grandeur jusqu'au-dessus de la tête, avec un ordre admirable. Elles forment, en cet endroit, une petite huppe d'une beauté sans égale, par l'éclat d'un coloris doré, & diversifié selon les différens aspects de l'œil qui les regarde: tantôt il paraît d'un noir égal au plus beau velours; tantôt d'un verd naissant; tantôt azuré, & tantôt couleur d'aurore. Tout le manteau des colibris est d'un verd obscur, mais doré; les grandes plumes des ailes sont d'un

violet fo
de neuf
le corps
de la mè
aux Isles
mêlé de v
diversité t
Leur par
dessous d
noir, mé
toujours d
situation d
luisans, fo
tionnés à l
courtes, &
quatre ferr
la quatrien
d'un petit
Ces oise
vitesse adm
chercher da
déliée, le
langue est l
gineuse; &
elle est de
chant n'est c
cité fait asse
ne pondent

violet foncé, un peu pâle : la queue est composée de neuf petites plumes, & aussi longue que tout le corps, en quoi ils sont différens des oiseaux de la même espèce que le P. Feuillée avait vus aux Isles de l'Amérique. Cette queue est d'un noir mêlé de violet & de verd, dont le mélange fait une diversité surprenante, suivant la position de l'œil. Leur parement est d'un gris foncé ; & tout le dessous du ventre jusqu'à la queue, tire sur le noir, mêlé de violet, de verd & d'aurore, toujours d'une apparence différente, suivant la situation de l'Observateur. Leurs yeux, vifs & luisans, sont de la noirceur du jais, & proportionnés à la grosseur de la tête. Ils ont les jambes courtes, & les pieds fort petits, composés de quatre serres, dont trois sont sur le devant, & la quatrième sur le derrière, chacune armée d'un petit ongle noir & fort pointu.

Ces oiseaux voltigent continuellement, d'une vitesse admirable ; ils vont de fleurs en fleurs, chercher dans leur fond, avec une langue fort déliée, le suc qui leur sert de nourriture. Leur langue est longue d'un pouce & demi, cartilagineuse ; & , depuis son milieu jusqu'à sa pointe, elle est dentelée comme une petite scie. Leur chant n'est qu'un petit grincement, que la vivacité fait assez entendre, mais qui dure peu. Ils ne pondent ordinairement que deux œufs, de

—————
Histoire
Naturelle.

—————
 Histoire
 Naturelle.

la grosseur de nos pois. Leurs nids, qu'ils font de coton, ne sont pas plus gros qu'une coque d'œuf, & sont d'une fort jolie structure. Ils sont ordinairement suspendus entre des herbes, ou entre les branches des petits arbrisseaux.

Pour donner quelque idée de la violence du poison dans quelques serpens du même pays, le P. Feuillée raconte ce qui arriva de son temps près d'une source, qui est entre le cinq & sixième degré de latitude australe, à soixante-&-dix lieues de la mer du Sud. Une Américaine, âgée d'environ dix-huit ans, était allée puiser de l'eau dans une source, éloignée de cinquante pas de sa maison; & n'ayant point aperçu un serpent à sonnettes, qui était caché dans les herbes, elle eut le malheur d'en être piquée. Elle cria au secours. Un Médecin Flamand, que la seule curiosité avait attiré au Pérou, & qui faisait un Voyage dans les terres, se trouvait alors dans ce canton avec un Ami, pour y chercher des nouvelles plantes. Ils accoururent tous deux aux cris lamentables qu'ils entendirent, & furent informés de l'accident; &, connaissant par d'autres expériences combien ces animaux sont terribles, l'un d'eux courut à la maison du Curé, pour demander les secours de son ministère, pendant que l'autre s'efforçait de soulager la malade. Le Curé ne put être assez prompt; il la trouva morte: &

ce qui
 voulu r
 comme
 fut obli
 porter à
 tion si
 » lence
 » de ces
 » corps
 » lier, ra
 éclairé,
 pour acq
 distingue
 manqua
 commenç
 n'eût vu
 Médecin
 Bambon
 à dix deg
 célèbre p
 de cas p
 la nomme
 nombre n
 ne soit un
 dans les
 quelques
 de hauteu
 à celles du

ce qui doit paraître fort étrange, c'est qu'ayant voulu relever le corps, les chairs s'en détachèrent, comme s'il eût été déjà pourri, de sorte qu'on fut obligé de le mettre dans un drap, pour le porter à l'Eglise. L'Auteur admire une dissolution si précipitée, « qui prouve, dit-il, la violence avec laquelle les parties, dont le venin de ces serpens est composé, agissent sur les corps animaux. » Il ajoute qu'un fait si singulier, rapporté à lui-même par un homme éclairé, qui n'était au Nouveau-Monde que pour acquérir de nouvelles lumières & pour distinguer le vrai du faux, méritait bien qu'il manquât à la parole qu'il avait donnée, en commençant son Journal, de n'y rien mêler qu'il n'eût vu ou expérimenté lui-même. Le même Médecin avait découvert, dans les campagnes de *Bambon*, Province des plus élevées du Pérou, à dix degrés de la Ligne, du côté du Sud, la célèbre plante, dont les Américains font tant de cas pour rendre leurs femmes fécondes. Ils la nomment *machu*; & des expériences sans nombre ne permettent point de douter qu'elle ne soit un spécifique admirable contre la stérilité, dans les femmes qui s'en nourrissent pendant quelques jours. Sa tige n'a pas plus d'un pied de hauteur. Ses feuilles & ses graines ressemblent à celles du *nastursum hortensé*. Sa racine est un

Histoire
Naturelle.

~~Historie~~
Histoire
Naturelle.

oignon semblable aux nôtres, d'un goût merveilleux, & d'une qualité chaude.

A l'occasion du nom de *pepita*, que les Espagnols donnent à un monceau d'or ou d'argent qui n'a pas encore été purifié, & tel qu'il sort de la mine, le P. Feuillée confirme ce qu'on a dit de la grosseur de quelques-unes de ces masses, par celle qu'il vit à Lima dans le cabinet de Don Antoine Porto-Carréro. Elle pesoit trente-trois livres & quelques onces. Un Américain l'avait trouvée dans une ravine, que les eaux avoient découverte. Sa partie supérieure étoit beaucoup plus parfaite que l'inférieure, & cette différence se faisoit remarquer par degrés avec une admirable proportion : c'est-à-dire, que, vers l'extrémité de la partie supérieure, l'or étoit de vingt-deux carats, deux grains; un peu plus bas, de vingt-un carats un demi-grain; deux pouces plus loin, de vingt-un carats; &, vers l'extrémité de la partie inférieure, de dix-sept carats un demi-grain seulement. D'où l'Observateur conclut que la Nature, en travaillant à sa formation, étoit aidée des influences du Soleil pour la purifier. Cette chaleur primitive, dit-il, qui vient tous les ans redonner la vie aux plantes, repoussant de haut en bas les parties hétérogènes, mêlées avec les petites parties dont l'assemblage fait l'or, les oblige de descendre insensiblement, d'abandonner

ce précieux pur.

Le tra-
quable d
Guanca-
mines de
une source
dont les c
eaux, extr
sient dans
de distance
pétrifiées
leurs super
qui, sorta
d'être poli
servi de c
partie des
donne peu
remplir de
veulent don
marteau, i
pierres telle
mêmes font
employer à
traits de le
bien fait, il
source, qu
tirant des m

ce précieux métal , de le laisser entièrement pur.

Histoire
Naturelle.

Le travail de la Nature n'est pas moins remarquable dans l'observation suivante. On voit à *Guanca-Velica*, Ville du Pérou, célèbre par ses mines de vis-argent, à soixante lieues de Lima, une source qui sort du milieu d'un bassin carré dont les côtés ont environ dix toises, & dont les eaux, extrêmement chaudes à leur sortie, se pétrifient dans les campagnes, en s'y répandant, à peu de distance de leur source. La couleur de ces eaux pétrifiées est un blanc qui tire sur le jaune, & leurs superficies sont semblables à celles des glaces qui, sortant des mains de l'ouvrier, attendent d'être polies pour devenir transparentes. On s'est servi de ces pierres pour bâtir la plus grande partie des maisons de Guanca-Vélica. Leur coupe donne peu de peine aux ouvriers ; ils n'ont qu'à remplir de ces eaux des moules de la figure qu'ils veulent donner à leurs pierres ; & , sans règle ni marteau, ils trouvent, peu de jours après, des pierres telles qu'ils les desirent. Les Sculpteurs mêmes sont délivrés du long travail qu'il faut employer à la recherche de la draperie & des traits de leurs statues : lorsque leur moule est bien fait, ils n'ont qu'à le remplir d'eau de cette source, qui ne manque point de se pétrifier ; alors, tirant des moules leurs statues toutes faites, il ne

**Histoire
Naturelle.**

reste plus qu'à leur donner un beau poli pour les rendre transparentes. « J'ai vu, dit le P. Feuillée, une infinité de ces statues. Tous les bénitiers de la plupart des Eglises de Lima font de la même matière, & d'une telle beauté, qu'on ne croiroit jamais l'histoire de leur formation, si l'on n'en jugeoit que par les apparences. La grande mine de mercure, qui sert dans toutes les mines de l'Amérique méridionale à purifier l'argent, est creusée proche de Guanca-Vélica, dans une montagne fort vaste, qui menaçoit ruine en 1709. Les bois, qui la soutenoient en plusieurs endroits, étoient à demi-pourris; & les dépenses qu'on y avoit faites jusqu'alors, en bois seulement, montoient à trois millions deux cens mille livres. On trouve, dans cette mine, des places, des rues, & une Chapelle où la Messe est célébrée les jours de fête. On y est éclairé par une grande quantité de chandelles allumées. Les parties subtiles du mercure, qui s'évaporent, y rendent l'air fort dangereux. »

Un autre Voyageur nous apprend que la terre, qui contient le vis-argent de cette mine, est d'un rouge blanchâtre comme de la brique mal cuite. On la concassé, pour la mettre dans un fourneau de terre, dont le chapeau est une voûte en cul-de-four, un peu sphéroïdale, où elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre, sous

laquelle
qui est p
espèce de
de coupe
La chaleu
terre, écla
le vis-arg
comme le
ne trouve
munique e
& emboite
Là, cette
moyen d'u
cucurbitè,
en liqueur
bités il s'ex
& de peun
on a soin
l'eau. Tout
Roi, c'est-
qui la trav
étoit, en
vend le me
ploitation d
en a tiré u
l'entrée de
que dans se

laquelle on entretient un petit feu de paille d'*icho*, qui est plus propre à l'opération que toute autre espèce de matière combustible : aussi est-il défendu de couper cette herbe à vingt lieues à la ronde. La chaleur, se communiquant au travers de cette terre, échauffe tellement le minéral concassé, que le vis-argent en fort volatilisé en fumée ; mais, comme le chapiteau est exactement bouché, elle ne trouve d'issue que par un petit trou, qui communique ensuite à des cucurbites de terre, rondes, & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule & se condense par le moyen d'un peu d'eau qui est au fond de chaque cucurbite, où le vis-argent tombe condensé & en liqueur bien formée. Dans les premières cucurbites il s'en forme moins que dans les dernières ; & de peur qu'elles ne s'échauffent jusqu'à se briser, on a soin de les rafraîchir par-dehors avec de l'eau. Tout le profit de cette mine appartient au Roi, c'est-à-dire que, payant aux Particuliers, qui la travaillent à leurs frais, un prix fixe, qui étoit, en 1712, soixante piastres le quintal, il vend le mercure quatre-vingt piastres pour l'exploitation des mines d'or & d'argent. Lorsqu'on en a tiré une quantité suffisante, il fait fermer l'entrée de la mine, & personne n'en peut avoir que dans ses magasins. M. Frézier rend témoi-

~~_____~~
 Histoire
 Naturelle.

gnage aussi de la pétrification presque subite de l'eau.

Le P. Feuillée rencontra un jour, sur le rivage du Chili, un corps extraordinaire que la mer avoit jetté sur le sable. C'étoit une *vescie*; ouvrage des plus merveilleux que cet élément produise. Ceux qui n'en ont pas examiné le mouvement, croient qu'elle ne se meut qu'au gré des vents & des ondes. Mais le Minime ayant bientôt remarqué, par son mouvement péristaltique, qu'elle étoit vivante, crut pouvoir mettre les *vescies* de cette espèce dans le genre de celles que les Naturalistes appellent *holotures*, qui, sans être plantes, ni poissons, ne laissent pas d'avoir une véritable vie, & de se transporter, par leur propre mouvement, d'un lieu à un autre, indépendamment du secours des vents & des ondes.

Cette holoture est une vessie oblongue, ronde dans son contour, & comme émue par les deux extrémités, mais plus par l'une que par l'autre. Elle est composée d'une seule membrane, très-déliée & transparente, semblable à ces demi-globes qui s'élèvent sur la surface des eaux en tems de pluie, particulièrement lorsqu'elle tombe à grosses gouttes. Cette membrane est composée de deux sortes de fibres, les unes circulaires & les autres longitudinales, par lesquelles on dé-

couvre un
 à celui qu
 & au ve
 enflée con
 extrémité
 claire, ren
 due comm
 de l'oreill
 autre mem
 de voile,
 belle crête
 jusques sur
 comme de
 s'appareille
 pas l'anima
 échouer sur
 pête. Il a,
 courtes, de
 en deux bra
 autres beau
 Ces jambes
 de plusieurs
 les autres,
 anneaux circ
 ment pérists
 en plusieurs
 pendantes &
 crystal-de-ro

couvre un mouvement de contraction semblable à celui que les Anatomistes donnent aux intestins & au ventricule. Elle est toujours vide, mais enflée comme un balon plein de vent. A son extrémité la plus aiguë, elle a un peu d'eau très-claire, renfermée par une espèce de cloison, tendue comme la peau d'un tambour, ou le tympan de l'oreille ; on lui voit, le long du dos, une autre membrane fort déliée, étendue en maniere de voile, ondée sur ses bords, semblable à une belle crête plissée, qui descend en forme de sillons jusques sur le dos. Cette membrane, qui lui sert comme de voile pour naviger, se baisse, se hausse, s'appareille à toutes sortes de vents, & ne garantit pas l'animal du naufrage, puisqu'il étoit venu échouer sur le rivage par la violence d'une tempête. Il a, sous le ventre, plusieurs jambes fort courtes, de l'épaisseur du petit doigt, divisées en deux branches, qui se subdivisent en plusieurs autres beaucoup plus menues, mais plus longues. Ces jambes, mêlées ensemble, ont l'apparence de plusieurs vermicelles entrelacés les uns dans les autres, tous articulés par quantité de petits anneaux circulaires, auxquels on voit un mouvement péristaltique. Toutes ces jambes, divisées en plusieurs, ressemblent à de très-belles houppes, pendantes & transparentes comme le plus beau crystal-de-roche, accompagnées d'autres jambes

Histoire
Naturelle.

 Histoire
 Naturelle.

très-longues, semblables à des cordons azurés, de
 l'épaisseur des plumes à écrire, & brodées dans
 toute leur longueur par de petites veines circu-
 laires, de couleur de feu, & rangées en manière
 de petite dentelle. L'Observateur s'aperçut que
 toutes ces petites veines remuoient incessamment,
 quoique les jambes qu'elles parcourent demeu-
 rassent toujours pendantes.

Il ne put déterminer, dit-il, la vraie couleur
 de cette holoture; mais il se promet d'en donner
 quelque idée, en la faisant considérer comme
 celle qu'on verrait dans un feu grégeois, ou
 dans le plus violent embrasement d'une fournaise
 de soufre; c'est une confusion de bleu, de violet
 & de rouge, si bien mêlés ensemble, qu'on ne
 saurait distinguer lequel des trois l'emporte sur
 les deux autres. Enfin cet animal ne représente
 pas seulement le feu grégeois au naturel, par ses
 couleurs, il l'imité encore par les douloureuses
 cuissions qu'il cause à ceux qui le touchent. L'ex-
 périence en instruisit le P. Feuillée. Il y fut sur-
 pris, quoiqu'il s'en défiât. Un bâton lui avait
 servi à mettre l'holoture dans son mouchoir, pour
 le dessiner: le lendemain, ne faisant pas réflexion
 à l'usage qu'il avait fait de son mouchoir, il voulut
 s'en essuyer les mains, après les avoir lavées. Il
 sentit aussi-tôt un feu violent, qui augmenta jus-
 qu'à lui causer des convulsions par tout le corps,

avec

avec une
 délivra q
 de vinaig

On a
 vignes du
 marques s
 en généra

ture des
 fertiles &
 seulement

tirée par
 vert, n'y

plaint qu'o
 Elles ne la

faite d'ind
 terre, où l

sorte de ré
 dont on se

donne un
 thériaque,

coutume po
 Les fruits

culture. On
 dant la quan

on n'y est r
 de la peine

qui n'y étai
 conquête, o
 Tome XI

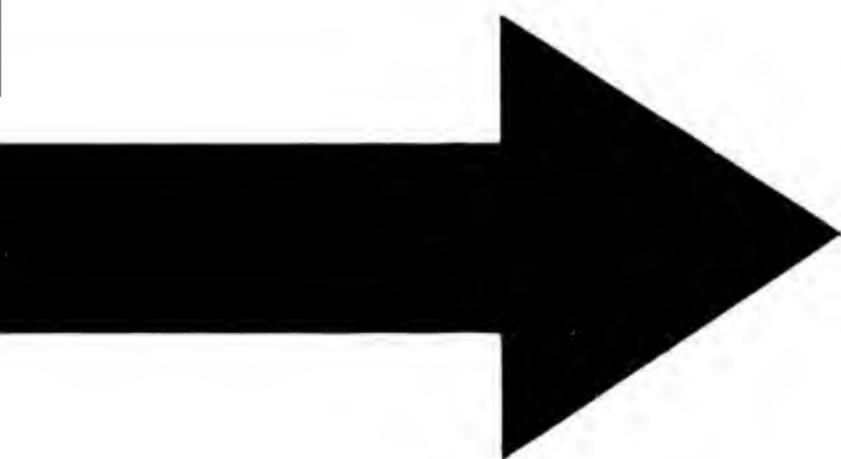
avec une douleur insupportable , dont il ne se délivra qu'à force de tenir ses mains dans un bain de vinaigre & d'eau.

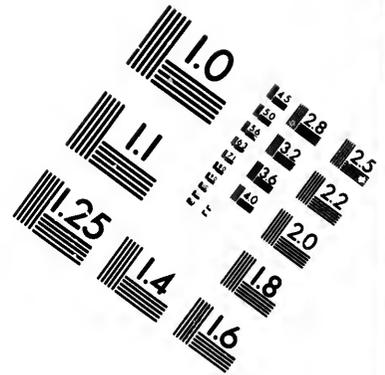
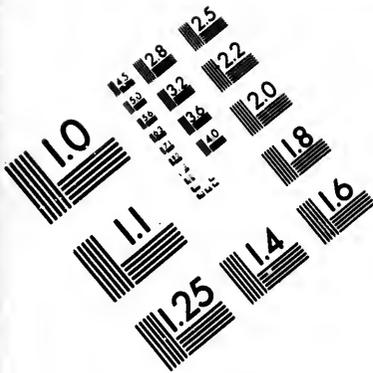
Histoire
Naturelle.

On a parlé , plus d'une fois , du vin & des vignes du Pérou. M. Frézier nous donne ses remarques sur celui du Chili. Après avoir regretté en général , qu'on n'entende pas mieux la culture des terres , dans un pays où elles sont fertiles & si faciles à labourer , qu'en les grattant seulement avec une branche d'arbre crochu , tirée par deux bœufs , le grain , à peine couvert , n'y rend gueres moins du centuple ; il se plaint qu'on ne travaille pas mieux les vignes. Elles ne laissent pas d'être abondantes ; mais , faute d'industrie pour vernisser les cruches de terre , où l'on met le vin , on les enduit d'une sorte de résine , qui , jointe aux peaux de boucs , dont on se sert ensuite pour le transporter , lui donne un goût amer , semblable à celui de la thériaque , & une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement.

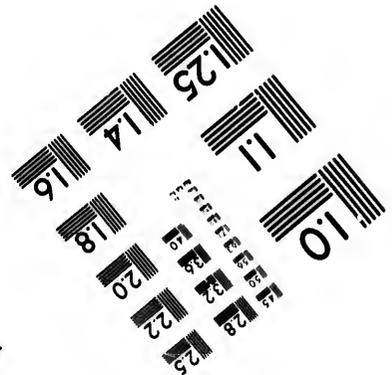
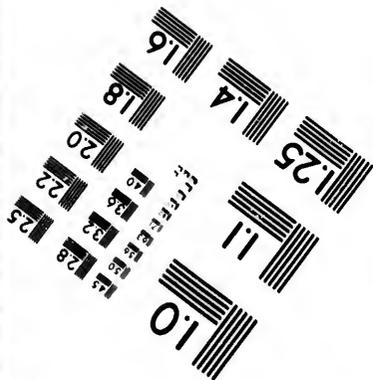
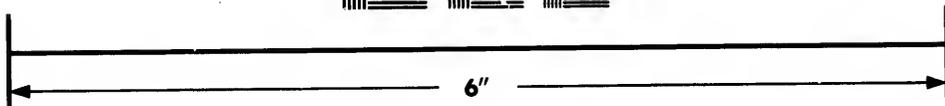
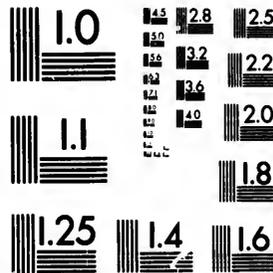
Les fruits du même Pays viennent aussi sans culture. On n'y greffe point les arbres. Cependant la quantité de poires & de pommes , dont on n'y est redevable qu'à la Nature , fait trouver de la peine à comprendre comment ces arbres , qui n'y étaient pas connus , dit-on , avant la conquête , ont pu se multiplier jusqu'à cette ex-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8
1.6 3.2
1.8 3.6
2.0 4.0
2.2 4.5

10
11
12
13
14

Histoire
Naturelle.

cessive abondance. On voit des campagnes entières d'une espèce de fraisières, différents des nôtres par les feuilles, qui sont plus arrondies, plus charnues, & fort velues. Leurs fruits sont ordinairement de la grosseur d'une noix, & quelquefois de celle d'un œuf de poule. Ils sont d'un rouge blanchâtre, un peu moins délicats pour le goût, que nos fraises de bois; mais les bois du Chili n'en manquent point de l'espèce des nôtres; comme les champs y sont remplis de toutes espèces de légumes, dont quelques-unes, telles que les navets, les patates, la chicorée des deux espèces, &c. y croissent même naturellement.

Les herbes aromatiques de notre climat, telles que le petit baume, la mélisse, la tansie, les camomilles, la menthe, la sauge, une espèce de piloselle, dont l'odeur approche de celle de l'absynthe, y couvrent toutes les terres. On y distingue une petite espèce de sauge, qui s'élève en arbrisseau, dont la feuille ressemble un peu au romarin, & qui doit contenir beaucoup de principes volatils, si l'on en juge par l'odeur & par le goût. Les collines sont embellies de rosiers qui n'ont point été plantés, & l'espèce la plus fréquente y est sans épines. On voit aussi dans les campagnes, une espèce de lis, que les habitans nomment *liuto*. Il s'en trouve de diffé-

rentes
posent
racine
farine
confitur
On
donne
dont l'o
du jour
huit à di
bas. La
que celle
pour cert
un remède
lentes qui
décoction
espèce de
& rouge.
de nos autr
ité de par
sure n'y se
celle qu'ils
qui a la feu
ls font cui
Le poquell
teint pas
du Chili e
leu. La tei

pagnes ent-
 térens des
 arrondies,
 fruits sont
 x, & quel-
 ls sont d'un
 cats pour le
 les bois du
 des nôtres;
 e toutes es-
 nes, telles
 icorée des
 ne natutel-

imat, telles
 tanésie, les
 une espèce
 de celle de
 erres. On y
 , qui s'élève
 mble un peu
 beaucoup de
 ar l'odeur &
 ellies de ro-
 c l'espèce la
 n voit aussi
 lis, que les
 ve de distil-

DES VOYAGES.

275

rentes couleurs, & des six feuilles qui la com-
 posent, il y en a toujours deux panachées. La
 racine de l'oignon de cette fleur, donne une
 farine très-blanche, dont on fait des pâtes de
 confiture.

Histoire
 Naturelle.

On cultive dans les jardins, un arbre qui
 donne une fleur blanche, en forme de cloche,
 dont l'odeur est fort agréable, sur-tout à la fin
 du jour & pendant la nuit; sa longueur est de
 huit à dix pouces, sur quatre de diamètre par le
 bas. La feuille est velue, un peu plus pointue
 que celle du noyer. C'est un résolutif admirable
 pour certaines tumeurs. Les habitans du Chili ont
 un remède infallible pour l'effet des chûtes vio-
 lentes qui font jeter du sang par le nez, c'est la
 décoction d'une herbe, nommée *quinchamali*,
 espèce de fantoline, dont la petite fleur est jaune
 & rouge. Outre la plupart de nos vulnéraires &
 de nos autres plantes médicinales, ils en ont quan-
 tité de particulieres au Pays. Les herbes de tein-
 ture n'y sont pas moins abondantes; telle est
 celle qu'ils nomment *reilbon.*; espèce de garance,
 qui a la feuille plus petite que le nôtre, & dont
 ils font cuire la racine pour teindre en rouge.
 Le *poquell* est une sorte de bouton d'or, qui ne
 teint pas moins parfaitement en jaune. L'*anil*
 du Chili est une espèce d'indigo, qui teint en
 bleu. La teinture noire se fait avec la tige & la

Histoire
Naturelle.

racine du *panqué*, dont la feuille ronde, & tissée comme celle de l'acante, a deux ou trois pieds de diamètre. Lorsque sa tige est rougeâtre, on la mange crüe pour se rafraîchir : elle est d'ailleurs fort astringente : bouillie avec le *maki* & le *gouthiou*, arbrisseaux du Pays, la teinture qu'elle donne en noir, est non-seulement très-belle, mais elle ne brûle point les étoffes, comme les noirs de l'Europe. Cette plante ne se trouve que dans les lieux marécageux.

Les forêts sont pleines d'arbres aromatiques, tels que différentes espèces de myrthes ; une sorte de laurier, dont l'écorce a l'odeur du saffras, le *boldu*, dont la feuille jette l'odeur de l'encens, & dont l'écorce tient un-peu du goût de la canelle, le canelier même, qui a les qualités de celui d'Orient, sans lui ressembler, & dont la feuille approche beaucoup de celle du grand laurier, quoiqu'un peu plus grande.

Le *liñi* est un arbre fort commun au Chili dont l'ombre fait enfler tout le corps à ceux qui dorment dessous. M. Frézier en fut convaincu par l'exemple d'un Officier Français ; mais le remède n'est pas difficile : c'est une herbe nommée *pelboqui*, espèce de lierre terrestre, qu'on pile avec du sel, & dont il suffit de se frotter, pour dissiper promptement l'enflure. L'écorce du *peum* en décoction, est d'un grand soulagement de

Phydro
forme
tructio
pour c
l'écorce
Les bo
de céd
toute so
de très-
transpor
n'a poin
inutiles.

Les oi
different
dionales.
nôtres, t
terelles,
sortes de
nommée
côte rou
pipeliennes
qui ont,
blance ave
font d'un
droit, le
teur, av
yeux, &
rados son

l'hydropisie : cet arbre porte un fruit rouge de la forme d'une olive ; son bois peut servir à la construction des vaisseaux ; mais le meilleur du pays, pour cet usage, est une espèce de chêne, dont l'écorce, comme celle de l'yeuse, est un liège. Les bords de la rivière de Biobio sont couverts de cèdres, qui peuvent servir, non-seulement à toute sorte de construction, mais même à faire de très-bons mâts. Cependant la difficulté de les transporter par la rivière, dont l'embouchure n'a point assez d'eau pour un navire, les rend inutiles.

Les oiseaux, dont ces campagnes sont peuplées ; différent peu de ceux des autres contrées méridionales. On y trouve d'ailleurs une partie des nôtres, tels que des pigeons ramiers, des tourterelles, des perdrix, des bécassines, toutes sortes de canards, dont on distingue une espèce, nommée *potos réales*, qui ont sur le bec une crête rouge ; des courlis & des sarcelles. Les *pipelienes*, dont on ne trouve le nom qu'ici, & qui ont, suivant M. Frézier, quelque ressemblance avec l'oiseau de mer qu'on appelle *mauve*, sont d'un très-bon goût. « Ils ont le bec rouge, droit, long, étroit en largeur, & plat en hauteur, avec un trait de même couleur sur les yeux, & les pieds du perroquet. Les *pechiolorados* sont une espèce de rouge-gorges, d'un

» beau ramage. On voit quelques cignes , &
 Histoire » quantité de flamans , dont les plumes , qui font
 Naturelle. » un beau mélange de blanc & de rouge , servent
 • de parure aux bonnets des Américains. Mais le
 » plaisir de la chasse est ici fort interrompu par
 » la multitude de ces oiseaux , qu'on nomme
 » *vyolos* , » & que les Français du vaisseau de
 M. Frézier nommaient *criards* , parce qu'à la
 vue d'un homme , ils viennent crier & voltigent
 autour de lui , comme pour avertir les autres
 animaux , qui fuient , ou qui s'envolent aussi-tôt
 qu'ils les entendent. Observons que tout ce qu'on
 vient de lire du Chili , regarde particulièrement
 les cantons voisins de la Conception.

Aux environs de Valparaiso , les montagnes ,
 quoique fort seches par la rareté des pluies , pro-
 duisent quantité d'herbes , dont on vante les
 vertus. La plus renommée est le *cachintagua* ,
 espèce de petite centaurée , plus amere que celle
 de France , & par conséquent plus abondante en
 sel ; elle passe pour un excellent fébrifuge. La
vira-verda est une sorte d'immortelle , dont l'in-
 fusion , éprouvée par un Chirurgien Français ,
 guérit de la fièvre tierce. L'*unoperquen* est un
 fenné , tout-à-fait semblable à celui qui nous
 vient du Levant. L'*alva-quilla* , nommé *culen*
 par les Américains , est un arbrisseau dont la
 feuille a l'odeur du basilic , & contient un baume

d'un
 vit de
 posée
 violet
 rent d
 célèbr
 gener
 qui tie
 de bau

On t
 les hab
 la feui
 l'acacia
 de pet
 poivre
 une liq
 l'ovigha
 du mie
 corce ,
 des yeu
 eau qui
 coction
 de café
 ricains
 de pêche
 poisson.

Un an
 Chiliens

ignes , &
 , qui font
 e , servent
 ns. Mais le
 rompu par
 on nomme
 vaisseau de
 rcé qu'à la
 & voltiger
 : les autres
 ent aussi-tôt
 out ce qu'on
 culièrement
 montagnes ,
 pluies , pro-
 n vante les
 achinagua ,
 ere que celle
 bondante en
 ébrifuge. La
 e , dont l'in-
 Français ,
 qu'en est un
 ui qui nous
 omme *culen*
 eau dont la
 nt un baume

d'un grand usage pour les plaies. M. Frézier en vit des effets surprenans. Sa fleur est longue , disposée en épi , de couleur blanche tirant sur le violet. Un autre arbrisseau , nommé *havillo* , différent de la *habilla* du Tucuman , n'est pas moins célèbre par les mêmes vertus : il a la fleur du genet , la feuille très-petite , d'une odeur forte , qui tient un peu de celle du miel , & si pleine de baume , qu'elle en est toute gluante.

On trouve dans les mêmes lieux , le *mollo* , que les habitans nomment *ovighan*. Cet arbre , dont la feuille est à-peu-près semblable à celle de l'acacia , porte pour fruit une grappe composée de petits grains rouges , qui ont le goût du poivre & du genièvre. Les Américains en font une liqueur plus forte que le vin. La gomme de l'ovighan est purgative. On tire de cet arbre , du miel & du vinaigre. En ouvrant un peu l'écorce , il en distille un lait qui dissipe les taies des yeux. Du cœur de ses rejetons , on fait une eau qui éclaircit & fortifie la vue. Enfin la décoction de son écorce fait une teinture , couleur de café , tirant sur le rouge , dont les Américains teignent particulièrement leurs filets de pêche , pour les rendre moins visibles au poisson.

Un animal très-singulier , est celui que les Chiliens nomment *pulpo*. A le voir sans mouve-

Histoire
Naturelle.

ment, on le prend pour un morceau de branche d'arbre, couvert d'une écorce semblable à celle du châtaignier. Il est de la grosseur du petit doigt, long de six à sept pouces, & divisé en quatre ou cinq nœuds ou articulations, qui vont en diminuant du côté de la queue. Cette queue ne paraît, comme la tête, qu'un bout de branche cassée. Lorsque l'animal déploie ses jambes, qui sont au nombre de six, & qu'il les tient rassemblées vers sa tête, on les prendrait pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. On assure que, manié avec la main nue, il l'engourdit un moment, sans causer d'autre mal. M. Frézier le croirait une sauterelle, de la même espèce que la coçigrue du P. du Tertre, dépeinte dans l'Histoire des Antilles, s'il ne lui manquait une queue à deux branches, & les petites excrescences en pointes d'épingle, que cet Ecrivain donne à sa coçigrue : d'ailleurs le P. du Tertre ne parle point d'une vessie, qui se trouve dans le pulpo, pleine d'une liqueur noire, dont on fait une très-belle encre. On trouve aussi, à Valparaiso, des araignées monstrueuses & velues ; mais qui ne passent point pour venimeuses.

Aux environs de Coquimbo, on voit une espèce de *ceterach*, que les Espagnols ont nommée *doradilla*, dont la feuille est toute frisée, & dont on vante beaucoup la décoction. Elle

sert à
un Voy
Dans le
citrouil
sur le t
De sa
Là, co
trouve
croit pa
mo. « S
» celle
» blable
» *floripo*
un peu j
près du
frais.

Dans
qui porte
par la co
semble u
del Para
Caxa-Ta
de Lima
certains a
dont cha
une croix
avec l'équ

sert à purifier le sang, & sur-tout à rétablir un Voyageur des fatigues d'une longue marche.

Dans le même pays, on cultive une espèce de citrouille, nommée *lacatoya*, qu'on fait ramper sur le toit des maisons, & qui dure toute l'année.

De sa chair, on fait une excellente confiture. Là, commence à croître un arbre qui ne se trouve nulle part au Chili, & que M. Frézier croit particulier au Pérou. Il le nomme *lucumo*. « Sa feuille, dit-il, ressemble un peu à celle de l'oranger; & son fruit est fort semblable à la poire qui contient la graine du » *floripondio*. » Dans la maturité, l'écorce est un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, à-peu-près du goût & de la consistance du fromage frais.

Dans les plaines de Truxillo, il croît un arbre qui porte vingt ou trente fleurs, toutes différentes par la couleur & la forme, & qui forment ensemble une espèce de grappe: on l'appelle *flor del Paraisso*, fleur du Paradis. Aux environs de *Caxa-Tambo* & *San-Mathéo*, Villages du pays de Lima, à la chute des montagnes, on trouve certains arbrisseaux qui portent des fleurs bleues, dont chacune, en se changeant en fruit, produit une croix si parfaite, qu'on ne la ferait pas mieux avec l'équerre & le compas. Dans la Province de

Histoire
Naturelle.

LE
e branche
le à celle
etit doigt,
quatre ou
en dimi-
eue ne pa-
e branche
mbes, qui
ent rassem-
our autant
rompu. On
l'engourdit
M. Frézier
ême espèce
peinte dans
anquait une
excrecences
in donne à
re ne parle
s le pulpo,
ait une très-
paraisso, des
mais qui ne
voit une ef-
s ont nom-
oute frisée,
ction. Elle

Histoire
Naturelle.

Charcas , sur les bords de la grande riviere de Misco , il croît de grands arbres , qui ont la feuille de l'arrayan ou du myrthe , & dont le fruit est une grappe de cœurs verds , un peu plus petits que la paume de la main. Ouverts , ils offrent plusieurs petites toiles , blanches comme les feuilles d'un livre , & dans chaque feuille un cœur , au centre duquel on voit une croix avec trois clous au pied.

Le *curvi* est un poisson d'une extrême singularité : sa longueur n'est que d'un pied ; mais il a , sur la lèvre inférieure , deux cornes , flexibles de chaque côté , longues de huit pouces , épaisses d'une ligne à leur naissance , terminées en pointe , & de couleur d'or. A l'extrémité de la lèvre inférieure , il a quatre autres cornes , deux desquelles ont six pouces de long , & les deux autres trois , toutes de la même couleur que les deux de la lèvre supérieure , avec la même flexibilité. Sa tête est plate : vers le haut , il a six nageoires ; deux au-dessous des ouïes , qui commencent par une arête fort dure , découpée en scie. Au-dessous , & vers le milieu du ventre , on lui voit une autre nageoire , composée de sept épines , qui se divisent en plusieurs branches vers leurs extrémités , entre lesquelles est une pellicule mince , de couleur grise. Au-delà de l'anus , &

toujours
est égale
vers le
licule
sur le
la tête
côté en
aux fer
font co
la secon
rente
minces
vers leu
les autre
parties
qui pre
terminer
parries
du corps
commen
la queue
pâle d'
la ligne
que deux
argenté
variation
fondent

riviere de
nt la feuille
le fruit est
plus petit
ils offrent
e les feuilles
n cœur, au
c trois clous

ême singula-
; mais il a,
es, flexibles
ances, épaisses
es en pointe,
la lèvre in-
, deux def-
& les deux
leur que les
même flexi-
aut, il a six
es, qui com-
découpée en
u ventre, on
posée de sept
branches vers
ane pellicule
le l'anús, &

toujours au-dessous du ventre, une autre nageoire est également composée de sept épines, divisées vers leurs extrémités, couvertes aussi d'une pellicule grise. Deux autres nageoires ont leur siège sur le dos: la première prend son origine derrière la tête, commence par une arête, découpée d'un côté en dents de scie, aux mâles, & toute unie aux femelles; celle-ci, suivie de six autres, qui sont couvertes d'une peau semblable aux autres: la seconde, qui est vers la queue, & fort différente dans sa composition, a ses épines fort minces, en grand nombre, sans aucune division vers leur extrémité, & couvertes comme toutes les autres. La queue du curvi est divisée en deux parties, vers le milieu, par une ligne bleuâtre, qui prend son origine aux bronches, & va se terminer à l'angle de division, formé par les deux parties. Sur la partie supérieure de chaque côté du corps, il y a trois rangs de taches grises, qui commencent derrière la tête, & se terminent vers la queue. Toute cette partie est d'une couleur pâle d'or, qui diminue en s'approchant de la ligne de division. La partie inférieure n'a que deux rangs, d'un gris clair, sur un fond argenté qui rend cette partie agréable; & la variation des deux couleurs, qui se confondent insensiblement, donne un éclat char-

Histoire Naturelle. mant à ce poisson. Sa chair est d'ailleurs d'un excellent goût : il n'a point d'écaillés ; mais toutes les parties extérieures sont couvertes d'une très-belle peau.

Fin du Livre cinquieme.



A

L'HI

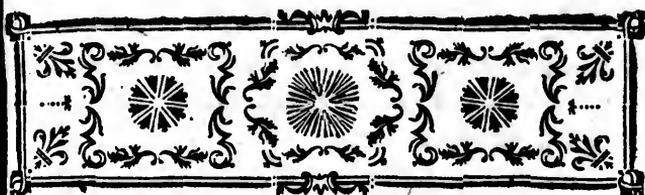
D

A

CHA

ON C
vastes P
bordent

E, &c:
leurs d'un
lles ; mais
ertes d'une



ne;

A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

A M É R I Q U E.
L I V R E V I.
B R É S I L:

CHAPITRE PREMIER:

Etablissemens au Brésil.

ON COMPREND, sous le nom de Brésil, de vastes Provinces de l'Amérique Méridionale, qui bordent à l'Est l'Océan Atlantique. Les Espa- Brésil.

Brésil.

gnols & les Portugais ne s'accordent point sur les limites, qui sont encore quelquefois une occasion de guerre entr'eux.

Il aurait été facile à Christophe Colomb, après avoir découvert, dans son troisième Voyage, l'Isle de la Trinité & les bouches de l'Orénoque, de suivre une Côte, qui l'aurait conduit jusqu'à l'Amazone; mais, rappelé par ses premiers établissemens, & par l'espérance qu'il avait encore de trouver une route vers la Côte Orientale des Indes, en suivant cette mer qui s'enfonce entre Tierra-Firme au Midi, & la Floride au Nord, il abandonna des ouvertures qu'il aurait pu suivre heureusement. Ce fut l'année suivante, (comme nous l'avons vu dans la seconde Partie de cet Abrégé), que le Brésil fut découvert par Alvarez Cabral, qui ne pensait point à le chercher. Le zèle ne fut pas d'abord fort ardent pour y établir des Colonies; on se contenta d'en apporter du bois de teinture, des singes & des perroquets; marchandises qui ne coûtaient que la peine de les prendre, & qui se vendaient fort bien en Europe. Cependant la Cour de Lisbonne y fit transporter quelques misérables, condamnés à d'autres châtimens pour leurs crimes, & des femmes de mauvaise vie, dont on voulait purger le Royaume.

On assigna même, à quelques Seigneurs, des

Province
rassembl
d'autant
aucune
Ferme,
Roi, c
réduisit
tiraient
seuleme
l'exercic
à toutes
lieu qu'
entre la
fricher,
vérité tr
moins de
habitans.
beaucoup
placables
jamais in
prisonnie
l'écart, il
& d'en fa
frémir la
Malgré
point de
leurs trav
La guerre

point sur
une occa-
mb, après
e Voyage,
Orénoque,
uir jusqu'à
emiers éta-
vait encore
ientale des
force entre
u Nord, il
pu suivre
, (comme
tie de cet
par Alvarez
ercher. Le
ur y établir
porter du
berroquets;
a peine de
rt bien en
onne y fit
ndamnés à
s, & des
lait purget
eurs, des

Provinces entières, dans l'espérance qu'ils y rassembleraient des habitans. La terre coûtait d'autant moins à donner, que l'Etat n'y faisait aucune dépense. Enfin le Brésil fut engagé à Ferme, pour un revenu assez modique; & le Roi, content d'une nouvelle souveraineté, se réduisit presque au titre. Les Indes Orientales attiraient alors toute l'attention des Portugais: non-seulement les vertus militaires y trouvaient de l'exercice, mais on y parvenait, par la valeur, à toutes les distinctions militaires & civiles; au lieu qu'au Brésil, il fallait se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre & celle de défricher, par un travail assidu, des terres à la vérité très-fertiles; mais qui demandaient néanmoins de la culture pour fournir aux besoins des habitans. Dans ces premières entreprises, ils eurent beaucoup à souffrir des Brésiliens, Sauvages implacables dans leurs haines, qu'on n'offensait jamais impunément, & qui mangeaient leurs prisonniers. S'ils rencontraient un Portugais à l'écart, ils ne manquaient point de le massacrer, & d'en faire un de ces horribles festins qui font frémir la Nature.

Malgré tant de difficultés, le pays ne laissa point de se peupler d'Européens; & les fruits de leurs travaux en exciterent d'autres à les suivre. La guerre, qu'ils avaient sans cesse à soutenir

 Brésil.

Brésil,

contre des légions d'Américains, les obligea de se partager en *capitainies* ; & dans l'espace de cinquante ans, on vit naître, le long de la Côte ; diverses Bourgades , dont les cinq principales étaient *Tamacara , Fernambuc , Ilhéos , Porto Seguro & Saint-Vincent*. Les avantages que ces Colonies tirèrent de leur situation, firent ouvrir enfin les yeux à la Cour de Portugal : elle sentit le tort qu'elle s'était fait , en accordant des concessions sans bornes, & Jean III entreprit d'y remédier.

Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux Chefs des Capitainies ; & , dans le cours de l'année 1549 , il envoya Thomas de *Souza* au Brésil , avec le titre de *Gouverneur-Général*. Six vaisseaux , bien équipés & chargés d'un grand nombre d'Officiers , composaient sa Flotte. Il avait ordre non-seulement d'établir une nouvelle administration , dont il emportait le plan dressé , mais encore de bâtir une Ville dans la Baie de Tous-les-Saints. Le Roi , pensant aussi à la conversion des Brésiliens , qu'il regardait comme ses sujets , s'était adressé au Pape Paul III , & à Saint-Ignace , Fondateur de la Compagnie de Jesus , pour leur demander quelques Missionnaires. Il en obtint six , qui , à leur arrivée , bâtirent une Ville , qu'ils nommerent *San-Salvador*.

Les Français , qui ont commencé par-tout des établissemens ,

établi
négligé
vers le
valier
Henri
lonie da
taché au
il mena
protectio
il donna
une petit
gagnon ,
d'Apostar
Lorraine,
eût voulu
il maltrait
de partir
possession
Il les en
Jacques ,
Janvier 15
bord mont
& passager
& Martin
Vaisseau.
Après av
arriva, pen
travaillaient
Tome

établissmens, dont la plupart ont été depuis négligés ou perdus, portèrent aussi leurs vues vers le Brésil dès l'an 1555. Villegagnon, Chevalier de Malte & Vice-Amiral, obtint de Henri II la permission d'aller fonder une Colonie dans le Nouveau-Monde. Secrètement attaché aux opinions nouvelles du Protestantisme, il mena avec lui une foule de Sectaires, sous la protection du fameux Amiral de Coligny, dont il donna le nom au premier Fort qu'il bâtit dans une petite Isle, sur la Côte du Brésil. Mais Villegagnon, que les Protestans ont depuis traité d'Apostat, gagné, dit-on, par le Cardinal de Lorraine, revint au Catholicisme; & comme s'il eût voulu signaler son repentir par la persécution, il maltraita si fort les Protestans, qu'il les força de partir, & fit perdre ainsi à la France une possession qui promettait de devenir florissante. Il les embarqua sur un vaisseau nommé le *Jacques*, qui se trouva prêt à partir le 4 de Janvier 1558. Tout ce qu'il y avait de monde à bord montait à quarante-cinq hommes, Matelots & passagers, sans y comprendre le Capitaine, & Martin Baudouin, du Havre, Maître du Vaisseau.

Après avoir navigué sept ou huit jours, il arriva, pendant la nuit, que les Matelots, qui travaillaient à la pompe, ne purent épuiser l'eau.

B Brésil.

Le Contremaître, surpris d'un accident dont personne ne s'était défié, descendit au fond du vaisseau, & le trouva non-seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau, qu'on le sentait presqu'enfoncer. Tout le monde ayant été réveillé, la consternation fut extrême. Il y avait tant d'apparence qu'on allait couler à fond, que la plupart, désespérant de leur salut, se préparèrent à la mort. Cependant quelques uns prirent la résolution d'employer tous leurs efforts pour prolonger leur vie de quelques momens. Un travail infatigable fit soutenir le navire avec deux pompes jusqu'à midi; c'est-à-dire, près de douze heures, pendant lesquelles l'eau continua d'entrer si furieusement, que l'on ne put diminuer sa hauteur; & , passant par le bois de Brésil, dont le vaisseau était chargé, elle sortait, par les canaux, aussi rouge que du sang de bœuf. Les Matelots & le Charpentier, qui étaient sous le tillac à chercher les trous & les fentes, ne laissèrent pas de boucher enfin les plus dangereux, avec du lard, du plomb, des draps, & tout ce qu'on leur présentait. Le vent, qui portait vers terre, l'ayant fait voir le même jour, on prit la résolution d'y retourner. C'était aussi l'opinion du Charpentier, qui s'était apperçu, dans ses recherches, que le Navire était tout rongé de vers. Mais le Maître, craignant d'être abandonné

de ses
rivage,
chandise
sa route
barque p
que les
répondit
& qu'il
Là-dessus
dangers d
long-tem
suffez four
qui la d
mine, fit
dont on r
Villegagn
pouvait pa
vinrent au
reste, le s
fut si affreux
d'être échap
Laissons pa
vantable Re
son style.
« Le vaif
comme un
se trouvai
vivre jusqu

cident dont
 au fond du
 entr'ouvert
 l'eau, qu'on
 monde ayant
 trême. Il y
 uler à fond,
 ur salut, se
 quelques uns
 leurs efforts
 es momens,
 navire avec
 te, près de
 au continua
 ut diminuer
 Brésil, dont
 it, par les
 bœuf. Les
 ient sous le
 ne laisserent
 reux, avec
 ut ce qu'on
 vers terre,
 it la résolu-
 ppinion du
 ans les re-
 rongé de
 abandonné

de ses Matelots, s'ils touchaient une fois au
 rivage, aima mieux hasarder sa vie que ses mar-
 chandises, & déclara qu'il était résolu de continuer
 sa route. Pendant il offrit aux passagers une
 barque pour retourner au Brésil; à quoi du Pont,
 que les Protestans reconnoissaient pour Chef,
 répondit qu'il voulait tirer aussi vers la France,
 & qu'il conseillait à tous les gens de le suivre.
 Là-dessus, le Contre-Maître observa qu'outre les
 dangers de la navigation, il prévoyait qu'on serait
 long-temps sur mer, & que le navire n'était point
 assez fourni de vivres. Il n'y eut que six personnes,
 qui la double crainte du naufrage & de la fa-
 mine, fit prendre le parti de regagner la terre,
 dont on n'était qu'à neuf ou dix lieues, tant
 Villegagnon avait inspiré de terreur. Elle ne
 pouvait pas être mieux fondée: car ceux qui re-
 vinrent au Brésil, furent pendus en arrivant; au-
 reste, le sort des autres, pendant la traversée,
 fut si affreux, qu'on ne sait si l'on doit les féliciter
 d'être échappés à une mort pour en souffrir mille.
 Laissons parler ici Lery, Auteur de cette épou-
 vantable Relation, sans rien ôter à la naïveté de
 son style.

« Le vaisseau Normand remit donc à la voile,
 comme un vrai cercueil, dans lequel ceux qui
 se trouvaient renfermés s'attendaient moins à
 vivre jusqu'en France, qu'à se voir bientôt es-

 Brésil.

Brésil.

» velis au fond des flots. Outre la difficulté qu'il nous
 » eut d'abord à passer les basses, il essuya de petites
 » continuelles tempêtes pendant tout le mois de même
 » Janvier ; & ne cessant point de faire beaucoup jamais
 » d'eau, il serait péri cent fois le jour, si tout le On f
 » monde n'eût travaillé sans cesse aux deux pompes de la I
 » On s'éloigna ainsi du Brésil d'environ deux cent sept ser
 » lieues, jusqu'à la vue d'une Isle habitable, aussi partie c
 » ronde qu'une tour, qui n'a pas plus d'une nuaient
 » demi-lieue de circuit. En la laissant de fort près Cap de S
 » à gauche, nous la vîmes remplie, non-seule assuraien
 » ment d'arbres, couverts d'une belle verdure, chiffemen
 » mais d'un prodigieux nombre d'oiseaux, dont le parti c
 » plusieurs sortirent de leur retraite pour se oiseaux q
 » venir percher sur les mâts de notre navire, cet avis p
 » où ils se laissaient prendre à la main ; il y Nos ma
 » en avait de noirs, de gris, de blanchâtres entre le C
 » & d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, le chagrine
 » qui paraisaient fort gros en volant, mais qui, ger leurs
 » étant pris & plumés, n'étaient guères plus que le Pil
 » charnus qu'un moineau. A deux lieues sur conduisant
 » la droite, nous aperçûmes des rochers fort hautes & d
 » pointus, mais peu élevés, qui nous firent fappa si ru
 » craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau sur le côté
 » dernier malheur, qui nous aurait sans doute & le haut d
 » exemptés pour jamais du travail des pompes eaux & tou
 » Nous en sortîmes heureusement. Dans tout matrés, fu
 » notre passage, qui fut d'environ cinq mois en fallur

difficulté qu'il nous ne vîmes pas d'autres Terres que ces
il essuya de petites Isles, que notre Pilote ne trouva pas
out le mois de même sur sa carte, & qui peut-être n'avaient
aire beaucoup jamais été découvertes.

Bréül.

our, si tout le » On se trouva, le 3 de Février, à trois degrés
deux pompes de la Ligne, c'est-à-dire, que depuis près de
ron deux cens sept semaines, on n'avait pas fait la troisième
abitable, aussi partie de la route. Comme les vivres dimi-
us plus d'une nuaient beaucoup, on proposa de relâcher au
nt de fort près Cap de Saint-Roch, où quelques vieux Matelots
e, non-seule- assuraient qu'on pouvait se procurer des rafraî-
elle verdure, chissemens. Mais la plupart se déclarerent pour
oiseaux, dont le parti de manger les perroquets & d'autres
uite pour se oiseaux qu'on apportait en grand nombre, &
notre navire, cet avis prévalut.

main ; il y » Nos malheurs commencèrent par une querelle
de blanchâtres entre le Contre-Maitre & le Pilote, qui, pour
s en Europe, se chagriner mutuellement, affectaient de négli-
nt, mais qui, ger leurs fonctions. Le 26 de Mars, tandis
guères plus que le Pilote faisant son quart, c'est-à-dire,
x lieues sur conduisant trois heures, tenait toutes les voiles
rochers fort hautes & déployées, un impétueux tourbillon
i nous firent trappa si rudement le vaisseau, qu'il le renversa
fleur d'eau sur le côté, jusqu'à faire plonger les hunes
it sans doute & le haut des mâts. Les cables, les cages d'oi-
des pompes seaux & tous les coffres qui n'étaient pas bien
. Dans tout amarrés, furent renvertés dans les flots, & peu
cinq mois peu fallut que le dessus du bâtiment ne prit

Brésil.

» la place du dessous. Cependant la diligence, qu'
 » fut apportée à couper les cordages, servit à
 » le redresser par degrés. Le danger, qui
 » qu'extrême, eut si peu d'effet pour la réconcili-
 » liation des deux ennemis, qu'au moment qu'
 » fut passé, & malgré les efforts, qu'on fit pour le
 » apaiser, ils se jettèrent l'un sur l'autre & se
 » battirent avec une mortelle fureur.

» Ce n'était que le commencement de nos infor-
 » tunes. Peu de jours après, dans une mer calme
 » le Charpentier & d'autres Artisans, cherchant
 » moyen de soulager ceux qui travaillaient aux
 » pompes, remuerent si malheureusement quelques
 » pièces de bois au fond du vaisseau, qu'il se
 » leva une assez grande, par où l'eau entra tout
 » d'un-coup avec tant d'impétuosité, que ces misé-
 » rables Ouvriers, forcés de remonter sur le tillac
 » manquèrent d'haleine pour expliquer le danger
 » & se mirent à crier, d'une voix lamentable
 » nous sommes perdus, nous sommes perdus ! Sur
 » quoi le Capitaine, Maître & Pilote, ne doutant
 » point de la grandeur du péril, ne pensaient qu'à
 » mettre la barque dehors en toute diligence
 » faisant jeter en mer les panneaux qui couvraient
 » le navire, avec grande quantité de bois de Brésil
 » fil & autres marchandises ; & , délibérant de
 » quitter le vaisseau, ils se voulaient sauver les
 » premiers. Même le Pilote, craignant que po-

» le gr
 » place
 » y ent
 » qu'il
 » sembl
 » délaiss
 » venant
 » avait c
 » vie, ne
 » forces
 » cher le
 » qu'elle
 » heureux
 » faire en
 » étant u
 » abandon
 » Au cont
 » sur la gr
 » tenant à
 » laquelle,
 » le soulev
 » de toute
 » mens, de
 » empêcher
 » trait la piè
 » tôt : & , p
 » On con
 » à l'Ouest ,

le grand nombre de personnes qui demandaient
 place dans la barque, elle ne fût trop chargée,
 y entra avec un grand coutelas au poing, & dit
 qu'il couperait les bras au premier qui ferait
 semblant d'y entrer : tellement que nous voyant
 délaissés à la merci de la mer, & nous ressou-
 venant du premier naufrage dont Dieu nous
 avait délivrés, autant résolus à la mort qu'à la
 vie, nous allâmes nous employer de toutes nos
 forces à tirer l'eau par les pompes pour empê-
 cher le navire d'aller à fond. Nous fîmes tant,
 qu'elle ne nous surmonta point. Mais le plus
 heureux effet de notre résolution fut de nous
 faire entendre la voix du Charpentier, qui,
 étant un jeune-homme de cœur, n'avait pas
 abandonné le fond du navire comme les autres.
 Au contraire, ayant mis son caban à la matelote
 sur la grande ouverture qui s'y était faite, & se
 tenant à deux pieds dessus pour résister à l'eau,
 laquelle, comme il nous dit après, de sa violence
 le souleva plusieurs fois, il criait en tel état,
 de toute sa force, qu'on lui portât des habillemens,
 des lits de coton & autres choses, pour empêcher
 l'eau d'entrer pendant qu'il racourrait la pièce. Ne demandez pas s'il fut servi
 aussitôt : & par ce moyen, nous fûmes préservés.
 On continua de gouverner, tantôt à l'Est, tantôt
 à l'Ouest, qui n'était pas notre chemin, car notre

Brésil.

» Pilote , qui n'entendait pas bien son métier , ne
 » fut plus observer la route , & nous allâmes ainſi ,
 » dans l'incertitude , juſqu'au Tropicque du Cancer ,
 » où nous fûmes pendant quinze jours dans une
 » mer herbue . Les herbes , qui flottaient ſur l'eau ,
 » étaient ſi épaisses & ſi ferrées , qu'il fallut les
 » couper avec des coignées , pour ouvrir le paſſage
 » au vaiſſeau . Là , un autre accident faillit de nous
 » perdre . Notre Canonnier , faiſant ſécher de la
 » poudre dans un pot de fer , le laiffa ſi long-
 » tems ſur le feu qu'il rougit , & la flamme ayant
 » pris à la poudre , donna ſi rapidement d'un
 » bout à l'autre du navire , qu'elle mit le feu aux
 » voiles & aux cordages . Il ſ'en fallut peu qu'elle
 » ne ſ'attachât même au bois , qui , étant goudron-
 » né , n'aurait pas manqué de ſ'allumer prompte-
 » ment , & de nous brûler vifs au milieu des
 » eaux . Nous eûmes quatre Hommes maltraités
 » par le feu , dont l'un mourut peu de jours
 » après ; & j'aurais eu le même ſort , ſi je ne
 » m'étais couvert le viſage de mon bonnet , &
 » j'en fus quitte pour avoir le bout des oreilles
 » & les cheveux grillés .

» Nous étions au 15 d'Avril . Il nous reſtait
 » environ cinq cens lieues juſqu'à la côte de
 » France . Nos vivres étaient ſi diminués , malgré
 » le retranchement qu'on avait déjà fait ſur
 » les rations , qu'on prit le parti de nous en re-

» tranc
 » n'em
 » toute
 » malhe
 » ſe cro
 » pagne
 » haute
 » trois c
 » ſir tou
 » était d
 » blanch
 » y trou
 » de mie
 » tage ,
 » bouillie
 » qui av
 » long-te
 » firent ſ
 » ment d
 » naires r
 » morts d
 » le bord
 » où nous
 » nommé
 » le gran
 » pût les
 » un peu
 » autres à

» trancher encore la moitié ; & cette rigueur
 » n'empêcha point que , vers la fin du mois ,
 » toutes les provisions ne fussent épuisées. Notre
 » malheur vint de l'ignorance du Pilote , qui
 » se croyait proche du Cap de Finistere en Es-
 » pagne , tandis que nous étions encore à la
 » hauteur des Isles Açores , qui en sont à plus de
 » trois cens lieues. Une si cruelle erreur nous rédui-
 » sit tout-d'un-coup à la dernière ressource , qui
 » était de balayer la *soute* , c'est-à-dire , la chambre
 » blanchie & plâtrée , où l'on tient le biscuit. On
 » y trouva plus de vers & de crottes de rats que
 » de miettes de pain. Cependant on en fit le par-
 » tage , avec des cuillers , pour en faire une
 » bouillie aussi noire & plus amere que suie. Ceux
 » qui avaient encore des perroquets , (car dès
 » long-temps plusieurs avaient mangé les leurs ,) les
 » firent servir de nourriture dès le commence-
 » ment du mois de Mai , que tous vivres ordi-
 » naires manquerent entre nous. Deux Mariniers ,
 » morts de mal-rage de faim , furent jetés hors
 » le bord ; & pour montrer le très-pitoyable état
 » où nous étions lors réduits , un de nos Marelots ,
 » nommé *Nargue* , étant debout , appuyé contre
 » le grand mât , & les chausses abaissées sans qu'il
 » pût les relever , je le rançai , de ce qu'ayant
 » un peu de bon vent , il n'aidait point avec les
 » autres à hausser les voiles ; le pauvre Homme ,

 Brésil.

Bréfil.

» d'une voix basse & pitoyable, me dit, *hélas ! je*
 » *ne saurais* ; & à l'instant il tomba roide mort.
 » L'horreur d'une telle situation fut augmentée
 » par une mer si violente, que, faute d'art ou de
 » force, pour ménager les voiles, on se vit dans
 » la nécessité de les plier, & de lier même le
 » gouvernail. Ainsi, le vaisseau fut abandonné au
 » gré des vents & des ondes. Ajoutez que le gros
 » temps ôtait l'unique espérance dont on pût se
 » flatter, qui était celle de prendre un peu de
 » poisson. Aussi tout le monde était-il d'une foi-
 » ble & d'une maigreur extrême. Cependant
 » la nécessité faisant penser & repenser à chacun
 » de quoi il pourrait apaiser sa faim, quelques-
 » uns s'aviserent de couper des pièces de certaines
 » *rondelles*, faites de la peau d'un animal nommé
 » *tapirouffous*, & les firent bouillir à l'eau pour
 » les manger ; mais cette recette ne fut pas trouvée
 » bonne. D'autres mirent ces rondelles sur les
 » charbons ; &, lorsqu'elles furent un peu rôties,
 » cela succéda si bien, que les mangeant de cette
 » façon, il nous était avis que ce fussent carbo-
 » nades de couenne de pourceau. Cet essai fait,
 » ce fut à qui avoit des rondelles, de les tenir de
 » court ; & comme elles étaient aussi dures, & se cuir
 » de bœuf sec, il fallut des serpes & autres ferremens
 » pour les découper. Ceux qui en avaient, portant
 » les morceaux dans leurs manches, en petits sacs

» de t
 » que
 » d'écu
 » de m
 » souli
 » press
 » les c
 » grand
 » delles
 » notre
 » pas q
 » fallût
 » trava
 . On
 récit fût
 Combte
 sacrific
 » Lery,
 » les tri
 » de fai
 » de per
 » qués,
 » de que
 » mais n
 » seul va
 » proche
 » Apr
 » vaissea

, hélas ! je
de mort. »
augmentée
l'art ou de
se vit dans
r même le
andonné au
que le gros
on pût se
un peu de
d'une foi-
Cependant
t à chacun
quelques-
e certaines
mal nommé
l'eau pour
pas trouvée
les sur les
peu rôties,
nt de cette
ent carbo-
essai fait,
es tenir de
cuir
terremens
nt, portant
petits sacs

» de toile, n'en faisaient pas moins de compte
» que font les gros usuriers de leurs bourses pleines
» d'écus. Il y en eut qui en vinrent jusques-là,
» de manger leurs collets de maroquin & leurs
» souliers de cuir. Les Pages & Garçons du navire,
» pressés de mal-rage de faim, mangerent toutes
» les cornes des lanternes, dont il y a toujours
» grand nombre aux vaisseaux, & autant de chan-
» delles de suif qu'ils en purent attraper. Mais
» notre faiblesse & notre faim n'empêchoient
» pas que, sous peine de couler à fond, il ne
» fallût être nuit & jour à la pompe avec grand
» travail. »

On regretterait sans doute que la suite de ce récit fût dans un autre style que celui de l'Auteur. Combien de détails touchans ne faudrait-il pas sacrifier à l'élégance! « Environ le 12 Mai, reprend » Lery, notre Canonnier, auquel j'avais vu manger » les tripes d'un perroquet toutes crues, mourut » de faim. Nous en fûmes peu touchés, car loin » de penser à nous défendre si l'on nous eût atta- » qués, nous eussions plutôt souhaité d'être pris » de quelque Pirate qui nous eût donné à manger : » mais nous ne vîmes, dans notre retour, qu'un » seul vaisseau, dont il nous fut impossible d'ap- » procher. »

» Après avoir dévoré tous les cuirs de notre » vaisseau, jusqu'aux couvercles des coffres, nous

Bréfil.

Brésil.

» pensions toucher au dernier moment de notre
 » vie ; mais la nécessité fit venir à quelqu'un l'idée
 » de chasser les rats & les souris , & l'espérance
 » de les prendre d'autant plus facilement , que
 » n'ayant plus les miettes & d'autres choses à
 » ronger , elles couraient en grand nombre , mou-
 » rant de faim dans le vaisseau. On les poursuivit
 » avec tant de soin , & tant de sortes de pièges ,
 » qu'il en demeura fort peu. La nuit même , on
 » les cherchait à yeux ouverts comme les chats.
 » Un rat était plus estimé qu'un bœuf sur terre. Le
 » prix en monta jusqu'à quatre écus. On les faisait
 » cuire dans l'eau , avec tous leurs intestins , qu'on
 » mangeait comme le corps. Les pattes n'étaient
 » pas exceptées , ni les autres os , qu'on trouvait
 » le moyen d'amollir. L'eau manqua aussi. Il ne
 » restait , pour tout breuvage , qu'un petit ton-
 »neau de cidre que le Capitaine & les Maîtres
 » ménageaient avec grand soin. S'il tombait de
 » la pluie , on étendait des draps , avec un boulet
 » au milieu pour la faire distiller. On retenait
 » jusqu'à celle qui s'écoulait par les égoûts du
 » vaisseau , quoique plus trouble que celle des
 » rues. On lit , dans Jean de Léon , que les Mar-
 » chands qui traversent les déserts d'Afrique , se
 » voyant en même extrémité de soif , n'ont qu'un
 » seul remède ; c'est que , tuant un de leurs cha-
 » meaux , & tirant l'eau qui se trouve dans les

» inte
 » Ce
 » trav
 » extr
 » qui
 » mon
 » Nég
 » eau
 » l'on
 » où le
 » grosse
 » qu'il
 » plus
 » moins
 » leurs
 » ducter
 » bouche
 » Lery,
 » somme
 » qu'aya
 » nant u
 » Quant
 » depuis
 » étant é
 » dans s
 » la tête
 » moins,
 » ici , en

» intestins, ils la partagent entr'eux & la boivent.
 » Ce qu'il dit ensuite d'un riche Négociant qui,
 » traversant un de ces déserts & pressé d'une soif
 » extrême, acheta une tasse d'eau d'un voiturier
 » qui était avec lui la somme de dix mille ducats,
 » montre la force de ce besoin; cependant le
 » Négociant, & celui qui lui avait vendu son
 » eau si cher, moururent également de soif; &
 » l'on voit encore leur sépulture dans un désert,
 » où le récit de leur aventure est gravé sur une
 » grosse pierre. Pour nous, l'extrémité fut telle,
 » qu'il ne nous resta plus que du bois de Brésil;
 » plus sec que tout autre bois, que plusieurs néan-
 » moins, dans leur désespoir, grugeaient entre
 » leurs dents. Corguilleray du Pont, notre Con-
 » ducteur, en tenant un jour une pièce dans la
 » bouche, me dit avec un grand soupir: *hélas!*
 » *Lery, mon ami, il m'est dû en France une*
 » *somme de quatre mille francs, dont plût-à-Dieu*
 » *qu'ayant fait bonne quittance je tinssé mainte-*
 » *nant un pain d'un sou & un seul verre de vin!*
 » Quant à Maître Richer, notre Ministre, mort
 » depuis peu à la Rochelle, le bon Homme,
 » étant étendu de faiblesse, pendant nos misères,
 » dans sa petite cabine, ne pouvait même lever
 » la tête pour prier Dieu, qu'il invoquait néan-
 » moins, couché à plat comme il était. Je dirai
 » ici, en passant, avoir non-seulement observé

Brésil.

Brief.

» dans les autres , mais senti moi-même pendant
 » les deux cruelles famines où j'ai passé, que
 » lorsque les corps sont atténués, la nature dé-
 » faillante & les sens aliénés par la dissipation des
 » esprits, cette situation rend les Hommes fa-
 » rouches, jusqu'à les jeter dans une colère, qu'on
 » peut bien nommer une espèce de rage; & ce
 » n'est pas sans cause que Dieu, menaçant son
 » Peuple de la famine, disait expressément que
 » celui qui avait auparavant les choses cruelles
 » en horreur, deviendrait alors si dénaturé,
 » qu'en regardant son prochain & même sa propre
 » femme & ses enfans, il désirerait d'en manger;
 » car, outte l'exemple du pere & de la mere,
 » qui mangèrent leur propre enfant au siège de
 » Sancerre, & celui de quelques Soldats, qui,
 » ayant commencé par manger les corps des enne-
 » mis tués par leurs armes, confesserent ensuite
 » que si la famine eût continué, ils étaient résolus
 » de se jeter sur les vivans, nous étions d'une
 » humeur si noire & si chagrine sur notre vaisseau,
 » qu'à peine pouvions-nous nous parler l'un à
 » l'autre sans nous fâcher, & même, (Dieu veuille
 » nous le pardonner !) sans nous jeter des œillades
 » & des regards de travers, accompagnés de quel-
 » que mauvaise volonté de nous manger mutuel-
 » lement.

» Le 15 & le 16 Mai, il nous mourut encore

» deux
 » sem
 » beau
 » rage
 » nos p
 » nos p
 » mes a
 » à cer
 » tout c
 » laissais
 » un pe
 » oie, p
 » ce que
 » appris
 » Sauvag
 » grand
 » M. l'A
 » ou six
 » à lui
 » les aut
 » crainte
 » la nuit.
 » le reste,
 » mais au
 » crochu,
 » amis &
 » Enfin
 » fit la gra

» deux Matelots, sans autre maladie que l'épu-
 » sement causé par la faim. Nous en regrettrâmes
 » beaucoup un, nommé *Roleville*, qui nous encou-
 » rageait par son naturel joyeux, & qui, dans
 » nos plus grands dangers de mer, comme dans
 » nos plus grandes souffrances, disait toujours :
 » *mes amis, ce n'est rien*. Moi, qui avais eu ma part
 » à cette famine inexprimable, pendant laquelle
 » tout ce qui pouvait être mangé l'avait été, je ne
 » laissais pas d'avoir toujours secrètement gardé
 » un perroquet que j'avais, aussi gros qu'une
 » oie, prononçant aussi nettement qu'un Homme
 » ce que l'Interprète, dont je le tenais, lui avait
 » appris de la Langue Française & de celle des
 » Sauvages, & du plus charmant plumage. Le
 » grand desir que j'avais, d'en faire présent à
 » M. l'Amiral, me l'avait fait tenir caché cinq
 » ou six jours, sans avoir aucune nourriture
 » à lui donner ; mais il fut sacrifié comme
 » les autres à la nécessité, sans compter la
 » crainte qu'il ne me fût dérobé pendant
 » la nuit. Je n'en jetai que les plumes : tout
 » le reste, c'est-à-dire non-seulement le corps,
 » mais aussi tripes, pieds, ongles & bec
 » crochu, soutint pendant quatre jours quelques
 » amis & moi.

» Enfin Dieu, nous tendant la main du Port,
 » fit la grace à tant de misérables, étendus pres-

Brésil.

» que sans mouvement sur le tillac , d'arriver le
 » 24 de Mai 1558 , à la vue des terres de Bre-
 » tagne. Nous avons été trompés tant de fois par
 » le Pilote , qu'à peine osâmes - nous prendre
 » confiance aux premiers cris qui nous annon-
 » cerent notre bonheur. Cependant nous fûmes
 » bientôt que nous avions notre Patrie devant
 » les yeux. Après que nous en eûmes rendu
 » grâces au Ciel , le Maître du navire nous
 » avoua publiquement , que si notre situation eût
 » duré seulement un jour de plus , il avait pris
 » la résolution , non pas de nous faire tirer au
 » sort , (comme il est arrivé quatre ou cinq ans
 » après , dans un navire qui revenait de la Floride) ;
 » mais , sans avertir personne , de tuer un d'entre
 » nous , pour le faire servir de nourriture aux
 » autres ; ce qui me causa d'autant moins de
 » frayeur , que , malgré la maigreur extrême de
 » mes compagnons , ce n'aurait pas été moi qu'il
 » eût choisi pour première victime , s'il n'eût
 » voulu manger seulement de la peau & des
 » os.

» Nous nous trouvions peu éloignés de la
 » Rochelle , où nos matelots avaient toujours
 » souhaité de pouvoir décharger & vendre leur
 » bois de Brésil. Le Maître ayant fait mouiller
 » à deux ou trois lieues de terre , prit la cha-
 » loupe avec Dupont & quelques autres , pour
 » aller

» aller
 » étion
 » qui p
 » au ri
 » de le
 » ils pri
 » en pr
 » au vai
 » Entr
 » trouva
 » Saint-M
 » Espagn
 » bonnes
 » xante n
 » par tou
 » quantité
 » d'autres
 » leur p
 » trouvant
 » en voulu
 » emmener
 » qui ne p
 » apprenan
 » famine ,
 » trop mar
 » à-peu de
 » consomm
 » propres à
 » aller
 Tome 2

arriver le
 res de Bre-
 de fois par
 us prendre
 us annon-
 nous sùmes
 urie devant
 âmes rendu
 navire nous
 situation eût
 il avait pris
 tire tirer au
 ou cinq ans
 e la Floride);
 er un d'entre
 purriture aux
 nt moins de
 r extrême de
 été moi qu'il
 e, s'il n'eût
 peau & des
 gnés de la
 ent toujours
 vendre leur
 fait mouiller
 prit la cha-
 utres, pour
 aller

aller acheter des vivres à Hodierne, dont nous
 » étions assez proche. Deux de nos compagnons,
 » qui partirent avec lui, ne se virent pas plutôt
 » au rivage, que, l'esprit troublé par le souvenir
 » de leurs peines, & par la crainte d'y retomber,
 » ils prirent la fuite, sans attendre leur bagage,
 » en protestant que jamais ils ne retourneraient
 » au vaisseau.

 Brésil.

» Entre plusieurs vaisseaux de guerre, qui se
 » trouvaient dans ce Port, il y en avait un de
 » Saint-Malo, qui avait pris & emmené un navire
 » Espagnol revenant du Pérou, & chargé de
 » bonnes marchandises, qu'on estimait plus de soixante
 » mille ducats. Le bruit s'en étant divulgué
 » par toute la France, il était arrivé à Blavet
 » quantité de Marchands Parisiens, Lyonnais &
 » d'autres lieux, pour en acheter. Ce fut un bon-
 » heur pour nous; car plusieurs d'entr'eux se
 » trouvant près de notre vaisseau, lorsque nous
 » en voulûmes descendre, non-seulement ils nous
 » emmenerent par-dessous les bras, comme gens
 » qui ne pouvaient encore se soutenir; mais,
 » apprenant ce que nous avions souffert de la
 » famine, ils nous exhorterent à nous garder de
 » trop manger, & nous firent d'abord user peu-
 » à-peu de bouillons de vieilles poulailles bien
 » consommées, de lait de chèvre, & autres choses
 » propres à nous élargir les boyaux, que nous

Brésil.

« avions tous fort rétrécis. Ceux qui suivirent ce
 « conseil , s'en trouverent bien. Quant aux mate-
 « lots , qui voulurent se rassasier dès le premier
 « jour , je crois que de vingt , échappés à la
 « famine , plus de la moitié creverent & mouru-
 « rent subitement. De nous autres quinze , qui
 « nous étions embarqués comme simples passa-
 « gers , il n'en mourut pas un seul, ni sur terre,
 « ni sur mer. A la vérité , n'ayant sauvé que la
 « peau & les os , non-seulement on-nous au-
 « rait pris pour des cadavres déterrés , mais
 « aussi-tôt que nous eûmes commencé à
 « respirer l'air de terre , nous sentîmes un
 « tel dégoût pour toutes sortes de viandes ,
 « que moi particulièrement , lorsque je fus au-
 « logis , & que j'eus approché le nez du
 « vin qu'on me présenta , je tombai à la ren-
 « verse , dans un état qui me fit croire prêt à
 « rendre l'esprit. Cependant , ayant été couché
 « sur un lit , je dormis si bien cette première
 « fois , que je ne me réveillai point avant le
 « jour suivant.

« Après avoir pris quatre jours de repos
 « à Blaver , nous nous rendîmes à Hennebon
 « petite Ville qui n'en est qu'à deux lieues, où
 « les Médecins nous conseillèrent de nous faire
 « traiter. Mais un bon régime n'empêcha point
 « que la plupart ne devinssent enflés , depuis le

« plante
 « Trois
 « me co
 « en-bas.
 « opiniâ
 « pouvoi
 « d'un re
 « au Pub
 « bien cu
 « même p
 « tour. O
 « le tout
 « sur un ro
 « avec de
 « nous déli
 « rait pu d
 « faire péri
 « Le Portu
 « puis le regn
 « donner de
 « mais cette
 « tête de P
 « ce Prin
 « l'Angleter
 « es Pays-Bas
 « République
 « de loisir

plante des pieds, jusqu'au sommet de la tête. Trois ou quatre seulement, entre lesquels je ne compte, ne le furent que de la ceinture en-bas. Nous eûmes tous un cours de ventre si opiniâtre, qu'il nous aurait ôté l'espérance de pouvoir jamais rien retenir, sans le secours d'un remède, dont je crois devoir la recette au Public. C'est du lierre-terrestre & du riz bien cuit, qu'il faut étouffer ensuite dans le même pot, avec quantité de vieux draps alentour. On y jette ensuite des jaunes d'œufs, & le tout doit être mêlé ensemble dans un plat sur un réchaud. Ce mets, qu'on nous fit manger avec des cuillers, comme de la bouillie; nous délivra tout-d'un-coup d'un mal, qui n'aurait pu durer quelques jours de plus, sans nous faire périr tous. »

Le Portugal continuait de jouir du Brésil, depuis le regne d'Emmanuel, qui avait commencé donner de la solidité aux premiers établissemens. Mais cette Couronne étant passée, en 1581, sur la tête de Philippe II, Roi d'Espagne, les guerres que ce Prince eut à soutenir contre la France & l'Angleterre, & sur-tout contre les mécontents des Pays-Bas, qui formerent sous son règne, la République des Provinces-Unies, lui laissèrent peu de loisir pour s'occuper de ses acquisitions.

Brésil.

étrangères. D'un autre côté, ces nouveaux Républicains, qu'il n'avait pu retenir dans sa dépendance, étaient encore trop foibles, ou trop pressés de leurs affaires domestiques, pour entreprendre d'affaiblir l'ennemi de leur liberté par des conquêtes; mais ils firent de si grands progrès pendant les régnés de Philippe III & de Philippe IV, qu'après avoir établi fort heureusement leur Compagnie des Indes Orientales, ils se virent en état d'en former une des Indes Occidentales, qui n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui d'être une des principales branches de leur commerce.

Cette institution devint fatale aux Portugais dès son origine. Jacob Wilkens & l'Hermite deux Commandans des flottes Hollandaises, commencerent par courir les Côtes de Portugal, firent des prises, qui augmentèrent leurs forces. Après cet essai, les Hollandais envoyèrent Wilkens au Brésil. Ils n'ignoraient point que ce Pays, qui n'a gueres moins de douze cens lieues de côtes, était naturellement riche & fertile. On vit qu'il y avait peu de grandes Maisons en Portugal, qui n'y possédassent des terres. Les Brasiiliens les plus voisins, avaient été soumis par degrés. On y prenait peu de part aux guerres qui troublaient l'Europe; & si l'on excepte les

A L E reprise des Français, dont le souvenir commen-
 nouveaux Répair à s'éloigner, on y jouissait depuis long-
 dans sa dé temps d'une paix profonde. Aussi les Gouver-
 les, ou trop neurs ne s'y appliquaient-ils qu'au commerce,
 s, pour en & les soldats étaient devenus Marchands. Cepen-
 leur liberté dant quelques particuliers Hollandais, qui s'y
 de si grande étaient présentés pour la traite, avaient été fort
 ppe III & de bien reçus des Américains, parce que, donnant
 fort heureu- es marchandises à bon marché, il y avait plus
 s Orientales de profiter à tirer d'eux que des Portugais. Ce
 ne des Indes commerce clandestin avait disposé tous les Na-
 jusqu'aujour- urels du Pays en leur faveur.

Brésil.

branches de Telles étaient les conjonctures, lorsque Wil-
 xens parut dans la Baie de Tous-les-Saints.
 ux Portugais Les Portugais songerent moins à se défendre,
 & l'Hermite qu'à sauver la meilleure partie de leurs ri-
 andaises, com- chesses. L'Amiral Hollandais se rendit maître de
 e Portugal, & Saint-Salvador, capitale de cette grande ré-
 nt leurs forces gion. Les Hollandais firent un butin inestimable
 voyerent Wil dans la Ville, & s'emparèrent, en peu de
 rt que ce Pays ours, de la plus grande Capitainie du Brésil;
 cens lieues de mais les Portugais firent les plus grands efforts
 z fertile. On pour ressaisir leurs possessions. Elles furent long-
 es Maisons e temps disputées; enfin la nécessité de se réunir
 les terres. Le contre les Espagnols, leurs ennemis communs,
 été soumis par engagea les deux Nations à s'accorder, & le
 rt aux guerres Brésil fut assuré aux Portugais, en 1661, pour
 n excepté l'en huit millions de florins.

 Brésil.

Les Hollandais, chassés du Brésil, songerent à se dédommager de leurs pertes, par un autre établissement dans l'Amérique Méridionale. Dès l'année 1640, les Français en avaient formé un sur la riviere de Surinam ; mais les terres y étant marécageuses & mal-saines, ils les abandonnerent bientôt. L'Angleterre, qui s'en saisit, n'en fit gueres plus de cas. Les Hollandais, dont la patrie n'est qu'un marais, s'en accommodent mieux, & Charles II n'eut pas de peine à s'en défaire en leur faveur, vers l'année 1668. Il sembleroit que la Nation Hollandaise soit née pour faire valoir des marais, où les autres Peuples ne trouvent qu'un terroir ingrat & des fonds stériles. Elle a trouvé, sur les bords de la riviere de Surinam, une terre humide & bourbeuse, où elle n'a pu laisser de bâtir un Fort nommé *Zelandia*, proche du bourg de Paramaribo, & cette Colonie accrue par des Français réfugiés, est devenue florissante. Elle appartient à différentes Sociétés, dont la Compagnie des Indes Occidentales fait partie. Quelques particuliers ont commencé des Habitations sur la *Berbice*, à l'Ouest de Surinam ; mais ces Etablissements ont été moins encouragés, & n'ont pas fait les mêmes progrès.

La même Compagnie, qui avait fait la conquête

du Bré
de Vén
sous le
pronon
& Oru

du Brésil, possède encore, au Nord de la côte de Vénézuéla, trois Isles, de celles qu'on nomme sous le vent. La principale est *Curaçao*, qui se prononce *Curaço*; les deux autres sont *Bonnaire* & *Oruba*.

Brésil.





CHAPITRE II.

Description du Brésil.

Brésil.

C'EST aux guerres presque continuelles que les Portugais ont eu à soutenir contre les habitans naturels du Brésil, qu'on attribue l'éloignement qu'ils ont toujours eu pour s'établir dans l'intérieur des terres. La plupart de leurs Colonies, leurs Villes & leurs Forts, sont situés le long du rivage, à des distances inégales, & souvent assez considérables.

Oliveira compte quatorze Capitainies, à commencer depuis Para, c'est-à-dire, presque sous l'Équateur, jusqu'au 35.^{me} degré de latitude australe; &, suivant la Côte dans tous ses détours, il fait monter cet espace à plus de mille & quarante lieues. Qu'on lui donne, ajoute-t-il, le nom de Brésil ou tout autre nom, il comprend quatorze Capitainies, qui sont *Para*, *Marragnan*, *Ciara*, *Rio-Grande*, *Paraíba*, *Tamaraca*, *Fernambuc*, *Serégipé*, *Bahia*, *Ilhéos*, *Spiritu-Santo*, *Porto-Seguro*, *Rio de Janéiro* & *Saint-Vincent*; six desquelles appartiennent à des Seigneurs particuliers, qui les

ont co
au Ro
La
méridi
qu'on
Mais
pliquée
termes.
» dans
» ritude
» Ville
» y font
» de pe
» qui se
» village
» du Pay
» sont à
» Vincen
» deux
» bords
» du Bré
» vrent l
» sont d'
» cheur a
» beauco
» mais la
» voient
» leur ôte

ont conquises par les armes, & les huit autres
au Roi.

 Brésil.

La Province de Saint-Vincent, qui est la plus
méridionale, commence, suivant Oliveira, au fleuve
qu'on a décrit sous le nom de Rio de la Plata.
Mais ses limites paraissent incertaines & mal ex-
pliquées. Un ancien Missionnaire en parle dans ces
termes. « La Ville de cette Capitainie est située
» dans un petit golfe, par les 24 degrés de la-
» titude australe, à quarante lieues au Sud de la
» Ville de Rio-Janéiro. Sept ou huit Jésuites, qui
» y font leur séjour, s'emploient, avec beaucoup
» de peine & de zèle, au salut des Américains,
» qui sont répandus aux environs de plusieurs
» villages. Ils pénètrent souvent dans l'intérieur
» du Pays, sur-tout dans celui des *Cariges*, qui
» sont à 80 lieues au Sud de la ville de Saint-
» Vincent, & qui ne s'étendent pas moins de
» deux cens lieues sur cette Côte, jusqu'aux
» bords de Rio de la Plata. De tous les habitans
» du Brésil, ce sont les plus policés. Ils se cou-
» vrent le corps de peaux de bêtes. La plupart
» sont d'une belle taille, & le disputent en blan-
» cheur aux Européens. On leur a toujours trouvé
» beaucoup de bonne foi dans le commerce ;
» mais la crainte de l'esclavage, pour lequel ils se
» voient quelquefois enlevés par les Portugais,
» leur ôte la hardiesse de s'approcher de Saint-

 S. Vincent.

uelles que
tre les ha-
ribue l'éloi-
our s'établir
art de leurs
, sont situés
inécales, &
ies, à com-
que sous l'E-
atitude auf-
s détours, il
& quarante
l, le nom
comprend
ara, Ma-
Paraiiba,
, Bahia,
o, Rio de
elles appar-
s, qui les

Brésil.

» Vincent. On observe que , par un juste juge-
 » ment de Dieu , les Colonies , qui traitent ces
 » malheureux Américains avec cruauté , décroif-
 » sent de jour en jour ; au-lieu que celles qui se
 » conduisent plus humainement , prospèrent d'une
 » maniere sensible.»

Stadius donne le nom de *Tupinikinſes* aux Bra-
 siliens de cette Capitainie qui ont reconnu la
 domination des Portugais. « Ils habitent , dit - il ,
 » les montagnes à plus de 80 lieues dans les
 » terres , & ne laissent pas de s'étendre d'en-
 » viron 40 lieues sur la Côte. Leurs voisins , au
 » Sud , sont les Cariges. Du côté du Nord , ils
 » ont les Topinambous , Nation farouche , qui a
 » toujours détesté les Portugais.» Les Mission-
 naires , établis dans ces quartiers , parlent d'un
 Peuple barbare , qu'ils nomment les *Miramumins* ,
 dont les Portugais ont eu beaucoup à souffrir ,
 mais presque toujours par leur propre faute. Il
 n'y avait point d'artifices & de violences qu'ils
 n'employassent continuellement pour y faire des
 esclaves , jusqu'à se déguiser souvent sous des
 habits de Jésuites , avec des armes cachées sous
 leurs robes.

La Ville de Saint-Paul est située sur une colline ,
 d'environ cent-cinquante pas de haut , du pied
 de laquelle sortent deux ruisseaux ; l'un du côté
 du Sud , l'autre de celui de l'Ouest , qui , mêlant

bient
 jamb
 Sud ,
 borne
 contie
 Paroi
 l'autre
 Le co
 fruits
 seul d
 n'a re
 du vir
 monta
 l'hiver
 accom

Le
 Jean ,
 poisson
 des bâ
 de la
 caba ,
 des p
 bornes
 fins. A
 tenden
 gueur
 quelqu
 plusieu

bientôt leurs eaux, vont se jeter aussi dans l'In-
 jambi. On a, de la Ville, une vue charmante au
 Sud, à l'Est & au Nord, sur des plaines sans
 bornes; à l'Ouest, sur de fort grandes forêts. Elle
 contient une centaine de maisons; une Eglise
 Paroissiale; deux Monasteres, l'un de Bénédictins,
 l'autre de Carmélites, & un Collège de Jésuites.
 Le commerce n'y consiste qu'en bestiaux & en
 fruits de la terre, sur-tout en froment, dont le
 seul défaut est de manquer de couleur. La Nature
 n'a refusé à ce canton que de l'huile, du sel &
 du vin. L'air, rafraîchi par celui qui descend des
 montagnes, n'y est jamais d'une excessive chaleur:
 l'hiver y est assez froid, & quelquefois même
 accompagné d'un peu de glace.

Le fleuve *Injambi* coule au Nord de Saint-
 Jean, à près d'une lieue de la Ville. Il est fort
 poissonneux, assez large, & capable de porter
 des bâtimens médiocres. Sa source est au Levant
 de la Ville, dans les montagnes de Pernapia-
 caba, d'où il descend à l'Ouest: la saison
 des pluies le fait quelquefois sortir de ses
 bornes, jusqu'à couvrir tous les champs voi-
 sins. Au Nord du fleuve, les montagnes s'é-
 tendent de trente ou quarante lieues en lon-
 gueur, entre l'Est & l'Ouest, & de dix, ou
 quelquefois quinze, en largeur. Elles renferment
 plusieurs mines d'or, qui s'y trouvent en grains

 Brésil.

Brésil.

& en poudre, & communément de vingt-deux carats.

Rio-Janéiro.

On donne le second rang à la Capitainie de Rio-Janéiro, ou riviere de Janvier, que Diaz de Solis, à qui l'on attribue la découverte en 1525, met à vingt-deux degrés vingt minutes de latitude australe. Après la retraite des Français, qui furent dépossédés, en 1558, par Emmanuel *de Sa*, les Portugais y bâtirent une Ville du côté Méridional du fleuve, sur une petite baie qui forme un demi-cercle, à deux milles de la mer, dans un lieu plat, mais entre deux montagnes d'une pente fort douce. Sa longueur, dans cette situation, est d'une demi-heure de chemin, tandis qu'en largeur à peine contient-elle dix ou douze maisons. Les rues n'en étaient point encore pavées vers le milieu du dernier siècle; elle n'avait encore ni portes ni murs: mais elle était défendue par quatre Forts, dont le premier s'offrait, du côté de l'Est, sur un roc fort élevé; le second, dans une Isle ou un rocher de la forme d'un pain de sucre, à peu de distance de la partie Occidentale de la Côte; le troisieme, au Sud de la Ville, & le quatrieme, au Nord. La Ville d'ailleurs est comme divisée en trois parties, dont la premiere & la plus haute contient l'Eglise principale & le Collège des Jésuites; la seconde,

un p
& la
la b
d'un
P. J
tien
comm
La
Spirit
latitud
Rio-J
Ségure
cens f
l'une p
Spirit
mal m
dans l
On
la plu
de ce
fournit
quantit
arrosées
refusent
Ses anc
gajats,
des Port

un peu basse, se nomme *Barrio de San-Antonio*; & la troisieme s'étend sur le rivage même de la baie, depuis le Fort intérieur, jusqu'aux murs d'un Monastere de l'Ordre de Saint-Benoît. Le P. Jarric nous apprend que c'est le Roi Sébastien qui a bâti le Collège de Rio-Janéiro, comme la plupart de ceux du Brésil.

 Brésil.

La troisieme Capitainie du Brésil, nommée Spiritu-Santo, est située par les vingt degrés de latitude Australe, à soixante lieues au Nord de Rio-Janéiro, & cinquante au Sud de Porto-Séguro. On n'y compte gueres plus de deux cens familles Portugaises, dans deux Villes, dont l'une porte, comme la Baie ou son Port, le nom de Spiritu-Santo. Laët parle d'un petit Fort, assez mal muni, qui se présente à droite en entrant dans le bassin du Port.

 Spiritu-Santo.

On vante cette Province, comme la partie la plus fertile du Brésil. Il n'y manque rien de ce qui est nécessaire à la vie. La chasse y fournit toute sorte d'animaux, les rivieres une quantité incroyable de poisson; & les terres, arrosées des plus belles eaux du monde, ne refusent rien au travail de ceux qui les cultivent. Ses anciens Peuples, qui se nommaient *Margajats*, ont été long-temps mortels ennemis des Portugais; mais, s'étant apprivoisés par degrés,

 Brésil.

 Porto-Séguro.

ils ont fait avec eux des alliances que le temps a confirmées.

Porto-Séguro, quatrième Capitainie du Brésil, conserve le nom qu'il reçut d'Alvarez Cabral, lorsqu'il descendit le premier sur cette Côte. Il est à trente lieues au Sud, de ce qu'on nomme le Gouvernement des Isles, à cinquante au Nord de Spiritu-Santo, & par les seize degrés trente minutes de latitude australe. On donne à cette Province trois Villes Portugaises; *San-Amaro*, *Santa-Cruz*, & *Porto-Séguro*, mais toutes fort mal peuplées.

Cette Capitainie appartient au Duc d'Aveyro; & le commerce de ses habitans, Portugais, consiste à porter par mer, aux autres Provinces du Brésil, des vivres de toute espèce, que leurs terres produisent dans une extrême abondance. C'est à peu de distance de cette Côte, que commencent les fameux écueils qui se nomment *Abrolhos*, & qui s'étendant fort loin en mer, sans qu'on en ait encore pu fixer les bornes, font la terreur des Pilotes, sur-tout dans les navigations aux Indes Orientales. On y a découvert néanmoins plusieurs canaux, par lesquels on trouve un passage, mais avec un danger qui demande toujours les plus grandes précautions. A six ou sept lieues du continent, on rencontre,

près de
Portug
Ilha-do
premier
un cana
intérieu
mais av
écueils
haute,
De mer
qui din
jour, fu
pour ser
d'ailleurs
Les H
Séguro,
nent, n'
des terre
extrême
cinquante
les-Saints
aux envi
d'Améric
dit-il, qu
Nation s
y reste
cesse aux
duites à

près de ces écueils, quatre petites Isles, que les Portugais nomment *Monte de Piedhras*, *Ilha-Seca*, *Ilha-dos Passeros*, & *Ilha-de-Meo*. Les deux premières sont extérieures, & laissent à leur Ouest un canal navigable. Les deux autres, qui sont intérieures, peuvent être rangées des deux côtés, mais avec une extrême attention. En général, les écueils nommés Abrolhos, sont couverts de mer haute, ou ne passent point la surface des flots. De mer basse, on découvre leurs pointes, ce qui diminue beaucoup le danger pendant le jour, sur-tout lorsque les vagues s'y brisent assez pour servir d'avertissement aux Navigateurs. L'eau d'ailleurs est toujours fort haute alentour.

Les Hollandais, qui visiterent la côte de Porto-Séguro, & qui pénétrèrent même dans le continent, n'y trouverent que de vastes solitudes, des terres presqu'impénétrables, & des fleuves extrêmement poissonneux. Le P. Jarric lui donne cinquante lieues au Nord, jusqu'à la Baie de Tousles-Saints, & vingt jusqu'à Ilhéos. Il y compte, aux environs de la Ville, onze bourgs ou villages d'Américains convertis, ce qui n'a point empêché, dit-il, qu'elle n'ait tant souffert de la barbarie d'une Nation sauvage, nommée les *Guaymurs*, qu'il y reste à peine vingt familles, exposées sans cesse aux mêmes incursions, & quelquefois réduites à vivre d'herbes & de racines, dans un

Brézil.

Pays dont on vient de vanter la fertilité. La même raison a fait abandonner San-Amaro, quoique cette Ville tirât beaucoup d'avantages de cinq moulins à sucre, qu'elle avait fait construire. Les Guaymurs ayant déjà dévoré la plus grande partie des ouvriers & des domestiques, il ne resta aux Maîtres que le parti de la fuite.

Ilhéos.

La Capitainie qu'on nomme *Ilhéos*, tire ce nom de plusieurs Isles, qui couvrent l'entrée d'une Baie où sa principale Ville est située. Elle est à trente lieues au Nord de Porto-Séguro. Sa latitude, suivant Herréra, est par les 15 degrés 40 minutes; &, suivant les Cartes marines, 15 degrés 15 minutes. Cette Colonie renferme environ deux cens familles Portugaises. D'autres ne lui en donnent pas plus de cent cinquante. Elle appartient, dans l'origine, à un Portugais, nommé *Lucas Giraldo*. Une rivière médiocre, qui traverse la Ville, offre plusieurs moulins à sucre. La principale occupation des habitans, est l'agriculture, dont ils transportent les fruits sur de petites barques, à Fernambuc & dans quelques autres lieux.

A sept lieues de la Ville, dans l'intérieur des terres, on rencontre un lac d'eau potable, long & large de trois lieues, profond de quinze brasses, d'où sort une rivière, mais par des canaux si étroits, qu'à peine un canot y peut passer.

Les eaux

Les eaux
celles de
vent. Le
pèces, y
seur, sur
a pris plu
à-dire, e
mans &
trouve, d
la moind
quel on a
voisin de
l'arrivée d
chassée ap
plus blanc
mais si bel
nie en a
remarque
usage, ou
dédaignent
mens, n'ha
lieu, & qu
ils n'ont p
ates sont m
extraordina
On comp
porte le no
de Tous-le
Tome

fertilité. La
 an - Amaro ,
 avantages de
 it construire.
 plus grande
 ques , il ne
 fuite.
 os , tire ce
 ent l'entrée
 située. Elle
 orto-Séguro.
 par les 15
 Cartes ma-
 Colonie ren-
 Portugaises.
 de cent cin-
 zine , à un
 Une riviere
 re plusieurs
 upation des
 ransportent
 rnambut &
 ntérieur des
 rable , long
 de quinze
 ar des ca-
 peut passer.
 Les eaux

Les eaux du lac ne laissent pas de s'enfler comme
 celles de la mer , lorsqu'elles sont agitées par le
 vent. Le poisson , dont il nourrit différentes es-
 pèces , y est excellent , & d'une singuliere gros-
 seur , sur-tout les manatées ou lamentins , dont on
 a pris plusieurs qui pesaient quarante arrobes , c'est-
 à-dire , environ mille livres de France. Les cay-
 mans & les requins y sont aussi monstrueux. On
 trouve , dans cette Province , des arbres , dont
 la moindre incision fait découler un baume , au-
 quel on attribue de merveilleuses vertus. Le Pays
 voisin de celui d'Ilhéos , s'est peuplé , depuis
 l'arrivée des Portugais , d'une Nation barbare ,
 chassée apparemment de ses propres terres , &
 plus blanche que le commun des Américains ,
 mais si belliqueuse & si cruelle , que la Colo-
 nie en a toujours eu beaucoup à souffrir. On
 remarque que ces Sauvages , soit par un ancien
 usage , ou parce qu'ayant perdu leur Patrie ils
 médaignent de se faire de nouveaux établisse-
 mens , n'habitent jamais deux jours dans le même
 lieu , & qu'errant dans les champs & les forêts ,
 ils n'ont point d'autre lit que la terre. Leurs
 arcs sont massifs , & leurs fleches d'une longueur
 extraordinaire.

On compte , pour sixieme Capitainie celle qui
 porte le nom de *Bahia de todos Santos* , Baie
 de Tous-les-Saints , ou de *Bahia* , Baie par

Baie de
 Tous-les-
 Saints.

Tome XIII.

X

 Brésil.

excellence , à l'honneur de sa situation sur une fort grande Baie. Elle est à trente lieues d'Ilhéos , au Nord ; & à cent lieues de Fernambuc au Sud , par les treize degrés de latitude australe. La Baie n'a pas plus de deux lieues & demie de large ; mais elle se divise en plusieurs anses , qui la font pénétrer jusqu'à plus de quatre-vingt lieues dans les terres , pour l'extrême avantage des habitans. Elle contient quantité d'Isles grandes & petites. Trois fleuves de la même grandeur , nommés le *Pitange* , le *Gérécipe* , & le *Gachocira* , y descendent de l'intérieur des terres. On se dispense d'en nommer plusieurs petits.

La principale Ville de cette Capitainie est *San-Salvador* , dont on a déjà parlé.

Le Brésil n'a point de Province plus riche & plus peuplée que celle de Bahia. Aussi la Ville de Saint-Sauveur est-eile le séjour du Gouverneur-général , de l'Evêque , de l'Auditeur , & de tous les Officiers du Gouvernement.

Sérécipe. Sérécipe , sixieme Capitainie du Brésil , est située par les onze degrés de latitude Méridionale. Sa Capitale a un Port , à l'embouchure de la riviere de Vazabaris.

Fernambuc. Fernambuc , septieme Capitainie du Brésil , est à cent lieues de Bahia au Nord , & n'est

qu'à cinq
ne doit é
car les lin
veira nous
pour prem
l lui donn
elle s'étend
usqu'au t
de ce fleu
à deux r
ans l'Océan
sucre.
Laër obser
ndais qui a
ue les Port
us de qua
les Capita
de Paraib
surprend p
ure qu'on c
Capitainie
êmes lumie
ient quinze
es ; les méd
quante Nèg
rtugais & v
tirait annue
sucre , quat

Brésil.

qu'à cinq de Tamaraca au Sud ; distance qui ne doit être entendue que des Villes capitales, car les limites des Capitainies se touchent. Oliveira nous apprend que celle de Fernambuc eut pour premier Seigneur, Edouard d'Albuquerque. Il lui donne une vaste étendue. Depuis Olinde, elle s'étend au Sud d'environ quarante lieues, jusqu'au fleuve Saint - François. Au Nord de ce fleuve, est située la ville d'Alagoa, où deux rivières se joignent pour se rendre dans l'Océan. Tout le Pays est riche en moulins à sucre.

Laët observe ici, sur le témoignage d'un Hollandais qui avoit passé plusieurs années au Brésil, que les Portugais tiraient alors, tous les ans, plus de quarante mille caisses de sucre, des seules Capitainies de Fernambuc, de Tamaraca de Paraíba, jusqu'à Rio-grande, ce qui ne surprend point, dit-il, parce qu'il savoit d'ailleurs qu'on comptait plus de cent moulins dans la Capitainie de Fernambuc. Il ajoute, sur les mêmes lumières, que les grands moulins employoient quinze ou vingt Portugais & cent Nègres; les médiocres, huit ou dix Portugais & cinquante Nègres; les moindres, cinq ou six Portugais & vingt Nègres. Des grands moulins, on tiroit annuellement sept ou huit mille arrobes de sucre, quatre ou cinq mille des médiocres,

Brésil.

& trois des petits. Les vaisseaux ordinaires, qui partaient du Brésil avec ce sucre, en payaient au Roi dix pour cent, suivant Oliveira, & cinq de plus en arrivant dans les terres de Portugal; mais les Seigneurs du moulin, qui le transportaient à leurs propres frais, étaient exempts du cinquième. Le bois de teinture appartenait au Roi ou à ceux qui achetaient de lui le droit de couper, & les vaisseaux, qui servaient au transport, étaient obligés, suivant leur grandeur, de prendre un certain poids pour Sa Majesté.

Olinde est une Ville célèbre, non-seulement par sa situation & sa grandeur, mais encore plus par sa conquête que les Hollandais en firent le 10 de Février 1630, & par la possession qu'ils en conservèrent pendant quelques années. Elle est bâtie dans un lieu élevé du rivage de la mer, & renferme plusieurs collines dans son enceinte. Sa situation est si bizarre, que toute l'industrie humaine ne pourrait la fortifier.

Le Port est petit & peu commode. D'ailleurs il est tellement fermé par une chaîne de rochers & de bancs, dont cette Côte est bordée d'une grande étendue, que les grands vaisseaux marchands n'y peuvent entrer que par un canal étroit; & le bassin, qui reçoit une petite rivière, est éloigné de plus d'une lieue de la Ville. Mais il a sur ses bords un village, ou

espèce de
magasins
dîses, av
canal, qu
depuis l'
fin du sei
certaine Lan
naturelle
qu'inaccés
Tamaraca
pour la p
de Fernan
dans l'obsé
Tamaraca
Continent
ongueur e
arge.
Cette Ill
au Sud
on entre, pa
quinze ou
par un Fo
colline &
L'Isle de
qui porte so
Monfanto, e
de trois mi
qu'ils ont p

ALE
 espèce de fauxbourg, dans lequel on a bâti des
 magasins pour le sucre & les autres marchan-
 dises, avec un petit Fort, à l'entrée même du
 canal, que les Portugais ont élevé sur le roc,
 depuis l'insulte qu'ils reçurent des Anglais à la
 fin du seizième siècle, sous la conduite du Capi-
 taine Lancaestre, & ce Fort, joint à la disposition
 naturelle des lieux, rend l'accès du Port pres-
 qu'inaccessible.

 Brésil.

Tamaraca, huitième Capitainie du Brésil, passe
 pour la plus ancienne, quoique le voisinage
 de Fernambuc & de Paraíba l'ait fait tomber
 dans l'obscurité. Elle tire son nom de l'Isle de
Tamaraca, ou *Tamarica*, qui est séparée du
 Continent par un canal fort étroit, & dont la
 longueur est d'environ trois lieues sur deux de
 largeur.

 Tamaraca.

Cette Isle, qui n'est qu'à cinq milles d'Olinde,
 au Sud un assez bon Port, dans lequel
 on entre par un canal, qui n'a jamais moins de
 quinze ou seize palmes d'eau. Il est défendu
 par un Fort Portugais, situé sur une haute
 colline & de très-difficile accès.

L'Isle de Tamaraca & la partie du Continent
 qui porte son nom, appartiennent aux Comtes de
 Monsanto, qui en tirent annuellement un revenu
 de trois mille ducats, par les moulins à sucre
 qu'ils ont particulièrement sur le fleuve de Go-
 village, ou

Brésil.

vana, & dans les cantons d'Aracipé & de Paratibé. La Capitainie de Paraíba doit son origine aux Français. Les Portugais, après les en avoir chassés en 1584, y bâtirent une Ville & quelques Bourgs, dont les habitans s'emploient à la culture du sucre. On prétend qu'ils en recueillent chaque année environ cent cinquante mille arrobes.

Paraíba.

Tout le terroir est d'une extrême fertilité, & n'est pas sans agrémens. On y trouve, en plusieurs endroits, du bois de teinture, & même quelques mines d'argent, sur-tout dans un canton que les Américains nomment *Tayouba*. Ceux qui habitent cette partie du Continent s'appellent *Petivarés*.

Rio-grande.

Le fleuve que les Portugais nomment *Rio-grande*, porte entre les Brasiliens le nom de *Poteingi*. Son embouchure est par 5 degrés 30 minutes de latitude australe. L'entrée en est difficile; mais, dans l'intérieur, il est agréable & d'une navigation facile. Le pays d'alentour est la dixième Capitainie du Brésil.

Elle ne contient pas un grand nombre de Portugais: il consiste en soixante ou quatre-vingt hommes, qui composent la garnison du Fort, & quelques autres qui habitent un Village voisin, pour cultiver les cannes de sucre & nourrir les bestiaux. Les Américains y sont aussi fort rares. La plupart ont été détruits par les Portugais, & le reste s'est retiré chez les Tapuyras.

Ciara
Portugais
Nation. Il
montagne
capable d
petite riv
rencontre
sous du Fo
maisons, d
leur Gouv
ou douze l
Deux ou t
ans, en tir
du chanvre
cieuses &
de sucre y
est habité
que le Chef
dépendance.
La Capita
une grande
de même n
endus du M
inces Portu
& cette part
Brésil Septen
La Baie d
Maragnan, s

Paratibé-
origine aux
voit chassés
des Bourgs,
re du sucre,
que année
fertilité, &
en plusieurs
ne quelques
ton que les
qui habitent
Petivarts.
ment Rio-
le nom de
5 degrés 30
en est diffi-
able & d'une
est la dixième

Ciara qu'Oliveira compte entre les Capitainies Portugaises, a néanmoins peu d'habitans de cette Nation. Ils y ont construit un Fort au pied d'une montagne, du côté droit du Port, qui n'est pas capable de recevoir de grands bâtimens. Une petite riviere qui s'y jette, est la seule qu'on rencontre dans l'espace de trois milles. Au-dessous du Fort, les Portugais ont une douzaine de maisons, entre lesquelles on distingue celle de leur Gouverneur. On ne donne pas plus de dix ou douze lieues de circuit à cette petite Province. Deux ou trois navires, qui y abordent tous les ans, en tirent diverses marchandises, telles que du chanvre, du crystal, quelques pierres précieuses & plusieurs espèces de bois. Les cannes de sucre y croissent volontiers. Le pays intérieur est habité par des Barbares, dont on prétend que le Chef a plusieurs autres petits Rois dans sa dépendance.

 Brésil.

 Ciara.

bre de Por-
quatre-vingt
du Fort, &
lage voisin,
nourrit les
i fort rares
ortugais, &

La Capitainie, qu'on nomme *Maragnan*, est une grande Baie devant laquelle est située l'Isle de même nom, & qui reçoit trois fleuves descendus du Midi droit au Nord, derrière les Provinces Portugaises du Brésil. Oliveira range l'Isle & cette partie de la côte entre les Provinces du Brésil Septentrional.

 Maragnan.

La Baie devant laquelle est située l'Isle de *Maragnan*, s'ouvre entre deux pointes, & s'en-

Brésil.

fonce d'environ vingt-cinq milles dans le Continent. Elle n'en a guères moins de l'autre côté, vers le fond. Du côté de l'Est, elle est fermée d'abord par une petite Isle, que les Américains nomment *Upaonmici*, & dont les Français ont changé le nom en celui d'*Ilette Sainte-Anne*. Quelques lieues plus loin, on rencontre la grande Isle de Maragnan, qui n'a pas moins d'environ quarante-cinq milles de circuit, & qui est située à deux degrés trente minutes au Sud de l'équateur.

Du fond de la Baie sortent, vers cette Isle, trois beaux fleuves, qui viennent la ceindre de toutes parts; de sorte que, d'un côté, elle n'est qu'à cinq ou six milles du Continent, d'un autre à deux ou trois, & plus ou moins par ses autres faces. Le plus grand & le plus oriental des trois fleuves se nomme *Mounin*; & sa largeur, à l'embouchure, est d'un quart de mille. Il ne prend pas sa source à plus de cinquante milles du rivage. Le second, ou celui du milieu, s'appelle *Taboucourou*, & descend par un cours de plus de cinq cents milles. Son embouchure est large d'un demi-mille. Le troisième, qui est l'Occidental, se nomme *Miary*. Il a cinq ou six milles de largeur à son embouchure, & l'opinion commune est qu'il prend sa source sous le Tropique même du Capricorne. Ce Pays a d'autres rivières, telle

que le
dans le
de son
forêts
augmen
Tabou
vers for
deux r
deux fle
gnan fo
c'est-à-d
sables &
barras au
de toute
comme
monticul
puis le C
secs, non
dent de c
quefois p
toute la c
qui forme
fleuve des
masquée p
que le riv
épais, que
des pieds d
d'y pénétr

le Conti-
côte,
est fermée
Américains
rançais ont
ainte- Anne.
la grande
s d'environ
ui est située
l de l'équa-

s cette Ile,
ceindre de
é, elle n'est
, d'un autre
ar ses autres
ntal des trois
geur, à l'em-
Il ne prend
es du rivage.
pelle Tabou-
plus de cinq
e d'un demi-
cidental, se
es de largeur
ommune et
ue même du
ieres, telle

que le *Pinaré*, qui, ayant reçu le *Maracou*, tombe dans le *Miary*, à soixante ou quatre-vingt milles de son embouchure, & l'*Ouaïcou*, qui sort des forêts pour se jeter aussi dans le *Miary*; ce qui augmente beaucoup la rapidité de ce fleuve. Le *Taboucourou* n'est guères moins rapide, sur-tout vers son embouchure, après avoir été resserré par deux rochers. Les grands flots, causés par ces deux fleuves, rendent l'accès de l'Isle de *Margnan* fort difficile; sans compter qu'en dehors, c'est-à-dire vers la mer, elle est environnée de sables & d'écueils, qui donnent beaucoup d'embarras aux *Pilotes*. C'est néanmoins comme la clé de toute cette Province, dont la côte, à l'Est comme à l'Ouest, est bordée de basses & de monticules de sable encore plus dangereux. Depuis le Cap de la Tortue jusqu'à celui des Arbres secs, nom d'origine Française, ces écueils s'étendent de quatre ou cinq milles en mer, & quelquefois plus. On fait la même peinture de toute la côte, depuis le Cap de *Tapouytapere*, qui forme la Baie à l'Occident, jusqu'au grand fleuve des *Amazones*: c'est-à-dire, qu'elle est masquée par une infinité d'Islots & de sables, & que le rivage même est couvert de mangliers si épais, que vu la nature du terrain, où les traces des pieds disparaissent aussi-tôt, il est impossible d'y pénétrer.

Brésil.

Tous les environs de l'Isle & de la Baie de Maragnan étant tels qu'on les représente, on n'y a découvert que deux passages ; l'un entre le Cap des Arbres secs & l'Islette Sainte-Anne, qui n'est pas même sans danger pour ceux qui le connoissent le mieux : les grands vaisseaux ne peuvent passer au-delà de cette petite Isle ; & les petits sont les seuls qui se hasardent jusqu'à la grande. Le second passage est de l'autre côté de Sainte-Anne ; il peut recevoir les grands vaisseaux ; mais, comme ce n'est qu'en certains temps, & jamais sans quelque danger, on ne saurait apporter trop de précaution au choix des Pilotes.

Les Américains qui habitent la grande Isle de Maragnan nomment leurs habitations *Oc* ou *Tave*. Elles sont composées de quatre longs édifices, qui forment un quarré avec une grande cour au milieu. Chaque côté est ordinairement long de deux cens pieds ; mais, dans quelques-unes, il en a jusqu'à cinq cens. Leur largeur est de vingt ou trente pieds. Ce sont de grands troncs d'arbres, dont les intervalles sont remplis par des branches entrelacées ; & du pied jusqu'au sommet, tout est revêtu de feuilles de palmier. On y voit plusieurs centaines d'Américains qui vivent paisiblement sous le même toit. L'Isle contient vingt-sept Bourgs ou Villages de cette forme ; &

l'évaluation
qu'elle
habitan

Le ci
Isle. On
n'y est p
est .jam
santé. C
tourbill
grêle ni
ou ne
saison de
éclairc,
que l'air
tourne d
du Canc
toutes ce
que d'arr
qu'il a pa
mois, de
rence des
pleut dep
cement ou
stice d'étr
pique du
nomment
fortifient à
comme ils

l'évaluation des principaux fit juger aux Français qu'elle n'avoit pas moins de dix ou douze mille habitans.

Brésil.

Le ciel est ordinairement pur & serein dans cette Isle. On n'y sent presqu'aucun froid. La sécheresse n'y est point immodérée, comme le brouillard n'y est jamais épais, ni les vapeurs nuisibles à la santé. On n'y connaît point les tempêtes & les tourbillons de vent. Il n'y est jamais tombé de grêle ni de neige. Le tonnerre y est très-rare, ou ne se fait gueres entendre que dans la saison des pluies. On y voit assez souvent des éclairs, vers le soir, & le matin même, tandis que l'air est le plus serein. Lorsque le Soleil retourne du Tropique du Capricorne vers celui du Cancer, il chasse des pluies devant soi dans toutes ces régions, quarante jours au plus avant que d'arriver à leur Zénith; ensuite, aussitôt qu'il a passé, on essuie, pendant deux ou trois mois, des pluies continuelles, suivant la différence des climats. Dans l'Isle de Maragnan, il pleut depuis la fin de Février jusqu'au commencement ou vers le milieu de Juin. Après le Solstice d'été, lorsque le Soleil revient vers le Tropique du Capricorne, les vents d'Est, qui se nomment brises, commencent à se lever, & se fortifient à mesure qu'il s'approche du Zénith, comme ils s'affaiblissent à mesure qu'il s'en éloigne.

Brésil.

Ils se levent ordinairement après le crépuscule ; c'est-à-dire , à sept ou huit heures du matin , & leur violence augmente à proportion qu'il monte sur l'horizon. L'après-midi , ils perdent insensiblement leur force ; & le soir ils cessent tout-à-fait de siffler. Dans l'Isle & dans le Continent voisin , on ne sent point d'autre vent que celui d'Est , qui rafraîchit l'air , & le rend fort sain. A si peu de distance de l'Equateur , les jours & les nuits sont égaux , la température presque toujours la même , & l'on aurait peine à trouver un pays dont le climat soit plus agréable.

Quoique l'Isle soit environnée d'eau de mer , elle n'en abonde pas moins en sources d'eau douce , la plus pure & la plus saine , d'où se forment plusieurs ruisseaux qui l'arrosent. Aussi la terre y est-elle si fertile que , sans secours & sans repos , elle produit en trois mois une abondante moisson de maïs , avec toutes sortes de fruits , de légumes & de racines à proportion. Les marchandises qu'elle peut d'ailleurs fournir , sont du bois de teinture , du saffran , du chanvre , cette teinture rouge qu'on nomme *rocou* , quelques espèces de laque , du baume que le P. Claude compare à celui de la Mecque , d'excellent tabac , & cette sorte de poivre que les Américains nomment *ari*. Ceux qui ont observé les qualités du terroir , le croient propre à

porte
de l'a
loux
plus
lenço
pierre
celles
l'art d
aussi
aucun
de cin
ni de
trop
riche
un des
maux &
Contin
Après
dernier
au No
trouve
térieur
de cinq
1684 j
de Tou
tion , f
Saint-Vin
qui lui

épufcule ;
in, & leur
monte fur
infenfible-
t tout-à-
Continent
que celui
rend fort
Equateur ,
la tempé-
l'on aurait
nat foit plus

de mer, elle
au douce, la
nent plusieurs
y est-elle fi
le produit en
e maïs, avec
& de racines
le peut d'ail-
e, du faffran ;
u'on nomme
, du baume
la Mecque,
e poivre que
qui ont ob-
ent propre à

porter des cannes de fucre. On trouve fouvent de l'ambre gris fur les Côtes ; & , dans les cail-
loux , une forte de cryftal blanc & rougeâtre , plus dur que ce qu'on nomme les pierres d'Alençon. L'Ifle n'eft pas non plus fans d'autres pierres précieufes, puifque les habitans en tirent celles qu'ils portent aux lèvres , & qu'ils ont l'art de polir eux-mêmes. Ils font bien pourvus auffi de pierres à bâtir, quoiqu'ils n'en faffent aucun ufage , d'argille pour faire des briques de ciment & de chaux. Enfin cette Ifle n'ayant ni de trop hautes montagnes ni des plaines trop vafte , & fe trouvant par-tout, auffi riche en bois qu'en eau, elle peut paffer pour un des plus beaux féjours du monde. Ses animaux & fes plantes font peu différens de ceux du Continent.

Après avoir fuivi la Côte jufqu'au Para ; derniere Capitainie Portugaife, en allant du Sud au Nord , il nous reffe à recueillir ce qu'on trouve de plus clair & de plus certain fur l'intérieur du Bréfil. Corréal, qui fit un féjour de cinq ans, dans les terres Portugaifes, depuis 1684 jufqu'en 1690, raconte, qu'étant à la Baie de Tous-les-Saints, il fut employé avec diftinction, fur quelques barques qu'on envoyoit à Saint-Vincent, pour y porter des provifions, ce qui lui donna occafion de s'inffruire affez parti-

Bréfil.

 Brésil.

culièrement de l'état de cette Province. Santos, qui en est la capitale, est une petite Ville maritime, qui lui parut très-bien située. Dans toute l'Amérique, il n'y a point de Port qui puisse être mieux fortifié, ni qui soit plus propre à contenir de gros vaisseaux. La Colonie était alors composée de trois ou quatre cens Portugais, Méis, mariés la plupart à des Américaines converties, & gouvernés par des Prêtres ou des Religieux, qui possèdent toutes les richesses du Pays. Ils ont un grand nombre d'esclaves & d'Américains tributaires, qu'ils obligent de leur fournir une certaine quantité d'argent, des mines qui sont entre Santos & Saint-Paul. Ces riches Ecclésiastiques songent peu à l'instruction de leurs sujets. Corréal regarde les habitans de Santos comme les plus ignorans de toute l'Amérique. « Un » d'entr'eux lui demanda s'il y avait des Améri- » cains en Europe, & si les hommes y étaient » faits comme au Brésil. La conversation étant » tombée sur la position du Brésil & du Portu- » gal, qui fait que l'un de ces deux Pays a l'été, » lorsqu'on a l'hiver dans l'autre, & qu'il est » nuit ici lorsqu'il est jour au Brésil, Corréal ne » put persuader à personne qu'il parlât sérieuse- » ment. Son embarras augmenta beaucoup, par » une indiscretion qui le fit parler des Anglais, » parmi lesquels il avait servi. On lui demanda

vingt
 l'avaie
 dont
 eux.»
 Il ne
 à plus d
 enfermée
 cessibles,
 mais i. f
 jusqu'alor
 « C'est un
 » dans son
 » foi & sa
 » ver a fo
 » vernemen
 » les Ordre
 » tres, des
 » des Portu
 » des Méis
 » ricains né
 » des mulâ
 » une certain
 » à trois ou
 » prenant les
 » tantons vois
 » ans, elle s'a
 » dre. Les Pa
 » leur leur do

vingt fois s'il n'était pas hérétique, & ceux qui
 l'avaient entendu, apportèrent de l'eau-bénite,
 dont ils arroserent le lieu où il était avec
 eux.»

Brésil.

Il ne vit point la ville de Saint-Paul, qui est
 à plus de douze lieues de Santos dans les terres,
 enfermée de tous côtés, par des montagnes inac-
 cessibles, & par la grande forêt de Pernacabiaba;
 mais il fut bien informé de ce qu'il n'avait su
 jusqu'alors, que par des rémoignages incertains.
 «C'est une espèce de République, composée,
 dans son origine, d'un mélange d'habitans sans
 foi & sans loi, que la nécessité de se conser-
 ver a forcé de prendre une forme de Gou-
 vernement. Il s'y trouve des fugitifs de tous
 les Ordres & de toutes les Nations; des Prê-
 tres, des Religieux, des soldats, des artisans;
 des Portugais, des Espagnols, des Créoles,
 des Métis, des *Cariboës*, qui sont des Amé-
 ricains nés d'un Brésilien & d'une Nègresse, &
 des mulâtres.» Elle ne consistait d'abord qu'en
 une centaine de familles, qui pouvaient monter
 à trois ou quatre cens personnes, en y com-
 prenant les esclaves & quelques Brésiliens des
 cantons voisins. Dans l'espace de quinze ou vingt
 ans, elle s'accrut de dix ou douze fois ce nom-
 bre. Les *Paulistes*, c'est le seul nom que l'Au-
 teur leur donne, prennent la qualité de Peuple

Bréfil.

libre, & ne donnent pas d'autre marque de dépendance aux Portugais, qu'un tribut annuel de quint de l'or qu'ils tirent de leur propre fond: on prétend qu'il monte à huit cens marcs. C'est la tyrannie des Gouverneurs, qui a donné naissance à cette petite Société: Elle est si jalouse de sa liberté, qu'elle ferme l'entrée de ses terres aux étrangers, s'ils ne se présentent dans le dessein de s'y établir. Alors on les assujettit à de longues épreuves, autant pour s'assurer qu'ils ne sont pas des espions & des traîtres, que pour connaître à quoi ils peuvent être employés. Lorsqu'on se croit sûr de leurs dispositions, on leur fait faire de pénibles courses, dans lesquelles ils sont obligés d'enlever chacun deux Américains, qu'ils doivent amener pour l'esclavage, & qui sont employés au travail des mines ou de l'agriculture. Si l'on ne soutient pas l'examen, ou si l'on est soupçonné de quelque perfidie, on est tué sans pitié. La permission de se retirer ne s'accorde pas plus aisément à ceux qui se lassent de cette contrainte. Chaque fois qu'ils envoient payer le tribut, ils font déclarer que le devoir & la crainte n'y ont aucune part, & que leur unique motif est un ancien sentiment de respect pour le Roi de Portugal. On assure, qu'ayant quantité de mines d'or & d'argent, ce qu'ils paient aux Officiers du Roi, est fort éloigné d'en être le quint.

Les Gouverneurs Tome

que de dé- Les Gouverneurs Portugais en sont convaincus ;
 t annuel au mais comment forcer une troupe de brigands ,
 propre fond : qui sont environnés de rochers inaccessibles , &
 marcs. C'est qui ajoutent sans cesse de nouvelles défenses aux
 donné nais- passages qu'ils ne croient pas assez fortifiés par la
 si jalouse de Nature ? Ils ne marchent qu'en corps , armés de
 es terres au haches & d'armes à feu. On ignore s'ils ont l'art
 ns le dessein de faire des fusils ; mais il est certain qu'ils n'en
 à de longues ont jamais manqué. Corréal juge que , respectant
 ls ne sont pas eu les Voyageurs qui s'écartent , & recevant
 out connaître quantité de Nègres fugitifs, ils amassent des armes
 Lorsqu'on se feu par cette voie. Ils font des courses de
 leur fait faire quatre ou cinq cens lieues dans l'intérieur des
 s ils sont obli- terres , entre les rivieres de la Plata & des
 ricains , qu'ils amazones. Quelquefois même ils ont eu l'audace
 & qui sont em- de traverser le Brésil. On a su que les Jésuites
 e l'agriculture, du Paraguay avaient fait divers efforts pour s'in-
 ou si l'on estroduire dans les terres des Paulistes ; mais que,
 n est tué sansoit pat défiance de leurs vues , ou par indiffé-
 s'accorde pas sence pour la Religion , ces indociles brigands
 ent de cette étaient obstinés à les rejeter.
 oient payer le Le témoignage de Corréal se trouve ici con-
 oir & la crainte mé par celui des Missionnaires ; mais , quoique
 unique motif leurs récits se ressemblent pour le fond , il y a
 t pour le Roi d'autres lumieres à tire des Observations du
 t quantité de Loçano. Les Portugais , dit-il , après avoir
 aient aux Offi- éri la Ville de Saint-Vincent sur le bord de la
 être le quin- mer , avaient envoyé de - là quelques Colonies
 s Gouverneur

 Brésil.

 Paulistes ou
 Mamelus.

Brésil.

dans les Terres. Elles y fonderent des Villes, dont une des plus célèbres est celle de *Saint-Paul*, qui fut bâtie dans un canton, nommé *Piratininga* par les Naturels du Pays, d'où elle prit le surnom de *Piratiningue*. Peu de temps après sa fondation, le P. Emmanuel de Nobrega, qui avait été envoyé au Brésil par Saint Ignace, pour y être le premier Supérieur Provincial de sa Compagnie, ayant jugé cette petite Ville avantageusement placée, pour y former une nombreuse Eglise de Brésiliens, qu'il se flattait d'y trouver plus dociles que vers le rivage de la mer, y transféra le Collège de Saint-Vincent. Comme il y était arrivé la veille du jour où l'on célèbre la Conversion de Saint Paul, en 1554, il dédia l'Eglise du nouveau Collège à cet Apôtre, dont le nom est devenu ensuite celui de la Ville.

Ses habitans se maintinrent quelque temps dans la piété, & les Américains du canton, protégés par les Jésuites, qui les faisaient traiter humainement, embrassèrent le Christianisme sans j'envisager l'envi; mais cette ferveur dura peu, & la Colonie Portugaise de Saint-Paul de Piratiningue, dont les Missionnaires avaient espéré toute sorte de secours, devint bientôt leur plus grand obstacle. La première source du mal fut une autre Colonie, voisine de Saint-Paul, où le sang Portugais était fort mêlé avec celui des Brésiliens

Cet exem
par degre
sangs, un
dres furen
ces Méti
mer appare
iens brigar
Les effo
& des Sup
écher que
es Mamelus
ivines &
nations, Po
ndais, qui
es hommes
u Ciel, s'
brésiliens va
goût du
rmi tant d
mplirent d'
ys. Le plus
les deux C
nies alors
ment intéré
me d'un roc
la faim. Il
Brésil n'éta
mpter qu'un

Cet exemple fut contagieux pour Saint-Paul ; & , par degrés , il sortit , du mélange des deux Brésils ,
 lang , une génération perverse , dont les défordres furent poussés si loin , qu'ils firent donner ces Métais , le nom de *Mamelus* , pour exprimer apparemment leur ressemblance avec ces anciens brigands d'Egypte.

Les efforts des Gouverneurs , des Magistrats & des Supérieurs Ecclésiastiques , ne purent empêcher que la dissolution ne devînt générale , & les Mamelus secouèrent enfin le joug des Loix divines & humaines. Des bandits de diverses Nations , Portugais , Espagnols , Italiens & Hollandais , qui fuyaient les poursuites de la Justice des hommes , & qui ne craignaient point celle du Ciel , s'établirent à Saint-Paul. Quantité de Brésiliens vagabonds s'y rassemblèrent aussi , & le goût du brigandage s'étant bientôt ranimé parmi tant de gens accoutumés au crime , ils remplirent d'horreurs une immense étendue de pays. Le plus court eût été d'en purger la terre ; les deux Couronnes d'Espagne & de Portugal , unies alors sur une même tête , y étaient également intéressées. Mais la Ville , située sur la pointe d'un rocher , ne pouvait être soumise que par la faim. Il fallait des armées nombreuses , que le Brésil n'était point en état de fournir , sans compter qu'un petit nombre de gens déterminés ,

Brésil.

pouvait en défendre les approches , & que , pour les réduire , il aurait fallu , entre les deux Nations , un concert qui ne s'y est jamais trouvé.

Ce qui paraît surprenant , & ce qui empêche peut-être qu'on ne prit du-moins quelques mesures contre les Mamelus , c'est qu'ils n'avaient pas besoin de sortir de chez eux pour jouir de toutes les commodités de la vie. On respire à Saint-Paul de Piratiningue , un air pur , sous un Ciel toujours serein. Le climat , quoique par les 24 degrés de latitude australe , est fort tempéré. Toutes les terres sont fertiles , & portent de très-beau froment. Les cannes de sucre y croissent en abondance , & les pâturages y sont excellents. Ainsi , l'on ne peut attribuer qu'au goût du vice & du brigandage , cette fureur qui leur a fait long-temps parcourir , avec des fatigues incroyables & de continuels dangers , de vastes régions sauvages , qu'ils ont dépeuplées , dit-on , de deux millions d'hommes. D'ailleurs rien n'était plus misérable que la vie qu'ils menaient dans ces expéditions , qui duraient souvent plusieurs années. Il y en périssait un grand nombre. D'autres , leur retour , trouvaient leurs femmes remariées. Enfin leur propre Pays aurait été bientôt sans habitans , si ceux qui ne revenaient point , n'eussent été remplacés par les captifs qu'on ramena

de ces
avec qu
Les
souffert
América
incursion
proche c
mêmes : i
Réduction
tiennes d
n'auraient
trêt les a
velles Eg
cupidité ;
qu'ils en
ruine de c
Mamelus
résistance d
des nouve
pas s'affaib
cours à la
fortes. Cell
pendant q
petites trou
vêtus en Jé
ces zélés M
Profélytes ;
croix ; ils

de ces longues courses, ou par des Américains avec qui la Ville étoit en société.

Brésil.

Les Espagnols du Paraguay n'ont pas moins souffert de ces ennemis publics, que les Nations Américaines qui se trouvaient exposées à leurs incursions. Mais l'Historien du Paraguay leur reproche de ne pouvoir s'en prendre qu'à eux-mêmes: ils n'avaient, dit-il, qu'à soutenir les Réductions, c'est-à-dire, les Bourgades Chrétiennes du Paraguay contre les Mamelus, qui n'auraient jamais pu forcer cette barrière. L'intérêt les aveugla. Ils ne voyaient, dans ces nouvelles Eglises, qu'une digue opposée à leur cupidité; & jamais ils n'ont connu l'avantage qu'ils en pouvaient tirer justement, qu'après la ruine de cette frontière. Cependant, comme les Mamelus ne laisserent pas de trouver plus de résistance qu'ils ne s'y étaient attendus de la part des nouveaux Chrétiens, & qu'ils ne voulaient pas s'affaiblir à force de vaincre, ils eurent recours à la ruse, dont ils employèrent plusieurs sortes. Celle qui eut le plus de succès, du moins pendant quelque temps, fut de marcher en petites troupes, dont les Commandans étaient vêtus en Jésuites, dans les lieux où ils savaient que ces zélés Missionnaires cherchaient à faire des Profélytes; ils commençaient à y planter des croix; ils faisaient de petits présens aux Amé-

Bref.

ricains qu'ils rencontraient , ils donnaient des médicamens aux malades , & sachant la Langue *Guaranié* , qui est la plus commune dans cette contrée , ils allaient jusqu'à les presser d'embrasser le Christianisme , dont ils leur donnaient une courte explication. Lorsque ces artifices avaient eu le pouvoir d'en rassembler un grand nombre , ils leur proposaient de venir s'établir dans un lieu commode , où rien ne devait manquer à leur bonheur. La plupart se laissaient conduire par ces traîtres , qui , levant enfin le masque , commençaient par leur lier les mains , égorgeaient ceux qui leur faisaient craindre quelque résistance , & entraînaient les autres à l'esclavage. Cependant il s'en échappa quelques-uns qui répandirent l'alarme ; mais , avant que cette infernale perfidie fût vérifiée , les Jésuites en ressentirent de tristes effets , par les dangers auxquels ils furent exposés dans leurs courses Apostoliques , & sur-tout par la difficulté qu'ils trouverent long-temps à se faire suivre par des Américains.

Touté l'Histoire du Paraguay est remplie de sanglantes entreprises des Mamelus ; & ce fut à l'occasion d'un mal , qui croissait de jour en jour , que les Jésuites obtinrent enfin du Roi d'Espagne , la permission d'armer leurs Américains.

« Ce
 » d'avoir
 » les réc
 » couver
 » au Sup
 » aurait
 » précaut
 » cédasse
 » étaient
 » s'était f
 » ne pas i
 » les Amé
 » pour les
 » parmi le
 » vation.
 » de ces
 » était for
 » puissance
 » pas de n
 » volontair
 » trouvés
 » rien ne
 » long-tem
 » sur leur l
 » à mainte
 » lesquels c
 » Provinces
 » contre le

« Ce n'était pas assez, dit le P. Charlevoix, d'avoir rassemblé les nouveaux Chrétiens dans les réductions, & de les y avoir mis même à couvert d'une surprise. Les Chefs représenterent au Supérieur des Missions, que tandis qu'il n'y aurait point d'égalité dans les armes, toutes les précautions ne pourraient empêcher qu'ils ne cédassent aux Mamelus. Les Missionnaires n'en étaient pas moins persuadés qu'eux ; mais on s'était fait une maxime d'Etat, en Espagne, de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Américains, & rien n'était plus sage en effet, pour les Américains en commande qui vivaient parmi les Espagnols, intéressés à leur conservation. On ne pouvait compter sur la fidélité de ces espèces d'Esclaves, dont la soumission était forcée, qu'autant qu'ils étaient dans l'impuissance de secouer le joug. Mais il n'en était pas de même des autres : leur soumission était volontaire ; & les avantages qu'ils y avaient trouvés leur en ayant fait connaître le prix, rien ne pouvait les porter à la révolte, aussi long-tems du moins qu'on n'entreprendrait point sur leur liberté, que le Souverain s'était engagé à maintenir. D'ailleurs ils étaient les seuls sur lesquels on pût compter, pour la défense des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata, contre les entreprises des Portugais & des

Brésil.

» Américains du Brésil, qui n'ont détruit les Villes
 » de Xeres, de Villarica & de Ciudad Réal, ne
 » se sont ouvert un chemin au Pérou par le Nord
 » du Paraguay, & ne se sont mis en possession
 » de plusieurs belles mines d'or, telles que *Monte-
 » tegresso* & *Guabá*, que depuis qu'on leur eut
 » laissé ruiner les Réductions de Guayra. Il était
 » fort surprenant que les Gouverneurs Espagnols,
 » à qui l'on avoit fait plusieurs fois ces repré-
 » sentations, y eussent si peu d'égard : ils se lais-
 » saient prévenir par diverses personnes qui n'a-
 » vaient en vue que leurs intérêts propres, &
 » qui les entendaient même très-mal, en leur
 » sacrifiant celui de l'Etat & de la Religion.

» Ces préjugés paraissaient si bien établis, que
 » le Gouverneur le mieux intentionné n'aurait
 » osé prendre sur lui d'autoriser les armes à feu
 » parmi les nouveaux Chrétiens, & les Mission-
 » naires osoient encore moins le proposer ; mais
 » le P. de Montoya, un des principaux, devant
 » faire le voyage de Madrid, on ne manqua
 » point de mettre cet article dans ses instructions.
 » Il en fit l'ouverture au Conseil Royal des Indes.
 » Comme il s'était attendu à se voir objecter que
 » si les Néophytes, une fois armés, se révoltaient
 » contre les Espagnols, il serait impossible de
 » les réduire, puisqu'on n'avait pu les soumettre
 » lorsqu'ils n'avaient pour armes que leurs fleches

» & les
 » objec
 » Missio
 » à la
 » comp
 » les mu
 » que le
 » ruptio
 » même
 » nécess
 » de me
 » Espagr
 » armes
 » vraie
 » Caisse
 » Améric
 » Chili q
 » dans les
 » Enfi
 » des pre
 » appuye
 » Gouver
 » require
 » de l'exé
 » beaucou
 » seil Roy
 » Cathol
 » sion, Da

bit, les Villes
 ad Réal, ne
 par le Nord
 n possession
 es que Mon-
 on leur eur
 ayra. Il était
 s Espagnols,
 s ces repré-
 t ; ils se lais-
 mes qui n'a-
 propres, &
 al, en leur
 Religion.
 établis, que
 onné n'aurait
 armes à feu
 les Mission-
 proposer ; mais
 baux, devant
 ne manqua
 instructions.
 al des Indes.
 objecter que
 se révoltaient
 impossible de
 es soumettre
 leurs fleches

& leurs macanas, il alla au-devant de cette
 objection, en représentant que le dessein des
 Missionnaires n'était point de laisser les armes
 à la discrétion de leurs Américains ; qu'ils
 compraient les garder eux-mêmes, avec toutes
 les munitions ; & ne les leur mettre en main
 que lorsqu'ils seraient menacés de quelque ir-
 ruption de la part des ennemis ; de n'en garder
 même, dans les Réductions, que ce qui serait
 nécessaire pour se garantir d'une surprise, &
 de mettre tout le reste en dépôt dans la Ville
 Espagnole de l'Assomption. Il ajouta que ces
 armes seraient achetées des aumônes qu'ils rece-
 vraient ; qu'il n'en coûterait pas un sou à la
 Caisse Royale ; & que, pour apprendre aux
 Américains à les manier, on ferait venir du
 Chili quelques Freres Jésuites qui avaient servi
 dans les troupes.

Enfin la Cour goûta ces raisons, & fut satisfaite
 des précautions dont on avait eu soin de les
 appuyer. Tout fut accordé en 1639 ; & les
 Gouverneurs particuliers, comme le Vice-Roi,
 reçurent des ordres qui furent bientôt suivis
 de l'exécution. Quelques Espagnols se récrièrent
 beaucoup sur cette innovation ; mais le Con-
 seil Royal des Indes a tenu ferme, & les Rois
 Catholiques n'ont pas cessé d'approuver sa déci-
 sion. Dans ces derniers temps Philippe V, jugeant

Brefil.

» les Missionnaires plus intéressés que personne ;
 » à ne pas souffrir que leurs Américains abusassent
 » de leurs armes , s'est contenté , dans un Dec-
 » ret , du 28 Décembre 1743 , de recommander
 » au Supérieur des Réductions , d'employer tous
 » ses soins pour arrêter les abus dans leur source ,
 » & d'informer le Conseil des moindres défor-
 » mes ; mais , comme il n'est jamais rien arrivé
 » qui pût justifier les défiances , la Cour d'Es-
 » pagne a reconnu qu'il n'y avait point d'éta-
 » blissement plus sage. Depuis plus d'un siècle ,
 » non-seulement les Mamelus & leurs alliés n'ont
 » pu entamer les Réductions Chrétiennes , ni pé-
 » nêtrer impunément dans les Provinces où elles
 » sont établies ; mais il s'est formé , parmi les
 » Néophytes , une milice , qui fait la principale
 » ressource du Souverain , dans cette partie de
 » l'Amérique Méridionale , & dont l'emploi ne
 » lui coûte pas plus que l'entretien. On en a vu
 » particulièrement des exemples , dans les diffé-
 » rens de l'Espagne avec le Portugal , pour la
 » fameuse Colonie du Saint-Sacrement.

» En 1705 , lorsque les Portugais se furent
 » emparés de cette Colonie , le Sergent Major ,
 » Don Baltazar Garcia de Ros , qui fut chargé
 » d'en faire le siège , & qui y rétablit les Es-
 » pagnols , déclara , dans un Mémoire public ,
 » adressé au Roi , au Conseil Royal des Indes ,

» au V
 » l'Am
 » qu'il
 » ricain
 » qu'il
 » qu'à
 » les b
 » des a
 » la plu
 » Les
 » voyan
 » sur p
 » qui n
 » serent
 » munit
 » Améri
 » ils ref
 » mille
 » & qu
 » leur f
 Sur c
 server q
 semblan
 armer é
 Paraguay
 suites :
 Américai
 commen

au Vice-Roi du Pérou, à tous les Tribunaux de
 l'Amérique Espagnole & aux Officiers destroupes,
 qu'il avait toute l'obligation du succès aux Amé-
 ricains des réductions du Parana & de l'Uruguay,
 qu'ils s'étaient chargés de tous les travaux jus-
 qu'à porter, à force de bras, les canons pour
 les batteries; qu'ils avaient toujours eu la tête
 des attaques, & qu'ils avaient essuyé, avec
 la plus grande intrépidité, le feu de la Place.
 Les Assiégés en eurent tant d'effroi, que les
 voyant marcher pour l'assaut, ils s'embarquerent
 sur plusieurs navires, arrivés avec un secours
 qui n'eut pas le temps de débarquer, & lais-
 serent dans la place toute leur artillerie & leurs
 munitions. On ajoute, à l'honneur des mêmes
 Américains, que lorsqu'ils furent congédiés,
 ils refuserent généreusement cent quatre-vingt
 mille piaîtres, que le Gouverneur leur offrit,
 & qui devaient leur revenir pour le temps de
 leur service.

Brcsil.

Sur ce récit du P. Charlevoix on peut ob-
 server qu'il paraissait bien contraire aux vrai-
 semblances morales & politiques, que l'on pût
 armer & désarmer à volonté les habitans du
 Paraguay, & l'on pouvait répondre aux Jé-
 suites: quand vous aurez donné des armes aux
 Américains, s'ils ne veulent pas vous les rendre,
 comment les y forcerez-vous? Il n'y avait

ALE

personne;
 s'abusassent
 dans un Des
 commander
 employer tous
 leur source,
 ndres défor-
 rien arrivé
 Cour d'Es-
 point d'éta-
 d'un siècle,
 s'alliés n'ont
 nnes, ni pé-
 nces où elles
 é, parmi les
 la principale
 te partie de
 l'emploi ne
 On en a vu
 ans les diffé-
 gal, pour la
 it.

is se furent
 gent Major,
 i fut chargé
 blit les Ef-
 aire public,
 des Indes,

Brésil.

que le pouvoir de la Religion & celui de la persuasion qui pussent en venir à bout, & c'est ce qui est arrivé. Depuis la destruction des Jésuites, on a gouverné les Réductions sur les mêmes principes. Mais ne changeront-ils pas avec le temps ?

La Province de Guayra, qu'on vient de nommer, touche au Brésil, du côté de l'Orient, est bordée au Nord par un pays couvert & marécageux, qui est peu connu; au Midi, par l'Uruguay, & vers l'Ouest par le Paraguay, quoique, dans l'intervalle, il se trouve plusieurs Nations, la plupart errantes. Elle est traversée en largeur, & près de son milieu, par le Tropique du Capricorne. Son terroir est humide, son climat fort inégal, & communément mal-sain: ses terres, à l'exception des montagnes, sont assez fertiles en légumes, en racines & diverses autres plantes qui demandent peu de culture. Le pays est rempli de serpens, de vipères & de caymans. Entre plusieurs fleuves qui l'arrosent, les plus considérables, après le Parana, sont le *Paranapané*, qui en reçoit plusieurs autres, & le *Guibay*, sur lequel était bâtie la Ville Espagnole qui portait le nom de Villa-Ricca, assez proche du lieu où il tombe dans le Parana, dont toutes les rivières de la même Province sont tributaires.

Der
mais à
dant
chaîne
nence
des va
Les Jé
de Ré
les Ma
On n
tous les
le Bré
qu'on a
jusqu'au
plupart
migrati
Nations
dans les
toriens.
Voyage
tion des
de séjor
étude d
ricains :
extrait ;
guide. M
qui port
yérité,

Derrière les premières Capitainies du Brésil, Brésil. mais à quinze journées de la mer, régnent, pendant deux cens lieues, de l'Est à l'Ouest, une chaîne de montagnes nommées *Tapé*, qui commence à huit journées de l'Uraguay. On y trouve des vallées fertiles, & de fort bons pâturages; Les Jésuites du Paraguay y avaient établi quantité de Réductions, dont la plupart ont été ruinées par les Mamelus.

On ne pense point ici à donner les noms de tous les pays & de tous les Peuples qui bordent le Brésil, dans une aussi vaste étendue que celle qu'on a représentée, depuis Rio de la Plata jusqu'au fleuve des Amazones. Outre que la plupart n'ont jamais été bien connus, les transmutations continuelles d'un grand nombre de Nations barbares ont mis une extrême confusion dans les témoignages des Voyageurs & des Historiens. Un Anglais, aussi curieux, dans ses Voyages, de connaître les hommes que la situation des lieux, s'est fait, pendant plusieurs années de séjour en différentes parties du Brésil, une étude d'observer les différentes races des Américains: c'est Knivet dont Laët nous a donné un extrait; & nous ne pouvons suivre de meilleur guide. Nous y joindrons les observations de Léry, qui portent le caractère de la franchise & de la vérité.

Brésil.

Laër observe que les Américains du Brésil ne parlent point la même Langue, que cependant il y en a une qu'on peut nommer plus générale que les autres, parce qu'elle est celle de dix Nations qui habitent le rivage, & quelques parties de l'intérieur des terres. La plupart des Portugais l'entendent. Elle est facile, abondante, & même assez agréable. Les enfans Portugais, nés ou élevés dans le Pays, ne la savent pas moins parfaitement que les habitans naturels, sur-tout dans la Capitainie de Saint-Vincent, & les Jésuites n'en employaient pas d'autres avec ces Peuples, qui sont d'ailleurs doux & humains. C'est avec leur secours que les Portugais ont soumis les autres Nations, & qu'ils ont chassé, ou détruit celles qui ont entrepris de leur résister.

On trouve entre Saint-Vincent & Rio de la Plata, quantité de branches d'une Nation nommée les *Tapuyas*, qui ont pris différens noms dans cette variété d'établissemens. Celle qui se nomme les *Guaymuras*, est voisine des *Tupinaques*, à sept ou huit lieues de la mer, & s'est fort étendue dans l'intérieur des terres. Les Américains de cette Nation sont de haute taille, infatigables au travail, & d'une agilité surprenante. Ils ont les cheveux noirs & longs. On ne leur connaît point de villages, ou d'autres habitations

régulière
tent le ra
approche
fruits cru
bent ent
grandeur
massues,
tête à leu
redoutabl
sans en ex
L'on ne
Sociétés d
plus la mé
tés, qui fo
autres, à l'e
qui habite
ou qui son
tugaises.

Knivet r
Petivares,
pays, dans
dit-il, beau
Sauvages de
civilement l
fort braves
on leur pe
une pointe
fortis de cet

régulieres. Ils menent une vie errante, & portent le ravage dans tous les lieux dont ils peuvent approcher. Leurs alimens sont des racines & des fruits crus, ou la chair des hommes qui tombent entre leurs mains. Ils ont des arcs d'une grandeur & d'une force singulieres, & des massues, armées de pierres, dont ils écrasent la tête à leurs ennemis. Leur cruauté les a rendus redoutables de tous les autres habitans du Brésil, sans en excepter les Portugais.

L'on ne compte pas moins de soixante-seize Sociétés de Tapuyas, dont la plupart ne parlent plus la même Langue; peuples féroces, indomptés, qui sont en guerre continuelle avec tous les autres, à l'exception néanmoins d'un petit nombre, qui habitent les bords du Fleuve Saint-François, ou qui sont les plus voisins des Colonies Portugaises.

Knivet nomme quelques autres Nations : les *Petivares*, auxquels il fait habiter un très-grand pays, dans la partie Septentrionale du Brésil, sont, dit-il, beaucoup moins barbares que les autres Sauvages de ces Provinces; ils reçoivent assez civilement les étrangers, & ne laissent pas d'être fort braves à la guerre. Leur stature est médiocre: on leur perce les lèvres, dans l'enfance, avec une pointe de corne de chèvre; & lorsqu'ils sont sortis de cet âge, ils y portent de petites pierres

 Brésil.

Brésil.

vertes, dont ils tirent tant de vanité, qu'ils méprisent toutes les Nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connaît aucune Religion: ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir; mais ils ne permettent aux femmes que le commerce d'un seul homme. En guerre, elles portent dans des paniers, sur leur dos, les provisions de vivres, qui sont des racines, de la venaison & de la volaille. Pendant leur grossesse, le mari ne tue aucun animal femelle, dans l'opinion que leur fruit s'en ressentirait. Lorsqu'elles sont délivrées, il se met au lit, pour recevoir les félicitations de tous ses voisins. Dans leurs courses par des pays déserts, où ils craignent de voir manquer leurs provisions, ils portent une grande quantité de tabac, dont ils mettent les feuilles entre leurs gencives & leurs joues, en laissant distiller leur salive par le trou qu'ils ont aux lèvres. Leur humanité pour les étrangers n'empêche point qu'ils n'immolent cruellement leurs ennemis, pour en dévorer la chair. Ils habitent de grandes bourgades; & chacun a son champ distingué, qu'il cultive soigneusement.

Le même Voyageur place sur la Côte de l'Océan Atlantique, entre Fernambuc & la Baie de Tous-les-Saints, les *Moriquitès*, race de Tapuyas, dont les femmes, quoique d'une figure agréable, sont fort belliqueuses. Cette Nation

passe

la
sauvage.
Rareme
verte; c
avec d'a
vitesse e
captifs.

Dans
place une
Tomomy
guerre, a
de leurs
pouvoir d
ions, qui
Paraiba. I
enceinte d
de palissad
cailloux. I
d'arbres, &
& de terre
lancer leur
Kniver, é
cens Por
alliés; ce
forties, si
nous retr
mander d
bares se
Tome I

passé la vie dans des forêts, comme les bêtes sauvages, & s'étend jusqu'au fleuve Saint-François. Rarement elle attaque ses ennemis à force ouverte; elle emploie les embuscades & la ruse, avec d'autant plus de succès, qu'elle est d'une vitesse extrême à la course: elle dévore aussi ses captifs.

Dans la Capitainie de *Spiritu Santo*, Knivet place une Nation très-féroce, qu'il nomme les *Tomomymis*, & contre laquelle il fit souvent la guerre, au service des Portugais. Il attaqua une de leurs Villes, nommée *Morogegès*; car il croit pouvoir donner le nom de *Villes* à leurs habitations, qui sont en grand nombre sur le fleuve de *Paraiba*. Elles sont revêtues, en-dehors, d'une enceinte de grosses pierres, disposées en forme de palissades; &, paderrière, d'un mur de cailloux. Les toits des maisons sont d'écorce d'arbres, & les murailles, d'un mélange de solives & de terre, dans lequel ils laissent des trous pour lancer leurs fleches. Notre armée, raconte Knivet, était composée, pour ce siège, de cinq cents Portugais & de trois mille Américains alliés; cependant les *Tomomymis* firent des sorties, si violentes, qu'ils nous obligèrent de nous retrancher nous-mêmes, & de faire demander du secours à *Spiritu Santo*. Ces *Barbares* se montraient audacieusement sur leurs

Détail.

» murs, ornés de plumes, & le corps teint de
 » rouge; ils se mettaient sur la tête une sorte
 » de petite roue combustible, à laquelle ils met-
 » taient le feu; & la faisant tourner dans cette
 » situation, ils nous criaient de toutes leurs forces:
 » *Loyal eyavé Pomoubana*, c'est-à-dire, Vous
 » serez brûlés de même. Mais à l'arrivée de nos
 » Auxiliaires, ils commencerent à se retirer fur-
 » tivement; & les Portugais ne s'en furent pas
 » plutôt aperçus, que se couvrant de claies de
 » cannes, à l'épreuve des fleches, ils se précipi-
 » terent vers le mur, qu'ils ne renverserent pas
 » sans peine, & pénétrèrent dans la Ville. Ils
 » y perdirent plusieurs soldats; mais faisant main-
 » basse sur les Barbares, ils en tuerent ou prirent
 » environ seize mille: ensuite ils se rendirent
 » maîtres de quelques autres Villes de moindre
 » grandeur, dont les habitans éprouverent le
 » même sort, & tout le pays fut ravagé.»

Les Ovaitaguases habitent les environs du Cap
 Frio, qui porte le nom de *Jocox* entre les Amé-
 ricains. Le pays est humide & bourbeux. Ces
 Américains, de beaucoup plus haute taille que
 les Guaymures, laissent croître leurs cheveux: ils
 ont accoutumé leurs femmes à faire la guerre.
 Leurs lits ne sont point des hamacs, comme chez
 les autres Nations; ils couchent à terre sur un
 peu de mousse, devant leur foyer. Ils ne sont en

D
 paix avec per
 font leurs voi
 L'Isle-Gran
 bouchure du
 Ouaiyanaffés,
 ventre fort g
 force ni de co
 assez beau, &
 quelque soin q
 couleur rouge.
 jaloux de leu
 longue, avec u
 de couronne: le
Jaouaripipo.
 Les *Porités*,
 mer, ressembl
 la taille & les
 Les hommes se
 leurs femmes vo
 verses couleurs.
 les Portugais, &
 pour la guerre a
 point de chair hu
 ces alimens. Ses
 l'écorce d'arbres
 mêmes, & dans
 injures de l'air, pa
 de feuilles entre

paix avec personne, & leurs plus cruels ennemis sont leurs voisins.

Brazil.

L'Isle-Grande, située à dix-huit lieues de l'embouchure du Rio Janéiro, est habitée par les Ouaiyanassés, qui ont la raille fort courte, le ventre fort gros, & qui ne se piquent point de force ni de courage. Leurs femmes ont le visage assez beau, & le reste du corps très-difforme, quelque soin qu'elles apportent à le peindre d'une couleur rouge. Les deux sexes sont également jaloux de leur chevelure, qu'ils portent fort longue, avec une tonsure sur la tête, en forme de couronne : leur principale habitation se nomme *Jaouaripipo*.

Les *Porits*, qui demeurent assez loin de la mer, ressemblent beaucoup aux Ouaiyanassés par la taille & les usages ; mais ils vivent de fruits. Les hommes se couvrent le corps, tandis que leurs femmes vont nues, & se peignent de diverses couleurs. Cette Nation cultive la paix avec les Portugais, & n'a pas moins d'éloignement pour la guerre avec ses voisins. Elle ne mange point de chair humaine, lorsqu'elle trouve d'autres alimens. Ses lits sont une espèce de hamacs, d'écotce d'arbres, qu'ils suspendent aux arbres mêmes, & dans lesquels ils se garantissent des injures de l'air, par de petits toits de branches & de feuilles entrelacées. Ils n'ont point d'autre

Brazil.

habitation : on croit que cet usage vient de la multitude de lions & de léopards qu'ils ont dans leur pays, & dont ils ne peuvent se défendre autrement. Leurs seules richesses sont un baume qui découle de leurs arbres, & qu'ils donnent en échange aux Portugais, pour des couteaux & des peignes.

Les Molopagues occupent une vaste contrée, au-delà du fleuve Paraiba : on les compare aux Allemands pour la taille. Cette Nation est du petit nombre de celles qui laissent croître leur barbe, & qui se couvrent assez décentement le corps. Leurs mœurs n'ont rien qui blesse l'honnêteté naturelle. Ils ont des Villes, environnées d'un mur de solives, dont les intervalles sont remplis de terre. Chaque famille habite une cabane séparée : ils reconnaissent l'autorité d'un Chef, qu'ils nomment *Moroshova*, & qui n'est distingué d'ailleurs que par le privilège de pouvoir se donner plus d'une femme. Leurs terres contiennent des mines, qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir ; mais ils recueillent, après les pluies, l'or qu'ils trouvent dans les torrens & les ruisseaux, sur-tout au pied des montagnes, entre lesquelles on vante les richesses de celle qu'ils nomment *Etepérangé*. Il ne manque, suivant l'Auteur, à cet heureux Peuple, que les lumières de la Religion. Leurs femmes sont belles,

ages, spi
badinage in
fort longs,
femmes de
heures réglé
preté; enfin
point la bar
chair humain
renoncé dans
Les *Moray*
taille courte,
leurs cheveux
pas un poil
corps, sans ex
Molopagues n
la barbarie des
Plus loin, o
gais nomment
montagnes, ou
pays est fort ri
cieuses ; mais l
si nombreuse &
tenté d'y pénétr
On passe de
gens simples &
agréable ; mais
le jour à dormir

ages, spirituelles, & ne souffrent jamais de badinage indécent : elles portent leurs cheveux fort longs, & ne les ont pas moins beaux que les femmes de l'Europe. Toute la Nation a des heures réglées pour les repas : elle aime la propreté; enfin les mœurs & les usages n'y ressentent point la barbarie, à l'exception du goût pour la chair humaine, auquel les Molopagues n'ont pas renoncé dans leurs guerres.

Bressil.

Les *Mozayes*, qui sont leurs voisins, ont la taille courte, & vont nus : ils ne laissent pendre leurs cheveux que jusqu'aux oreilles, & ne souffrent pas un poil dans toutes les autres parties du corps, sans excepter les sourcils. Le voisinage des Molopagues n'empêche point qu'ils n'aient toute la barbarie des autres Sauvages.

Plus loin, on trouve les *Lopis*, que les Portugais nomment *Bilyaros*, & qui vivent dans les montagnes, où ils se nourrissent de fruits. Leur pays est fort riche en métaux & en pierres précieuses ; mais l'accès en est si difficile, la Nation si nombreuse & si féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

On passe delà chez les *Quayanaouaonss's* ; gens simples & grossiers, bien faits, d'une figure agréable ; mais si paresseux, qu'ils passent tout le jour à dormir dans leurs cabanes, pendant que

B Brésil. leurs femmes s'emploient à leur procurer des vivres.

Knivet continue de rapporter les noms de divers autres Peuples; mais si éloignés du Brésil, qu'ils ne peuvent appartenir à aucune de ses Provinces.

On a dû remarquer, dans ce détail, que la Religion a peu de part aux idées des Brésiliens: ils ne connaissent aucune sorte de divinité, ils n'adorent rien; & leur Langue, n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs Fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine, ou à la création du monde. Ils ont seulement quelques Histoires confuses d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre-humain, à la réserve d'un frere & d'une sœur, qui recommencerent à peupler le monde. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au tonnerre, qu'ils nomment *tupan*; puisque non-seulement ils le craignent, mais qu'ils croient tenir de lui la science de l'Agriculture. Il ne leur tombe point dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre, & par conséquent ils n'ont pas, non plus, de nom pour exprimer le ciel & l'enfer; mais ils ne laissent pas de croire qu'il reste quelque chose d'eux après leur mort, puisqu'on leur entend dire que plusieurs d'entr'eux ont été

changés en d
nuellement da
tées de toutes

Ils ont des
guère que pou
dies. Cependan
de leur en im
par des mouve
dinaires. Ils y
prédications, q
volutions violen
effet de l'espér
es occasions,
orsqu'on s'app
sacré par ceux

En général, l
& les quittent a
Cependant les h
voir pris ou tué
& les jeunes fill
marques de l'état
des liqueurs fort

Les Ouetacas
leurs voisins, &
gers chez eux p
e croient pas l
tresse qu'on con
le & dégoûtant

changés en démons, & s'amuse à danser continuellement dans des campagnes agréables & plantées de toutes sortes d'arbres.

Ils ont des Devins, auxquels ils ne s'adressent guère que pour obtenir la santé dans leurs maladies. Cependant ces imposteurs trouvent le moyen de leur en imposer par des prestiges, ou plutôt par des mouvemens & des gesticulations extraordinaires. Ils y joignent des promesses & des prédictions, qui produisent quelquefois des révolutions violentes dans une Nation, par le simple effet de l'espérance ou de la crainte : mais, dans ces occasions, le Devin risque beaucoup ; car, lorsqu'on s'apperçoit de l'imposture, il est massacré par ceux qu'il a voulu tromper.

En général, les Brésiliens ont plusieurs femmes ; & les quittent aussi facilement qu'ils les prennent. Cependant les hommes ne peuvent se marier sans avoir pris ou tué quelque ennemi de leur Nation, & les jeunes filles doivent attendre les premières marques de l'état nubile. Jusqu'à ce temps, l'usage des liqueurs fortes leur est interdit.

Les Ouetacas sont sans cesse en guerre avec leurs voisins, & ne reçoivent pas même d'étrangers chez eux pour le commerce. Lorsqu'ils ne se croient pas les plus forts, ils fuient d'une adresse qu'on compare à celle des cerfs. Leur air est sale & dégoûtant, leur regard farouche, & leur

Brésil.

physionomie bestiale, les rendent une des plus odieuses Nations de l'Univers : d'ailleurs ils sont distingués de la plupart des autres Brésiliens par leur chevelure, qu'ils laissent pendre jusqu'au milieu du dos, & dont ils ne coupent qu'un petit cercle sur le front. Leur langage ne ressemble pas non plus à celui de leurs plus proches voisins. C'est l'extrême barbarie de ces Américains, qui n'a point encore permis de les engager dans un commerce réglé. On ne traite avec eux que de loin, & toujours avec des armes à feu, pour réprimer, par la crainte, un appétit défordonné qui se réveille en eux, à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges se font à la distance de cent pas; c'est à-dire, que, de part & d'autre, on porte, dans un endroit également éloigné, les marchandises qui font l'objet du commerce. On se les montre de loin, sans prononcer un seul mot, & chacun laisse ou prend ce qui lui convient. Cette méthode s'observe d'assez bonne-foi; mais il paraît que la défiance est mutuelle, & que si les Portugais craignent d'être dévorés, les Ouétamans ne redoutent pas moins l'esclavage.

A la réserve de quelques Nations peu nombreuses, que leur petitesse fait nommer *Pygmées*, sans qu'on puisse trouver la raison de cette singularité, la taille commune des Brésiliens ressemble à la nôtre; mais ils sont plus robustes, & moins

D
sujets que
voit guère
d'aveugles,
n'est pas rare
ans. Leurs
gris : leur
campagnes
Dans une co
noit, ni même
Cependant,
ou de réjou
sont toujours
Soleil. Ce
Portugais, q
quement le m
à porter de la
rayée, à laque
sonnettes, lon
échanges. Les
pièce de man
parure les gèn
est d'être nus
Ils ne peuv
autre partie d
les pincettes
sont un des p
qu'on a dit d
niveau inférieur

sujets que les Européens aux maladies. On ne voit guère entr'eux de paralytiques, de boiteux, d'aveugles, ni d'estropiés d'aucun membre : il n'est pas rare de les voir vivre jusqu'à cent-vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent presque jamais gris : leur humeur est toujours gaie, comme leurs campagnes sont toujours couvertes de verdure. Dans une continuelle nudité, leur teint n'est pas noir, ni même plus brun que celui des Espagnols. Cependant, à l'exception de leurs jours de fête ou de réjouissance, hommes, femmes, enfans, ils sont toujours exposés aux plus grandes ardeurs du Soleil. Ce n'est que depuis l'établissement des Portugais, qu'ils ont commencé à se ceindre uniquement le milieu du corps, & dans leurs Fêtes, à porter de la ceinture en bas une toile bleue cu rayée, à laquelle ils pendent de petits os, ou des sonnettes, lorsqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les Chefs endossent même alors une espèce de manteau; mais on s'apperçoit que cette parure les gêne, & que leur plus grande satisfaction est d'être nus.

Ils ne peuvent souffrir aucun poil, dans toute autre partie du corps que la tête. Les ciseaux & les pincettes, qui leur servent à s'en défaire, sont un des plus grands objets du commerce. Ce qu'on a dit de l'usage qu'ils ont de se percer la langue inférieure, est vrai dès l'enfance; mais, dans

Brcsil.

cet âge tendre, ils se contentent d'y porter un petit os blanc comme l'ivoire. A l'âge viril, ils y passent une pierre, qui est souvent de la longueur du doigt, & qu'ils ont l'art de faire tenir sans aucune sorte de lien. Quelques-uns s'en enchassent jusques dans les joues. Ils regardent comme une autre beauté d'avoir le nez plat; & le premier soin des peres, à la naissance des enfans, est de leur rendre cet important service. La couleur noire, dont ils se peignent tout le corps, à l'exception du visage, n'empêche point qu'ils n'y joignent, en quelques endroits, d'autres couches de diverses couleurs; mais leurs jambes & leurs cuisses conservent toujours la même noirceur, ce qui leur donne, à quelque distance; l'air de culottes noires, abattues sur leurs talons. Ils portent au cou des colliers d'os, d'une blancheur éclatante, & de la forme d'un croissant, enfilés par le haut dans un ruban de coton; mais, pour la variété, ils leur font quelquefois succéder de petites boules d'un bois noir, fort luisant, dont ils font une autre espèce de collier. Comme ils ont quantité de poulets, dont la race leur est venue d'Europe, ils en choisissent les plus blancs, & leur ôtent le duvet, qu'ils teignent en rouge, pour s'en parfumer le corps avec une gomme fort visqueuse. Dans leurs guerres & dans leurs Fêtes solennelles, ils s'appliquent,

D
avec de la
petites plu
tucan. Pour
leurs plus
manches de
entrelacées
prendrait p
Leurs mastu
que nous n
aussi de ces
des plumes d
dit Léry,
le reste qu
petit pavil
un grand
lequel étan
de coton,
dehors, vo
les poulets.
fruits qu'ils
châtaignes
tites pierres
les mains, i
plies aussi d
longueur,
A l'égard
moins bizarr
acher tout

avec de la cire , sur le front & sur les joues , de
 petites plumes d'un oiseau noir qu'ils nomment
tucan. Pour les festins de chair humaine , qui sont
 leurs plus grandes réjouissances , ils se font des
 manches de plumes vertes , rouges & jaunes ,
 entrelacées ou tissues avec tant d'art , qu'on les
 prendrait pour un velours de toutes ces couleurs.
 Leurs massues , qui sont de ce bois dur & rouge ;
 que nous nommons bois du Brésil , sont revêtues
 aussi de ces plumes. Sur leurs épaules , ils mettent
 des plumes d'autruches ; « dont ils accommodent ,
 » dit Léry , tous les tuyaux ferrés d'un côté , &
 » le reste qui s'éparpille en rond , en forme d'un
 » petit pavillon , ou d'une rose ; ce qui forme
 » un grand panache , qu'ils appellent *araroya* ,
 » lequel étant lié sur leurs reins avec une corde
 » de coton , l'étroit vers la chair & le large en-
 » dehors , vous diriez qu'ils portent une mue à tenir
 » les poulets. S'ils veulent danser , ils prennent des
 » fruits qu'ils nomment *ahouai* , de la grosseur des
 » châtaignes ; ils le creusent , les remplissent de pe-
 » tites pierres , & se les attachent aux jambes. Dans
 » les mains , ils ont des calebasses creuses , & rem-
 » plies aussi de pierres , ou un bâton d'un pied de
 » longueur , auquel ces calebasses sont attachées. »
 A l'égard des femmes , leur parure n'est pas
 moins bizarre. Elle consiste dans le soin de s'ar-
 tacher tout le poil du corps , excepté les che-

Brcsil.

veux, de se peindre de diverses couleurs, & de se fendre étrangement les oreilles pour y porter divers ornemens. Mais d'ailleurs elles vont nues, & ne manquent point l'occasion de se baigner, chaque fois qu'elles rencontrent une riviere ou un ruisseau. Cette commodité étant une des raisons qu'elles alléguaient aux Européens, qui voulaient les forcer de porter des habits, rien n'était si difficile que de les y engager.

Les Brasiiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines, l'*aipy* & le *manioc*. Ces plantes se cultivent, & n'ont pas besoin d'être plus de trois mois en terre, pour devenir hautes d'un demi-pié & de la grosseur du bras. On les fait sécher au feu sur des claies; & les ratissant avec des pierres aiguës, on en fait une farine, dont l'odeur tire sur celle de l'amidon. Cette farine se cuit dans de grands pots, avec le soin de la remuer jusqu'à ce qu'elle s'épaississe. Refroidie, dans une certaine consistance, son goût differe peu de celui du pain blanc. Celle dont on fait provision, dans les courses & les guerres, est assez cuite pour se durcir. Elles sont toutes deux fort nourrissantes; & de l'une comme de l'autre, apprêtées avec du jus de viande, on fait un mets qui approche du riz bouilli. Les mêmes racines, pilées dans leur fraîcheur, donnent un

D
jus, de la b
que d'être e
comme le fr
aliment, pou
on ne fait q
terre pour le
omelettes.

Ces racines
breuvage, &
abondance,
canton si ser
heures, un je
terre, pour lu
née entière.
ne manquent
le nom d'*avan*

Lorsqu'ils s
dont l'occasion
de quelque c
chair, les fe
vaisseaux qui
ouvrent un
dans une cour
après l'autre,
seul trait. Ils
mêmes cérémo
soit épuisé. P
mêmes transpo

jus, de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au Soleil pour s'y coaguler comme le fromage, & qui fait ensuite un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Comme on ne fait que le renverser dans une poêle de terre pour le cuire; Léry les compare à nos omelettes.

Brésil.

Ces racines servent aussi à la composition du breuvage, & l'on ne sera point surpris de leur abondance, dans un pays où il se trouve des cantons si fertiles, qu'en moins de vingt-quatre heures, un jeune homme peut cultiver assez de terre, pour lui rapporter de quoi vivre une année entière. D'ailleurs les Américains du Brésil ne manquent point de maïs, auquel ils donnent le nom d'*avari*.

Lorsqu'ils s'assemblent pour quelque festin; dont l'occasion la plus ordinaire est le massacre de quelque captif dont ils doivent manger la chair, les femmes allument du feu, près des vaisseaux qui contiennent les liqueurs. Elles en ouvrent un, dont elles tirent à plein bord, dans une courge que les hommes prennent l'un après l'autre, en dansant, & qu'ils vident d'un seul trait. Ils y retournent tour-à-tour, avec les mêmes cérémonies, jusqu'à ce que le vaisseau soit épuisé. Plusieurs jours se passent dans les mêmes transports; ou si le plaisir est interrompu,

Brésil.

c'est par le discours de quelque brave, qui exhorte les autres à ne pas manquer de courage contre les ennemis de la Nation.

C'est un usage particulier des Peuples du Brésil de boire & de manger à différentes heures, c'est à-dire, qu'ils s'abstiennent de manger, lorsqu'ils boivent, & de boire lorsqu'ils mangent. Dans les mêmes temps, ils rejettent aussi toute sorte de soins & d'affaires, sans excepter celles de leurs haines & de leurs vengeances, qu'ils remettent toujours après avoir satisfait leurs besoins. Alors ils parlent, avec chaleur, d'attaquer leurs ennemis, de les prendre, de les engraisser, de les assommer solennellement, & de les manger.

Ce n'est jamais par des motifs d'intérêt ou d'ambition, que les Brésiliens se font la guerre. Ils ne pensent qu'à venger la mort de leurs parents ou de leurs amis, mangés par d'autres Sauvages. Léry assure qu'on remonterait à l'infini, sans trouver d'autre origine à leurs plus sanglantes invasions. La vengeance est une passion si vive dans tous ces Peuples, que jamais ils ne se font aucun quartier. Ceux qui ont formé quelque liaison avec les Européens, reviennent par degrés de cette férocité; ils baissent la vue avec une sorte de confusion, lorsqu'on leur en fait un reproche.

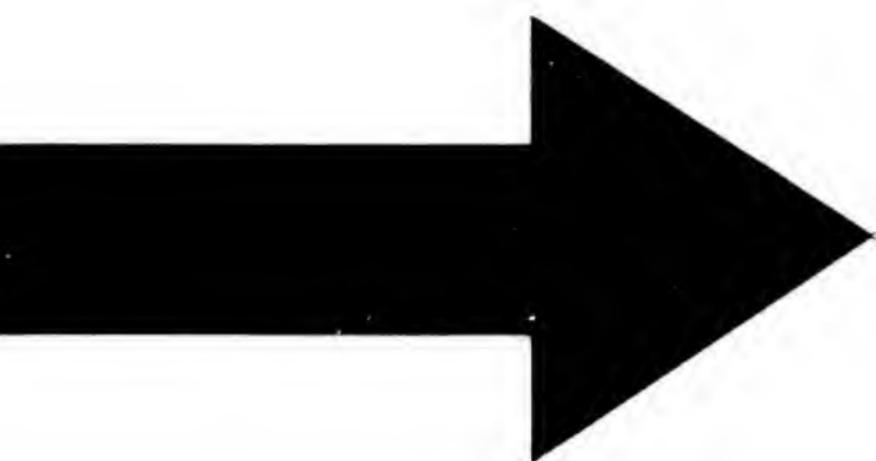
Il entre peu de formalités dans leurs guerres

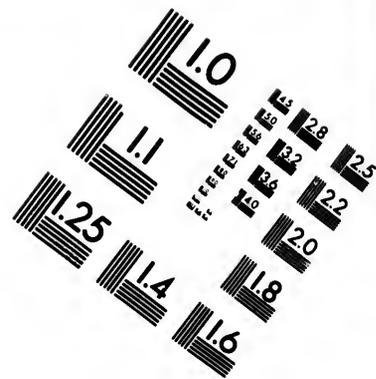
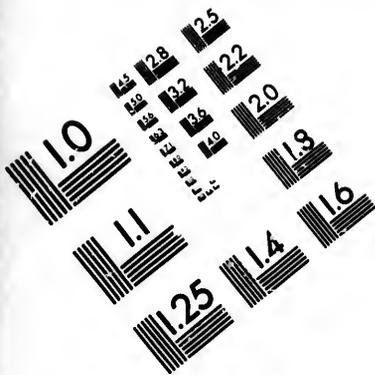
D

Ils n'ont ni aucune distinction de leurs Anciens, disent-ils, le n'étant plus en état de leur donner des conseils. Chaque chef a quatre ou cinq cantons, a pour son chef, un certain nombre de gens, qui sont en même temps ses soldats. On se bat sur-tout lorsqu'on a des gens à prendre en son départ, & ne se donne pas de faire retentir sa vengeance. A ce moment, se donne le signal & sur les fesses de leur vie. Quelquefois on fait des harangues sanglantes. Ensuite on se bat, c'est une sorte de combat d'une espèce d'extrémité, la longueur est de son épaisseur de son épaisseur de même bois, de même bois, de même bois. Leurs extrême. Leurs

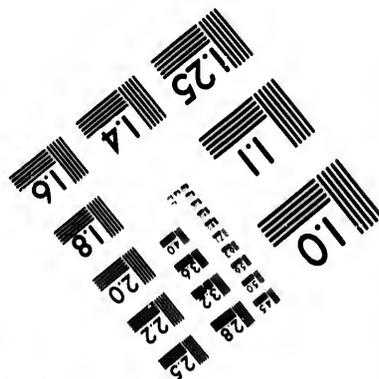
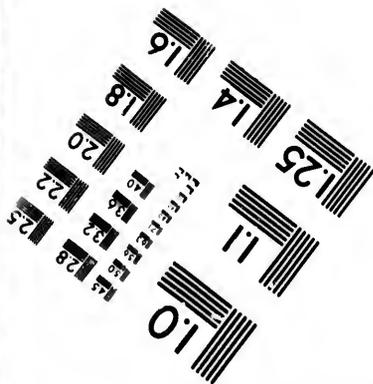
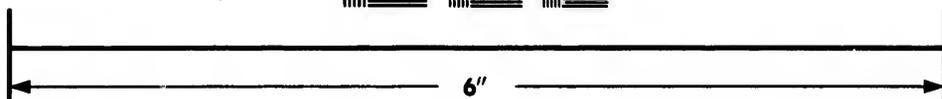
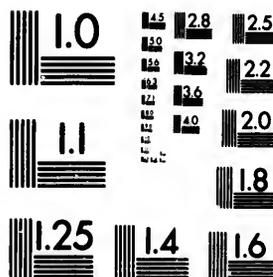
Ils n'ont ni Rois ni Princes, ils ne connaissent aucune distinction de rangs; mais ils honorent leurs Anciens, & les consultent, parce que l'âge, disent-ils, leur donne de l'expérience, & que n'étant plus en état d'agir eux-mêmes, ils sont capables de fortifier les jeunes guerriers par leurs conseils. Chaque *alde*, nom qu'ils donnent à quatre ou cinq cabanes situées dans un canton, a pour Directeurs, plutôt que pour Chefs, un certain nombre de ces Anciens, qui sont en même-temps les Orateurs de la Société, sur-tout lorsqu'il est question d'animer les jeunes gens à prendre les armes. Ils donnent le signal du départ, & ne cessent point, dans leur marche, de faire retentir les termes de haine & de vengeance. A ce cri, les Sauvages frappent des mains, se donnent de grands coups sur les épaules & sur les fesses, & promettent de ne pas ménager leur vie. Quelquefois ils s'arrêtent, pour écouter des harangues emportées, qui durent des heures entières. Ensuite chacun s'arme de sa *tacape*, qui est une sorte de massue de bois de Brésil, ou d'une espèce d'ébène noire, fort pesante, ronde à l'extrémité, & tranchante par les bords. Sa longueur est de six pieds, sur un de large, & son épaisseur d'un pouce. Ils ont des arcs du même bois, dont ils se servent avec une adresse extrême. Leurs boucliers sont de peau, larges,







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
11
14 28
16 32
18 36
20 40
22 45
25 50
18
16

11
10
14 28
16 32
18 36
20 40
22 45
25 50

Bréfil.

plats & ronds. Dans cet équipage, & parés de plumes, ils marchent au nombre de cinq ou six mille, formés de plusieurs aldées, avec quelques femmes chargées de provisions. Les Généraux sont choisis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'ennemis. Ils ont, pour les signaux militaires, une espèce de cornet, qu'ils nomment *inubia*; & des flûtes d'os, qui sont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Quelquefois leurs expéditions se font par mer; mais leurs canots, qui sont d'écorce d'arbre, ne pouvant résister à la force des vagues, ils ne s'éloignent gueres du rivage. En arrivant dans le Pays qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les femmes, pendant que les guerriers pénètrent au travers des bois. Leur première attaque n'est jamais ouverte. Ils se cachent à quelque distance des habitations ennemies, pour chercher l'occasion de les surprendre; ils attendent les ténèbres, ils y mettent le feu, & profitent de la confusion. Ils y exercent toutes sortes de cruautés. Mais leur principal objet est toujours d'enlever des prisonniers. Ceux qu'ils tiennent, & qu'ils peuvent emmener dans ces occasions, sont gardés soigneusement, pour être rôtis & mangés après la guerre.

S'ils ne peuvent éviter de se battre en pleine campagne, leur emportement, redoublé par la

force

D
force du pé
quoy ayant
je puis par
& moi, qu
pris ou tu
eûmes une
Sauvages,
mille, dans
rivage de la
combattre d
hors de sens
ment, quan
nemi d'envi
prirent à hu
il eût tonné
entendu. A
redoublant l
cornets, éten
montrant les
niers qu'ils av
enfilées, dont
brasses pendues
de voir leur co
lorsqu'ils vinrent
ou trois cens p
luèrent d'abord
des la premier
l'air tout charg

Tome XIII

force du péril, devient une vraie fureur. « De
 « quoi ayant moi-même été spectateur, dit Léry,
 « je puis parler avec vérité. Un autre François
 « & moi, quoiqu'en danger, si nous eussions été
 « pris ou tués, d'être mangés des Margajas,
 « eûmes une fois la curiosité d'accompagner nos
 « Sauvages, lors au nombre d'environ quatre
 « mille, dans une escarmouche qui se fit sur le
 « rivage de la mer, & nous vîmes ces barbares
 « combattre de telle furie, que gens forcés &
 « hors de sens, ne sauraient pis faire. Premiere-
 « ment, quand les nôtres eurent apperçu l'en-
 « nemi d'environ demi-quart de lieue, ils se
 « prirent à hurler de telle façon, que quand
 « il eût tonné du Ciel, nous ne l'eussions pas
 « entendu. A mesure qu'ils approchaient,
 « redoublant leurs cris, sonnânt de leurs
 « cornets, étendant les bras, se menaçant, &
 « montrant les uns aux autres les os des prison-
 « niers qu'ils avaient mangés, & jusqu'aux dents
 « enfilées, dont plusieurs avaient plus de deux
 « brasses pendues à leur cou; c'était une horreur
 « de voir leur contenance; mais ce fut bien pis,
 « lorsqu'ils vinrent à s'approcher; car, étant à deux
 « ou trois cens pas les uns des autres, ils se sa-
 « luerent d'abord à grands coups de fleches, &
 « dès la premiere décharge, vous en eussiez vu
 « l'air tout chargé. Ceux qui en étaient atteints,

Brésil.

» les arrachaient de leur corps avec un merveil-
 » leur courage , les rompaient , les mordaient
 » belles dents , & ne laissaient pas de faire tête
 » malgré leurs blessures ; sur quoi il faut obser-
 » ver que ces Américains sont si acharnés dans
 » leurs guerres , qu'aussi long-temps qu'ils peu-
 » vent remuer bras & jambes , ils ne cessent
 » point de combattre , sans reculer ni tourner
 » le dos. Quand ils furent mêlés , ce fut à faire
 » jouer des deux mains les massues de bois
 » & à se charger si furieusement , que celui qui
 » rencontrait la tête de son ennemi , non-seu-
 » lement le renversait par terre , mais l'assom-
 » mait , comme nos bouchers font les bœufs. On
 » me demandera ce que mon compagnon & moi
 » nous faisons dans cette rude escarmouche. Je
 » réponds , pour ne rien déguiser , que nous
 » contentant d'avoir fait la première folie , qui
 » était de nous être hasardés avec ces barbares
 » & nous tenant à l'arrière-garde , nous étions
 » seulement occupés à juger des coups. Mais
 » quoique j'eusse vu la Gendarmerie en France
 » tant à pied qu'à cheval , je dois dire que les
 » morions dorés & les armes luisantes de nos
 » Français , ne m'ont jamais donné tant de plaisir
 » à voir combattre les Sauvages. Outre leurs sauts , leurs sifflemens
 » leurs adroites passades , c'était un merveille

» spect
 » de fl
 » plum
 » & d'a
 » qui l
 » aussi
 » pages
 » comba
 » Apr
 » heures
 » un bo
 » Topina
 » firent p
 » homme
 » leur Pa
 » nous n'
 » épées nu
 » de pisto
 » nous
 » plus gran
 » eux , car
 » que , da
 » les vieil
 » d'amitié.
 » Les pr
 » la troupe
 » s'en affur
 » riviere d

c un merveil
 s mordaient
 s de faire tête
 il faut obser
 acharnés dan
 ps qu'ils peu
 ils ne cessent
 er ni tourne
 ce fut à faire
 ués de bois
 que celui qu
 ni, non - seu
 mais l'assom
 les bœufs. O
 pagnon & m
 carmouche. J
 er, que nos
 re folie, qu
 ces barbare
 , nous étio
 coups. Mais
 rie en Franc
 s dire que
 ifantes de n
 rant de pla
 attre les Sa
 s sifflemens
 un merveille

» spectacle que celui de voir voler en l'air tant
 » de fleches , avec leurs grands empennons de
 » plumes rouges , bleues & vertes , incarnates
 » & d'autres couleurs , parmi les rayons du Soleil,
 » qui les faisaient comme étinceler , & de voir
 » aussi tant de bonnets , bracelets & autres équi-
 » pages faits de ces plumes naturelles , dont les
 » combattans étaient revêtus.

» Après que le combat eut duré environ trois
 » heures , & que , de part & d'autre , il y eut
 » un bon nombre de tués & de blessés , nos
 » Topinamboux ayant enfin remporté la victoire,
 » firent prisonniers plus de trente Margajats ;
 » hommes & femmes , qu'ils emmenerent dans
 » leur Pays ; & quoique nous deux Français ;
 » nous n'eussions fait autre chose que tenir nos
 » épées nues à la main , & tirer quelques coups
 » de pistolet en l'air , pour encourager nos gens,
 » nous eûmes mêmes qu'on ne pouvait leur faire
 » plus grand plaisir , que d'aller à la guerre avec
 » eux , car ils nous estimerent tellement depuis ;
 » que , dans les villages où nous fréquentions ,
 » les vieillards nous marquerent toujours plus
 » d'amitié.

» Les prisonniers ayant été mis au milieu de
 » la troupe victorieuse , liés & garottés pour
 » s'en assurer mieux , nous retournâmes à notre
 » riviere de Janéiro , aux environs de laquelle

Brésil.

ces Sauvages habitaient. Comme nous étions
 allés à douze ou quinze lieues loin, ne de-
 mandez pas si, en passant les villages de nos
 alliés, ils venaient au-devant de nous, dansant,
 sautant & claquant des mains, pour nous ca-
 resser & nous applaudir. Il fallait que les pau-
 vres prisonniers, suivant leur coutume entr'eux,
 étant près des maisons, chantaient, & disaient
 aux femmes : *voici la viande que vous aimez*
tant, qui approche de vous. Pour conclusion,
 lorsque nous fûmes arrivés devant notre Ile,
 mon compagnon & moi, nous nous fûmes
 passer dans une barque, & les Sauvages s'en
 allèrent chacun à leur quartier. Quelques jours
 après, quelques-uns de ceux qui avaient des
 prisonniers, nous vinrent voir à notre Fort;
 & , sollicités par nos Interpretes, d'en vendre
 une partie à Villegagnon, ils y consentirent
 pour nous obliger. J'achetai une femme & son
 petit garçon, qui n'avait pas deux ans, lesquels
 me coûtèrent environ trois livres de France en
 marchandises; mais ce fut assez malgré les
 maîtres; car, disait celui qui me fit cette vente,
 nous ne savons ce qui arrivera ! Depuis que
 Paycolas, ainsi nommaient-ils Villegagnon,
 est venu dans ce Pays, nous ne mangeons pas
 la moitié de nos ennemis. Je pensais bien garder
 le petit garçon pour moi; mais Villegagnon

me
 l'avoit
 mere
 pondre
 raciné
 avait,
 chapp
 les ve
 mangé
 après
 On a
 graissent
 de meille
 les laissez
 hommes,
 aux femm
 pas diffic
 ou sa sc
 sorte de
 massacré
 temps à
 mort n'est
 bonpoint
 Américains
 passent d'
 danser, &
 nombre de
 point que

LE

ous étions
n, ne de-
es de nos
, dansant,
nous ca-
ne les par-
e entr'eux,
, & dirent
vous aimez
onclusion,
notre Isle,
nous fîmes
vages s'en
quelques jours
avaient des
notre Fort;
d'en vendre
consentirent
emme & son
ans, lesquels
le France en
malgré les
cette vente,
Depuis que
illegagnon,
angeons pas
bien garder
illegagnon

DES VOYAGES. 373

me faisant rendre mes marchandises, voulut
l'avoir pour lui. Encore, quand je disais à la
mere que je l'emmenerais en France, elle ré-
pondait, tant cette Nation a la vengeance en-
racinée au cœur, que, sans l'espérance qu'elle
avait, qu'étant devenu grand, il pourrait s'é-
chapper, & se retirer avec les Margajas pour
les venger, elle eût mieux aimé qu'il eût été
mangé par les Topinamboux, que de le laisser
après elle.»

Brésil.

On assure que la plupart des Brasiliens en-
graissent leurs prisonniers, pour rendre leur chair
de meilleur goût, & que, pendant le temps qu'ils
les laissent vivre, ils donnent des femmes aux
hommes, mais qu'ils ne donnent point d'hommes
aux femmes. Le maître d'un prisonnier ne fait
pas difficulté, dit-on, de lui abandonner sa fille
ou sa sœur. Cette femme lui rend d'ailleurs toute
sorte de services, jusqu'au jour qu'il doit être
massacré & mangé. Dans l'intervalle, il passe le
temps à la chasse & à la pêche. Le jour de la
mort n'est jamais déterminé; il dépend de l'em-
bonpoint du captif. Lorsqu'il est venu, tous les
Américains de l'aldée sont invités à la fête. Ils
passent d'abord quelques heures à boire & à
danser, & non-seulement le prisonnier est au
nombre des convives; mais, quoiqu'il n'ignore
point que sa mort approche, il affecte de se

Anthropo-
phagie.

 Brésil.

distinguer par sa gaieté. Après la danse, deux hommes robustes se saisissent de lui, sans qu'il fasse de résistance, ou qu'il laisse voir la moindre frayeur. Ils le lient d'une grosse corde au milieu du corps; mais ils lui laissent les mains libres, & dans cet état, ils le menent comme en triomphe, dans les aldées voisines. Loin d'en paraître abattu, il regarde d'un air fier, ceux qui se présentent sur son passage; il leur raconte hardiment ses exploits, sur-tout la manière dont il a souvent lié les ennemis de sa Nation, & dont il les a rôtis & mangés, & leur prédit que sa mort ne demeurera pas sans vengeance, & qu'ils seront un jour mangés comme lui. Lorsqu'il a servi quelque temps de spectacle, & reçu les injures qu'on lui rend, ses deux gardes reculent, l'un à droite & l'autre gauche, à la distance de huit ou dix pieds, tirant à mesure égale, la corde dont ils le tiennent lié, de sorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ses pieds un tas de pierres; & les gardes se couvrant de leurs boucliers, lui déclarent, qu'avant sa mort, on lui laisse le pouvoir de la venger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres, & les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque soin qu'ils se retiennent, il y en a toujours un grand nombre de blessés.

Auffi-
 dont il o
 montré
 tacape à
 Il tient c
 entretien
 Il lui de
 mangé pl
 fait gloir
 son bour
 les langu
 dit-il, d
 bien, r
 drons. I
 ce jour
 nace. La
 hâte d'ac
 y pleurer
 ne l'empê
 heureux q
 d'autres fe
 elles laven
 pent en pi
 & frotten
 accourume
 l'arrivée d
 coupés ave

Aussi-tôt qu'il a jetté toutes ses pierres, celui dont il doit recevoir la mort, & qui ne s'est pas montré pendant toute cette scène, s'avance, la tacape à la main, paré de ses plus belles plumes. Il tient quelques discours au captif, & ce court entretien renferme l'accusation & la sentence. Il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses compagnons? L'autre se fait gloire d'un prompt aveu, & défie même son bourreau, par une formule énergique dans les langues du Pays: «rends-moi la liberté, lui dit-il, & je te mangerai, toi & les tiens. Hé bien, réplique le bourreau, nous te prévendrons. Je vais t'assommer, & tu seras mangé ce jour même.» Le coup suit aussi-tôt la menace. La femme qui a vécu avec le mort, se hâte d'accourir, & se jette sur son corps, pour y pleurer un moment. C'est une grimace, qui ne l'empêche point de manger sa part du malheureux qu'elle a pris soin d'engraisser. Ensuite d'autres femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps. D'autres viennent, le coupent en pièces, avec une extrême promptitude, & frottent les enfans de son sang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étaient découpés avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui

B Brésil.

les Brasiliens ont des couteaux en grand nombre. Il ne reste qu'à rôtir les pièces du corps & les entrailles, qui sont fort soigneusement nettoyées; c'est l'office des vieilles femmes, comme celui des vieillards, en mangeant ce détestable mets, est d'exhorter les jeunes gens à devenir bons guerriers, pour l'honneur de leur Nation, & pour se procurer souvent le même festin.

L'usage commun des Brasiliens est de conserver, dans leurs villages, des monceaux de têtes de morts; &, lorsqu'ils reçoivent la visite de quelqu'étranger, ils ne manquent point de lui donner ce spectacle, comme un trophée de leur valeur, & des avantages qu'ils ont remportés sur leurs ennemis. Ils gardent aussi fort soigneusement les plus gros os des cuisses & des bras, pour en faire diverses sortes de flûtes, & toutes les dents, qu'ils attachent en forme de chapeliers, pour se les suspendre au cou. Ceux qui ont fait plusieurs prisonniers, croyant leur gloire bien établie, se font inciser, dès le même jour, la poitrine, les bras, les cuisses, le gras des jambes, & d'autres parties du corps, pour éterniser la mémoire de leurs exploits. Léry prit soin de faire dessiner la figure d'un Brésilien, avec toutes ces marques d'honneur. Enfin, s'il arrive que les captifs ayent eu quelque enfant des femmes qui

D
ont pris soin
fruits sont
avoir acquis
« Ils nous
» la chair hu
» que nous e
» nous leur
» notre allian
» mon grand
» Normans,
» dans le Pay
» seulement
» sordres ave
» d'avoir tué
» que j'étais a
» un village c
» dans les fers
» vages avaien
» nous trouvâ
» de lui. Il n
» qu'il était C
» Portugal, il
» d'Antonio. C
» souffrir cour
» tendre qu'il
» la vie. Nous
» des nôtres,
» assez l'Espagn

ont pris soin de les engraisser, ces malheureux fruits sont dévorés, soit en naissant, soit après avoir acquis un peu plus de force.

« Ils nous présentaient souvent, dit Léry, de la chair humaine pour en manger, & le refus que nous en faisons, les chagrinait, comme si nous leur eussions donné sujet de se défier de notre alliance; sur quoi je dois rapporter, à mon grand regret, que quelques Interprètes Normans, qui avaient passé huit ou neuf ans dans le Pays; y menant une vie d'athées, non-seulement se souillaient de toute sorte de désordres avec les femmes, mais se vantaient d'avoir tué & mangé des prisonniers. Un jour, que j'étais avec quatre ou cinq Français, dans un village de la grande Isle, où l'on retenait dans les fers un jeune homme, que nos Sauvages avaient enlevé sur quelques Européens, nous trouvâmes l'occasion de nous approcher de lui. Il nous dit, en fort bon Portugais, qu'il était Chrétien, & qu'ayant été conduit en Portugal, il y avait été baptisé sous le nom d'Antonio. Quoique Margaja, & déterminé à souffrir courageusement la mort, il nous fit entendre qu'il ne serait pas fâché de nous devoir la vie. Nous fûmes touchés de compassion. Un des nôtres, Serrurier de profession, qui savait assez l'Espagnol, pour entendre quelque chose

Brésil.

» au Portugais , lui promit une lime pour couper
 » ses fers , & convint avec lui que , se déro-
 » bant à ses gardes , tandis que nous nous effor-
 » cerions de les amuser , il irait nous attendre
 » dans un petit bois voisin , où nous aurions pu
 » le prendre en retournant à notre Isle. Cette
 » espérance l'avait jetté dans un transport de joie.
 » Mais , sans avoir entendu ce qu'on lui avait
 » offert , les Sauvages conçurent quelque soupçon
 » de notre entretien. A peine fûmes-nous sortis
 » du village , qu'ayant appelé leurs voisins , pour
 » assister à la mort du prisonnier , ils le massa-
 » crèrent ensemble. Le lendemain , nous retour-
 » nâmes chez eux avec une lime & d'autres
 » secours , sous prétexte de leur demander des
 » vivres ; mais , sans nous répondre , ils nous me-
 » nerent dans un lieu où nous vîmes les pièces
 » du corps d'Antonio sur le boucan ; & s'applau-
 » dissant de nous avoir trompés , ils finirent par
 » nous montrer la tête , avec des éclats de rire.
 » Un autre jour , deux Portugais se laisserent
 » surprendre par nos Sauvages , dans une petite
 » maison de terre , assez voisine d'un de leurs
 » Forts , qui se nommait Moripione. Quoiqu'ils
 » se fussent défendus avec beaucoup de courage ,
 » du matin au soir , & qu'après avoir épuisé toute
 » leur provision de poudre , ils fussent sortis ,
 » chacun avec une épée à deux mains , dont ils

avaient
 supporte
 obstinés
 de tomb
 pouille
 habits d
 pour de
 qui s'éta
 primes ,
 conduits
 mencé p
 ils les av
 que , loi
 ils leur a
 rir avec
 Enfin , co
 eur de bo
 ui s'est p
 Qu'un jou
 çais , las ,
 faisait per
 souvinren
 une habita
 à leur Na
 laissé viv
 étaient iss
 prirent la
 fut prise

our couper
se déro-
nous effor-
s attendre
aurions pu
lle. Cette
ort de joie.
n lui avait
ue soupçon
nous sortis
ifins, pour
ls le massa-
ous retour-
& d'autres
mander des
ls nous me-
s les pièces
& s'applau-
finirent par
ats de rire.
e laisserent
une petite
n de leurs
Quoiqu'ils
le courage;
épuisé toute
sent sortis,
ns, dont ils

avaient fait un grand carnage, ils n'avaient pu supporter une multitude d'ennemis, qui s'étaient obstinés à les prendre. Ils eurent le malheur de tomber entre leurs mains. J'achetai la dépouille de l'un, qui consistait en quelques habits de buffle. Un de nos Interprètes eut, pour deux couteaux, un grand plat d'argent, qui s'était trouvé dans leur maison. Nous apprimes, des Sauvages mêmes, qu'après les avoir conduits dans leur habitation, ils avaient commencé par leur arracher la barbe, qu'ensuite ils les avaient tués & mangés cruellement; & que, loin d'être attendris de leurs plaintes; ils leur avaient reproché de ne pas savoir mourir avec honneur.»

Enfin, comme tout est précieux dans un Voyageur de bonne foi, lorsqu'il ne raconte que ce qui s'est passé sous ses yeux, Léry ajoute : Qu'un jour, les Topinamboux, alliés des Français, las, d'une trop grande tranquillité, qui leur faisait perdre le goût de la chair humaine, se souvinrent qu'ils avaient, dans leur voisinage, une habitation de Margajas, qui s'étaient rendus à leur Nation depuis vingt ans, & qu'ils avaient laissé vivre en paix. Mais, sous prétexte qu'ils étaient issus de leurs plus mortels ennemis, ils prirent la résolution de les détruire. La nuit fut prise pour cette expédition. Ils firent un

Brésil.

« tel carnage , que les cris des mourans se firent
 « entendre de fort loin. Plusieurs Français , qui
 « en furent informés vers minuit , partirent bien
 « armés dans une grande barque , pour se rendre
 « à ce village , qui n'était pas éloigné du Fort
 « Mais , avant qu'ils y pussent arriver , les furieux
 « Topinamboux avaient mis le feu aux maisons ,
 « & fait main-basse sur les habitans qui en étaient
 « sortis. » Léry n'était pas du détachement Français ;
 mais il apprit des autres , qu'ils avaient vu quan-
 tité d'hommes & de femmes en pièces sur les
 boucans , & des enfans rôtis tout entiers. Quel-
 ques-uns néanmoins s'étaient sauvés par mer , à la
 faveur des ténèbres , & vinrent demander un
 asyle dans le Fort Français. Ils y furent reçus fort
 humainement ; mais les Topinamboux , qui
 ne furent pas long-temps sans en être avertis ,
 en firent des plaintes fort vives , & ne con-
 sentirent à les laisser sous la protection des
 Français , qu'après avoir été apaisés par des
 présens.

Avec un goût si vif pour la chair humaine ,
 non-seulement les Brésiliens se bornent à manger
 leurs ennemis , mais dans leurs guerres mêmes ,
 ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre
 leurs mains , & qu'ils tuent avec certaines for-
 malités. On ne remarque point , qu'après un
 combat dont ils ont remporté l'avantage , & qui

les a laissés
 soient arrivés
 & tous les
 des prisonniers
 Villages.
 Léry prit
 religieuses
 au pouvoir
 danses qui
 jusqu'à l'événement
 de leurs souffrances
 « Pour
 pied d'indignité
 cherent d'être
 deux ou trois
 note , c'est
 hé , hé ,
 je n'entends
 langage ,
 ballade il y a
 leurs vaillances
 consolés ,
 après la mort
 les hautes
 leurs ennemis
 enfin qu'il y a
 ment d'excuse
 à l'exception

A LE les a laissés maîtres du champ de bataille , ils se
 ans se firent soient arrêtés à dévorer les corps des vaincus ;
 Français , qu' & tous leurs efforts semblent se rapporter à faire
 partirent bien des prisonniers , qu'ils vont égorger dans leurs
 ur se rendre Villages.

Byéél.

né du Fort. Léry prétend que, quoiqu'ils aient peu d'idées
 , les furieuses religieuses, ils croient à des esprits malfaisans &
 ux maisons, au pouvoir des Devins. Il fut témoin de leurs
 ui en étaient danses qui sont de véritables convulsions poussées
 ent Français; jusqu'à l'évanouissement, & suivies des harangues
 ent vu quant de leurs forciers.

ièces sur les « Pour conclusion, dit-il, ils frapperent du
 atiers. Quel pied droit, plus fort qu'auparavant; ils cra-
 ar mer, à la cherent chacun devant soi, & tous chanterent
 emander un deux ou trois fois en chœur, mais sur la même
 nt reçus fort note, c'est-à-dire, sans aucune variété de ton,
 boux, qui hé, hé, hua; hé, hua, hua, hua. Comme
 être avertis, je n'entendais pas encore parfaitement leur
 & ne con- langage, l'Interprète me dit que dans la grande
 tection des ballade ils avaient regretté, en premier lieu,
 sés par des leurs vaillans Ancêtres; qu'ensuite ils s'en étaient
 onsolés, par l'assurance de les aller rejoindre
 r humaine, après la mort & de se réjouir avec eux derriere
 ent à manger les hautes montagnes; qu'ils avaient menacé
 res mêmes leurs ennemis de les prendre & de les manger;
 t vifs entre enfin qu'ils avaient célébré un ancien déborda-
 rtaines for- ment d'eau, qui avait noyé tous les hommes,
 qu'après un à l'exception des auteurs de leur race.

age, & qui

Bref.

On a cru devoir entrer dans ces détails sur des Peuples, qui passent avec raison pour les plus barbares de l'Amérique, & donner, par leur exemple, quelque idée de toutes les autres Nations qu'on a nommées, sans avoir pu les faire connaître autrement. Cependant il ne faut pas s'imaginer, sur des peintures si révoltantes, que les Brasiliens manquent de raison & de bonté. Le même Voyageur, qu'on cite volontiers lorsqu'il parle de ce qu'il a vu, fait un autre récit qui mérite encore d'être rapporté en ses termes. « Une autre fois, dit-il, nous trouvant avec quelques Français dans un Village nommé *Okarentin*, à deux lieues de *Cotiva*, & soupant au milieu d'une place, où les habitans s'étaient rassemblés pour nous admirer, (car lorsqu'ils veulent faire honneur à quelqu'un ils ne mangent jamais avec lui,) nous les avions autour de nous, comme autant de gardes, chacun armé d'un os de poisson long de deux ou trois pieds, & dentelé en forme de scie, moins pour attaquer ou pour se défendre, que pour éloigner les enfans auxquels ils disaient, dans leur langage *petite canaille, retirez-vous, vous n'êtes pas dignes de paraître aux yeux de ces Etrangers*. Après nous avoir laissé souper tranquillement sans nous interrompre d'un seul mot, un Vieillard, ayant observé que nous avions fait notre

D
 » Priere au
 » nous dit
 » cet usage qu
 » sans ouvrir
 » parlé seul
 » vous-mém
 » dont vous
 » occasion,
 » Christianis
 » nous avions
 » grand Dieu
 » il nous av
 » nous pens
 » commençai
 » leur expliq
 » j'y employ
 » terent avec
 » Enfin un a
 » apprenez pl
 » vions jamai
 » me rappelle
 » vent racon
 » long-temps
 » des Lunes,
 » vous; vint
 » que vous,
 » en vint un a
 » avec une t

» Priere au commencement & à la fin du repas,
 » nous dit d'un ton fort modeste. *Que signifie*
 » *cet usage que je vous ai vu , d'ôter vos chapeaux*
 » *sans ouvrir la bouche , tandis qu'un de vous a*
 » *parlé seul ? A qui s'adressait-il ? Etait-ce à*
 » *vous-mêmes , qui êtes présens , ou à quelqu'un*
 » *dont vous regrettez l'absence ?* Je pris cette
 » occasion , pour leur donner quelque idée du
 » Christianisme. C'était à Dieu , lui dis-je , que
 » nous avons adressé nos Prieres ; & quoique ce
 » grand Dieu ne fût pas visible , non-seulement
 » il nous avait entendus , mais il savait ce que
 » nous pensions au fond du cœur. Là-dessus je
 » commençai , avec le secours de l'Interprète , à
 » leur expliquer une partie de notre Religion , &
 » j'y employai plus de deux heures. Ils m'écou-
 » terent avec de grandes marques d'admiration !
 » Enfin un autre Vieillard me dit : Vous nous
 » apprenez plusieurs bonnes choses , que nous n'a-
 » vions jamais entendues : cependant vos discours
 » me rappellent ce que nos Peres nous ont sou-
 » vent raconté. Long-temps avant eux , & si
 » long-temps qu'ils n'avaient pu tenir le compte
 » des Lunes , un Etranger , vieux & barbu comme
 » vous ; vint dans ce pays , tint le même langage
 » que vous , & ne persuada personne. Ensuite il
 » en vint un autre , qui nous donna sa malédiction
 » avec une *tacape* , dont nous n'avons pas cessé

Brésil.

» de nous servir pour nous massacrer l'un l'autre ;
 » à présent, c'est un usage établi parmi nous ; si
 » nous venions à l'abandonner , nous devien-
 » drions la risée de tous nos voisins. Je répli-
 » quai, avec toute la force possible , que les
 » lumieres de la vérité devaient leur faire mé-
 » priser le jugement d'une multitude d'aveugles ;
 » & que le vrai Dieu , que je leur annonçais ,
 » leur ferait vaincre tous leurs ennemis. Ils furent
 » émus, jusqu'à promettre de suivre la doctrine
 » qu'ils venaient d'entendre , & de ne plus man-
 » ger de chair humaine ; ils se mirent à genoux ,
 » pour faire la priere à notre exemple , & se la
 » firent expliquer , après l'avoir écoutée avec beau-
 » coup d'attention : mais le soir , lorsqu'étant
 » couchés dans nos hamacs nous nous applaudis-
 » sions de leur changement , nous les entendîmes
 » chanter plus furieusement que jamais , qu'il
 » fallait se venger de leurs ennemis , en prendre
 » un grand nombre & les manger. » Telle est
 l'inconstance naturelle aux Sauvages , plus encore
 qu'aux autres hommes.

Quoique les Brasiiliens n'aient pas d'autres Loix
 que leurs usages , dont quelques-uns blessent
 ouvertement les principes de justice & d'humani-
 té , on ne laisse pas de remarquer dans cette
 étrange corruption , quelques traces d'un meilleur
 ordre , qu'ils ne conservent pas moins fidèlement
 que

que leu
 en horre
 que , ma
 plusieurs
 n'en doi
 prend à
 fidelles
 seulemen
 hommes
 les offre
 beaucoup
 a pas u
 entre v
 lorsqu'elle
 seule form
 liciter ; el
 reille aux
 à leur eng
 assommées
 pas dispen
 croit néce
 livraison ;
 les Brasili
 conte les c
 fut témoin
 La pre
 seulement
 farine mûc
 Tom

que leurs plus barbares pratiques. L'adultere est en horreur dans toutes ces Nations; c'est-à-dire, que, malgré la liberté bien établie de prendre plusieurs femmes & de les répudier, un homme n'en doit pas connaître d'autres que celles qu'il prend à ce titre, & les femmes doivent être fidelles à leurs maris. Avant le mariage, non-seulement les filles se livrent sans honte aux hommes libres; mais leurs parens mêmes les offrent au premier venu, & caréssent beaucoup leurs amans: « de sorte qu'il n'y en a pas une, suivant la décision de Léry, qui entre vierge dans l'état du mariage. » Mais lorsqu'elles sont attachées par des promesses, seule formalité qui les lie, on cesse de les solliciter; elles cessent elles-mêmes de prêter l'oreille aux sollicitations; & celles qui manquent à leur engagement, sans l'aveu de leur mari, sont assommées sans pitié. Une femme enceinte n'est pas dispensée du travail commun, parce qu'on le croit nécessaire pour l'heureux succès de sa délivrance; car il n'est pas vrai, dit Léry, que les Brasiliennes accouchent sans douleur. Il raconte les circonstances d'un accouchement dont il fut témoin.

La première nourriture des enfans est non-seulement le lait de la mere, mais un peu de farine mâchée. On a déjà remarqué que c'est le

Brésil.

mari qui se couche tranquillement, pour recevoir les félicitations des voisins sur l'accroissement de sa famille. La femme ne demeure au lit qu'un ou deux jours; & portant son fruit pendu au cou, dans une écharpe de coton faite pour cet usage, elle reprend ses occupations domestiques. L'unique éducation qu'on donne aux enfans regarde la chasse; la pêche & la guerre; mais Léry s'empporte contre ceux qui ont écrit que les Brésiliens ne connaissent point la pudeur, & qu'ils ne font pas difficulté d'user des droits du mariage en public. Il les représente au contraire fort jaloux de l'honnêteté naturelle, sans que leur nudité devienne jamais une occasion d'y manquer. Il assure aussi que, quoique les Brésiliennes aillent toujours nues, on ne leur voit jamais de marques de leurs infirmités périodiques; d'où il faut conclure seulement qu'elles prennent grand soin de les cacher.

Toute la férocité des Brésiliens, contre leurs ennemis, n'empêche point qu'ils ne vivent fort paisiblement entr'eux. Dans l'espace d'un an, Léry ne vit que deux querelles particulières. Cependant, loin de séparer ceux qui veulent se battre, on leur laisse la liberté de se satisfaire; mais si l'un des combattans est blessé, ses parens font la même blessure à l'autre, ou le tuent, s'il a tué son adversaire. La loi du talion est

toujours
L'ou
à rapp
des ha
manier
aussi le
les liq
grossie
ment p
qui du
couleur
pinceau
sur-tout
ce qui c
table. M
de peint
elles ne
& que c
Si l'on
rocité n'
plupart d
Etrangers
leur traite
l'autre, c
Léry con
doit aller
faut chois

toujours observée dans la dernière rigueur.

Bréfil.

L'occupation des femmes, après les soins qu'on a rapportés, est de filer du coton, pour en faire des hamacs & des cordes. Léry nous apprend leur manière de filer & de faire les tissus. Elles font aussi les vaisseaux de terre, qui servent pour les liqueurs & les alimens : quoique rudés & grossiers en-dehors, l'intérieur est non-seulement poli, mais plombé d'une liqueur blanche, qui durcit en séchant. Elles ont d'ailleurs des couleurs grisâtres dont elles font, avec des pinceaux, diverses figures sur ce fond blanc, sur-tout dans la vaisselle où l'on sert les viandes; ce qui donne un air fort agréable à leur service de table. Mais Léry observe que, n'ayant aucune règle de peinture, & ne suivant que leur imagination, elles ne font jamais deux fois les mêmes figures, & que cette variété même a de l'agrément.

Si l'on excepte quelques Peuplades, dont la férocité n'est pas différente de celle des bêtes, la plupart des Brésiliens reçoivent humainement les Etrangers. On est même surpris de trouver dans leur traitement une ressemblance d'un Village à l'autre, qui semble partir d'un fond de société. Léry commence par faire observer, que si l'on doit aller plus d'une fois au même Village, il faut choisir le *Mouffacat*, c'est-à-dire, le Pere

Brésil.

de famille chez lequel on veut loger constamment, parce que celui auquel on s'est d'abord adressé, s'offenserait beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. A l'arrivée du Voyageur, qui se présente à sa porte, il le presse de s'asseoir dans un lit de coton, suspendu en l'air, où il le laisse quelque temps sans lui dire un mot : c'est pour se donner le temps d'assembler ses femmes, qui viennent s'accroupir à terre, autour du lit, les deux mains sur leurs yeux. Bientôt elles laissent tomber des larmes de joie ; & sans cesser de pleurer, elles adressent mille choses flatteuses à leur Hôte. « Que tu es bon ! » Que tu as pris de peine à venir ! Que tu es beau ! Que tu es vaillant ! Que nous t'avons d'obligation ! Que tu nous fais de plaisir, &c. ! » Si l'Etranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendrissement. Léry assure qu'il a vu des Français, réellement attendris du spectacle, pleurer aussi ; mais il conseille à ceux qui n'ont pas le cœur si tendre, de jeter du moins quelques soupirs. Après cette première salutation, le Mouffacat, qui s'est retiré dans un coin de la cabane, affectant de faire une fleche, ou quelque autre ouvrage, comme s'il ignorait ce qui se passe, revient vers le lit, demande à l'Etranger comment il se porte, reçoit sa réponse, & lui demande

encore q
toutes le
pied, il f
lavent les
nom qu'il
s'informe
Si l'on ré
fait servir
naison, d
mets, ave
du pays.

Veut-on
Non-seule
inis blanc ;
au Brésil, i
nuit pour t
quatre petit
le sommeil
éventail, n
nos écrans.
» encore de
» nuisible à
» enfans. En
» nous dit :
» Alliés, ave
» dîmes d'un
» reposez-vo
» bien hier a

encore quel sujet l'amène. On doit satisfaire à toutes les questions. Alors, si l'on est venu à pied, il fait apporter de l'eau, dont les femmes lavent les pieds & les jambes au *Mair* : c'est le nom qu'ils donnent aux Européens. Ensuite il s'informe si l'on a besoin de boire ou de manger. Si l'on répond qu'on désire l'un & l'autre, il fait servir sur-le-champ tout ce qu'il a de venaison, de volaille, de poisson, & d'autres mets, avec la même abondance des breuvages du pays.

Brésil.

Veut-on passer la nuit dans le même lieu ? Non-seulement le Mouillacat fait tendre un bel *inis* blanc ; mais, quoiqu'il fasse si peu de froid au Brésil, il prend prétexte de l'humidité de la nuit pour faire allumer autour du lit trois ou quatre petits feux, qui sont entretenus pendant le sommeil du *Mair*, avec une sorte de petit éventail, nommé *tatapecoun*, fort semblable à nos écrans. « Le soir, ajoute Léry, qui parle encore de lui-même, pour ne rien souffrir de nuisible à notre repos, il fit éloigner tous les enfans. Enfin, se présentant à notre réveil, il nous dit : *Atour Affaps*, c'est-à-dire, parfaits Alliés, avez-vous bien dormi ? Nous répondîmes d'un air satisfait. N'importe, répliqua-t-il, reposez-vous encore, mes enfans ; car je vis bien hier au soir que vous étiez extrêmement

Brésil.

» fatigués. Comme c'est l'usage dans ces occasions,
 » qu'on leur fasse quelques présens, & que nous
 » ne marchions jamais sans avoir chacun notre
 » sac de cuir, plein de petites marchandises,
 » qui nous servaient de monnoie d'or ou d'ar-
 » gent, nous fûmes libéraux à notre départ; c'est-
 » à-dire, que nous donnâmes au Vieillard des
 » couteaux, des cizeaux & des pincettes; des
 » peignes, des miroirs, des bracelets & des
 » boutons de verre aux femmes; & des hameçons
 » pour la pêche, aux enfans.»

Léry se fait ici demander si, malgré toutes ces apparences de droiture & de bonté, il se croyait sans danger parmi des Sauvages dont il connaissait la cruauté par d'autres preuves. Il répond: « Que
 » loin de trembler pour sa vie, il dormait parmi
 » eux d'un profond sommeil; que s'ils détestent
 » leurs ennemis, qu'ils assomment & qu'ils mangent,
 » ils portent une extrême affection à leurs Amis
 » & leurs Alliés; que, pour les garantir du
 » moindre déplaisir, ils se feraient hacher en
 » pièces; enfin qu'il se croyait moins exposé
 » chez les Anthropophages du Brésil, qu'on ne
 » l'était alors en France, où les différends de
 » Religion semblaient autoriser la perfidie & le
 » meurtre.»

Dans leurs maladies, les Brésiliens se traitent mutuellement avec des égards si tendres que,

D
 s'il est quel-
 sente aussi-
 tous les offi-
 même zèle.
 d'infirmités c
 mérique Méri
 moins que leu
 mieux, ils on
 rable, & qu
 des femmes.
 sans explique
 celui du mêm
 mérique & da
 fait, & ses fu
 nouveau jour
 Europe. Avec
 leurs montagn
 remède que l'a
 sorte de nourri
 Leurs funérai
 qu'en pleurs & e
 l'éloge des mort
 fosse ronde, qu
 bras & les jam
 relles, & liés a
 famille, on ente
 liers, son inis
 tions changent c

s'il est question d'une plaie, un voisin se présente aussi-tôt pour sucer celle d'un autre ; & tous les offices de l'amitié sont rendus avec le même zèle. Outre diverses sortes de fièvres & d'infirmités communes aux autres Peuples de l'Amérique Méridionale, dont on a remarqué néanmoins que leur régime ou leur climat les défendent mieux, ils ont une maladie qui passe pour incurable, & que Léry n'attribue qu'au commerce des femmes. Il assure qu'ils la nomment *pian*, sans expliquer d'où leur vient ce nom, qui est celui du même mal dans d'autres parties de l'Amérique & dans les Isles. La description qu'il en fait, & ses funestes communications, jettent un nouveau jour sur l'origine des maux vénériens en Europe. Avec les simples de leurs forêts & de leurs montagnes, les Brasiliens n'ont gueres d'autre remède que l'abstinence : ils ne donnent aucune sorte de nourriture aux malades.

Leurs funérailles consistent moins en cérémonies, qu'en pleurs & en chants lugubres, qui contiennent l'éloge des morts. Ils les enterrent debout, dans une fosse ronde, que Léry compare à un tonneau ; les bras & les jambes pliés dans leur jointure naturelle, & liés avec le corps. Si c'est un Chef de famille, on enterre avec lui ses plumes, ses colliers, son inis & ses armes. Lorsque les habitations changent de lieu, ce qui arrive quelquefois

 Brésil.

Brésil.

sans autre raison que de changer d'air, chaque famille met, sur les fosses de ses morts les plus respectés, quelques pierres couvertes d'une grande herbe, qui se nomme *pindo*, & qui se conserve long-temps sèche. Les Sauvages n'approchent jamais de ces monumens, sans pousser des cris.

On doit reconnaître pour un mérite particulier, dans un Voyageur, l'attention qu'il a donnée aux Langues étrangères, sur-tout à celles des Nations les plus barbares, qui peuvent être regardées comme le simple ouvrage de la Nature. Léry s'est distingué par ce soin. Non-seulement il avait appris la Langue des Topinamboux; mais, ne se fiant point à l'étude d'une année, il s'aide du secours d'un Interprète, qui en avait passé sept ou huit avec ces Peuples, pour recueillir les observations qu'il nous a laissées: & Laët en confirme l'exactitude, par la comparaison qu'il se glorifie d'en avoir faite avec celle d'un Hollandais, qui avait aussi vécu long-temps en différentes parties du Brésil. Ce n'est pas que la plupart des Nations de cette grande Contrée n'aient leur propre Langue; mais on a déjà remarqué que celle des Topinamboux est dominante. Laët y trouve un sujet d'étonnement, qui s'explique par le prodigieux nombre de ces Américains & par leurs fréquentes dispersions.

D

Premier
moi; *te*, to
aurahé, eux.
ahé est masc
sans aspirati
deux genre
commun.

Ce que
s'appelle en

L'Auteur d
tif *aico*, je
oroico, nou
heico, ils s

Le temps
point encore
core ce qu'on
qui signifie e
alors; *ereico* a
il était alors.
alors; *peico*
oico aquoém

Temps par
oico, auque
qui signifie t
dans un aut
men, le d

Le futur
serai; c'est-à

Premierement, les Pronoms substantifs sont *ché*, moi ; *te*, toi ; *ahé*, lui ; *or*, nous ; *Pée*, vous ; *aurahé*, eux. A la troisieme personne du singulier, *ahé* est masculin. Le féminin & le neutre sont *ahé*, sans aspiration. Au pluriel, *aurahé* est pour les deux genres, & par conséquent, peut être commun.

Brésil.

Ce que les Grammairiens nomment *Verbe*, s'appelle en Langue Brasilienne, *Guengave*.

L'Auteur conjugue une partie du verbe substantif *aïco*, je suis ; *ereico*, tu es ; *oico*, il est ; *oroico*, nous sommes ; *peico*, vous êtes ; *aurahéico*, ils sont.

Le temps imparfait, c'est-à-dire, qui n'est point encore accompli, parce qu'on peut être encore ce qu'on était alors, est désigné par *aquoémé*, qui signifie *en ce temps-là*. *Aïco aquoémé*, j'étais alors ; *ereico aquoémé*, tu étais alors ; *oico aquoémé*, il était alors. Pluriel, *oroico aquoémé*, nous étions alors ; *peico aquoémé*, vous étiez alors ; *aurahéico aquoémé*, ils étaient alors.

Temps parfaitement passé. On reprend le verbe *oico*, auquel on ajoute l'adverbe *aquoé-mené*, qui signifie *temps jadis*, temps accompli. Exemple dans un autre verbe : *assa voussou gatou aquoé-mené*, je t'ai aimé en ce temps-là.

Le tutur d'*aïco*, je suis, est *aïco iren*, je serai ; c'est-à-dire, qu'*iren* marque l'avenir, &

Bresil.

qu'on ne fait que le répéter à chaque personne du verbe, & dans les deux nombres.

A l'Impératif, *oico*, sois, *toico*, qu'il soit; *oroico*, que nous soyons; *tapeico*, que vous foyez; *aurahé toico*, qu'ils soient. Si l'on commande pour le présent, on ajoute *taugo*, qui signifie à l'instant.

L'Optatif, *aico momen*, que je serais volontiers! & le reste en continuant d'ajouter *momen*.

Le Participle, *ré coruré*, étant. Mais il ne peut gueres être entendu seul. On y ajoute les pronoms singuliers ou pluriels.

Le temps indéfini s'emploie pour l'Infinitif.

Autre verbe: *aiout*, je viens, ou je suis venu; *ereiouit*, tu viens, ou tu es venu; *o-out*, il vient, ou il est venu. Pluriel: *oroiouit*, nous venons, ou vous êtes venus; *peiouit*, vous venez, ou vous êtes venus; *aurahé iout*, ils viennent, ou ils sont venus; *aiout aquoémé*, je venais alors; *aiout aquoéméné*, je vins, ou je suis venu en tel temps; *aiout iren*, je viendrai. En un mot, nul verbe n'est décliné, sans un adverbe qui marque le temps. *Eori* ou *eiout*, viens, *emo out*, fais-le venir. Au pluriel, *peori* ou *peiot*, venez. Les mots *eiout* & *peiot*, ont le même sens; mais *eiout* est plus civil entre les hommes, & *peiot* ne s'emploie gueres que pour les bêtes. *Ta iout*, que je vienne: *teu umé*, venant.

Noms des
marquez que
onom possessif
é, mes chev
mbi, mes ot
ssa, mes yeux
ouche. *Retoup*
m. *Redmiva* a
am, les den
ssoc, le goz
devant du co
riere. *Poui*
ins. *Reviré*,
oua, les bras.
oneu, les doi
quie, le ventre
s mamelles, C
s genoux. *Pe*
mbes. *Pouy*,
es pieds. *Pona*
e cœur. *Eneg*,
ensée. *Enegouv*
u corps. *Renca*
mentieu, *rapo*
Les articles p
ont *ché acan*,
tête; *oro ac*
te; *aurahé ac*

Noms des principales parties du corps. Re-
 marquez que *ché*, qui signifie moi, est aussi le
 pronom possessif *mon*. *Ché acan*, ma tête, *ché*
vé, mes cheveux, *ché viva*, mon visage. *Ché*
mbi, mes oreilles. *Ché fshua*, mon front. *Ché*
ssa, mes yeux. *Ché tin*, mon nez. *Jourou*, la
 bouche. *Retoupevé*, les joues. *Redmiva*, le men-
 ton. *Redmiva avé*, la barbe. *Apécou*, la langue.
Am, les dents. *Aiouré*, le col ou la gorge.
Assoc, le gozier. *Poca*, la poitrine. *Rocapé*,
 le devant du corps, en général. *Acoucoupé*, le
 derrière. *Poui assoo*, l'échine. *Rousbony*, les
 reins. *Reviré*, les fesses. *Inuanpohi*, les épaules.
Poua, les bras. *Papony*, le poing. *Pò*, la main.
Poneu, les doigts. *Puyac*, l'estomac ou le foie.
Equié, le ventre. *Pourou assen*, le nombril. *Cam*,
 les mamelles, *Oupy*, les cuisses. *Roduponam*,
 les genoux. *Poraca*, les coudes. *Retemen*, les
 jambes. *Pouy*, les pieds *Pussempé*, les ongles
 des pieds. *Ponampé*, les ongles des mains. *Cuy*,
 le cœur. *Eneg*, le poulmon. *Eneg*, l'ame, ou la
 pensée. *Enegouve*, l'ame, après qu'elle est sortie
 du corps. *Rencovam*, l'anus. Parties naturelles,
amentieu, *rapoupit*.

Les articles pour la déclinaison des substantifs,
 sont *ché acan*, ma tête; *te acan*, ta tête, *yacan*,
 sa tête; *oro acan*, notre tête; *peacan*, votre
 tête; *aurahe acan*, leur tête.

Brésil.

Léry ajoute plusieurs locutions ordinaires
Emiredu tata, allume le feu. *Emo goap tata*
 éteins le feu. *Erout che tata*, *emi-ren*, appor-
 de quoi allumer le feu. *Emogi pira*, fais cuire le
 poisson. *Essessi*, rôti-le. *Emoui*, fais-le bouillir.
Fa vécu ouy amo, fais de la farine. *Emagip caouin*
amo, fais du *caouin*, c'est le nom de leur breuvage.
Coeinupé, vas à la fontaine. *Erout u ichesue*
 apporte-moi de l'eau. *Queré me che remiou*
coap, viens me donner à manger. *Taié poie*
 que je lave mes mains. *Taié iourou*, que je lave
 ma bouche. *Ché embouassi*, j'ai faim. *Nam e*
iourou, je n'ai point d'appétit. *Ché ussé*, j'ai froid.
Ché raic, j'ai chaud, je sue. *Ché rou*, j'ai froid.
Ché racoup, j'ai la fièvre. *Ché carocou asti*, je
 suis triste. On remarque que *carocu* signifie pro-
 prement, le soir, l'obscurité. *Aicocevé*, je suis
 dans l'embarras. *Ché poura ouffoup*, je suis malade
 ou pauvrement traité. *Ché rocoup*, je suis joyeux.
Aico memovoh, je suis un objet de raillerie.
Aico gatou, je suis dans une situation agréable.
Ché reniac offou, mon esclave. *Ché remiboie*
 mon serviteur. *Ché roïac*, mon inférieur. *Ché*
pouracassare, mon pêcheur, celui qui prend du
 poisson pour moi. *Ché mac*, mon bien, ma man-
 chandise, ce qui est à moi. *Ché remimoguem*
 je l'ai fait, c'est mon ouvrage. *Rerecouaré*, un
 garde. *Roubichac*, Chef, Supérieur. *Moussacac*

D E

ere de Fami
 uihau, vaillar
 infaron. Roup
 ere puiné. R
 eur, ou neve
 tèce. Aiché,
 nt. Ché fi,
 yst, ma fille.
 es fils & de r
 omme le pere
 s & de filles
 e Ciel. Couar
 assi tata ouffou
 iri, toutes les
 aranan, la r
 au salée. Uheer
 néral, & tout
 es édifices. Anj
 ta, faite d'une
 verrière. Igour
 pois. Arapat,
 rais air. Ame
 ourné à la p
 erap, éclair.
 bucturé, mor
 plat-pays. Tave
 ivière, ou cou

re de Famille , qui reçoit les passans. *Querré*
uhau , vaillant ; redoutable en guerre. *Teuten* ,
 saron. *Roup* , pere. *Requeyt* , frere aîné. *Rebure* ,
 ere puîné. *Renadire* , sœur. *Rûre* , fils d'une
 eur , ou neveu. *Tipet* , fille d'une sœur , ou
 èce. *Aiché* , tante. *Ai* , ma mere , en lui par-
 nt. *Ché fi* , ma mere , en parlant d'elle. *Ché*
 y , ma fille. *Ché rememynou* , les enfans de
 mes fils & de mes filles. L'oncle se nomme *roup* ,
 comme le pere ; & le pere donne les noms de
 ls & de filles à ses neveux & ses nièces. *Mae* ,
 e Ciel. *Couarassi* , le Soleil. *Iascé* , la Lune.
Yassi tata ouffoit , l'étoile du berger. *Yassi tata*
niri , toutes les petites étoiles. *Ubouy* , la terre.
Paranan , la mer. *Uheté* , eau douce. *Uheen* ,
 eau salée. *Uheen buho* , eau saumache. *Ita* , pierre ,
 métal , & tout ce qui sert de fondement pour
 es édifices. *Aosa ita* , pilier d'une maison. *Yapuo*
ita , faite d'une maison. *Tura ita* , poutre tra-
 versiere. *Igoura houy bairah* , toute espèce de
 bois. *Arapat* , un arc. *Arre* , l'air. *Arraip* , mau-
 vais air. *Amen* , pluie. *Amen poitou* , temps
 ourné à la pluie. *Toupen* , tonnerre. *Toupen*
verap , éclair. *Ibeco-itin* , nuées ou brouillards.
Abucturé , montagne. *Guoum* , campagnes , ou
 plat-pays. *Tavé* , Village. *Aoh* , maison. *Ohécouap* ,
 pierre , ou courant d'eau. *Uhpaon* , Isle entourée

Btécil.

d'eau. *Kaa*, toute sorte de bois & de forêts. *Kaa-paou*, bois au milieu d'une campagne. *Kaanan*, habitant des bois. *Igat*, canot ou nacelle d'écorce, qui contient trente ou quarante hommes. *Ygurcouffou*, navire. *Puiffa-ouaffou*, filet de pêche. *Inguea*, grand bateau pour la pêche. *Inquieï*, bateau qui sert dans les inondations. *Mocap*, toutes sortes d'armes à feu. *Mocacoui*, poudre à tirer. *Oura*, oiseau. *Pira*, poisson.

Les Brâsiliens n'ont que cinq noms pour les nombres, *Augepé*, 1; *Mocoucin*, 2; *Moffaput*, 3; *Oioueoudic*, 4; *Ecoimbo*, 5. Lorsqu'ils ont plus de cinq à compter, ils montrent leurs doigts & ceux des assistans, jusqu'au nombre dont ils veulent rendre compte.

De plusieurs Dialogues que l'Interprète de Léry prenait soin d'écrire, on ne rapportera que les traits où leur tour d'expression est facile à démêler; car la traduction en est toujours littérale. Léry se présente pour la première fois chez un Sauvage, & l'Interprète parle pour lui.

L'Américain : *ere ioubé* : es-tu arrivé ? L'Interprète, *pa, aiout* ; oui, je suis arrivé. Américain : *thé ! augé nipo*. Que c'est bien fait ! *Marapé derera* comment te nommes-tu ? L'Interprète, Léry : *Oouffou*, une grosse huître. Sur quoi il faut re

D

marquer que
cun nom, s'
leur soit fan
entretenu co
de prendre
Pays; & le
Nation, L'é
grosse huître
L'Américain
ton pays pou
Pa; oui. L'A
viens-donc v
endé repiac!
Thé ! Ouerete
voilà donc ven
le voilà, qui
cher fils, hél
porté ton fac
apporté. L'Am
Qu'as-tu appor
des vêtemens
couleur ? L'In
rouge, joup,
verd, *pirienk*
avé, couleur
ou tin, on es
L'Améric. Ma

marquer que les Topinamboux ne retenant aucun nom, s'il ne leur présente quelque idée qui leur soit familière, les Européens, qui veulent entretenir commerce avec eux, sont obligés de prendre celui de quelque substance du Pays; & le hasard fit qu'en Langue de la Nation, *Léry*, joint à *oussou*, signifiait une grosse hûtre.

L'Américain. *Ere iacasso preneg?* As-tu laissé ton pays pour venir demeurer ici? *L'Interprète.* *Pa;* oui. *L'Amér.* *Eori deretani ovani repiac*, viens-donc voir le lieu où tu demeureras. *Ir endé repiac!* *Aout ir endé repiac aout!* *ché rairé Thé!* *Ouereté Kevoji Léry-Ooussou Ymeen!* Le voilà donc venu par-deçà, mon fils Léry-Ossou; le voilà, qui nous a portés dans la mémoire, ce cher fils, hélas! *Ererou té carameno?* As-tu apporté ton sac. *L'Interpr.* *Pa arout.* Oui, je l'ai apporté. *L'Am.* *Maé pererout te carameno puopé?* Qu'as-tu apporté dans ton sac? *L'Interpr.* *A caub*, des vêtemens. *L'Amér.* *Mara vaé?* De quelle couleur? *L'Interpr.* *Soboui été*, bleu, *pirenk*, rouge, *joup*, jaune, *son*, noir, *souboui massou*, verd, *pirienk*, de plusieurs couleurs; *pégassou avé*, couleur de ramier; *tin*, blanc. Par blanc, ou *tin*, on entend de la toile & des chemises. *L'Améric.* *Maé pamo;* quoi encore? *L'Interp.*

Bénéfil.

A cang. aubéroupé, des chapeaux. *L'Am. Seta pé?* beaucoup? *L'Interp. Itacouperé*, tant qu'on ne peut les nombrer. *L'Amér. Aipoguo?* Est-ce tout? *L'Interp. Etimen*, non. *L'Amér. Esse non bat*; nomme donc tout. *L'Interp. Coromo*; prends un peu de patience.

On nomma tout ce que le Sauvage connaissait; & de son côté il fit le détail de ce qu'il pouvait offrir. Ensuite, s'adressant aux Américains qui l'accompagnaient, il leur tint paisiblement ce discours. *Ty ierobah apo* ou *ari*; tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apoau at maé gerre iendesué*; c'est le monde qui nous donne ses biens. *Ty réco gatou iendesué*; il faut le traiter de manière qu'il soit content pour ses biens. *Iporencg eté am réco iendesué*; voilà des beaux biens qui s'offrent à nous. *Ty mara gatou apoan apé*; soyons à ce Peuple-ci. *Ty momou-rou mé maé gerre iendesué*; ne faisons point de mal à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaré iendesué*; donnons-leur des biens pour vivre. *Ty porraca apoavé*; travaillons pour leur apporter quelque proie. *Yporraca* signifie particulièrement quelque pêche. *Tyrrou t maé tyronam ani apé*; apportons-leur tout ce que nous pourrions trouver. *Tyre comremoich meïende maé recoussave*; ne traitons pas mal ceux qui nous

D E
nous apporte
mecharaire o
enfans; Ta
des biens; T
enfans en aie
pouaire; no
Grands-Peres
aitih; j'ai je
m'avait laissé
me tenant glo
apporte; jen
oven aire; ce
avoir vu, &
oip otarheté
sue; oh! qu'il
biens plus gran
nous soient ve
c'est ce qui no
to ouassou ger
grands jardins
non ape; on r
enfans lorsqu'
ienderoba gere
nous contre n
o maé aé; q
sont leur prop
senten gatou

nous apportent de leurs biens. *Pé porroinc accu*
mecharaire ouéh ; ne soyez pas mauvais mes
 enfans ; *Ta peré eo ihmaé* ; afin que vous ayez
 des biens ; *To erecoih pouëté amo* , & que vos
 enfans en aient. *Niracoih iendera mouèn ma é*
pouaire ; nous n'avons point de biens de nos
 Grands-Peres. *O pap. cheramouèn maé pouaire*
aitih ; j'ai jetté tout ce que mon Grand-Pere
 m'avait laissé ; *apocu mahé ry oi Jerobiah* ,
 me tenant glorieux des biens que le monde nous
 apporte ; *jendéramouin resuié pyec potategué*
aven aire ; ce que nos Grands-Peres voudraient
 avoir vu , & toutefois ne l'ont pas vu. *Téh !*
oip otarheté ienderamouïn récohiaré te iende-
sié ; oh ! qu'il est heureux pour nous que des
 biens plus grands que ceux de nos grands-Peres
 nous soient venus. *Iendé porrau ouffou vocare* ;
 c'est ce qui nous met hors de tristesse : *iende-*
ro ouaffou gerre , ce qui nous fait avoir de
 grands jardins. *En sassi piram lenderé memy*
non ape ; on ne fait plus de mal à nos petits
 enfans lorsqu'on les tond. *Tyre coih aponau*
ienderoba gere ari ; menons ces étrangers avec
 nous contre nos ennemis : *Toere coih mocap*
o maé aé ; qu'ils aient des arquebuses , qui
 sont leur propre bien , venu d'eux. *Mara ma*
senten gatou merin amé ; pourquoi ne se-

Bréfil.

Bxéfil.

raient-ils point forts ? *Mémé taé morerobia-rem* ; c'est une Nation qui ne craint rien. *Ty senanc apouau mar am iendé iron* ; éprouvons leur force lorsqu'ils seront avec nous. *Mauré taé moretoar roupiaré* ; ce sont ceux qui vainquent les vainqueurs. *Agné hé ouhé* ; tout ce que j'ai dit est vrai.

Après cette harangue , le Dialogue continue.

L'Américain. Emourbeou deret anüchesué ; parle-moi de ton pays & de ta demeure. *L'Interprète. Augebé , derenqué escouredoub*. C'est bien dit. Fais-moi d'abord des demandes.

L'Américain. Iach ; marapé deretani reré ? Comment s'appelle ton pays & ta demeure ? *L'Interprète. Rouen. L'Américain. Tau oufcou pé oumi* ?

Est ce un grand village ? *L'Interprète. Pa* , oui.

L'Américain. Moboui pe reroupicha gatou ? Combien avez-vous de Seigneurs ? *L'Interp. Augepé*.

Un seulement. *L'Amér. Marap seré* ? Comment se nomme-t-il ? *L'Interp. Henri Second. L'Am.*

Tere potene , voilà un beau nom. *Mara pé peropichau eta cuim* ? Pourquoi n'avez-vous pas plus

seigneurs ? *L'Interp. Moroére chih gué* ; nous n'en avons pas plus ; *oré ramouin aré* , de

le temps de nos grands-pères. *L'Am. Mara picu*

plé. Comment vous en trouvez-vous ? *L'Interp. Oraicogue* ; nous en sommes contents ; *oré ma*

D

gerre , nou

L'Am. Epé

Prince a-t-i

coih , il en

tout ce que

*Oraivi pé o**Pa* , oui. *L.*

Combien av

gatou , plus*nouih icho p**L'Interp. Ipo**Iporrenc pé p*il beau ? *L'Inu**L'Am. Eagai*

elles comme

grande différe

elles ? *L'Inter*Pierre. *L'Am.**L'Interp. Jour**Vaté gatou pe**Mahmo* ; mer*pé pet ancini**L'Interprète. I**Esfé nonde re*

moi les chose

nomme en *Fi*

on a donné le

gerre , nous sommes ceux qui ont des biens.

L'Am. Epé nocré coih peroupicha mac ? Votre

Brésil.

Prince a-t-il beaucoup de biens ? *L'Interp. Jeré*

coih , il en a beaucoup ; *orée maé gerré , a hepé* ,

tout ce que nous avons est à ses ordres. *L'Am.*

Oraivi pé oge pé ? Va-t-il à la guerre ? *L'Interp.*

Pa , oui. *L'Am. Mobouitave pé-iouca ni mac ?*

Combien avez-vous de villages ? *L'Interp. Seta*

gatou , plus que je ne puis dire. *L'Am. Nirafée*

nouih icho perte ? Ne me les nommeras-tu point ?

L'Interp. Ipoë copoi ; il serait trop long. *L'Am.*

Iporrenc pé paratani ? Le lieu d'où vous êtes est-

il beau ? *L'Interp. Iporiota gatou* ; il est fort beau.

L'Am. Eagaia pé per ancé ? Vos maisons sont-

elles comme ici ? *L'Interp. Oicoé gatou* , il y a

grande différence. *L'Am. Maovaé* ; comment sont-

elles ? *L'Interp. Ita gapé* ; elles sont toutes de

pierre. *L'Am. Iourouffou pé ?* Sont-elles grandes ?

L'Interp. Iourouffou gatou ; fort grandes. *L'Am.*

Vaté gatou pé ? Sont-elles fort hautes ? *L'Interp.*

Mahmo ; merveilleusement. *L'Américain. Eugaia*

pé pet ancinim ? Le dedans est-il comme ici ?

L'Interprète. Erimen , nullement. *L'Américain.*

Esoé nonde rete renondau eta ichuejé ; nomme-

moi les choses apparentes au corps. Ici l'on

nomme en Français , toutes les parties dont

on a donné les noms en Topinambou ; & Léry,

observe avec admiration, que l'Interprète ;
 Brésil. sachant fort bien le Grec, trouvait plusieurs mots
 de cette Langue, dans celle des Américains du
 Brésil.



C H

Hij

SI LA S
 doit faire
 maux des re
 aussi qu'étar
 & sur-tout
 contient qu
 qu'on attrib
 du climat,
 certaines b
 Nature, qu
 où rien ne
 Thévet, do
 sur ce poin
 dessus ce qu
 dans les au

Léry con
 que, dans
 animal qui
 nôtres. Il a
 il y en a fo
 nourrir, &


 CHAPITRE III.
Histoire Naturelle du Brésil.

SI LA SITUATION de cette vaste contrée doit faire juger qu'on y trouve tous les animaux des régions qui l'environnent, on comprend aussi qu'étant déserte dans plusieurs grandes parties, & sur-tout fort montagneuse, elle en doit contenir quelques-uns qui lui sont propres; ce qu'on attribuera moins si l'on veut à la différence du climat, qu'à l'habitude qui les retient dans certaines bornes, où même à l'instinct de la Nature, qui les attache à des lieux tranquilles, où rien ne les alarme pour leur conservation. Thévet, dont personne ne rejette le témoignage sur ce point, Léry, Knivet, ont recueilli là-dessus ce qu'on ne trouve que répété d'après eux dans les autres Voyageurs.

Léry commence par déclarer, sans exception, que, dans tout le Brésil, on ne voit point un seul animal qui ait une ressemblance entière avec les nôtres. Il ajoute qu'entre les animaux du pays il y en a fort peu que les habitans se plaisent à nourrir, & que par conséquent il n'y a point

 Histoire
Naturelle.

 Animaux.

de distinction à faire entre les animaux sauvages & les domestiques.

Le premier & le plus commun est celui qui se nomme *tapirouffou*. Il a le poil assez long & rougeâtre. Sa grandeur & sa forme sont à-peu-près celles d'une vache; mais il n'a point de cornes, il a le cou plus court, les oreilles plus longues & pendantes, les jambes plus sèches, le pied sans aucune apparence de fente, & fort semblable à celui de l'âne: aussi prétend-on qu'il participe de l'âne & de la vache; mais il diffère encore de l'un & de l'autre par la queue, qu'il a fort courte, & par les dents, qu'il a beaucoup plus aigües & plus tranchantes, sans les faire jamais servir à sa défense. Il n'en a point d'autre que la fuite. Les Brasiliens le tuent à coups de fleches, ou le prennent dans des pièges, qu'ils dressent avec assez d'industrie. Ils font un cas extrême de sa peau, dont ils coupent en rond le cuir du dos, pour en faire des boucliers, de la grandeur du fond d'un tonneau. Après avoir été bien séchée, elle est si dure, qu'on la croit impénétrable aux fleches. La chair du *tapirouffou* ressemble, pour le goût, à celle du bœuf, & les Brasiliens la boucanent.

Le plus gros animal du Brésil, après le *tapirouffou*, que Léry ne fait pas difficulté de nommer l'*âne-vache*, est une espèce de cerf, que les Brasiliens

nomment *sc*
notre; son b
de la même l
On ne trou
dans la Capita
Le sanglier
les Sauvages,
autres Contré
une ouverture
& qui sert à
le corps, la té
pieds du nôtre
crochetées, po
dangereuses,
son cri, qui e
sur le dos.

L'*agouti* du
grandeur d'un o
chu, la queue
oreilles d'un li
ment. On en
nomme *tapiti*.

Les bois sont
grosseur d'un é
la chair est auss

Le *pag* est
chien médiocre
mais sa chair

nomment *sco-assou*. Il est moins grand que le nôtre; son bois est plus court, & son poil est de la même longueur que celui de nos chèvres.

Histoire
Naturelle.

On ne trouve de grands cerfs au Brésil, que dans la Capitanie de Saint-Vincent.

Le sanglier du pays, nommé *ta-jassou* par les Sauvages, a sur le dos, comme celui des autres Contrées de l'Amérique Méridionale, une ouverture naturelle, par laquelle il souffle, & qui sert à la respiration: mais, quoiqu'il ait le corps, la tête, les oreilles, les jambes & les pieds du nôtre, les mêmes dents, c'est-à-dire, crochetées, pointues, & par conséquent très-dangereuses, il n'en est pas moins différent par son cri, qui est effroyable, que par le trou qu'il a sur le dos.

L'*agouti* du Brésil est une bête rousse, de la grandeur d'un cochon d'un mois. Il a le pied fourchu, la queue fort courte, le museau & les oreilles d'un lièvre. Sa chair est un fort bon aliment. On en distingue un autre espèce, qui se nomme *tapiti*.

Les bois sont remplis d'une sorte de rats, de la grosseur d'un écureuil, & de poil roussâtre, dont la chair est aussi fort délicate.

Le *pag* est un animal, de la grandeur d'un chien médiocre. Il a la tête d'une forme bizarre, mais sa chair a le goût de celle du veau; &

Histoire
Naturelle.

sa peau, qui est tachetée de blanc, de gris & de noir, ferait, en Europe, une fourrure estimée.

Il se trouve au Brésil, sur-tout dans la Capitainie de Saint-Vincent, quantité de *lynx*, de diverses espèces; les uns roux, d'autres agréablement tachetés, mais tous si furieux, que rien ne peut résister à leurs griffes. C'est une gloire égale pour les Brésiliens, de tuer un lynx à la chasse ou un ennemi en guerre.

Le *farigoy* est une espèce de putois, dont le poil est grisâtre, & pour lequel sa puanteur donne du dégoût aux Brésiliens; mais Léry, & d'autres Français, en ayant écorché quelques-uns, remarquèrent qu'ils ne tiraient cette odeur infecte, que de la graisse qu'ils ont sur les rognons. Après la leur avoir ôtée, ils trouverent leur chair très-bonne.

Le *tatou* du Brésil est le même animal des autres parties de l'Amérique, que les Espagnols ont nommé *armadillo*, & les Portugais *encubertado*. On en a déjà donné la description: mais Léry nous apprend que les Brésiliens, plus industrieux sur ce point que les autres Américains, font de sa peau de petits coffres, d'une dureté impénétrable. « L'écaille » rapporte, sur le témoignage de *Ximenez*, que les écailles de cet animal, réduites en poudre, & prises, au poids d'un gros, dans une décoction d'

D
coction d'
lutaire, qu'
Ce n'est pas
épines de
vant Monar
animal, gu
Le *tama*
grandeur est
gros que lo
que son cor
grosse touffe
injuries de l'
la tête petite
la gueule ron
lui sert, con
guerre aux f
rible pour le
féroces, qu'il
Sa chair n'est
Entre plufi
en ont un fe
nâtres, & n
ôtées à l'ani
dans la chair
toucher.

Les Brésiliens
caymans, qu'
avidement.

coction de sauge, provoquent une sueur si salutaire, qu'elle guérit les maladies vénériennes. Ce n'est pas sa seule vertu : elle fait sortir les épines de toutes les parties du corps ; & suivant Monardes, les petits os de la queue du même animal, guérissent la surdité.

Histoire
Naturelle.

Le *tamandua* est un animal admirable. Sa grandeur est celle d'un chien. Il a le corps plus gros que long ; & sa queue, qui est plus longue que son corps, au moins du triple, forme une si grosse touffe de poil que, pour se défendre des injures de l'air, il s'en couvre entièrement. Il a la tête petite, le museau extrêmement allongé, la gueule ronde, & la langue très-longue. Elle lui sert, comme celle du *fourmillier*, à faire la guerre aux fourmis. Mais il n'est pas moins terrible pour les hommes, & pour les bêtes les plus féroces, qu'il attaque lorsqu'il peut les surprendre. Sa chair n'est d'aucun usage.

Entre plusieurs sortes de hérissons, les Brasiliens en ont un fort petit, dont les épines sont jaunâtres, & noires par le bout. On assure qu'étant ôtées à l'animal, elles pénètrent d'elles-mêmes dans la chair humaine, pour peu qu'on les y fasse toucher.

Les Brasiliens ont une fort petite espèce de caymans, qu'ils nomment *jacaré*, dont ils mangent avidement la chair. Leur grosseur n'excede pas

Histoire
Naturelle.

celle de la cuisse. Ils sont d'une longueur proportionnée ; mais , loin d'être nuisible , on les prend en vie , & les enfans s'en amusent. Léry en fut témoin plusieurs fois : ce qui n'empêche point que les grands caymans ne soient aussi redoutables au Brésil que dans les autres parties de l'Amérique. Les jacarés ont la gueule fort fendue , les cuisses hautes , la queue , ni ronde , ni pointue , mais plate & déliée par le bout.

Le *janouare* est un animal vorace , que ses jambes hautes & seches , comme celles d'un lévrier , rendent extrêmement léger à la course. Il a la grosseur d'un grand chien , avec de longs poils autour du menton , & la peau bien tigrée ; quoique d'ailleurs il ne ressemble point au tigre. Toute sorte de proie lui convient , sans en excepter les hommes. Aussi fait-il trembler les Brésiliens ; & leur horreur va si loin pour lui , que lorsqu'ils en prennent un dans leur pièges , il n'y a point de tourmens qu'ils ne lui fassent souffrir , avant que de lui donner le coup mortel.

L'*hirara* ressemble à l'*hyene* ; mais on assure que ce n'est pas le même animal. Il s'en trouve de noirs , de roux , & même de blancs. Ils ne vivent que de miel , & leur adresse est extrême à le découvrir. Après avoir ouvert l'entrée des dépôts , ils y amènent leurs petits , & ne commencent à

manger eux-
temps de se ra

Il n'y a po
soient en plus
èces plus va

es Américain
plus grande qu
ongue barbe

couleur rouge
Roi des singes

soit si réguliè
autre , qu'il

montant quelq
entendre des si

arangué ; & q
et usage , un

orte membrane
sente facilement

ans les mouvem
oup d'écume , à

estiné à lui su
ent.

On en disting
nits , noirs , d'

ont entendre &
traite est sur les

our nourriture , i
approche du ma

manger eux-mêmes, qu'après leur avoir laissé le temps de se rassasier.

—————
Histoire
Naturelle.

Il n'y a point de pays au monde où les singes soient en plus grande abondance, & leurs espèces plus variées. On en distingue une, que les Américains nomment *aquiqui*, beaucoup plus grande que toutes les autres, ornée d'une longue barbe noire au menton : le mâle est de couleur rougeâtre, & passe dans le pays pour le Roi des singes. Il a le visage assez blanc, & le poil si régulièrement disposé, d'une oreille à l'autre, qu'il semble tondu. On raconte que ; montant quelquefois sur un arbre, il y fait entendre des sons, qu'on prendrait pour une arangue ; & que la Nature lui a donné, pour cet usage, un organe creux, composé d'une forte membrane, de la grandeur d'un œuf, qui s'enfle facilement sous le palais. On ajoute que, dans les mouvemens qu'il se donne, il jette beaucoup d'écume, & qu'un autre singe, qu'on juge destiné à lui succéder, l'essuie fort soigneusement.

On en distingue d'autres, qui se nomment *cay*, petits, noirs, d'une figure si agréable, qu'ils se font entendre & voir avec le même plaisir. Leur retraite est sur les arbres à siliques, où, trouvant leur nourriture, ils ne cessent point, sur-tout à l'approche du mauvais temps, de faire retentir

Histoire
Naturelle.

l'air de leur étrange mélodie. Ceux que les Brasiliens nomment *sagoins*, ne sont pas plus gros qu'un écureuil. Ils ont aussi le poil roux ; mais Léry leur donne le muse, le cou, le devant, & jusqu'à la fierté du lion. « C'est, dit-il, le plus joli animal qu'il ait vu au Brésil ; & , s'il était aussi facile de lui faire passer la mer qu'à la guenon, il serait beaucoup plus estimé ; mais, outre sa délicatesse, qui ne lui permet pas de supporter le mouvement d'un vaisseau, il est si glorieux que pour peu qu'on le fâche, il se laisse mourir de dépit. »

Le *hay* est un animal difforme, de la grandeur d'un chien barbet, & dont le visage tire aussi sur celui de l'homme ; mais il a le ventre pendante comme une truie pleine, le poil d'un gris enfumé, comme la laine des moutons noirs, queue fort courte, les jambes aussi velues que l'ours, & les griffes très-longues. Dans les bois il est extrêmement farouche ; lorsqu'il est pris, il s'apprivoise aisément.

Le *coati*, est un animal de couleur brune assez semblable aux fibris-castors de Portugal. Il monte sur les arbres comme les singes, & l'on réussit à l'apprivoiser ; mais il est d'une malice & d'une voracité qui déplaisent.

Les *chats sauvages* sont ici dans une variété qui ne peut être comparée qu'à leur abondance.

D I
On en voit
vous d'une ag
non-seulement
ricains même
rechercher.

Le *jagoaruc*
ou du moins
des chiens don
est un brun mé
fort épais, & sa
il vit de proie

manque. Sa m
On compare
renard de Port
différent par la
gés & de car
animal innocen
temps à dormi
prendre.

Le *biaracata*
de la figure de
croix blanche,
leurs œufs son
il a tant de g
voit sur le riv
proie.

Les Brasilien
verses sortes de

On en voit de noirs, de blancs & de roux, tous d'une agilité surprenante, & fort nuisibles non-seulement aux oiseaux, mais aux Américains même. L'utilité de leur peau les fait rechercher.

Le *jagoarucu* est une espèce de chien sauvage; ou du moins son cri ressemble à l'aboiement des chiens domestiques. La couleur de cet animal est un brun mêlé de blanc. Il a le poil de la queue fort épais, & sa course est d'une extrême légèreté. Il vit de proie ou de fruits, lorsque la chair lui manque. Sa morsure est redoutable.

On compare le *jaguacin*, en grandeur, au renard de Portugal; il n'en est pas même fort différent par la couleur; mais il vit de coquillages & de cannes de sucre. C'est d'ailleurs un animal innocent, & qui passe une partie du temps à dormir; ce qui le rend facile à surprendre.

Le *biaracata* est de la grandeur d'un chat, & de la figure de l'écureuil. Il a le dos orné d'une croix blanche, très-régulière. Les oiseaux & leurs œufs sont sa nourriture ordinaire; mais il a tant de goût pour l'ambre, qu'il passe la nuit sur le rivage de la mer à chercher cette proie.

Les Brasiiliens mangent, non-seulement diverses sortes de lézards & de serpens, mais de

gros crapauds, boucanés avec la peau & les intestins. Le *tonou* est un lézard gris, qui a la peau fort lisse, long de quatre ou cinq pieds, d'une grosseur proportionnée. Sa forme est hideuse, mais il n'est pas plus dangereux que les grenouilles, entre lesquelles il vit sur les rives des fleuves & dans les marais. Léry, qui en mange souvent, rend témoignage qu'étant écorché, nettoyé soigneusement & bien cuit, il a la chair aussi blanche, aussi tendre, & d'aussi bon goût que le blanc d'un chapon. « C'est, dit-il, une des bonnes viandes qu'il ait mangées en Amérique. Il voyait d'abord, avec étonnement, les Sauvages apporter ou traîner des serpents rouges & noirs, gros comme le bras, & longs d'une aune, qu'ils jetaient au milieu de leurs maisons, parmi leurs femmes & leurs enfants, mais les leur voyant manier, sans aucune crainte, il s'accoutuma bientôt à ce spectacle. Ce n'est pas, ajoute-t-il, que le Brésil n'en ait d'autres espèces, dont la piquure est fort venimeuse & l'exemple qu'il en donne est effrayant. »

Mais Knivet en nomme plusieurs, que Léry n'a pas connues : le *giboïa*, ou *jaboïa*, animal quadrupède, qui ne laisse pas d'être compté parmi les serpents, quelquefois long d'environ vingt pieds. Il est si gros, qu'on lui a vu dévorer un cerf entier. Lorsqu'il s'est saisi d'une bête fauve,

D
l'enveloppe tous les os de la mer en d'ailleurs au répondent

Le *gyral d'aufs*, est ventre, & n qu'un poisson aux œufs de

Le *canina* que de très-aussi d'œufs.

Le *boytiop* longueur, vi être fort comm les côtés des fécondes.

Le *gaytiepu Rarim*. Il est si puant, que supporter l'oc

Le *boyuna* menu, qui gréable.

Born, qui gros serpent

l'enveloppe avec tant de force, qu'il lui resserre tous les os ; ensuite, la léchant de sa langue, il la met en état d'être facilement avalée. Il n'a d'ailleurs aucune sorte de venin, & ses dents ne répondent point à la grandeur du corps.

Le *gyraupiagara*, nom qui signifie *mangeur d'œufs*, est noir, assez long, jaunâtre sous le ventre, & monte aussi légèrement sur les arbres, qu'un poisson nage dans l'eau. Il y fait la guerre aux œufs de toutes sortes d'oiseaux.

Le *caninana* est de couleur verte, & n'a rien que de très-agréable dans la figure. Il se nourrit aussi d'œufs.

Le *boytiopua*, serpent rond & d'assez grande longueur, vit uniquement de grenouilles. Il doit être fort commun, puisque les Sauvages en frottent les côtés des femmes stériles, pour les rendre fécondes.

Le *gaytiepu* ne se trouve que dans le pays de *Rarim*. Il est d'une grosseur extraordinaire, & si puant, que les Sauvages mêmes ne peuvent en supporter l'odeur.

Le *boyuna* est un serpent noir, long & menu, qui répand aussi une odeur fort désagréable.

Bora, qui signifie bruit, est le nom d'un gros serpent qui jette une sorte de cri, par

Histoire
Naturelle.

~~lequel~~ lequel on est averti de son approche , quoiqu'il n'ait rien de nuisible.

Histoire
Naturelle.

On comprend quatre espèces de reptiles sous le nom de *jararaca*. La plus grande , qui se nomme *jararacucu* , est longue de dix palmes. Elle a de longues dents , qui semblent s'avancer pour mordre , comme autant de doigts , ou plutôt , qu'elle montre alors en retirant les lèvres. Ces dents jettent une humeur si dangereuse , qu'elle tue les hommes en vingt-quatre heures. Une autre espèce , nommée *jararcoaypitinga* , est aussi venimeuse que la vipère d'Espagne , & n'en est pas fort différente par la forme & la couleur. La troisième espèce se nomme *jararaepeba* ; elle a sur le dos une ligne rouge , & le reste du corps est de couleur cendrée. Enfin les plus petits de ces redoutables serpens , n'ont pas plus d'un pied de long , & sont de couleur de terre , avec quelques veines sur la tête , comme les vipères , dont elles imitent aussi le sifflement.

Le *curucucu* est un serpent affreux & terrible , qui a quelquefois jusqu'à quinze palmes de long. Son poison est des plus subtils ; mais on a reconnu qu'il n'en a que dans la tête. Les Brésiliens lui coupent cette partie , & l'enterrent avec soin.

Outre le grand serpent à sonnettes , qui porte
au Brésil

D
du Brésil le
si vite , qu'il
plus petit ,
mêmes prop
extrêmement

L'ibiracua
sortir presqu
sang des ye
gossier , & d'
sure est - elle
donné sur-le-

L'ibiboca
pens du Brésil
par l'ordre d
noires & blan
corps marquer
teur extraord

Les Voyage
font une affre
on est exposé
redoutables an
malheureux q
des serpens à
dans les bois
jusques dans l
piqué la nuit ,
médié pas auss
tation de la bl

Tome XI

au Brésil le nom de *boicinga*, & qui rampe si vite, qu'il semble voler, il s'y en trouve un plus petit, nommé *bricingpeba*, qui a les mêmes propriétés, la couleur noire, & le venin extrêmement subtil.

Histoire
Naturelle.

L'ibiracua jette un poison si violent, qu'on voit sortir presqu'aussi-tôt, à ceux qu'il a mordus, du sang des yeux, des oreilles, des narines, du gosier, & d'autres parties du corps. Aussi la morsure est-elle mortelle, si le secours n'est pas donné sur-le-champ.

L'ibiboca est aussi un des plus dangereux serpens du Brésil, quoique d'une beauté admirable; par l'ordre des taches & des lignes, rouges, noires & blanches, dont il a la tête & tout le corps marqués. Ses mouvemens sont d'une lenteur extraordinaire.

Les Voyageurs, dont on emprunte cet article, font une affreuse peinture des tourmens auxquels on est exposé au Brésil, par la morsure de ces redoutables animaux, & du grand nombre des malheureux qui ne peuvent l'éviter. Il se trouve des serpens à chaque pas, dans les campagnes, dans les bois, dans l'intérieur des maisons, & jusques dans les lits, ou les hamacs. On en est piqué la nuit, comme le jour; & si l'on n'y remédie pas aussi-tôt, par la saignée, par la dilatation de la blessure, & par les plus puissans au-

Histoire
Naturelle.

tidotes, il faut s'attendre à mourir dans les plus cruelles douleurs. Quelques espèces, sur-tout celles des jararacas, jettent une odeur de must, qui est d'un grand secours pour se garantir de leurs surprises. Les scorpions sont aussi fort communs; mais leurs blessures sont rarement mortelles, quoique fort douloureuses pendant l'espace de vingt-quatre heures.

Un Pays aussi couvert de bois que le Brésil; est la retraite naturelle d'une infinité de charmans oiseaux. Léry n'y compte que trois espèces de volailles domestiques, que les Brasiliens nourrissent moins pour les manger, que pour en prendre les plumes, sur-tout les blanches, qu'ils teignent en rouge, & dont ils font leur principal ornement. Les deux premières sont des poules d'Indes, production naturelle de leur Pays, d'où le même Auteur assure que l'Europe les a reçues; & les poules communes, qu'ils ont reçues eux-mêmes des Portugais. Ils n'en mangent pas même les œufs; & le plus grand reproche qu'ils fassent aux Européens, est un excès de gourmandise, qui leur fait manger une poule à chaque œuf qu'ils avalent. Il ne font pas plus d'usage des cannes d'Inde, qu'ils nourrissent aussi dans leurs habitations; & la raison qu'ils en apportent, c'est que cet animal marchant avec beaucoup de lenteur, ils craindraient qu'un aliment

D
de cette nature
Ils rejettent
toutes les b
même certa
nagent moins
Entre les
Léry donne
aux jacouper
espèces de fa
noir & gris,
Il assure que
délicat. « C'est
avoir reconn
font d'autres
mais plus rares
dont ils imitent
Les macacou
deux espèces d
ies. On peut
espèces, les m
macaus, quoi
iers ont celle
nds celle du r
tourterelle.
Mais laissons
Léry vante extrê
passer à deu
illes de l'Univ

de cette nature, ne les rendit pesans à la course. Ils rejettent, par le même motif, la chair de toutes les bêtes dont la marche est lente, & même certains poissons, tels que la raie, qui nagent moins légèrement que les autres.

Entre les oiseaux sauvages qui se mangent, Léry donne le premier rang aux *jacoutins*, aux *jacoupens*, & aux *jacouanassous*, trois espèces de faisans, qui ont tous le plumage noir & gris, & qui ne diffèrent qu'en grosseur. Il assure que le monde entier n'a rien de plus délicat. « C'est à leur goût, dit-il, qu'il croit les avoir reconnus pour des faisans. » Les *mutons* sont d'autres oiseaux d'une excellente qualité, mais plus rares. Ils sont de la grosseur du paon, & ils imitent aussi le plumage.

Les *macacouas* & les *inanbou-ouassous*, sont deux espèces de perdrix, de la grosseur de nos perdrix. On peut en regarder comme trois autres espèces, les *mangouris*, les *pegassous* & les *macacaus*, quoique d'inégale grosseur: les premiers ont celle des perdrix communes, les seconds celle du ramier, & les troisièmes celle de la tourterelle.

Mais laissons ce qui n'est que gibier, dont Léry vante extrêmement l'abondance. Il se hâte de passer à deux oiseaux, qu'il traite de merveilles de l'Univers, & qui l'ont excité, dit-il,

Histoire
Naturelle.

à l'admiration du Créateur. L'un se nomme *arat* ; & l'autre *canidé*. Le premier, quoi qu'en dise Léry, est une espèce de perroquet, ainsi nommé d'après son cri, & qui est du plus beau plumage. L'autre, que l'on nomme oiseau du Brésil, est moins connu en France, où cependant on en trouve quelques-uns. Il a tout le plumage sous le ventre & à l'entour du col, de couleur d'or ; le dessus du dos, les ailes & la queue d'un brun céleste. Il est doux & caressant.

Les perroquets du Brésil étant les plus célèbres des deux Indes, on s'attache à nous en faire connaître les plus belles espèces. Le premier rang semble appartenir aux *aras* & aux *macas*, qui sont assez rares dans les Provinces maritimes. Ils sont également distingués par leur grandeur & par leur beauté. Leurs plumes sur l'estomac sont d'un très-beau pourpre ; vers la queue, d'un jaune, ou d'un verd, ou d'un bleu, qui n'a pas moins d'éclat, & dans tout le reste du corps d'un mélange admirable de ces trois couleurs plus ou moins claires, ou plus foncées. Ils ont la queue assez longue. On ne leur voit jamais pondre plus de deux œufs, & le lieu de ce dépôt est ordinairement quelque trou d'un tronc d'arbre, ou d'un rocher. Ils s'appriivoisent facilement & n'apprennent pas moins vite à parler.

La seconde espèce se nomme *anapura*. Sa

couleurs se
verd, de
brun, dist
On préfère
parce qu'a
voiser & à
ses œufs,
édifices.

L'*araruna*
sième rang.
est noir, m
mière du So
a les pieds
On ne le voi
des terres.

La quatri
liens nomme
charmante. L
de couleur v
quelques plu
bleues, & d
rouge. La qu
mélange de

La plus pe
tuin, verte,
Elle est fort
roquets qui se
oiseaux jaunes

couleurs sont un beau mélange de rouge , de verd , de jaune , de noir , de bleu & de brun , distribués avec une variété surprenante. On préfère cette espèce à toutes les autres , parce qu'avec beaucoup de facilité à s'appriivoiser & à parler , elle est la seule qui ponde ses œufs , & qui les couve dans l'intérieur des édifices.

L'*araruna* , ou le *machao* , mérite le troisieme rang. A la vérité, le fond de son plumage est noir , mais si bien mêlé de verd , qu'à la lumiere du Soleil , il jette un éclat merveilleux. Il a les pieds jaunes , le bec & les yeux rouges. On ne le voit gueres pondre que dans l'intérieur des terres.

La quatrieme espèce est celle que les Brasi-liens nomment *ajurucouros*. Elle est d'une beauté charmante. La plus grande partie du corps est de couleur verte ; le cou & la crête sont jaunes ; quelques plumes , qu'elle a sur le bec , sont bleues , & celles des ailes sont du plus beau rouge. La queue est rouge & jaune , avec un mélange de verd.

La plus petite espèce est celle qui se nomme *tuin* , verte , ou d'une belle variété de couleurs. Elle est fort recherchée pour sa docilité. Les perroquets qui se nomment *Guarubas* , c'est-à-dire , oiseaux jaunes , ne parlent point , & sont natu-

Histoire
Naturelle.

rellement tristes & solitaires ; mais ils ne laissent pas d'être en estime au Brésil , parce qu'ils viennent du fond du continent , & qu'il ne s'en trouve gueres que dans les habitations. On en fait le même cas que notre Noblesse faisait autrefois des éperviers & des faucons. Enfin le pertoquet Brésilien , qui se nomme *yapou* , tire sur la pie par sa noirceur , relevée d'une queue blanche. Il a d'ailleurs trois petites plumes à la tête , qui se relevent comme des cornes , les yeux bleus & le bec jaune. C'est un fort bel oiseau ; mais , lorsqu'il est en colere , il jette une odeur très-désagréable. Son occupation continue est de chercher tous les petits insectes d'une maison , pour en faire sa nourriture. Il y a toujours quelque danger à le porter dans les mains , parce qu'il attaque souvent la prunelle des yeux.

Parmi les autres espèces d'oiseaux , on vante beaucoup le *guranhé-engera* , qui est de la grandeur d'un pinson. Il a les ailes & le dos bleus , l'estomac & le ventre jaunes , & sur la tête une belle hupe de même couleur. Non-seulement son ramage est fort varié , mais il imite celui de la plupart des autres oiseaux. On en distingue plusieurs espèces.

Le *tangara* n'excède point la grandeur d'un moineau. Il a le corps noir & la tête jaune. Son

D
ramage est
mure. On
font entr'e
quelle il en
que tous les
plaintif, jusq
volent tous
tangara est
apparence q
feinte , n'est

Les Brésilien
pour la singu
l'estomac du
& tout le res

Le tucan c
pie , quoiqu'i
présenté dan
méridionale ,
Il s'apprivoise
ner ses petits
son bec est jau
rieur. Celle d
mac , & noire
ajoute , pour
petit oiseau pe
qu'il l'a fort te

Le *quirapa*
une grandeur

ramage est moins un chant, qu'un simple murmure. On raconte que les oiseaux de ce nom font entr'eux une sorte de danse, pendant laquelle il en tombe un qui feint d'être mort, & que tous les autres font alors entendre leur son plaintif, jusqu'à ce que le voyant relevé, ils s'envolent tous ensemble. Comme on ajoute que le tangara est sujet à l'épilepsie, il y a quelque apparence que ce qu'on prend pour une mort feinte, n'est qu'une attaque de ce mal.

Histoire
Naturelle.

Les Brasiliens font un cas extrême du *quereiva*, pour la singulière beauté de son plumage. Il a l'estomac du plus beau rouge, les ailes noires, & tout le reste du corps bleu.

Le tucan du Brésil n'a que la grosseur d'une pie, quoiqu'il ait le bec aussi long qu'on l'a représenté dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, c'est-à-dire, au moins d'une palme. Il s'apprivoise dans une basse-cour, jusqu'à mener ses petits comme une poule. La couleur de son bec est jaune en dehors, & rouge dans l'intérieur. Celle de son plumage est jaune sur l'estomac, & noire dans tout le reste du corps. On ajoute, pour faire comprendre comment un si petit oiseau peut soutenir un si gros & si long bec, qu'il l'a fort tendre & fort léger.

Le *quirapanga* est tout-à-fait blanc; &, dans une grandeur médiocre, il a la voix si forte,

Histoire
Naturelle.

qu'elle se fait entendre, comme le son d'une cloche, à près d'une demi-lieue.

Dans les Provinces intérieures du Brésil, on trouve beaucoup d'autruches, que les habitans du pays nomment *andougoatous*. Elles ne diffèrent point de celles des autres régions; mais on assure que l'espèce de corne qu'elles ont sur le bec, portée au cou, rend la liberté de la langue à ceux qui ont de la difficulté à parler.

Les aigles, les éperviers, les vautours, & d'autres oiseaux de proie, dont le nombre est ici fort grand, y font d'une férocité qui n'a jamais permis d'en apprivoiser un seul.

Le *panou* est un oiseau noir, de la grosseur d'un merle. Toute sa beauté consiste dans le plumage de l'estomac, dont la couleur est sang de bœuf. Le *quianpian*, qui n'est pas plus gros, a tout le plumage d'une belle écarlate.

Les chauve-souris sont plus grosses, & n'ont pas moins de goût pour le sang, que celles de Guyaquil. Les abeilles y ressemblent à nos mouches noires d'été, & n'en font pas de moins agréable miel: mais la cire en est presque aussi noire que la poix. Enfin Léry parle d'un oiseau, de plumage gris cendré, & de la grosseur d'un pigeon, que les Brasiiliens respectent beaucoup, parce qu'ayant le cri plus lugubre qu'on ne peut se l'imaginer, & ne se faisant entendre que la

D
nuit, ils font
la part des
» la nuit da
» d'être inf
» l'attention
» toient cet
ment un vie
tendre les no
annoncer.

Entre les
tin, est d'un
nous appren
les Brasiiliens
nomment les
qui n'empêc
particuliers p
rêtera qu'à ce
maritimes &

Les raies
revescna, no
beaucoup plu
sur la tête de
ventre, cinq
cielles. Leur
déliée, mais
piqueur elle
parties qu'ell
intestins mêm

nuît, ils font persuadés qu'il vient leur parler de la part des morts. « Une fois, dit-il, qu'il passoit la nuit dans un village nommé *Upec*, il faillit d'être insulté des habitans, pour avoir ri de l'attention religieuse avec laquelle ils écou- toient cet oiseau. *Tuis-toi*, lui dit fort rude- ment un vieillard, & ne nous empêche point d'en- tendre les nouvelles que nos grands-peres nous font annoncer.

Entre les poissons, la *manaté* ou le *laman- tin*, est d'une bonté singulière au Brésil. Léry nous apprend, que *pira* est le nom général que les Brésiliens donnent à tous les poissons, & qu'ils nomment les plus gros *camourou* ou *blaffou*; ce qui n'empêche point qu'ils n'aient des noms particuliers pour chaque espèce. Mais on ne s'ar- rêtera qu'à ceux qui paroissent propres aux côtes maritimes & aux rivières du pays.

Les *raies* du fleuve de Janéiro & de la *ma- revescona*, nommées *inevouna* par Thévet, sont beaucoup plus grandes que les nôtres. Elles ont sur la tête deux cornes assez longues, & , sous le ventre, cinq ou six fentes, qu'on croiroit artifi- cielles. Leur queue est non-seulement longue & déliée, mais si venimeuse, que de sa moindre piquure elle fait enfler, avec inflammation les parties qu'elle a blessées. La chair du corps & les intestins mêmes n'en sont pas moins bons.

Histoire
Naturelle.

La *beyupira*, que l'on compare à l'esturgeon, est fort estimé des Brasiens. Il se prend en haute mer, à l'haïneçon. Il est long de six ou sept palmes, rond dans cette longueur, blanc sous le ventre & noir sur le dos. On le trouve toujours gras & d'excellent goût.

Le *baopes*, auquel les Portugais ont donné ce nom, parce que ses yeux ressemblent à ceux du bœuf, n'est pas fort différent du thon par la grosseur & la forme, mais il n'a pas le même goût, sans compter qu'il est beaucoup plus gras: on tire, de sa graisse, une sorte d'huile ou de beurre.

Le *camarupi*, dont on vante beaucoup la bonté, est un grand poisson dont tout le corps est parsemé d'épines, & qui a sur le dos une sorte de crête toujours dressée. Il doit être fort gros, puisqu'on assure que deux hommes suffisent à peine pour le lever. On le prend avec le harpon, & l'on en tire beaucoup d'huile.

Le *piraëmbu* est peu différent du poisson qu'on a nommé *ronfleur* dans une autre description, & jette aussi une sorte de ronflement; mais il est de meilleur goût, & long de huit ou neuf palmes. Il a, dans la gueule, deux pierres d'une palme de large, qui lui servent à briser les coquillages dont il se nourrit.

On assure que tout le poisson des côtes du Bré-

D
sil est si sain
aux fiévreux
nuisible. Il
nombre est i
même dans
font venimeu
ges s'en serve

L'*amayaer*
un poisson co
yeux beaux
une sorte de
la grenouille.

après avoir e
peau, sous la
On en disting
mée de pointe
plus venimeu
mange aussi
peau: elle pa
senterie. Enfi
Brasiens non
gulaire, & pa
venin, non-se
le foie & les
plus dangereu
ces parties.

Les *caram*
avec les serpe

Il est si sain, qu'on le fait prendre en remède aux fiévreux, ou du moins qu'il ne leur est jamais nuisible. Il faut excepter les requins, dont le nombre est infini dans cette mer, & qui entrent même dans les rivières. On ajoute que leurs dents sont venimeuses, & que plusieurs Nations sauvages s'en servent pour armer leurs flèches.

L'*amayaen*, espèce de grenouille marine, est un poisson court, de couleurs variées, qui a les yeux beaux, & qui jette, en sortant de l'eau, une sorte de croassement. Il s'enfle aussi, comme la grenouille. Sa chair est fort bonne; mais c'est après avoir été soigneusement dépouillée de la peau, sous laquelle il cache une sorte de venin. On en distingue une autre espèce, qui est armée de pointes, comme le hérisson, & beaucoup plus venimeuse que la première. Cependant on mange aussi la chair, après en avoir ôté la peau: elle passe pour un spécifique contre la dysenterie. Enfin une troisième espèce, que les Brésiliens nomment *itaëca*, est de forme triangulaire, & paraît avoir les yeux bleus. Elle a du venin, non-seulement dans la peau, mais dans le foie & les intestins; ce qui ne la rend point plus dangereuse, lorsqu'on en a retranché toutes ces parties.

Les *caramarus* ont beaucoup de ressemblance avec les serpens marins, qui se trouvent sur les

Histoire
Naturelle.

côtes de Portugal. Leur longueur est de dix à quinze palmes. Ils sont si gras, qu'ils jettent sur le gril une odeur de chair de porc. Leur venin est autour des dents, qu'ils ont monstrueuses, & dont les morsures font tomber en pourriture la partie blessée. Ils sont d'ailleurs armés de plusieurs pointes. Les Brasiliens assurent qu'on les voit souvent frayer avec les serpens de terre.

L'amorcati, espèce de grenouille marine, est hérissée de pointes, & se cache sous le sable du rivage, où les moindres blessures qu'elle fait aux pieds des passans sont fort dangereuses, si l'on n'y apporte un prompt secours.

L'amacurub, poisson fort calleux, ressemble à celui que les Portugais nomment *bugallo*, & se fait redouter par la force extraordinaire de son venin.

L'icrepomonga est un serpent marin, qui se tient ordinairement immobile sous les flots. On lui attribue une propriété fort singulière, quoiqu'elle ne le soit pas plus que celle de la piraque & de la torpille. Tous les animaux qui s'en approchent se collent, dit-on, si fortement à son corps, qu'il est difficile de les en arracher. Il en fait sa proie. Mais, ce qui paroît moins vraisemblable, on ajoute qu'il s'avance quelquefois sur le rivage, & qu'il s'y resserre jusqu'à paroître fort petit; que si quelqu'un le touche de

D
la main, elle
met l'autre
qu'alors le
deur, entra
dévore.

C'est sur
qu'un Auteu
nomme les
autres marins
piapra. Ils
leur vue se
vages de fi
ble au visag
qu'ils ont b
les sont or
paraissent p
plus agréab
à l'embouch
du *Jagoarip*
la Baie de T
Séguro, où
nombre Am
est de les en
étouffent;
aient desse
ges careste
Ils jettent m
étouffés; ils

la main, elle s'y attache aussi-tôt; que si l'on y
 met l'autre main, elle s'y attache de même; & Histoire
 qu'alors le serpent, reprenant toute sa gran- Naturelle.
 deur, entraîne la proie dans la mer, où il la
 dévore.

C'est sur le seul témoignage des Brâsiliens,
 qu'un Auteur Portugais parle aussi de ce qu'il
 nomme les tritons & les néréides. « Ces monf-
 tres marins portent au Brésil le nom d'*yupi-*
piapra. Ils y sont dans une telle horreur, que
 leur vue seule fait quelquefois mourir les Sau-
 vages de frayeur. Ils ont la face assez sembla-
 ble au visage humain; à l'exception des yeux,
 qu'ils ont beaucoup plus enfoncés. Les femel-
 les sont ornées d'une longue chevelure; & ne
 paraissent pas moins distinguées par des traits
 plus agréables. On les trouve ordinairement
 à l'embouchure des fleuves, sur-tout à l'entrée
 du *Jagoaripé*, qui n'est qu'à sept ou huit lieues de
 la Baie de Tous-les-Saints, & vis-à-vis de Porto-
 Séguro, où l'on assure qu'ils ont tué un grand
 nombre Américains. Leur manière de les tuer,
 est de les embrasser avec tant d'ardeur, qu'ils les
 étouffent; car il n'y a point d'apparence qu'ils
 aient dessein de leur ôter la vie, & ces étran-
 ges caresses paraissent venir plutôt d'affection:
 ils jettent même des gémissemens après les avoir
 étouffés; ils se dérobent, & ne touchent point.

Histoire
Naturelle.

» aux cadavres , à la réserve des yeux , du nez ,
 » du bout des doigts & des parties naturelles ,
 » qu'ils leur enlèvent. On en donne pour préu-
 » ve , que les Américains tués par ces monstres , se
 » trouvent ainsi mutilés , lorsqu'ils sont jettés au
 » rivage par les flots. » On ne s'est arrêté à ces
 fables , que pour faire observer combien il est
 surprenant qu'un Ecrivain aussi sensé que Laët , les
 ait copiées sans aucune marque de doute.

Entre les coquillages du Brésil , l'*apula* , sem-
 blable à la partie d'un roseau qui est entre deux
 nœuds , est non-seulement une nourriture fort
 saine ; mais , mis en poudre , il passe pour un spé-
 cifique contre les maux de rate.

L'*ura* est une écrevisse de mer , qui se trouve
 dans la vase , le long du rivage , en si grand
 nombre , que non-seulement les Brésiliens mari-
 times , mais les Nègres , employés par les Por-
 tugais , en font leur nourriture ordinaire. La
 chair en est de bon goût & fort saine , si l'on boit
 de l'eau fraîche après en avoir mangé.

Le *guinumum* est une autre espèce d'écrevisse ,
 mais plus grande , & qui a sur-tout la gueule si
 large , qu'elle peut contenir le pied d'un homme.
 C'est moins un animal aquatique que terrestre ;
 car on ne le trouve que dans le creux des ro-
 chers qui bordent la mer. Au bruit du tonnerre ,
 il sort de cette retraite , & fait lui-même un au-

D
 tre bruit qu
 On ajoute , p
 l'ennemi prêt

L'*aratu* se
 fins de la m
 d'huitres &
 tribue aux si
 vrent ; une p
 fermer.

On se bor
 culieres à ces
 abondance p
 huitres y con
 perles. Ancien
 une prodigieu
 les écailles , ap
 dans plusieurs
 encore de gr
 couverts d'her
 servent pour
 emploient à l
 que l'eau de p

Entre les oi
 particuliers a
 la grandeur c
 blanc , le be
 leur bleue , le
 rouge qui tit

tre bruit qui cause de la frayeur aux Sauvages. On ajoute, pour l'expliquer, qu'il leur fait croire l'ennemi prêt à fondre sur eux.

Histoire
Naturelle.

L'*aratu* se tient dans le creux des arbres voisins de la mer ; mais il en sort pour se nourrir d'huitres & de moules, avec l'adresse qu'on attribue aux singes, d'y jeter, lorsqu'elles s'ouvrent ; une petite pierre qui les empêche de se fermer.

On se borne aux espèces qui semblent particulières à ces côtes ; car on y trouve d'ailleurs en abondance presque tous les coquillages, & les huitres y contiennent quelquefois de fort belles perles. Anciennement les Sauvages en pêchaient une prodigieuse quantité, dont ils rassemblaient les écailles, après en avoir mangé la chair ; & dans plusieurs endroits du rivage, on en trouve encore de grands monceaux, que le temps a couverts d'herbes & d'arbustes. Les Portugais s'en servent pour faire une excellente chaux, qu'ils emploient à leurs édifices, au lieu de ciment, & que l'eau de pluie rend fort noire.

Entre les oiseaux marins, on distingue, comme particuliers au Brésil, le *guiratinga*, qui est de la grandeur d'une grue, mais qui a le plumage blanc, le bec fort long & fort aigu, de couleur bleue, les jambes très-longues aussi, & d'un rouge qui tire sur le jaune. Son cou est revêtu,

Histoire
Naturelle.

dans toute sa longueur, de petites plumes qui les disputent en beauté à celles de l'autruche.

Le *caripira* est un grand oiseau, qui a la queue fourchue, & dont les plumes sont fort recherchées des Brasiiliens. Ils les emploient à leurs fleches, après avoir observé qu'elles durent fort long-temps. On n'en parle ici, que pour faire connoître cette propriété; car il paroît que le *caripira* est le même oiseau que les Espagnols ont nommé *rabo forcado*, fort commun dans les deux Indes. Ajoutons que, suivant *Ximènes*, sa graisse a la vertu singulière de faire disparaître les cicatrices du visage: mais, quoiqu'il se trouve par-tout, il n'est facile à prendre que dans les Isles désertes, où il dépose ses œufs. Le même Ecrivain en avoit vu un, dont les ailes étendues remplissoient plus d'espace qu'un homme de la plus grande taille n'en peut mesurer des deux bras.

Le *guiratonteon* tire son nom de l'épilepsie, à laquelle il est si sujet, qu'on a voulu exprimer par ce mot composé, qu'il meurt & ressuscite souvent. Il est d'ailleurs d'une beauté rare, par sa figure & par la blancheur extrême de son plumage.

Le *calcamar* est de la grosseur d'un pigeon. Ses ailes ne lui servent point à voler, mais à nager fort légèrement. Il ne quitte point les flots,

D
& les Brasiiliens
œufs; mais ils
peuvent élon

L'*ayaca* est
les petits poiss
ilement sur l'
il a le plumag
& le bec fait d

Le *caracura*
un petit corps
yeux beaux,
rouge très-vif,
voit sortie d'un
endre avant le

Le *guara* n'a
à le bec obl
es & les pieds lo
âtres, ensuite e

commence à vo
après quoi elle
à devenir de
e cessent po
quoique vorace

on, mais de to
riche & pond s
rent en troupe
acle, sous les r
voient ses plum

Tome XII

& les Braſiliens aſſurent qu'il y dépoſe même ſes œufs ; mais ils n'expliquent point comment ils y peuvent éclore.

=====
 Histoire
 Naturelle.

L'*ayaca* eſt d'une induſtrie ſingulière à prendre les petits poiſſons. Jamais on ne le voit fondre inutilement ſur l'eau. Sa groſſeur eſt celle d'une pie. Il a le plumage blanc, marqueté de taches rouges & le bec fait en cuiller.

Le *caracura* eſt de couleur cendrée, & cache un petit corps ſous un plumage fort épais. Il a les yeux beaux, ſur-tout la prunelle, qui eſt d'un rouge très-vif, & la voix ſi forte, qu'on la croit ſortie d'un fort gros organe. Elle ſe fait entendre avant le lever du Soleil, & vers le ſoir.

Le *guara* n'eſt pas plus gros qu'une pie ; mais a le bec oblong & recourbé, les cuiſſes groſſes & les pieds longs. Ses premières plumes ſont noires, enſuite elles deviennent cendrées ; lorsqu'il commence à voler, elles ſont tout-à-fait blanches, après quoi elles rougiſſent inſenſiblement, juſqu'à devenir de couleur écarlate, couleur qu'elles ne ceſſent point de conſerver. Cet oiſeau, quoique vorace, & vivant non-ſeulement de poiſſon, mais de toute chair qu'il trempe dans l'eau, niche & pond ſes œufs ſous les toits. Il vole ſouvent en troupe, ce qui forme un très-beau ſpectacle, ſous les rayons du Soleil. Les Sauvages emploient ſes plumes à leurs ornemens de tête.

Histoire
Naturelle.

Les fleuves du Brésil abondent en poissons de toute sorte de grosseur. Sans parler de ceux qui leur sont communs avec les autres parties de l'Amérique méridionale, on nomme le *Tamovata*, ou *Tamoutiata*, long d'une palme, & qu'on comparerait au hareng, s'il n'avait la tête fort grosse, les dents très-aiguës, & des écailles si dures depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, qu'à peine le fer peut les pénétrer. Sa chair est d'un goût très agréable.

Un Auteur Portugais donne le *cururyuba* pour le plus grand & le plus beau de tous les serpents aquatiques du Brésil. Il s'en trouve, dit-il, qui n'ont pas moins de 25 ou 30 pieds de long. Une espèce de chaîne lui descend par de belles ondulations de diverses couleurs, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue. Il a les dents d'un chien ; aussi sa voracité le rend-elle fort dangereux. Il attaque les hommes & les bêtes, qu'il mange à leur tour, lorsqu'ils peuvent le surprendre.

Le *matima* est un autre serpent d'énorme grandeur, mais qui ne sort jamais des fleuves. Ses couleurs sont si belles, que les Sauvages s'en font gloire de se peindre le corps à son imitation, & reconnoissent qu'ils lui doivent l'usage de ces bizarres peintures.

Les chevaux Européens, transportés dans le

D
différentes
multipliés avec
annuellement
Il en est de
dont quantité
troupeaux. C
soient pas de
culièrement
il croisse une
trouve des
nourriture : r
ninga : les en
pour toutes s
cation y est-él
pores, dont l
si saine, qu'on
Sur les bords d
quoiqu'en abor
quelquefois de
licats que ceux
multipliées moi
mençait à surme
Les poules
rien de la de t
en devenant pl
Europe, elles pe
au contraire, les
en plus fin,

différentes Capitainies du Brésil, s'y sont multipliés avec tant de succès, qu'on en fait passer annuellement un fort grand nombre en Afrique. Il en est de même des taureaux & des vaches, dont quantité de Portugais nourrissent de grands troupeaux. Quoiqu'en général les pâturages ne soient pas de la première beauté, & que particulièrement dans la Capitainie de Porto Séguero, il croisse une herbe funeste aux bestiaux, il se trouve des cantons où rien ne manque à leur nourriture : telles sont les campagnes de Piratinga : les engrais qu'on en tire, sont excellens pour toutes sortes d'animaux. Aussi la multiplication y est-elle prodigieuse, sur-tout celle des porcs, dont la chair est d'ailleurs si agréable & si saine, qu'on en prescrit l'usage aux malades. Sur les bords du fleuve de Janéiro, les moutons, quoiqu'en abondance, & si gras, qu'ils meurent quelquefois de l'excès d'embonpoint, sont moins délicats que ceux de l'Europe. Les chèvres s'étaient multipliées moins heureusement ; mais on commençait à surmonter les obstacles. Les poules Européennes s'accoutument fort bien de la température du Brésil. Cependant, en devenant plus grandes & plus fortes qu'en Europe, elles perdent quelque chose de leur goût : au contraire, les canards & les oies en acquièrent un plus fin.

Histoire
Naturelle.

Les Américains du Brésil ont pris tant de passion pour nos chiens, que non-seulement les hommes en élèvent quantité pour la chasse, mais que les femmes prennent plaisir à s'en faire accompagner, les portent dans leurs bras, & les nourrissent souvent de leur propre lait.

Végétaux.

A tous les arbres de l'Amérique méridionale, dont on a déjà donné la description, des Observateurs joignent, comme propres au Brésil, ceux qui suivent :

Le *mangaba*, très-grand arbre, qui ne se trouve guères qu'aux environs de la Baie de Todos Santos. Il a l'écorce du hêtre & la feuille du frêne, jamais il ne se dépouille, & ses feuilles sont toujours vertes. Il porte du fruit deux fois l'année; d'abord en boutons, qui se mangent comme un fruit, & qui venant à s'ouvrir, produisent une fleur assez semblable à celle du jasmin, mais d'une odeur plus forte, sans être moins agréable. Le fruit qui lui succède n'est pas plus gros que le premier; le dehors en est jaune marqué de petits points noirs. Il renferme quelques noyaux ou pepins, qui se mangent avec l'écorce. Avec un goût charmant, il est sain & si léger, qu'on ne craint jamais d'en manger trop. Il tombe avant sa maturité, ce qui oblige de le garder assez long-temps, pour lui laisser le temps de s'adoucir. Les Brésiliens en font un

D
forte de vin.
soient mûrs
visqueux.

Le *muruc*
de même no
fruit est souve
verd; mais,
leur goût, &
par incision,
coaguler, tier
regrette la ran
où sont les Br
le fruit.

L'*ombu*, arbr
fruit rond &
nos prunes bl
que les Sauv
les perdent p
racines de l'an
douces que les
leurs fort sain
Médecins Port
pour les fièvre
chaudes.

Le *jacapuyi*
arbres du Bré
pour un gobelet
tient quelques

forte de vin. Des feuilles & des fruits, avant qu'ils soient mûrs, on tire une espèce de lait amer & visqueux.

Histoire
Naturelle.

Le *murucugé*, grand arbre qui porte un fruit de même nom, ressemble au poirier sauvage. Son fruit est soutenu par une longue tige. On le cueille verd; mais, en mûrissant, il devient du meilleur goût, & facile à digérer. Le tronc donne, par incision, une liqueur lactée, qui venant à se coaguler, tient lieu de cire pour les tablettes. On regrette la rareté de cet arbre: elle vient de l'usage où sont les Brasiliens de l'abattre pour en cueillir le fruit.

L'*ombu*, arbre épais, mais fort bas, porte un fruit rond & jaunâtre, qui ressemble beaucoup à nos prunes blanches. Il est si nuisible aux dents, que les Sauvages, qui en mangent beaucoup, les perdent presque toutes. Ils mangent aussi les racines de l'arbre, & ne les trouvent pas moins douces que les cannes de sucre. Elles sont d'ailleurs fort saines, & si rafraîchissantes, que les Médecins Portugais en composent des apozèmes, pour les fièvres ardentes & les autres maladies chaudes.

Le *jacapuyia* passe pour un des plus grands arbres du Brésil. Il porte un fruit qu'on prendrait pour un gobelet avec son couvercle, & qui contient quelques châtaignes, assez semblables aux

Histoire
Naturelle.

mirabolans. Le couvercle s'ouvre de lui-même ; dans la maturité des fruits , & les laisse tomber s'ils ne sont cueillis. On assure que, mangés crus avec un peu d'excès , ils causent une entière dé-pilation dans toutes les parties du corps , & que rôtis ils ne sont jamais nuisibles. La substance du bois est fort dure , & ne se corrompt pas aisément , ce qui le rend fort propre à composer les axes des moulins à sucre.

L'*araticu* , arbre de la grandeur de l'oranger ; a la feuille du citronnier , & porte un fruit d'un goût & d'une odeur également agréables , dont la grosseur n'excède point celle d'une grosse noix. On en distingue plusieurs espèces , entre lesquelles celle qui se nomme *araticupanauia*, donne un fruit de qualité si froide , que l'excès en fait un venin. Son bois est de la nature du liège & sert aux mêmes usages.

Le *pequea* a deux espèces , l'une dont le fruit ressemble à l'orange , mais avec une écorce plus épaisse , & contient une liqueur miellée , dont la douceur le dispute au sucre ; elle est mêlée de quelques pepins ; le second *pequea* passe pour le plus dur de tous les bois du Brésil. On le croit incorruptible : les Portugais le nomment *Jétis*.

Le *gabueriba* est un fort grand arbre , qui distille d'excellent baume , & que cette qualité rend

fort respectab
ment l'écorce
qui s'imbibe
que les Portug
avec l'odeur ,
baume , elle
ment les plaie
croît , se font
l'air. On com
pour le poids
lièrement prop
frottent contre
tirer quelque s
commun dans
très-rare ailleur
Dans les par
Vincent & ver
forêts entieres
semblables à ce
plus gros , &
Le *cupayba*
forme , mais pl
contient une si
claire que celle
legere incision
sert non-seule
faire disparaître
tingue par le n

fort respectable aux Brasiliens. Ils ouvrent légere-
 ment l'écorce, pour y insérer un peu de coton,
 qui s'imbibe en petite quantité, d'une liqueur
 que les Portugais ont nommé baume, parce qu'a-
 vec l'odeur, qui approche en effet de celle du
 baume, elle a la vertu de guérir fort prompte-
 ment les plaies récentes. Les lieux où cet arbre
 croît, se font distinguer par l'exrrême douceur de
 l'air. On compte son bois entre les meilleurs,
 pour le poids & la duresé, qui le rendent singu-
 lierement propre aux édifices. Les bêtes même se
 frottent contre son écorce, apparemment pour en
 tirer quelque secours dans leurs maux. Il est assez
 commun dans la Capitainie de Saint-Vincent, &
 très-rare ailleurs.

Dans les parties intérieures, au-delà de Saint-
 Vincent & vers le Paraguay, on rencontre des
 forêts entieres de pins, qui portent des fruits
 semblables à ceux de l'Europe, mais plus ronds,
 plus gros, & d'un usage plus sain.

Le *cupayba*, semblable au figuier pour la
 forme, mais plus haut, plus droit & plus épais,
 contient une singuliere quantité d'huile, aussi
 claire que celle d'olive, & demande qu'une
 légère incision pour en répandre beaucoup. Elle
 sert non-seulement à guérir les plaies, mais à
 faire disparaître jusqu'aux cicatrices. On la dis-
 tingue par le nom de *copal-yva*, qui exprime.

Histoire
Namrelle.

cette propriété. L'abondance en est si grande, qu'on l'emploie dans les lampes ; mais le bois de l'arbre n'est d'aucun usage.

L'*ambayba* ressemble aussi au figuier, & se trouve parmi des ronces, dans les terres qu'on a cessé de cultiver. On assure que la pellicule intérieure de son écorce, appliquée sur les blessures, les guérit aussi promptement que le meilleur baume. Ses feuilles sont si rudes, qu'on les fait servir à polir diverses sortes de bois ; mais le sien est sans utilité.

On vante beaucoup les vertus de l'*ambaytinga*, autre arbre de même espèce, qui se trouve dans les forêts de pins. Il répand une liqueur huileuse. Ce n'est ni un pin, ni un cyprès ; il est plus haut que le premier, & plus droit que l'autre. Il porte au sommet une sorte de petites vessies, qui, venant à crever, distillent goutte à goutte une admirable liqueur. Les Américains prennent soin de la recueillir dans des coquilles, mais ils ont besoin de plusieurs jours pour en rassembler une petite quantité. Elle sert à tous les usages du baume, sur-tout à consolider les blessures, à chasser les humeurs froides, & à guérir les maux d'estomac. Pour ce dernier usage, on la prend avec un peu de vin.

La Capitainie de Saint-Vincent porte en abon-

dance un ar
assez sembl
est un pui

L'*igcioga*
cellente oc
une liqueur
d'encens, d
utilement su
On en disti
taigcica, c'
résine est s
prendrait p
servent pou

Le *curup*
ressemblent
liqueur blan
pour les bl
donne, par
siliens empl

Le *caaro*
toutes les C
peu mâchée
riennes, & l
au bois les v
& des fleurs
usage.

Le *jabura*
aussi, *bétele*

dance un arbre nommé l'*ighucamici*, dont le fruit assez semblable au coing, mais rempli de grains, est un puissant remède pour la dyssenterie.

Histoire,
Naturelle.

L'*igciaga* produit une sorte de mastic, d'excellente odeur. De son écorce broyée, il sort une liqueur blanche, qui se condense en forme d'encens, dont elle tient lieu, & qui s'applique utilement sur les parties affectées d'humeurs froides. On en distingue une autre espèce, nommée *ig-taigica*, c'est-à-dire, mastic pierreux, dont la résine est si dure & si transparente, qu'on la prendrait pour du verre. Les Brasiliens s'en servent pour incrufter leur vaisselle de terre.

Le *curupicayba* est un arbre dont les feuilles ressemblent à celles du pêcher, & rendent une liqueur blanchâtre, qui est un remède admirable pour les blessures & les pustules. Son écorce donne, par incision, une sorte de glue que les Brasiliens emploient à prendre les oiseaux.

Le *caaroba* est un arbre fort commun dans toutes les Capitainies du Brésil. Ses feuilles, un peu mâchées, s'appliquent sur les pustules vénériennes, & les dissipent heureusement. On attribue au bois les vertus du gayac, contre ces maladies; & des fleurs, on fait une conserve pour le même usage.

Le *jaburandiba*, que les Brasiliens nomment aussi *bétélé*, aime les rives des fleuves. Ses

Histoire Naturelle. feuilles font un spécifique contre toutes les maladies du foie, & l'expérience en est constante. Une autre espèce de bételé, à feuilles rondes, & moins grande que la première, a la même vertu dans ses racines, qui ont la causticité du gingembre. Appliquées sur les gencives, elles dissipent tous les maux intérieurs de cette partie.

L'anda est un grand arbre, de fort belle forme; dont le bois est propre à divers usages; mais les Américains tirent de ses feuilles une huile dont ils se frottent le corps, & ils se servent de l'écorce pour la pêche. L'eau dans laquelle on la laisse quelques jours, acquiert la vertu d'assoupir toutes fortes d'animaux.

L'ajuratibira n'est qu'un arbrisseau; mais il porte un fruit rouge, dont les Brésiliens font une huile de même couleur, qui sert aussi à leurs onctions. *L'ajabutipita*, autre arbrisseau, donne par son fruit, qui est une sorte d'amande noire, une huile qui est de même couleur, & qui ne sert qu'à l'onction des malades.

Le Brésil a peu d'arbres aussi beaux que le *janipaba*. Sa verdure est admirable, & se renouvelle tous les mois. Ses fruits ont la forme de l'orange, le goût du coing, & passent pour excellens contre la dysenterie. Leur suc, qui est d'abord assez blanc, noircit bientôt jusqu'à servir d'encre aux Sauvages, pour se faire sur la peau

D
des figures
après lesquel
observer qu
cette qualite

Le fruit
grosses fraise
forte de pois
le jais, & d
tume. On
saxon.

Dans l'int
Baie de To
lieux secs, u
toutes les br
trous profon
hiver, il se
déborde jan
surprenant, c
quantité qu'
est ainsi, c
l'arbre étant
cinq cens h
branches, c'
manque jan
laver.

L'arbre le
on croît que
d'*araboptan*.

des figures de cette couleur. Elle dure neuf jours, après lesquels il n'en reste aucune trace. On fait observer que c'est le suc du fruit verd, qui a cette qualité.

Histoire
Naturelle.

Le fruit du *jequitinguacu* ressemble à nos plus grosses fraises; mais il contient, pour pepin, une sorte de pois très-dur, rond, noir & luisant comme le jais, & dont l'écorce est d'une extrême amertume. On l'écrase, pour le faire servir de façon.

Dans l'intérieur des terres, vis-à-vis de la Baie de Tous-les-Saints, on trouve, dans les lieux secs, un arbre fort grand & fort épais, dont toutes les branches sont naturellement percées de trous profonds, où, pendant l'été comme en hiver, il se rassemble une humeur aqueuse qui ne déborde jamais, & ce qui est beaucoup plus surprenant, qui ne diminue pas non plus, quelque quantité qu'on en puisse tirer. Chaque branche est ainsi, comme une source inépuisable; & l'arbre étant si grand, qu'il peut contenir jusqu'à cinq cens hommes dans la circonférence de ses branches, c'est une retraite admirable, où l'on ne manque jamais d'eau pour boire & pour se laver.

L'arbre le plus célèbre du Brésil, & duquel on croit que le pays a tiré son nom, porte celui d'*arabutan*. Il est de la hauteur de nos chênes,

Histoire
Naturelle.

& ne jette pas moins de branches. On en trouve de si gros, que trois hommes auraient peine à les embrasser. Leurs feuilles ressemblent à celles du buis. Il ne porte aucune sorte de fruit. Le bois en est rouge, & naturellement si sec, qu'en brûlant il jette fort peu de fumée. Sa vertu est si forte pour la teinture, que, suivant l'expérience de Léry, ses cendres mêmes, mêlées dans une lessive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

Léry ajoute quelques propos d'un Brésilien, qui peignent merveilleusement le sens naturel de ces Barbares. « Fort ébahis, dit-il, de voir les Français, & autres des pays lointains, prendre tant de peine d'aller quérir leur araboutan, il y eut une fois un de leurs Vieillards qui me fit cette demande : Que veut dire que vous autres » *Mairs & Péros*, c'est-à-dire, Français & Portugais, venez de si loin quérir du bois pour vous chauffer ? N'y en a-t-il point en votre terre ? A quoi lui ayant répondu qu'oui, & en grande quantité, mais non pas de telle sorte que le leur, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait, ains, comme eux-mêmes en usaient pour teindre leurs cordons & plumages, les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture : il me répliqua ; voire : mais vous en faut-il tant ? Oui, lui dis-je, car y ayant

» tel mar
» frises &
» jamais v
» boutan d
» chargés.
» merveille
» venais de
» tant rich
» Si fait,
» autres. Su
» coureurs
» donques
» laisse ? A
» à défaut
» prochains
» à cette he
» êtres de g
» vailler à p
» à ceux q
» terre qui
» pour ausi
» & des pa
» aimons ;
» qu'après r
» les nour
» cela. »

La varié
s'en trouve

» tel marchand, en notre pays, qui a plus de
 » frises & de draps rouges que vous n'en avez
 » jamais vu par-deçà, un seul achetera tout l'ara-
 » boutan dont plusieurs navires s'en retournent
 » chargés. Hâ hà, dit mon Sauvage, tu me contes
 » merveilles ! Puis, pensant bien à ce que je lui
 » venais de dire, plus outre dit : mais cet homme
 » tant riche, dont tu parles, ne meurt-il point ?
 » Si fait, si fait, lui dis-je, aussi-bien que les
 » autres. Sur quoi, comme ils sont grands dis-
 » coureurs, il me demanda de recher ; & quand
 » donques il est mort, à qui est tout le bien qu'il
 » laisse ? A ses enfans, lui dis-je, s'il en a, &
 » à défaut d'iceux, à ses freres, sœurs ou plus
 » prochains. Vraiment, dit alors mon Vieillard,
 » à cette heure cognais-je que vous autres Mairs,
 » êtes de grands fous ; que vous faut-il tant tra-
 » vailler à passer la mer pour amasser des richesses
 » à ceux qui survivent après vous, comme si la
 » terre qui vous a nourris n'était pas suffisante
 » pour aussi les nourrir ? Nous avons des enfans
 » & des parens, lesquels, comme tu vois, nous
 » aimons ; mais, parce que nous sommes assurés
 » qu'après notre mort la terre qui nous a nourris,
 » les nourrira, certes nous nous reposons sur
 » cela. »

La variété des bois de teinture est extrême. Il
 s'en trouve de jaunes, de violets, de différentes

Histoire
Naturelle.

fortes de rouge ; de blancs comme du papier ; & celui qu'on nomme *aouai*, répand une odeur insupportable lorsqu'on le coupe. Il a les feuilles du pommier, & toujours vertes. Son fruit est une espèce de châtaigne, en forme de cloche, & fort venimeuse : mais comme l'écorce sert, dans le pays, à faire les sonnettes que les Brasi-liens portent aux jambes, l'arbre y est fort estimé.

Le *sabaucé* porte un fruit plus gros que les deux poings & de la forme d'un gobelet, qui contient de petits noyaux, du goût & de la forme de nos amandes. Un Sculpteur Français, nommé *Bourdon*, en fit des vases d'une grande beauté.

Le *pocaire* est un arbrisseau, qui croît ordinairement de dix ou douze pieds, mais dont la tige est si tendre, qu'un sabre bien affilé la tranche d'un seul coup. La description de son fruit & de ses feuilles, lui donne beaucoup de ressemblance avec le platane commun de l'Amérique.

Entre les plantes, on ne s'arrête au manioc, qui est commun à presque toute l'Amérique, que pour en remarquer une espèce particulière au Brésil, qui s'y nomme *nypi*, & qui peut se manger crüe sans aucun danger. Les Brasi-liens en cor-potent une portion pour les maladies hépa-tiques, dont

elle est le
la race des
nioc comm
les autres
Laët, par
fance. Lér
celles de la
de lion. Les
plante, deu
cuit, qu'ils
c'est-à-dire
onipou.

On ne pa
sent jusqu'e
peut nomme
si grande ab
graissent leu
priétés : 1.^o
émousse la p
est un savon
taches des h
préservatif,
mer.

On a déco
remède d'une
sorte de vein
qui lui a fait
C'est à la rac

elle est le remède certain. Quelques Nations, de la race des Tapouyas, mangent aussi crû le manioc commun, qui est un poison pour toutes les autres, & n'en ressentent aucun mal, dit Laët, parce qu'elles y sont accoutumées dès l'enfance. Léry compare les feuilles du manioc à celles de la pivoine, & Thévét à celles de la *patte de lion*. Les Brésiliens font, de la farine de cette plante, deux sortes d'aliment; l'un dur & fort cuit, qu'ils nomment *ouïenta*; l'autre plus mou; c'est-à-dire, moins cuit, qu'ils appellent *onipou*.

Histoire
Naturelle.

On ne parle point de l'ananas, qui croît à présent jusqu'en Europe; mais c'est le Brésil qu'on peut nommer sa véritable patrie. Il est dans une si grande abondance, que les Sauvages en engraisent leurs porcs. On en remarque trois propriétés: 1.^o l'écorce du fruit y est si dure, qu'elle émousse la pointe du fer; 2.^o le jus, ou le suc, est un savon admirable pour faire disparaître les taches des habits; 3.^o l'ananas du Brésil est un préservatif, & un remède, pour le mal de mer.

On a découvert une herbe nommée *cayapia*, remède d'une vertu presque unique contre toute sorte de venins, sur-tout celui des serpens; ce qui lui a fait donner le nom d'*herbe aux serpens*. C'est à la racine, ou plutôt à un nœud qui la

Histoire
Naturelle.

divise , qu'on attribue cette qualité. On broie ce nœud qu'on avale dans de l'eau. Il est spécifique aussi pour la blessure des fleches empoisonnées.

Le *tyroqui* , ou *tareroqui* , est une plante qui a les feuilles du fain-foin. Elle se flétrit , après le coucher du Soleil , & la lumière du jour lui rend toute sa vigueur.

On admire les racines de l'*embeguaca* , qui sont quelquefois au nombre de trente , & longues de plusieurs coudées. L'écorce en est si dure , que les Brasiliens en font des cordes , qui se fortifient dans l'eau. Leur fumée , sur des charbons ardents , arrête le flux de sang , sur-tout dans les femmes.

L'herbe nommée *gobaura* , ne demande que d'être réduite en cendre , & jetée sur les blessures les plus invétérées , pour en chasser la pourriture , & faire croître une nouvelle peau. Vertes même , les feuilles broyées sont excellentes pour les maladies cutanées.

Le *guaraguymia* ressemble au myrthe de Portugal. Entre plusieurs vertus , il a celle de chasser les vers du corps , sans autre préparation , que de choisir les meilleures feuilles pour les avaler.

La mauve du Pays , qu'on y représente très-commune , porte des fleurs d'un très-beau rouge , qu'on prendrait pour des roses.

Le *timbo* est une plante admirable , qui s'éleve
comme

D
comme une
grands arbre
lierre. Quoi
grosleur , e
forte , que
pliée , elle r
un poison me
à la pêche. L
où son venin
bientôt mourir
les poissons tu
nement.

On trouve
qui sont tout
sur-tout un gr
La menthe est
Piratingue. L
ette nature , e
deur est moind
ient apparemme
eut-être de
eurs sont d'un
ne parle po
on. Les cann
oins variés. O
guara , qui est
es croissent en
à l'humidité le

Tome XII

Comme une corde, jusqu'à la cime des plus grands arbres, & qui les embrasse comme le lierre. Quoiqu'elle égale quelquefois la cuisse en grosseur, elle est tout-à-la-fois si souple & si forte, que, dans quelque sens qu'elle soit pliée, elle ne se rompt jamais. Son écorce est un poison mortel, que les Américains emploient à la pêche. Ils ne font que la jeter dans l'eau, où son venin se répand de toutes parts, & fait bientôt mourir les poissons. Il faut supposer que les poissons tués ainsi, peuvent se manger impunément.

—————
Histoire
Naturelle.

On trouve ici quantité d'excellens simples, qui font toute la Médecine des habitans, & sur-tout un grand nombre d'herbes odoriférantes. La menthe est fort commune dans la Province de *Piratiningue*. L'*origan*, & d'autres plantes de cette nature, croissent à chaque pas; mais leur odeur est moins agréable qu'en Espagne; ce qui vient apparemment de l'humidité du terrain, ou peut-être de l'excessive chaleur du Soleil. Les fleurs sont d'une grande variété au Brésil; mais on ne parle point de leur beauté avec admiration. Les cannes & les roseaux n'y sont pas moins variés. On nomme particulièrement la *tucurara*, qui est de la grosseur de la cuisse. D'autres croissent en hauteur, sur-tout dans les bois, & l'humidité les nourrissant, ils s'élèvent au-

—————
 Histoire
 Naturelle.

dessus des plus grands arbres. On en voit des cantons entiers. Mais la préférence des Brasiliens est pour les roseaux médiocres, parce qu'ils en font leurs fleches. Il n'y a point de pays où les différentes espèces de racines comestibles & de légumes soient en plus grand nombre. Les feves y sont plus saines qu'en Portugal. On y trouve plusieurs espèces de pois, dont Laët donne la description.

—————
 Insectes de
 Surinam.

On a réservé, pour la dernière partie de cet article, un court extrait du Recueil des insectes de Surinam, dessinés avec une élégance extraordinaire, par une jeune Allemande, qui fit exprès, en 1699, le Voyage de cette Colonie Hollandaise, & publiés en soixante-douze planches, dont on ne trouve plus d'exemplaires que dans les cabinets des curieux.

Le *kaberlaque*, qui tient le premier rang dans cette précieuse Collection, est un insecte qui ronge les étoffes & les laines, & qui ne s'attache pas moins à toutes sortes d'alimens. Il aime particulièrement l'anas. Ce petit animal jette sa semence en monceau, & l'enveloppe d'une taie fine, comme font quelques-unes de nos araignées. Lorsque les œufs sont parvenus à leur maturité, les jeunes rongent eux-mêmes cette espèce de coque, sortent avec une extrême précipitation, & n'étant pas plus gros que des four-

D
 mis, ils en
 les ferrures
 ils détruisent
 & leur boulé
 peau se fenc
 berlaque ailé
 neste vide,
 De l'autre
 pèce de kabe
 ventre, dans
 bouche l'anima
 avec plus de
 petits qui en t
 elles des autr
 Mademoisell
 chenille curieu
 e dix jours,
 allon, dont e
 la couronn
 rouge, qui file
 quel est envel
 ème ver qui
 qui se trouve
 transporte en E
 Sur un petit
 Surinam, jau
 sirs, dont la
 une plante

nis, ils entrent facilement, par les fentes & les serrures, dans les coffres & les armoires, où ils détruisent tout. Ils deviennent plus grands, & leur couleur est un brun grisâtre. Alors, leur peau se fendant sur le dos, il en sort un kaberlaque ailé, mol & blanc, & la dépouille reste vide.

De l'autre côté du fruit, on voit une autre espèce de kaberlaque, qui porte ses œufs sous le ventre, dans un petit sac brun; mais si l'on touche l'animal, il quitte ce sac, pour se sauver avec plus de légèreté. Les transformations des petits qui en sortent, ne sont pas différentes de celles des autres.

Mademoiselle Mérian trouva, sur l'ananas, une chenille curieuse, qui se changea en feve au bout de dix jours, & huit jours après, en beau papillon, dont elle donne la figure. Elle trouva, sur la couronne du même fruit, un petit ver rouge, qui file un cocon fort mince, dans lequel est enveloppée une petite feve. C'est le même ver qui mange, qui digere la cochenille, qui se trouve tous les jours dans celle qu'on transporte en Europe.

Sur un petit fruit, qui se nomme *zurfack*, Surinam, jaune au-dehors, rempli de pepins noirs, dont la moëlle est blanche, & qui croît sur une plante raveuse, on trouve une belle

Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

chenille verte , qui se transforme en feve brune, d'où fort un papillon noir & blanc , auquel on donne le nom de papillon nocturne. Les papillons de cette espèce ont une double trompe, qu'ils disposent tellement , pour sucer le miel des fleurs , qu'elle ne paraît qu'un seul tuyau. Après avoir tiré leur nourriture , ils replient cette trompe , & la cachent sous les poils de leur tête , de maniere qu'on a de la peine à la découvrir. Ils ne volent que la nuit , sont vigoureux , & vivent long-temps. Lorsqu'on les examine avec le microscope , la poussiere fine qui couvre leurs ailes , y forme des plumes , comme celles d'une poule tigrée. Le corps est velu comme celui d'un ours. Ils ont du poil jusque sous les yeux. La trompe ressemble à la gorge d'un canard ou d'une oie ; les pieds & les cornes sont d'une grande beauté.

La plante du manioc , de la racine duquel on fait l'espèce de pain qui se nomme cassave , nourrit sur ses feuilles une chenille brune , qui , changeant en feve , devient un papillon tacheté de noir & de blanc. Les champs , où l'on cultive cette plante , en sont ordinairement remplis. On y trouve aussi un papillon nocturne , qui fait beaucoup de ravages , & qui est admirablement tacheté de noir , de blanc & d'orange. Un papillon , tacheté des mêmes couleurs , s'entortille

souvent au
Sur le ch
les hommes
qui est jaun
mille , qui de
même plante
chenilles qui
semblent en
queue , elles t
rompt le cerc
papillons , qu
En considéran
microscope , leur
ours de Hong
charmante , a
leurs poils p
Mademoiselle Méri
nocturnes ont
plumes & que
les écailles.
Les cerises
sont pas comp
mais leurs fleu
nourrissent deu
Mademoiselle M
changée en fev
papillon.
Le jasmin d

brune; souvent autour de la tige des mêmes plantes. Sur le chardon, qui se nomme *maccaï*, dont les hommes & les animaux mangent le fruit, qui est jaune & rouge, il se forme une chenille, qui devient un beau papillon nocturne. La même plante est le siège d'une autre espèce de chenilles qui méritent de l'admiration. Elles s'assemblent en grand nombre, & s'attachant tête à tête, elles forment ainsi un grand cercle. Si l'on rompt le cercle, elles se réunissent aussi-tôt. Les papillons, qui en sortent, sont aussi nocturnes. En considérant ces deux espèces avec le microscope, leur peau paraît ressembler à celle d'un ours de Hongrie. Autant que leur figure était charmante, autant elle devient hideuse. Tous leurs poils paraissent des épis d'orge. Mademoiselle Mérian observa que tous les papillons nocturnes ont du poil, que les autres ont des écailles & que tous les papillons transparens ont des écailles.

Les cerises de cette partie de l'Amérique ne sont pas comparables aux nôtres pour le goût; mais leurs fleurs, qui sont blanches & rouges, nourrissent deux chenilles jaunes: l'une, dont Mademoiselle Mérian vit la transformation, s'étant changée en feve verte, devint un grand & beau papillon.

Le jasmin de Surinam nourrit de ses feuilles

=====
Histoire
Naturelle.

~~Histoire~~
Histoire
Naturelle.

une chenille couronnée, qui devient un beau papillon ondé. Il a six taches blanches au-dehors, bien rangées sur ses deux ailes, qui sont rouges & noires par-dessous. Cet insecte, examiné avec le microscope, est d'une si grande beauté, qu'il parut impossible à l'Auteur d'en donner une description complète.

Le cotonnier de Surinam croît si vite, que six mois après avoir été semé, c'est un arbre de la grandeur du coignassier d'Europe. Ses feuilles vertes sont un excellent vulnéraire. Il porte deux sortes de fleurs; les unes rouges, les autres d'un jaune de soufre: les premières ne donnent aucun fruit; mais le coton vient des jaunes. A la fleur succède un bouton, qui grossit, & qui, étant de couleur brune dans sa maturité, se fend & montre ce qu'il renferme: c'est un coton d'un beau blanc composé de trois parties, dont chacune contient une semence noire, à laquelle il est attaché. On le file, pour en faire de la toile. Cet arbre nourrit deux sortes de chenilles; l'une noire, d'où sort néanmoins un papillon de la couleur du coton; l'autre blanchâtre, qui forme un papillon nocturne, couvert de taches brunes & argentées. Les cornes du premier ont l'apparence de deux serpens, marquetés de blanc & de noir. L'autre a le dos tout couvert de plumes: sous ses ailes, on voit de petites pustules, dont les couleurs sont

D
Admirables; rouges, bleues, limités des ailes d'autres petites cornes paraissent. Un arbre de *palissaden* bo des cabanes, & si pesantes, poids, se rele gouffes, qui comme un balay ement à balay qui ressemble grosseur. C'est année, une e de noir, & cor qu'elles sont pa naturelle, elles en prendre une che noire & changement n'e leurs pointes; nennent encore pointes disparai en feves, qui céturnes.

Sur la banane

admirables; ce sont de petites touffes de plumes rouges, bleues, dorées & argentées. Les extrémités des ailes s'élèvent vers la queue, comme d'autres petites houppes de belles plumes; ses cornes paraissent deux petits serpens noirs.

Un arbre de Surinam, qui se nomme *palissade* (*palissaden boom*), & qui sert à la construction des cabanes, porte des fleurs jaunes, si épaisses & si pesantes, que la branche, courbée sous leur poids, se relève lorsqu'elles sont tombées. Les gouffes, qui contiennent la semence, forment comme un balai de bouleau, & servent effectivement à balayer. Elles sont remplies d'une graine qui ressemble au millet, pour la figure & la grosseur. C'est sur cet arbre qu'on voit, trois fois l'année, une espèce de chenilles jaunes, rayées de noir, & comme armées de six pointes. Lorsqu'elles sont parvenues au tiers de leur grandeur naturelle, elles quittent leur première peau, pour en prendre une de couleur d'orange, avec une tache noire & ronde sur chaque division. Ce changement n'empêche point qu'elles ne gardent leurs pointes; mais, quelques jours après, elles prennent encore une nouvelle peau; & leurs pointes disparaissent alors, elles se transforment en fèves, qui deviennent de beaux papillons nocturnes.

Sur la banane, qui tient lieu de pomme aux

Histoire
Naturelle.

Américains, on trouve une chenille d'un verd clair, qui produit un très-beau papillon, & qui ne se transforme en feve qu'après avoir changé de peau.

Le prunier de Surinam devient aussi haut que le noyer l'est ordinairement en Europe, & d'une épaisseur proportionnée. Ses feuilles & ses fleurs ressemblent beaucoup à celles du sureau. Le fruit pend en grappes : on observe, comme un effet assez singulier, qu'il excite une sueur dont la couleur tire sur le roux, qui est aussi la sienne. Cependant les chenilles qu'on y trouve sont vertes : elles sont d'ailleurs toutes hérissées de pointes, fort paresseuses, & si voraces, qu'elles mangent sans cesse : il en sort des papillons bleus.

Le melon d'eau, dont la chair est brillante comme le sucre, à Surinam, & fond dans la bouche en y répandant un jus agréable & sain, est la résidence d'une grosse chenille carrée, bleue devant & derrière, & verte au milieu. Ses pattes sont couvertes d'une peau gluante, comme celles du limaçon. Mademoiselle Mérian en attendait quelque chose d'extraordinaire ; mais son espérance fut trompée : il en sortit un laid papillon nocturne. « Elle a vu souvent, dit-elle, les plus belles chenilles se transformer en de très-laid papillons, tandis qu'elle voyoit sortir un papillon admirable de la plus laide chenille. »

L'arbre de même l'une dont l'autre, de mais leurs Les pomme sont pas m quelques c dont le mo qu'elles ont ce que l'on si mordante pendant on terie, & po Elle a le go comme une deux sortes feuilles de un beau p nocturne, c

Rien n'est à taches bla niens de Su forêts, de l donnent qua avec toutes grandeur, q ordinaires ;

L'arbre nommé *caschou*, produit une pomme de même nom. On en distingue deux sortes; l'une dont la fleur est blanche, & le fruit jaune; l'autre, dont les fleurs & les fruits sont rouges; mais leurs feuilles sont vertes & se ressemblent. Les pommes, quoiqu'aigres & astringentes, ne sont pas mauvaises à cuire: on en tire, dans quelques cantons de l'Amérique, une liqueur dont le moindre excès enivre. Une excrescence, qu'elles ont en forme de rognon, est proprement ce que l'on nomme *caschou*; elle est d'une âcreté si mordante, qu'elle peut servir de caustique: cependant on l'emploie, grillée, contre la dysenterie, & pour extirper les vers du corps humain. Elle a le goût des châtaignes: les fleurs croissent, comme une couronne, autour des branches. De deux sortes de chenilles qui se nourrissent des feuilles de cet arbre, Mademoiselle Mérian vit un beau papillon transparent, & un papillon nocturne, couleur de bois.

Rien n'est si curieux que les chenilles brunes à taches blanches, qui se trouvent sur les limoniers de Surinam. Ces arbres croissent dans les forêts, de la hauteur d'un grand pommier, & donnent quantité de petits limons, qui se mangent avec toutes sortes de mets. Les feuilles n'ont, en grandeur, que la moitié de celles des citronniers ordinaires; & les fleurs, petites à proportion,

Histoire
Naturelle.

458 HISTOIRE GÉNÉRALE

Histoire
Naturelle.

rendent une huile précieuse. Mais on voit, avec étonnement, les chenilles brunes & blanches; qui s'attachent par monceaux sur les feuilles; pousser de leur tête deux cornes jaunes, dont elles se défendent, & dont elles attaquent même ce qui les offense. Après s'être transformées en feves brunes, elles deviennent des papillons noirâtres, tachetés de blanc & de rouge.

De petits insectes blancs, qui se trouvent aussi en grand nombre sur les limoniers, se transforment en escarbots, blancs ou noirs.

La plante de la *Guaiave* est un réceptacle commun pour les chenilles, les araignées, les fourmis, & pour une espèce de petits oiseaux que les Hollandais ont nommés *colobritgens*. Autrefois ces oiseaux servaient de nourriture aux Prêtres du pays, qui n'avaient pas même la liberté de manger autre chose. La description qu'on en donne ne paraît convenir qu'au colibri. « Ils pondent quatre œufs, comme les autres oiseaux; » & les couvent : ils volent avec rapidité; ils suçent le miel des fleurs, en étendant leurs ailes dessus : ils s'arrêtent dans l'air, sans le moindre mouvement; ils sont ornés de plus belles couleurs que les paons. »

Mademoiselle Mérian trouva, sur la *Guaiave*; plusieurs grosses araignées noires, qui avaient leur domicile dans les cocons de chenilles. Elles

font couve
aiguës, de
certaine h
Elles surpr
les tuent,
de fourmis
arbres, pa
regardent
& deux de
de les évit
les chenilles
vit point d'a
plus petites
ventre; dan
leurs petits
avec moins

Il se trou
d'une grande
une seule n
leurs feuilles
qui coupent
& dont elles
qu'elles font
gions d'autre
& les empor
nourriture,
ne font que
jetter leur

sont couvertes de poil : elles sont armées de dents
 aiguës , dont la morsure est accompagnée d'une Histoire
 certaine humidité qui la rend fort dangereuse. Naturelle.
 Elles surprennent les colobritgens dans leurs nids ,
 les tuent , & sucent leur sang. Elles se nourrissent
 de fourmis , qu'elles attrapent facilement sur les
 arbres , parce qu'ayant huit yeux , dont deux
 regardent en-bas , deux en-haut , deux d'un côté
 & deux de l'autre , il est impossible aux fourmis
 de les éviter. Elles changent de peau comme
 les chenilles : cependant Mademoiselle Mérian n'en
 vit point d'aillées. Il y a une autre espèce d'araignées
 plus petites , qui portent leurs œufs sous le
 ventre , dans une espèce de croûte où elles font
 leurs petits : elles ont aussi huit yeux ; mais placés
 avec moins d'ordre que ceux des grosses.

Il se trouve , à Surinam , des fourmis ailées
 d'une grandeur extraordinaire , qui peuvent , dans
 une seule nuit , dépouiller les arbres de toutes
 leurs feuilles. Elles sont armées de dents courtes,
 qui coupent l'une sur l'autre , comme des ciseaux ,
 & dont elles se servent pour couper les feuilles ,
 qu'elles font ainsi tomber à terre. Alors des lé-
 gions d'autres fourmis se jettent sur ces feuilles ;
 & les emportent dans leurs nids , non pour leur
 nourriture , mais pour celle de leurs jeunes , qui
 ne sont que de petits vers ; car les fourmis ailées
 jettent leur semence comme les moucheron. Il

Histoire
Naturelle.

en sort une espèce de vers ou de mouches, dont on distingue deux sortes : les unes s'enveloppent d'un cocon ; & les autres, en plus grand nombre, se changent en petites feves. Quelques ignorans, observe l'Auteur, nomment ces petites feves *des œufs de fourmis*, mais ils se trompent ; les œufs sont beaucoup plus petits. On nourrit, à Surinam, les poules de feves, dont elles s'engraissent plus que de l'orge ou de l'avoine. Les fourmis sortent de ces feves : elles changent de peau ; il leur croît des ailes, & c'est de ces mêmes fourmis que viennent les œufs d'où sortent les vers qu'elles nourrissent avec tant de soin. Dans une région si chaude, elles ne sont pas obligées de faire des provisions pour l'hiver ; mais elles font, dans la terre, des caves qui ont quelquefois plus de huit pieds de haut, & que l'art humain ne feroit pas mieux. Lorsqu'elles veulent aller dans quelque lieu, vers lequel il ne se trouve point de passage, elles savent se faire des ponts : la premiere se met au bord sur un petit morceau de bois, qu'elle tient ferré de ses dents ; une seconde s'attache à la premiere, une troisieme à la seconde, une quatrieme à la troisieme, & successivement. Dans cette situation, elles se laissent emporter au vent, jusqu'à ce que la derniere soit poussée de l'autre côté, où elle trouve aussi le moyen de s'attacher. Alors cette chaîne sert de pont à toutes les autres.

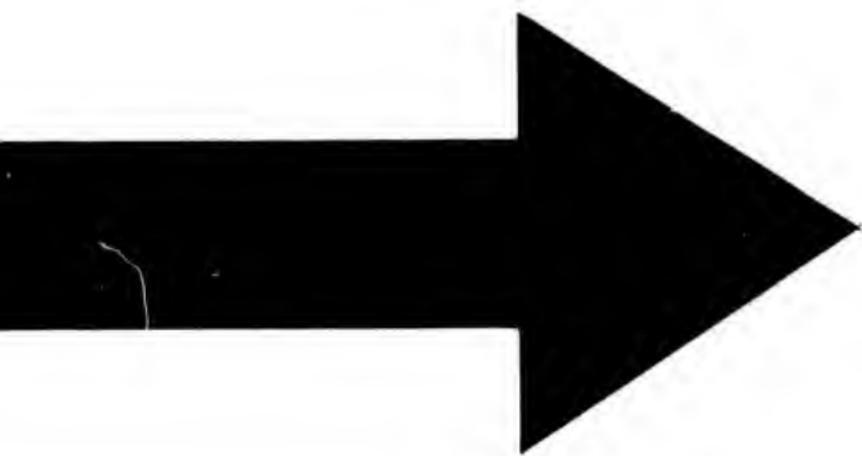
Ces fourmis araignées, sortent de en essaims les édifices tuent tous qu'elles fu se jettent e dévorent e maison se v autre motif on ne dit 'Après avoi même tous leurs cavern

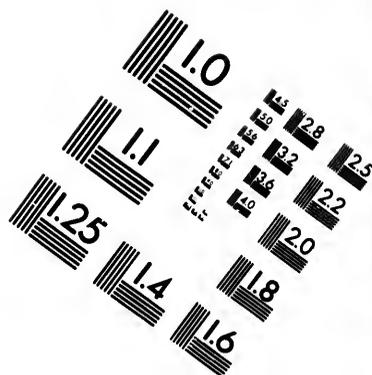
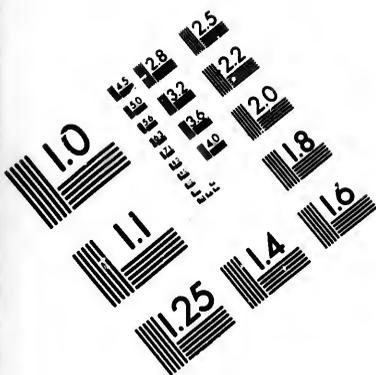
Les chen couleurs : qui était bla chaque côté corail rouge que ce fût en paraisse chenille, ay pendit à un laquelle il noir & de b il sortit de noir. D'aut

Ces fourmis sont toujours en guerre avec les ~~araignées~~ ^{Histoire Naturelle;} & tous les insectes du pays : elles sortent de leurs cavernes une fois tous les ans, en essaims innombrables, qui s'introduisent dans les édifices, en parcourent toutes les chambres, tuent tous les autres insectes, & les sucent. Lorsqu'elles surprennent une grosse araignée, elles se jettent dessus en si grand nombre, qu'elles la dévorent en un instant. Les habitans mêmes d'une maison se voient forcés de prendre la fuite, sans autre motif apparemment que l'incommodité; car on ne dit point qu'elles attaquent les hommes. Après avoir nettoyé un édifice, elles visitent de même tous les autres, & se retirent ensuite dans leurs cavernes.

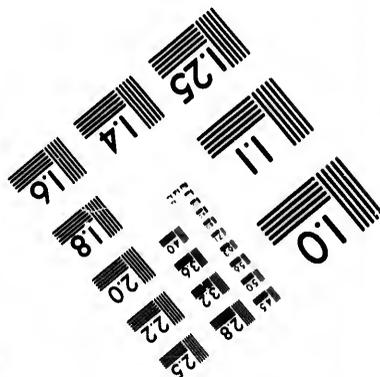
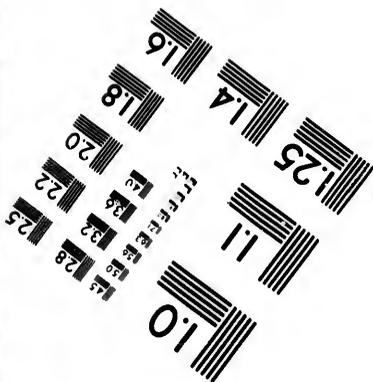
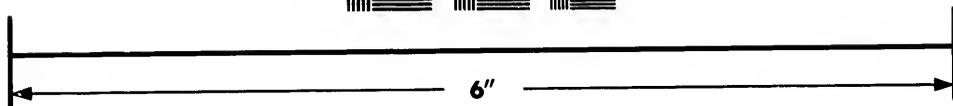
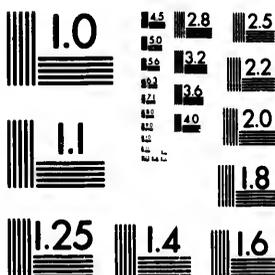
Les chenilles des *Guaiaves* sont de différentes couleurs : Mademoiselle Mérian en trouva une qui était blanche, rayée de noir, & qui avait, de chaque côté, cinquante grains d'une sorte de corail rouge & brillant. Elle ne remarqua point que ce fût des yeux, quoique M. Leeuwenhoek en paraisse persuadé dans sa Lettre 146. Cette chenille, ayant filé fort vite un gros cocon, qu'elle pendit à une branche, fut changée en feve, de laquelle il sortit un papillon nocturne, rayé de noir & de blanc. Des feves d'une chenille verte, il sortit des papillons transparens, tachetés de noir. D'autres chenilles de la même plante pro-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 28 2.5
1.8 32 2.2
2.0

10
1.5

Histoire
Naturelle.

duisirent, par une métamorphose extraordinaire, des mites blanches, qui, dans l'espace de dix jours, se changerent en belles mouches vertes.

Dans une plantation de M. de Sommelsdyck, nommée *la Providence*, Mademoiselle Mérian trouva un arbre de *gomme-gutte*, qui ressembloit aux bouleaux d'Europe, & d'où l'on fait découler la gomme par des incisions dans l'écorce. Une grande chenille, rayée de verd & de noir, qu'elle prit sur une branche, produisit un des plus beaux papillons qu'elle eût jamais vus. Avant que la chenille se fût transformée en feve, le verd s'était changé en rouge, aussi-tôt qu'elle eut acquis sa juste grandeur.

Une chenille verte, trouvée sur le Marquias; plante qui monte comme la campanelle, dont le fruit est jaune, & dont les fleurs sont celles qu'on a nommées *fleurs de la Passion*, s'était fait, dans une fleur même, un petit domicile fort curieux, composé de plusieurs petits tuyaux rassemblés sur de petits morceaux de bois creux. L'insecte, parcourant cette petite cabane, qui'était divisée en plusieurs petits compartimens, regardait ce qui se passait dehors, tantôt par un de ses tuyaux, & tantôt par un autre. Après s'être changé en feve, il se transforme en un petit animal ailé, tacheté de rouge & de brun; d'une autre chenille, il sortit un petit papillon, & d'une autre encore

une mouche
fendues &

On trouve
croît sans
aussi durs
rouges, le
vironnées
du lis fond
est de la
se change
papillon n
brun-clair
un mélange
dans des h
rayée de v
mouche bla

La *bacco*
plus tendre
dont le dos
paraît ceint
en fèves, c
face, deux
beaux papil
sont, en-de
deux autres
de jaune, c
gomme, en
Sous la r

une mouche tachetée, qui avait les pattes très-fendues & très-déliçates.

Histoire
Naturelle.

On trouve, sur la feuille d'un lis rouge, qui croît sans culture, une chenille couverte de poils aussi durs que le fer. Elle a la tête & les pattes rouges, le corps marqueté de taches bleues, environnées d'un cercle jaune; & les feuilles vertes du lis font sa nourriture. Le cocon qu'elle se file, est de la forme d'un œuf. Elle s'y enferme, & se change en feve brune, d'où il sort un beau papillon nocturne, qui a le dessus des ailes d'un brun-clair, & le dessous couleur d'orange, avec un mélange de taches noires. Une autre, trouvée dans des herbes, près du même lis, était rouge; rayée de verd & de blanc; & d'elle, sortit une mouche blanche & noire.

La *baccove*, espèce de banane, dont la chair est plus tendre que celle des autres, a des chenilles dont le dos est armé de quatre pointes: leur tête paraît ceinte d'une couronne. Elles se transforment en fèves, couleur de bois, qui ont, sur chaque face, deux taches argentées. Il en sort de très-beaux papillons, dont les deux ailes supérieures sont, en-dessous, de couleur d'ochre-claire, & les deux autres d'un beau bleu. Le dessus est rayé de jaune, de brun, de blanc & de noir: on le nomme, en Hollandais, *le petit atlas*.

Sous la racine d'un chardon épineux, qui croît

Histoire dans les campagnes de Surinam, & qui porte une
Naturelle. fleur jaune, Mademoiselle Mérian trouva de petits
 vers, couleur d'orange, dont la tête & la queue
 étaient noires, & qui se nourrissaient de cette
 racine. Peu-à-peu ils se transformerent en escar-
 bots, tachetés de jaune. Dans le même mois, qui
 était celui de Mars, Mademoiselle Mérian trouva
 une espèce de vers, renfermés dans du bois pourri,
 qui se transformerent aussi peu-à-peu, & visible-
 ment en escarbots; mais qui conserverent, sous
 le ventre, quelque chose du ver. Elle observa que
 ce sont les dents de ces vers, qui, croissant &
 s'étendant, forment enfin les cornes de l'escarbot;
 que les ailes, qui couvrent le corps, sont d'abord
 de couleur d'ochre, & qu'elles noircissent par de-
 grés. Ces escarbots pondent; &, de leurs œufs,
 naissent les vers dont ils se forment.

Les chenilles de la vanille & celles du cacaotier
 sont fort variées. La vanille en a souvent de brunes,
 rayées de jaune, qui forment de très-beaux pa-
 pillons rouges, bruns, & couleur de safran, avec
 des taches argentées. Celles du cacaotier sont
 noires, rayées de rouge, & tachetées de petits
 points blancs: il en sort des papillons nocturnes,
 blancs, rayés & tachetés de noir.

La pomme, nommée *pomme de Sodome*, croît
 sur un arbre d'une aune & demie, ou deux aunes
 de hauteur, plein d'épines, sans en excepter les
 feuilles

D.
 feuilles, qu
 fruit: fort ve
 cette plante
 un papillon
 sur la tige
 fort de bell
 ne donne ce
 gnage d'aut
 voir mourir
 feve brune.

Sur les gr
 on trouve u
 différent des
 de l'arbre,
 limaçon, à l
 d'une peau.
 membres qu
 Après avoir
 fort un beau
 quefois, sur
 râtre, tache
 demoiselle
 regarde auss

L'arbre q
 espèce de p
 moins aigre
 à tête bleue
 pois, aussi c

Tome

feuilles, qui sont d'ailleurs fort douces. C'est un fruit fort venimeux : la chenille qui se trouve sur cette plante est brune, rayée de rouge, & produit un papillon nocturne tacheté de brun. On trouve sur la tige un ver couleur d'orange, dont il sort de belles sauterelles : Mademoiselle Mérian ne donne cette transformation que sur le témoignage d'autrui, parce qu'elle eut le chagrin de voir mourir son ver, lorsqu'il se fut transformé en, seve brune.

Histoire
Naturelle.

Sur les gros citronniers des plaines de Surinam, on trouve un animal très-rare, qui est tout-à-fait différent des chenilles. Il se nourrit des feuilles de l'arbre, sur lesquelles il se colle comme un limaçon, à l'aide de ses pattes, qui sont couvertes d'une peau. Cet insecte est si venimeux, que les membres qu'il touche se roidissent & s'enflamment. Après avoir changé de peau, il file un coton, d'où sort un beau papillon nocturne. On trouve quelquefois, sur le fruit, une sorte d'escarbot noirâtre, tacheté de rouge & de jaune, dont Mademoiselle Mérian ignore l'origine, & qu'elle regarde aussi comme un insecte fort rare.

L'arbre qui porte le fruit nommé *pompelmous*, espèce de pomme, moins douce que l'orange & moins aigre que le citron, a des chenilles vertes, à tête bleue, qui ont le corps couvert de longs poils, aussi durs que le fil de fer. Il sort, de leurs

Histoire
Naturelle.

feves, de beaux papillons noirs, verts, bleus & blancs, brillans d'argent & d'or, dont le vol est si prompt & si haut, qu'on ne peut en avoir, si l'on ne prend soin d'en élever les chenilles.

On admire, dans les chenilles noires & tachetées de jaune, qui se trouvent sur le *Palma Christi*, la propriété qu'elles ont de s'enfermer, comme les Américains, dans une espèce de hamacs, dont elles ne sortent presque jamais entierement. Lorsqu'elles changent de place, pour chercher leur nourriture, elles portent avec elles, à la maniere des limaçons, ces petites cabanes, qui sont de feuilles seches; & leur adresse est extrême à les attacher aux branches où elles veulent s'arrêter; elles se transforment en papillons nocturnes, très-hideux & très-farouches.

Une rose, transportée du pays des Caraïbes à Surinam, où elle se plaît beaucoup, & qui a la singulière propriété d'être blanche le matin lorsqu'elle s'ouvre, & rouge l'après-midi, a des chenilles blanches racherées de brun, qui produisent deux sortes de papillons; l'un, noir & jaune; l'autre, d'un verd-brun pardessus, & tacheté, pardessus, de jaune, de bleu & de rouge.

C'est moins pour les chenilles du *slapertjes*, ou *dormeur*, que pour la singularité de cette plante, qu'on s'arrête à la décrire. Son nom lui vient de la maniere dont ses feuilles sont pendant la nuit. Après

D
de coucher
deux, telle
qu'elles para
espèce de fo
soit soin de
vertus d'un b
& croît à la
petites fleurs
longues & ét
la racine est
chenille du d
de rose, arn
papillons sont
Les figues
mêmes qu'en
deu y croît si
terre, y por
que si l'on
trait du raisin
cation à cult
re de potter
pourrait fou
figuiers cha
mination. De v
ment couleu
tête & la qu
rose seche. I
en, mais de l

de coucher du soleil ; elles se joignent deux à deux, tellement appliquées l'une sur l'autre, qu'elles paraissent n'en faire qu'une, dans une espèce de sommeil. Mademoiselle Mérian, qui prit soin de la cultiver, lui reconnut aussi les vertus d'un bon vulnéraire. Sa tige est fort dure, & croît à la hauteur de six pieds. Elle porte de petites fleurs jaunes, d'où naissent des cosses longues & étroites, remplies de petites graines. La racine est blanche & remplie de fibres. La chenille du dormeur est verte, rayée de couleur de rose, armée de deux petites cornes ; & ses papillons sont d'un brun orné de jaune.

Les figues & le raisin, à Surinam, sont les mêmes qu'en Europe. Le raisin rouge, blanc & bleu y croît si volontiers, qu'un sep coupé, & mis en terre, y porte, six mois après, des raisins mûrs ; & que si l'on en plantait ainsi tous les mois, on aurait du raisin toute l'année. Avec un peu d'application à cultiver la vigne, loin qu'il fût nécessaire de porter du vin dans cette Colonie, elle pourrait fournir à la Hollande. Les chenilles des figuiers changent de couleur avant leur transformation. De vertes, rayées de jaune, elles deviennent couleur d'orange, avec des raies rouges ; tête & la queue noires. Leur feve est couleur de rose sèche. Il en sort un papillon nocturne, mais de la première beauté. Sur la vigne,

Histoire
Naturelle.

les chenilles font brunes , agréablement tachetées de blanc ; elles rampent fort vite , mangent beaucoup , & jettent quantité d'excrémens. Leur dernière jointure est marquée d'une tache noire , au milieu de laquelle est une pellicule blanche comme le crystal , qui s'élève & s'abaisse lorsque l'insecte respire. Sa transformation en feve se fait dans une feuille de vigne , admirablement repliée. Le papillon est nocturne , verd , avec le bout de ses ailes rouge & bleu.

Une plante extraordinaire , dont les fleurs ressemblent à celles du pêcher par la couleur & qui porte des fruits verds & ronds , attachés successivement les uns aux autres comme des grains de chapeliers , au nombre de sept ou huit , nourrit une espèce de chenilles qui n'est pas moins singulière. Elle est rouge , tachetée de brun : & c'était la première fois que Mademoiselle Mérian en avait eu de cette couleur ; cependant elle en trouva , dans la suite , sur les palmiers qui portent le cocotier. Ces chenilles filent un sac jaune , épais & fort d'une demi-aune de long , qui se remplit de ces chenilles & de leur dépouille. Mademoiselle Mérian en prit un , & l'emporta chez elle pour examiner cette multitude d'insectes. Elle observa que le jour ils restaient dans le sac , & qu'ils en sortaient la nuit pour chercher leur nourriture.

Les papillons
tachetés

Sur une
celle qui
blable à
de belles
blanc , de
peau , qui
quittée , &
verds. Elle
d'où sortent
chenilles qui
qui ont , sur
couleur d'

L'athée
y devient
sortes de
autres couleurs
les Américains
des papillons
feuilles une
qui se ch
qui ne fa
touche

Une espèce
de huit pi
obscur ; il
frange de

Les papillons qu'ils produisirent étaient jaunes, tachetés de brun.

Histoire
Naturelle.

Sur une autre plante, aussi peu connue que celle qui précède, & qui porte une fleur semblable à celle de la tubéreuse, on trouve, avec de belles chenilles brunes, tachetées de noir & blanc, de petites bêtes blanches qui quittent leur peau, qui la traînent après elles, lorsqu'elles l'ont quittée, & qui se nourrissent de certains poux verts. Elles se font un cocon de cette peau, d'où sortent des mouches couleur de bois. Les chenilles produisent des papillons bruns & blancs, qui ont, sur les ailes de derrière, quatre taches couleur d'orange.

L'*athéa*, qui se nomme *okkerum* à Surinam, y devient plus haute qu'un homme, porte deux sortes de fleurs, les unes d'un jaune pâle, les autres couleur de rose, & donne un fruit que les Américains mangent. Ses chenilles produisent des papillons rougeâtres. On trouve sur ses feuilles une petite bête blanche, tachetée de noir, qui se change en un petit animal ailé, mais qui ne fait que sauter, pour éviter qu'on le touche.

Une espèce de *richin*, qui croît de la hauteur de huit pieds, dont les fleurs sont d'un rouge obscur, les feuilles vertes, & bordées d'une frange dont chacune est terminée par un petit

Histoire
Naturelle.

nœud, nourrit une très-curieuse chenille. Elle est vigoureuse ; & , quoiqu'elle mange beaucoup, elle jette peu d'excrémens : mais, lorsqu'on la touche, elle repousse avec force. Après avoir quitté sa peau verte, elle est rouge un jour entier ; & , dès le lendemain, elle se trouve transformée en une feve couleur de rose seche, à laquelle il reste une trompe ; mais, ce qui est plus nouveau, c'est que cette feve, qui est immobile dans les autres, se donne des mouvemens qui durent quelquefois un quart-d'heure. Enfin, six jours après, il en sort un grand papillon nocturne, dont le corps est orné de six taches rondes, couleur d'orange, avec quatre ailes & six pieds. Il est noir, & merveilleusement tacheté. Sa trompe consiste en deux tuyaux, qu'il fait joindre ensemble pour n'en former qu'une, dont il suce le miel des fleurs. Ensuite il la roule, & la cache si bien sous sa tête, entre ses deux yeux, qu'on ne la découvre presque point. Il est si vigoureux, qu'on a de la peine à le tuer. Les œufs qu'il pond sont blancs & en fort grand nombre.

Comme il serait trop long de suivre Mademoiselle Mérian dans toutes ses descriptions, on ne s'attache plus qu'à celles qui regardent des plantes ou des transformations extraordinaires, sur un arbre, que les Hollandais nomment

D
dans leur l
lade, par
couvert de
leuse ; du
l'apparence
noire, don
au bout des
Il en sort u
nom de Pa
les branches
cences dures
qu'on emplo
poumon.

On ne pe
leur des cher
dont les An
peinture. C'e
des fleurs d'
pommiers de
place à des
de pointes,
Ces colles c
rouge, qu'on
s'en dét
erise doucen
qui demeure
icains. l'empl
gures sur la

dans leur langue, l'*arbre aux boîtes de marmelade*, parce que son fruit, quoique rude & couvert de poils, renferme une substance moëlleuse, du goût des nesses, & que l'écorce a l'apparence d'une boîte, on trouve une chenille noire, dont le corps est tout couvert de pointes; au bout desquelles pend une sorte de petite étoile. Il en sort un papillon charmant, qui a reçu le nom de *Page de la Reine*. On fait observer que les branches de l'arbre poussent de petites excrescences dures, couvertes de petites cornes rondes, qu'on emploie dans les maladies qui attaquent le poulmon.

On ne peut être sans curiosité, pour la couleur des chenilles, qui se trouvent sur un arbre dont les Américains tirent leur plus fameuse peinture. C'est le rocou, grand arbre, qui porte des fleurs d'un rouge clair, comme celles des pommiers de l'Europe. En tombant elles font place à des cosses longues & rondes, couvertes de pointes, comme l'écorce de la châtaigne. Ces cosses contiennent des grains d'un beau rouge, qu'on fait tremper dans l'eau. La teinture s'en détache, & se précipite au fond. On verse doucement l'eau; & prenant la couleur, qui demeure séparée, on la fait sécher. Les Américains l'emploient à se peindre toutes sortes de figures sur la peau. C'est uniquement de la

Histoire
Naturelle.

feuille de l'arbre, que les chenilles tirent leur nourriture. Elles sont brunes, rayées de jaune, & couvertes de poils rouges. Les fèves de transformation sont dures & velues. Les papillons sont nocturnes, & d'un verd tirant sur le brun.

La plante qu'on nomme *fleur* ou *crête de paon*, est célèbre par la vertu qu'on attribue à sa graine, de faire accoucher sur-le-champ les femmes en travail. Mademoiselle Mérian assure même que les Américaines, esclaves des Hollandais, étant traitées fort durement à Surinam, l'emploient pour se faire avorter, dans la seule vue de ne pas donner le jour à des enfans qui ne naîtraient que pour être aussi malheureux qu'elles. La chenille de cette plante est verte, la feve brune, & le papillon couleur de cendre.

Une espèce de jasmin, d'excellente odeur, qui croît de toutes parts en buisson, dans les campagnes de Surinam, est la retraite ordinaire des serpens & des lézards, sur-tout de l'iguana. C'est une chose admirable que la manière dont ce dernier reptile s'entortille au pied de cette plante, cachant sa tête au milieu de tous ses replis. Les chenilles, qui se nourrissent des feuilles, sont vertes; leur feve est rayée de brun & noir. Leur papillon, qui est nocturne, a les ailes de

dessous
cendre.

Les
nommé
de mêm
verdâtr

La chû
insensib
graines

On en
est exp
dont les
diverses

qu'au b
de l'arb
dont ils

nue, d
semence
modes,

est jaun
petits ta

Le ve
se nourri

dont il
d'abord
vient de

gros. On
ne cond

dessous jaunes, & tout le reste couleur de cendre.

Histoire
Naturelle.

Les Américains de Surinam ont un fruit verd, nommé *tabrouba*, qui croît sur un grand arbre de même nom, dont les fleurs sont d'un blanc verdâtre, & servent de nourriture aux singes. La chute des fleurs laisse un chapiteau, d'où croît insensiblement le fruit. Il renferme quantité de graines blanches, à-peu-près comme les figues. On en exprime le suc, qui devient noir lorsqu'il est exposé au Soleil. C'est alors une teinture, dont les Américains se servent pour se bigarrer diverses parties du corps, & qui ne peut s'effacer qu'au bout de neuf jours. En coupant une branche de l'arbre, ils en font sortir une liqueur lactée, dont ils se frottent la tête. Comme ils vont tête nue, divers petits insectes volans y jettent leur semence, qui produit de petits vers fort incommodés, que ce suc tue. La chenille du *tabrouba* est jaune & noire, couverte de crins séparés en petits tas, comme une brosse.

Le ver de palmier, ainsi nommé, parce qu'il se nourrit sur cet arbre, croît dans le tronc, dont il mange la moëlle. Il n'est pas plus grand d'abord, que les tiges du fromage, mais il devient de la longueur du pouce, & beaucoup plus gros. On le mange grillé, & Mademoiselle Mérian ne condamne point le goût de ceux qui le re-

Histoire
Naturelle.

gardent comme un mets très-délicat. Il sort de ce ver un escarbott noir, que les Hollandais nomment, dans leur langue, *mere des vers de palmier*.

L'article suivant mérite d'être rapporté dans les termes de l'Auteur. « Sur un grenadier, raconte Mademoiselle Mérian, arbre qui croît de tous côtés à Surinam, j'ai trouvé une espèce d'escarbotts, naturellement lents & paresseux, & par conséquent très-faciles à prendre. Ils ont pardevant, sous la tête, une longue trompe, qu'ils savent appliquer sur les fleurs, pour en sucir le miel. Le 20 Mai, ils se tinrent en repos, & leur peau s'étant fendue sur le dos, il en sortit des mouches vertes, dont les ailes étaient transparentes. On en trouve beaucoup, dans ce Pays, dont le vol est si léger, qu'on est long-temps à courir pour en prendre une. Cette espèce de mouches fait un bourdonnement, qui ressemble au son d'une vieille, & qui se fait entendre d'assez loin. Aussi les Hollandais lui ont-ils donné le nom de *lierman*, qui signifie vieillesse. Elles avaient conservé la trampo d'escarbot; leurs pattes, leurs yeux, en un mot, tout leur corps était sorti par le dos, lorsqu'elles avaient quitté leur dépouille, qu'on aurait prise pour le véritable insecte qu'elle avait renfermé. Les Amé-

ricains
mouch
porte-
pays,
volans
dire,
luisant
est tran
rouge d
dant la
lanterne
conservé
se transf
reste en
la vessie
tête. Les
mere des
l'escarbot
un vieille
d'un port
ces noms
ils réden
d'une viei
leur est c
dans tout
Américain
nombre c
dans une

» ricains ont voulu me persuader que , de ces
 » mouches , provenaient les *lantalandragers* , ou
 » porte-lanternes. Ce sont d'autres mouches du
 » pays , dont j'ai dessiné le mâle & la femelle
 » volans & en repos. Leur tête , ou pour mieux
 » dire , un long capuchon qui la termine , est
 » luisant dans les ténèbres : pendant le jour , il
 » est transparent comme une vessie , & rayé de
 » rouge & de verd. La lueur , qui en sort pen-
 » dant la nuit , ressemble si bien à celle d'une
 » lanterne , qu'elle servirait à lire aisément. Je
 » conserve une de ces mouches , qui est prête à
 » se transformer. Toute sa forme de mouche lui
 » reste encore , sans en excepter les ailes ; mais
 » la vessie commence à lui croître au bout de la
 » tête. Les Américains nomment cette mouche
 » *mere des porte-lanternes* , comme ils nomment
 » l'escarbot la mere de ces mouches. J'ai dessiné
 » un *vieilleur* , qui prend peu-à-peu la forme
 » d'un porte-lanterne. Au reste , on ne leur donne
 » ces noms que pour distinguer leur figure ; car
 » ils rendent tous deux un son pareil à celui
 » d'une vieille , apparemment avec la trompe qui
 » leur est commune , & qu'ils ne perdent point
 » dans toutes leurs transformations. Quelques
 » Américains m'ayant un jour apporté un grand
 » nombre de porte-lanternes , je les renfermai
 » dans une boîte , ignorant alors qu'ils jettaient

Histoire
 Naturelle.

Histoire
Naturelle.

» cette lumière. La nuit, entendant du bruit, je
 » sautai du lit, & je me fis apporter une chan-
 » delle. Bientôt je trouvai que le bruit venait de
 » ma boîte, & je l'ouvris avec précipitation ;
 » mais, effrayée d'en voir sortir une flamme, ou
 » plutôt autant de flammes qu'il y avait d'in-
 » sectes, je la laissai tomber d'entre mes mains ;
 » mais, étant revenue de ma frayeur, je n'eus
 » pas de peine à rassembler les insectes aux-
 » quels je venais de reconnaître une propriété si
 » singulière.

Des chenilles blanches, qui ont les pattes
 noires, & dont le dos est armé de pointes, se
 nourrissent sous un arbre nommé *ouike-bokje* par
 les Américains. Sa fleur a de longues fibres blan-
 ches. Les capsules, qui portent la semence,
 forment une cosse longue & recourbée, qui ren-
 ferme des fèves noires, couvertes d'une gaine
 blanche, & si agréable, qu'on prend plaisir à la
 sucer. Les Hollandais donnent à cette espèce de
 légume, le nom de fèves douces, sans en con-
 naître autrement l'usage. La beauté des chenilles
 en avait fait amasser beaucoup à Mademoiselle
 Mérian ; mais elle eut le chagrin de les voir
 mourir toutes, parce que les feuilles qu'elle avait
 cueillies en même-temps pour les nourrir, se se-
 chent aussi-tôt qu'elles sont séparées de l'arbre.
 Une seule, qui s'était déjà transformée en fève,

devint
papillon

Surin

plus gra
aussi ha
rope. E
tout le
grains d
de petit
silent, c
papillons
d'une t
Ils vole
moiselle
faire de
coup en
opinion.

« Un

» sert, j
 » espèce
 » donner
 » tienne
 » & cou
 » sous lu
 » sang, &
 » ce qui
 » ble. S

devint, quinze jours après, un des plus beaux papillons du monde.

—————
Histoire
Naturelle.

Surinam n'a point de chenilles plus grosses & plus grasses, que celles de l'oranger, qui y croît aussi haut que le plus beau pommier de l'Europe. Elles sont vertes, avec une raie jaune sur tout le corps, & chaque jointure offre quatre grains d'une espèce de corail orangé, environnés de petits poils fort délicats. Ce cocon, qu'elles filent, est couleur d'ochre. Il en sort de beaux papillons nocturnes, dont chaque aile est ornée d'une tache, qu'on prendrait pour du talc. Ils volent avec une extrême vitesse. Mademoiselle Mérian, persuadée qu'on en pouvait faire de très-bonne soie, en rapporta beaucoup en Hollande, où l'on en prit la même opinion.

« Un jour, dit-elle, parcourant un lieu désert, je trouvai, entre plusieurs arbres, une espèce de néslier, auquel les gens du Pays donnent même ce nom, quoique son fruit contient un corps blanc, de la forme d'un cœur, & couvert de semences noires. Il a d'ailleurs sous lui, deux feuilles épaisses, couleur de sang, & sous elles, cinq autres feuilles verdâtres, ce qui forme ensemble un spectacle fort agréable. Sur cet arbre, je trouvai une chenille

**Histoire
Naturelle.**

» jaune , dont le corps était rayé en long , de
 » couleur de rose. Les pattes étaient de même
 » couleur , la tête brune , & chaque jointure
 » armée de quatre pointes noires. A peine l'eus-je
 » fait porter chez moi , qu'elle se transforma en
 » feve couleur de bois clair. Quinze jours après ,
 » j'admirai le papillon qui en sortit. Il semblait
 » être d'argent bruni , au travets duquel bril-
 » laient le verd , le bleu & le pourpre : en un
 » mot , il était d'une beauté , que la plume & le
 » pinceau même ne peuvent représenter : cha-
 » cune de ses ailes avait trois taches rondes , d'un
 » jaune orangé , bordées d'un cercle noir ; ce
 » cercle était environné d'un autre , qui était
 » verd. L'extrémité des ailes était orangée , avec
 » des raies noires & blanches.

» Au mois d'Avril , continue Mademoiselle
 » Mérian , je trouvai contre ma fenêtre , une
 » masse de boue , qui avait la figure d'un œuf.
 » Je l'ouvris. Elle contenait , dans quatre com-
 » partimens , des vers blancs , qui avaient auprès
 » d'eux leur dépouille. J'en dessinai deux. Le 3
 » de Mai , il en sortit des guêpes farouches. Ces
 » insectes m'incommodaient beaucoup à Surinam ;
 » ils ne cessaient pas de me volet devant les
 » yeux , & de me bourdonner aux oreilles ,
 » pendant que j'étais à dessiner. Je leur voyais

» faire les
 » dans ma
 » rond ,
 » d'un po
 » pied-d'e
 » couvertu
 » n'y entré
 » une ouv
 » entrer &
 » portaient
 » dont je ju
 » Enfin leu
 » coup , je
 » toutes ; a
 » architectu

Dans un
 semblables a
 aune de ha
 seule , bleue
 des fleurs ,
 sectes , que
 rions d'eau ;
 Mai 1701 ; &
 volant fort hi
 dique point
 tang , elle r
 mêlées de v
 ailles & u

» faire leur nid avec de l'argille , à côté de moi ,
 » dans ma boîte aux couleurs , aussi parfaitement
 » rond , que s'il eût été tourné dans la roue
 » d'un potier. Il était sur une espèce de petit
 » pied-d'estal , que les guêpes entouraient d'une
 » couverture d'argille , pour empêcher que rien
 » n'y entrât. Elles avaient laissé , vers le haut ,
 » une ouverture ronde , qui leur servait pour
 » entrer & pour sortir. Je remarquai qu'elles y
 » portaient , tous les jours , de petites chenilles ,
 » dont je jugeai qu'elles nourrissaient leurs jeunes.
 » Enfin leur compagnie m'importunant beau-
 » coup , je brisai leur demeure , & je les chassai
 » toutes ; après quoi , je contemplai à loisir leur
 » architecture. »

Histoire
 Naturelle.

Dans un étang , où croissaient des fleurs
 semblables au crocus violet , sur une tige d'une
 tige de hauteur , sans autres feuilles qu'une
 seule , bleue & rachetée de jaune sous chacune
 des fleurs , Mademoiselle Mérian trouva des in-
 sectes , que les habitans du pays nomment *scor-*
ptions d'eau ; elle en prit plusieurs , le 10 de
 Mai 1701 ; & , dès le 12 , il en sortit un insecte
 volant fort hideux , qu'elle dessina. Elle n'en ex-
 plique point autrement la nature. Dans le même
 étang , elle trouva plusieurs grenouilles , pom-
 melées de verd & de brun , qui avaient deux
 oreilles & une petite boule à l'extrémité des

Histoire
Naturelle.

doigts de chaque patte. Cette seconde propriété lui parut un présent assez singulier de la Nature, pour les aider, non-seulement à nager, mais encore à marcher sur la boue. Ces grenouilles jettent leur semence sur le bord des étangs. Pour en observer les transformations, elle mit de cette semence sur un gazon, au fond d'un vase rempli d'eau. La semence n'est qu'un petit grain noir, enveloppé d'une sorte de flegme blanc, qui paraît servir de nourriture au grain, jusqu'à ce qu'il ait acquis le pouvoir de se remuer. Dans l'espace de huit jours, il lui vient une queue. Alors il nage dans l'eau. Quelques jours après, il lui vient des yeux; ensuite viennent les pattes de derrière, & huit jours après; les pattes de devant, qui paraissent sortir de la peau. Aussi-tôt que l'animal a ses quatre pattes, sa queue tombe; &, se trouvant une parfaite grenouille, il sort de l'eau, pour se promener sur terre. Cette expérience demande que l'eau & le gazon soient renouvelés de temps en temps, & qu'on jette des miettes du pain dans l'eau, dès qu'on remarque un peu de mouvement au grain.

Sur un arbre, que M. Commelin prend, dans sa note, pour la *malakka-pela*, décrite dans la troisième partie de l'*Hortus Malabaricus*, on trouve une chenille verte, qui a six raies blan-

che

ches de c
ronde sur
une corne
feve un p
couleur de
Il a, sur l
Sa tête est
dont il se
gulier que
vit avec pl
d'autres che
ou jaune,
blable à co
meuses que
ense avec
aient quatre
jointures en
se renferme
fort que de
étrange tran
que Madem
des mêmes
l'arbre aux f
loix. Elle a
dont elle se
de couleur c
Renfermée.
d'abord en f

Tome X

têtes de chaque côté, avec une tache noire & Histoire
 ronde sur chaque jointure, & sur la dernière, Naturelle.
 une corne rouge. En vingt jours, il sort de sa
 feve un papillon nocturne, dont les ailes sont
 couleur de cendre, marbrée de noir & de blanc.
 Il a, sur le corps, dix taches couleur d'orange.
 Sa tête est armée d'une longue trompe rouge,
 dont il se sert pour sucer les fleurs. Quelque sin-
 gulier que soit cet insecte, Mademoiselle Mérian
 vit avec plus d'étonnement, sur le même arbre,
 d'autres chenilles routes couvertes de poil, blanc
 ou jaune, qui avaient la peau tout-à-fait sem-
 blable à celle de l'homme. Elles sont si veni-
 meuses que, pour peu qu'on y touche, la main
 enfle avec de grandes douleurs; &, quoiqu'elles
 aient quatre pattes, elles se reposent sur leurs
 jointures en rampant. Le cocon, dans lequel elles
 se renferment, est composé de leur poil. Il n'en
 sort que de vilaines petites mouches; & cette
 étrange transformation est d'autant plus certaine,
 que Mademoiselle Mérian la vérifia dans plusieurs
 des mêmes chenilles. Une autre, trouvée sur
 l'arbre aux feves douces, est sujette aux mêmes
 loix. Elle a des poils jaunes & des crins noirs,
 dont elle se dépouille pour en former un cocon
 de couleur cendrée, & de la forme d'un œuf.
 Renfermée dans ce nid, elle s'y transforme
 d'abord en feve, & trois jours après, en mou-

Histoire
Naturelle.

che. Plusieurs autres, de la même espèce, ayant subi les mêmes changemens, devinrent des mouches, dont les ailes étaient brunes, & le corps tacheté de rouge, de verd, d'or & d'argent.

Près d'une plante aquatique, qui est une sorte de cresson d'un rouge pâle, & qui se mange fort bien en salade, Mademoiselle Mérian trouva une espèce de crapauds, dont la femelle porte ses petits sur le dos. Elle a l'*uterus* le long du dos même, & c'est-là que ses embrions sont conçus. Ensuite, lorsqu'ils ont reçu la vie, ils s'ouvrent un passage au travers de sa peau, & sortent les uns après les autres. L'ingénieuse Allemande voulut se mettre en état de vérifier, pour l'Europe, une propriété si singulière : elle jeta une mère dans de l'esprit de vin, avec ses petits, dont les uns avaient déjà la tête hors de l'*uterus*, & d'autres la moitié du corps. Elle ajoute que les Nègres de la Colonie mangent ces crapauds, & les trouvent excellens. Ils sont d'un brun noirâtre. Leurs pattes de devant ressemblent à celles des grenouilles, & celles de derrière à celles des canards.

Au mois de Janvier 1701, dans un bois proche de Surinam, Mademoiselle Mérian trouva sur une belle fleur rouge, d'un arbre dont les habitans du pays ne purent lui apprendre le nom, ni les qualités, une grande chenille de même

couleur, q
grains, con
quels sorta
bientôt dar
seve tout-à
admirable :
dessous, d'
de blanc &
devant avai
bruns, adm
ont nommé
Une des
est de celles
acao. L'Aut
être, toute
par le bas, &
seve un gra
ose, dont
grandes tache
trois taches n
ès-venimeuf
elle Mérian l'
vides, avec
uniqua bien
elle eut recour
pour un spéci
de la plupart
mi-heure e

couleur, qui avait, sur chaque jointure, trois grains, comme de corail bleu, de chacun desquels sortait une plume noire. Elle s'enferma bientôt dans son cocon, & se transforma en veuve tout-à-fait rare. Il en sortit un papillon admirable : les ailes de derrière étaient, en-dessous, d'un beau bleu, & par-dessus rayées de blanc & de bleu, mêlé de brun. Celles de devant avaient trois cercles, noirs, jaunes & bruns, admirablement émaillés. Les Hollandais ont nommé ce beau papillon le *grand Atlas*.

Une des plus grandes espèces de chenilles est de celles qui se trouvent sur l'arbre du cacao. L'Auteur y en prit une, d'un verd jaunâtre, toute couverte de poils aigus, verts par le bas, & jaunes vers la pointe. Il sortit de sa veuve un grand papillon nocturne, couleur de rose, dont les ailes de dessous avaient deux grandes taches blanches bordées de noir, avec trois taches noires au milieu. Cette espèce est très-venimeuse, & les doigts, dont Mademoiselle Mérian l'avait touchée, devinrent pourprés, & douloureux, avec une vive douleur, qui se communiqua bientôt à la main, & jusqu'au coude. Elle eut recours à l'huile de scorpion, qui passe pour un spécifique certain contre les piquures de la plupart des insectes, & dans moins d'une demi-heure elle fut guérie. Une autre chenille,

Histoire
Naturelle.

qui paillait l'herbe au pied de la même plante ; & qui était de diverses couleurs , avec des raies , & d'un beau verd de mer , ornée de taches d'argent , mais plus remarquable encore par des queues & de troisiemes ailes , qu'elle avait à ses ailes de dessous.

Entre les chenilles qui se trouvent sur les citronniers , l'Auteur regrette beaucoup que l'espèce de celles qui ont le dos jaune , le ventre rouge & sur la queue une double raie qui forme une flamme , ne soit pas plus commune. Le fil de leur cocon est une sorte de soie , plus brillante & plus épaisse que celle des vers à soie : il y a beaucoup d'apparence , que si l'on trouvait le moyen de les élever facilement , on en tirerait plus de profit. Leur papillon est fort grand , couleur d'or & rouge , avec des raies blanches sur toutes les ailes , dont chacune est ornée d'une tache claire & transparente comme le verre , environnée de deux cercles , l'un blanc & l'autre noir. Cette tache ressemblant beaucoup à un miroir encadré ; les Hollandais ont nommé l'insecte *spiegel drager* , c'est-à-dire , porte-miroir.

Mademoiselle Mérian observe , que plusieurs Voyageurs sont tombés dans une erreur grossière , lorsqu'ils ont cru & même assuré que l'animal , auquel les Hollandais donnent , dans leur langue , le nom de *Feuille ambulante* , croît d'un

arbre d'o
maturité
ou à vol
comme la
en deux r
elle , pa
jettes ses
qui doiv
riture. I
nilles , q
feuilles.
propre ,
qui ont l
pour acq
L'insecte
retortillé
pendant
s'étant fé
laissent v
vent dix
forti. La
sauterelle
res que l'A
tions. Un j
lui apporte
insectes qu
une feuille
ment pour

arbre d'où il tombe comme un fruit, dans sa maturité, pour commencer d'abord à marcher ou à voler. Elle assure qu'il provient d'un œuf, comme les autres insectes, dont elle explique en deux mots la génération. « Elle se fait, dit-elle, par les copulations naturelles. La femelle jette ses œufs dans les endroits où les petits qui doivent naître, peuvent trouver leur nourriture. D'abord, ce sont des vers ou des chenilles, qui croissent en paissant l'herbe ou les feuilles. Lorsqu'ils ont la grandeur qui leur est propre, ils filent & se transforment en fèves, qui ont besoin de plus ou de moins de temps pour acquérir la vigueur qui leur convient. L'insecte qui sort de ces fèves, est humide & retortillé; & ce n'est qu'après qu'il s'est agité pendant plus d'une demi-heure, que ses ailes, s'étant séchées, commencent à s'étendre, & laissent voir un papillon parfait, qui est souvent dix fois plus grand que la fève dont il est sorti. La *feuille ambulante* n'est qu'une espèce de sauterelle qui naît de même. » Voici les lumières que l'Auteur doit là-dessus à ses observations. Un jour, son Nègre, qui avait ordre de lui apporter les vers, les chenilles & les autres insectes qu'il trouvait dans les bois, lui présenta une feuille repliée; elle l'ouvrit assez adroitement pour y trouver, dans leur situation natu-

=====
 Histoire
 Naturelle.

relles , quelques œufs d'un verd de mer , de la grosseur d'un grain de coriandre. Peu de jours après , il en sortit de petits insectes noirs , semblables à des fourmis. En croissant , ils prirent à-peu-près la forme d'une écrevisse de mer ; & , lorsqu'ils eurent acquis leur grandeur naturelle , il leur vint des ailes , sans qu'ils se fussent transformés en feves , comme les papillons. Ces ailes ressemblent à une feuille verte , & l'on y voit les mêmes fibres ; dans les uns , elles sont d'un verd clair , & dans les autres d'un verd brun. Il s'en trouve même de marbrées , de grises & couleur de feuille seche. L'insecte , après avoir pris forme dans son nid , qui tient à quelque branche d'arbre , s'y couvre un peu d'une sorte de toile ; ensuite il s'agit avec violence , jusqu'à ce que ses ailes deviennent libres ; alors , ne manquant plus de vigueur , il brise sa toile , & tombe ou s'envole de l'arbre. Comme ses ailes sont vertes , & qu'elles ont la forme d'une feuille , les Voyageurs ignorans se sont imaginé qu'il étoit produit par l'arbre d'où ils le voyaient tomber.

Mademoiselle Mérian vit & dessina soigneusement un de ces petits rats des forêts , qui portent leurs petits sur le dos. Ils en ont ordinairement cinq ou six d'une portée. Leur couleur est un brun jaunâtre , à la réserve du ventre , qu'ils ont blanc.

Lorsqu'ils ont leurs petits s'ils sont tent sur le par la leur traite.

Enfin M rion par encore plusieurs des tions des Elle offre jaune verte chetée sur ventre est ressemblent vant à celui trouve beaucoup tout dans l Lorsque elle turelle , e Il leur croît dépens de peu-à-peu , arrive aut il ne reste qui se trou moiselle M degrés de

Lorsqu'ils sortent pour chercher leur nourriture, leurs petits les suivent; mais, à leur retour, où s'ils sont effrayés de quelque bruit, les petits sautent sur le dos de la mere, s'attachent à sa queue par la leur, & sont ainsi portés jusqu'à leur retraite.

Histoire
Naturelle.

Enfin Mademoiselle Mérian termine sa collection par de curieux desseins, & des explications encore plus curieuses, de toutes les transformations des grenouilles de l'Amérique méridionale. Elle offre d'abord une grenouille parfaite, d'un jaune verdâtre qui tire un peu sur le brun, tachetée sur le dos & sur les côtés; la couleur du ventre est un peu pâle. Les pattes de derriere ressemblent à celles du canard, & celles de devant à celles des grenouilles ordinaires. Il s'en trouve beaucoup dans la riviere de Surinam, surtout dans les anes de *Cornacciana* & de *Pirica*. Lorsqu'elles sont parvenues à leur grandeur naturelle, elles commencent leur transformation. Il leur croît insensiblement une petite queue, aux dépens de leurs pattes de devant, qui diminuent peu-à-peu, jusqu'à disparaître entierement. Il en arrive autant aux pattes de derriere, après quoi il ne reste plus aucune apparence de la grenouille, qui se trouve changée en poisson, dont Mademoiselle Mérian donne la figure, avec tous les degrés de cette étrange métamorphose. Les ori-

Histoire
Naturelle.

ginitaires du Pays & les Européens qui l'habitent; nomment ce poisson *jarkjes*; & le trouvent si délicat, qu'ils le comparent à la lamproie, dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes ses arêtes, sans excepter celles du dos, sont tendres; cartilagineuses, & divisées par des jointures proportionnées. Sa peau est douce & couverte de petites écailles. De petites nageoires très-déliques, qui lui tiennent lieu des pattes qu'il a perdues, s'étendent depuis le derrière de la tête jusqu'à la queue, & de-là jusqu'au milieu du ventre. Sa couleur change aussi, & ce qui était d'un brun obscur, devient gris.

Cette transformation, remarque Mademoiselle Mérian, est contraire à celle de grenouilles de l'Europe, qu'elle donne aussi dans la même Planche. Elle en fixe le temps au mois de Mars & d'Avril, lorsque le printemps commence à donner plus de chaleur à l'air. Alors les grenouilles des deux sexes se cherchent, & se joignent dans les étangs & dans les marais. Lorsqu'elles ont jeté leur semence, elles croassent & soufflent dessus, jusqu'à l'échauffier; cette matière visqueuse s'épaissit, & l'on y voit paraître des yeux de tous côtés. Elle reçoit la vie du Soleil; bientôt chaque œil noir acquiert une espèce de mouvement, & paraît comme un petit poisson fort noir, qui grossit de jour en jour. Il lui vient deux pattes

parderrière
prendra
a donné
devant se
n'étant re
jusqu'à ce
percer. L
on voit
nouille. I
degrés; il
qui, étan
faite. Le
portions,
naturelle à
... Au rest
Mérian fa
sur-tout ce
de poissons
paraît qu'
lumières,
dans les f
dais nom
non-seuler
parableme
il n'a pas
pas la vor
lies. Il vie
& son inf

parderrière. Huit ou dix jours après, on le prendrait pour un petit poisson, à qui la Nature a donné deux pattes; ensuite une des pattes de devant sort, & l'on voit l'autre prête à sortir, n'étant retenue que par une peau fort mince, jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de force pour la percer. Lorsque les quatre pattes se montrent, on voit la tête & la véritable forme de la grenouille. La queue ne disparaît néanmoins que par degrés; il n'en reste enfin qu'un très-petit bout; qui, étant tombé, laisse voir une grenouille parfaite. Le temps la fait croître dans les mêmes proportions, & peu-à-peu elle prend aussi la couleur naturelle à son espèce.

Au reste, c'est à M. *Séba* que Mademoiselle Mérian fait profession de devoir ces remarques; sur-tout celles qui regardent les grenouilles formées de poissons, & les poissons formés de grenouilles. Il paraît qu'elle n'a pas osé se fier non plus à ses lumières, sur une espèce de serpent, qui se trouve dans les forêts de Surinam, & que les Hollandais nomment *Sauve-garde*. Elle le distingue; non-seulement du lézard, parce qu'il est incomparablement plus grand, mais de l'iguana, dont il n'a pas la grosseur, & du caymant dont il n'a pas la voracité. Ses écailles sont menues & polies. Il vient d'un œuf, comme tous les lézards; & son instinct le porte à dévorer les œufs des

—————
Histoire
Naturelle.

Histoire
Naturelle.

oiseaux. Mademoiselle Mérian fut effrayée plus d'une fois, de trouver un *sauve-garde* attaché sur cette proie dans sa basse-cour. Mais, quoiqu'il se nourrisse aussi de charognes, jamais il ne fait la guerre aux hommes. Dans sa jeunesse, il grimpe sur les arbres, pour y chercher des œufs dans les nids. La manière de pondre les siens, ressemble à celle du caymant, c'est-à-dire, qu'il creuse le sable sur le bord de quelque rivière, & qu'il laisse au Soleil à les faire éclore. Ils sont de la grosseur d'un œuf d'oie, mais un peu plus longs, & les Américains ne font pas difficulté d'en manger. Mais, après cette explication, répétée même dans deux figures, Mademoiselle Mérian déclare que l'expérience & les lumières lui manquent, pour expliquer mieux la nature même de l'animal.

Elle parle avec plus de confiance des grenouilles d'Asie & d'Afrique, quoiqu'elle n'eût jamais fait le voyage de ces deux grandes régions. On souhaiterait qu'elle eût du moins cité ses garans. Mais le silence qu'elle garde là-dessus, n'ayant pas rendu sa bonne-foi suspecte au Public, on croit devoir ajouter, sur son témoignage, que la différence entre les grenouilles d'Europe & celles d'Asie & d'Afrique, ne consiste que dans la couleur & la grosseur, c'est-à-dire, autant qu'on peut en juger par son récit, que les nôtres sont

moins
& leur
Il vient
d'Afrique
europées
suite; l
mais, pe
son tour
ne tarde
rian n'est
elle a d
seraient
avec le t
redevienn
rique mé

Fi

moins grosses & moins brunes. Leur génération & leur accroissement sont d'ailleurs les mêmes. Il vient des pattes de derriere à celles d'Asie & d'Afrique, qui ressemblent alors aux grenouilles européennes. La patte gauche de devant sort ensuite; l'autre ne fait encore que commencer; mais, perçant bientôt la peau, elle se montre à son tour. La queue se raccourcit par degrés, & ne tarde point à disparaître. Mademoiselle Mérian n'est embarrassée que sur un point, dont elle a dû prévoir que tous ses Lecteurs ne le seraient pas moins qu'elle; c'est de savoir si, avec le temps, les grenouilles d'Asie & d'Afrique redeviennent poissons, comme celles de l'Amérique méridionale.

Histoire
Naturelle.

Fin du treizieme Volume.



T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

LIVRE V. *Suite des Voyages dans
l'Amérique Méridionale*, Page 1

CHAPITRE II. *Rio de la Plata*,
Ibid.

CHAP. III. *Guiane*, 36

CHAP. IV. *Histoire Naturelle de
l'Amérique Méridionale*, depuis
l'Isthme de Panama jusqu'au Brésil,
122

LIVRE VI. *Bréfil*, 285

CHAPITRE PREMIER. *Etablissemens
au Brésil*, Ibid.

TABLE DES CHAPITRES. 493

CHAPITRE II. *Description du Brésil,*

312

CHAP. III. *Histoire Naturelle du
Brésil,*

405.

Fin de la Table des Chapitres.

✱

E

ES

ne.

s dans

Page 1

Plata,

Ibid:

36

lle de

depuis

Brésil,

122

285

semens

Ibid:

